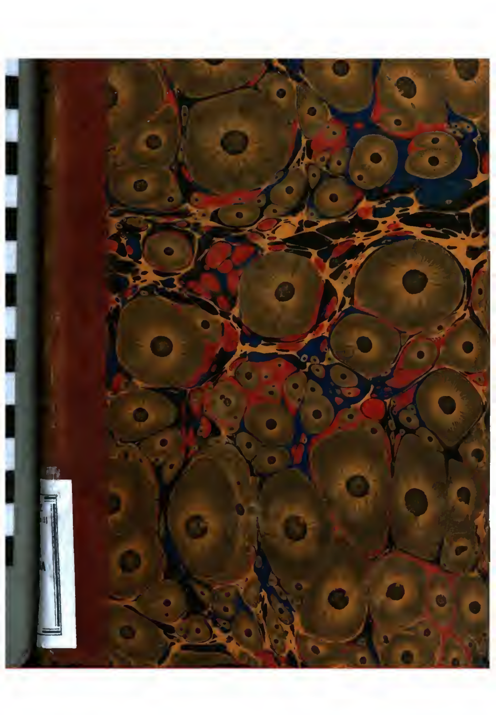




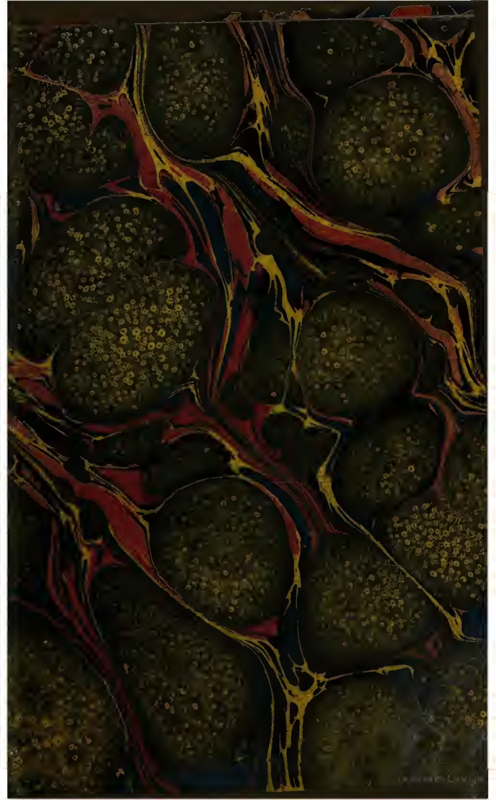
Digitized by Google



Digitized by Google



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
291
NAPOLI



3. 28.

56.

Digitized by Google

II Suppl. Palat. B 291

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS
DE SALES.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

650480

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

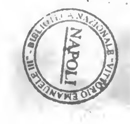
PUBLIÉES D'APRÈS LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

ORNÉES DE SON PORTRAIT
ET D'UN MODÈLE DE SON ÉCRITURE.



TRAITÉ
DE L'AMOUR DE DIEU.
TOME I.





A PARIS
J. J. BLAISE, LIBRAIRE DE S. A. S. MADAME
LA DUCHESSE D'ORLÉANS DOUAIRIÈRE,
RUE FEROU, N° 24, PRÈS S.-SULPICE, A LA BIBLE D'OR
M D CCC XXI.

ORAISON DEDICATOIRE.

Tres-saincte Mere de Dieu, vaisseau d'incomparable election, election de la souveraine dilection, vous estes la plus aimable, la plus amante et la plus aimée de toutes les creatures. L'amour du Pere celeste prit son bon plaisir en vous de toute eternité, destinant vostre chaste cœur à la perfection du sainct amour, afin qu'un jour vous aimassiez son Fils unique de l'unique amour maternel, comme il l'aimoit eternellement de l'unique amour paternel. O Jesus mon Sauveur! à qui puis-je mieux dedier les paroles de vostre amour, qu'au cœur tres-aimable de la bien-aimée de vostre ame?

Mais, ô Mere toute triomphante! qui peut jetter ses yeux sur vostre Majesté, sans voir à vostre dextre celuy que vostre Fils voulut si souvent, pour l'amour de vous, honorer du titre de pere, le vous ayant uny par le lien celeste d'un mariage tout virginal, à ce qu'il fust vostre secours et coadjuteur en la charge de la conduite et education de sa divine enfance? O grand S. Joseph, espoux tres-aimé de la mere du bien-aimé! hé! combien de fois avez-vous

porté l'amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis qu'embrasé des doux embrassemens et baisers de ce divin enfant, vostre ame fondoit d'aise lors qu'il prononçoit tendrement à vos oreilles (ô Dieu, quelle suavité!) que vous estiez son grand amy et son cher pere bien-aimé?

On mettoit jadis les lampes de l'ancien temple sur des fleurs de lys d'or. O Marie et Joseph, pair sans pair, lys sacré d'incomparable beauté, entre lesquels le bien-aimé se repaist, et repaist tous ses amans! hélas! si j'ay quelqu'esperance que cet escrit d'amour puisse esclairer et enflammer les enfans de lumiere, où le puis-je mieux colloquer qu'emmy vos lys? lys esquels le soleil de justice, splendeur et candeur de la lumiere eternelle, s'est si souverainement recreé qu'il y a pratiqué les delices de l'ineffable dilection de son cœur envers nous. O Mere bien aimée du bien-aimé! ô Espoux bien aimé de la bien aimée! prosterné sur ma face devant vos pieds qui porterent mon Sauveur, je vous dedie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de vostre dilection. Hé! je vous jure par ce cœur de vostre doux Jesus, qui est le roy des cœurs, que les vostres adorent, animez mon ame et celle de tous ceux qui liront cet escrit, de vostre toute puissante faveur envers le Sainct-Esprit, afin que nous immo-

lions meshuy en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais emmy les flammes de ce celeste feu que Nostre-Seigneur vostre Fils a tant desiré d'allumer en nos cœurs, que pour cela il ne cessa de travailler et souspirer jusques à la mort et la mort de la croix.

PREFACE.

Le Sainct-Esprit enseigne que les levres (1) de la divine espouse, c'est à dire de l'Eglise, ressemblent à l'escarlate et au bornal qui distille le miel, afin que chascun sçache que toute la doctrine qu'elle annonce, consiste en la sacrée dilection, plus esclatante en vermeil que l'escarlate, à cause du sang de l'Espoux qui l'enflamme, plus douce que le miel à cause de la suavité du bien-aimé qui la comble de delices. Ainsi ce celeste Espoux voulant donner commencement à la publication de sa loy, jetta sur l'assemblée des disciples qu'il avoit députés à cet office, force langues de feu (2), monstrant assez par ce moyen que la predication evangelique estoit toute destinée à l'embrasement des cœurs.

Representez-vous de belles colombes aux rayons du soleil, vous les verrez varier en autant de couleurs comme vous diversifierez le biais duquel vous les regarderez; parce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur, que le soleil voulant mesler sa clarté avec leur pennage, il se fait une multitude de transparences, lesquelles produisent une grande varieté de nuances et changemens de couleurs, mais couleurs si agreables à voir qu'elles surpassent toutes

(1) Cant. Cant. IV, 11. — (2) Act. II, 3.

couleurs et l'email encore des plus belles pierreries, couleurs resplandissantes et si mignardement dorées que leur or les rend plus vivement colorées; car en cette consideration le prophete royal disoit aux Israëlites:

Quoique l'affection vous fane le visage,
Vostre teint desormais se verra ressemblant
Aux aisles d'un pigeon où l'argent est tremblant,
Et dont l'or brunissant rayonne le pennage (1).

Certes l'Eglise est parée d'une varieté excellente d'enseignemens, sermons, traictés et livres pieux, tous grandement beaux et aimables à la veuë, à cause du meslange admirable que le soleil de justice fait des rayons de sa divine sagesse avec les langues des pasteurs qui sont leurs plumes, et avec leurs plumes qui tiennent aussi quelquesfois lieu de langues, et font le riche pennage de cette colombe mystique. Mais parmy toute la diversité des couleurs de la doctrine qu'elle publie, on descouvre par-tout le bel or de la saincte dilection qui se fait excellemment entrevoir, dorant de son lustre incomparable toute la science des Saincts, et la rehaussant au-dessus de toute science. Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la saincte Eglise.

Mais comme nous sçavons bien que toute la clarté du jour provient du soleil, et disons neantmoins pour l'ordinaire que le soleil n'esclaire pas, sinon quand à descouvert il darde ses rayons en quelqu'endroit: de

(1) Psal. LXVII, 14.

mesme, bien que toute la doctrine chrestienne soit de l'amour sacré, si est-ce que nous n'honorons pas indistinctement toute la theologie du titre de ce divin amour, ains seulement les parties d'icelle qui contemplent l'origine, la nature, les proprietez et les operations d'iceluy en particulier.

Or c'est la verité que plusieurs escrivains ont admirablement traité ce subjet, sur-tout ces anciens peres, qui servant tres-amoureusement Dieu, parloient aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon ouyr parler des choses du ciel S. Paul, qui les avoit apprises au ciel mesme, et qu'il fait bon voir ces ames nourries dans le sein de la dilection escrire de sa saincte suavité! Pour cela mesme entre les scholastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru, ont pareillement excellé en pieté. S. Thomas en a fait un traicté digne de S. Thomas. S. Bonaventure et le bien-heureux Denys le chartreux en ont fait plusieurs tres-excellens sous divers titres; et quant à Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, Sixte le Siennois en parle ainsi: Il a si dignement discouru des cinquante proprietés du divin amour qui sont çà et là deduites au Cantique des Cantiques, qu'il semble que luy seul ait tenu le compte des affections de l'amour de Dieu. Certes cet homme fut extremement docte, judicieux et devot.

Mais afin que l'on sceust que cette sorte d'escrits se font plus heureusement par la devotion des amans que par la doctrine des sçavans, le Sainct-Esprit a voulu que plusieurs femmes ayent fait des merveilles en

Digitized by Google

cela. Qui a jamais mieux exprimé les celestes passions de l'amour sacré que Ste Catherine de Genes, Ste Angele de Foligny, Ste Catherine de Sienne, Ste Mathilde?

En nostre age aussi plusieurs en ont escrit, desquels je n'ay pas eu le loisir de lire distinctement les livres, ains seulement par-cy par-là, autant qu'il estoit requis pour voir si celuy-cy pourroit encore trouver place. Le pere Louys de Grenade, ce grand docteur de pieté, a mis un traité de l'amour de Dieu dans son Memorial, qu'il suffit de dire d'estre d'un si bon autheur pour le rendre recommandable. Diegue Stella, de l'ordre de S. François, en a fait un autre grandement affectif et utile pour l'oraison. Christofle de Fonseca, religieux augustin, en a mis en lumiere un encore plus grand, où il dit diverses belles choses. Le pere Louys Richeome, de la compagnie de Jesus, a aussi publié un livre sous le titre de l'Art d'aimer Dieu par les creatures; et cet autcur est tant aimable en sa personne et en ses beaux escrits, qu'on ne peut douter qu'il ne le soit encore plus, escrivant de l'amour mesme. Le pere Jean de Jesus-Maria, de l'ordre des carmes deschaussez, a composé un livret qui porte de mesme le nom de l'Art d'aimer Dieu, lequel est fort estimé. Ce grand et celebre cardinal Bellarmin a aussi depuis peu fait voir un petit livret intitulé l'Escalier pour monter à Dieu par les creatures, qui ne peut estre qu'admirable, partant de cette très-sçavante main et tres-devote ame, qui a tant escrit et si doctement pour le bien de l'Eglise. Je ne veux rien dire du Parenetique de ce fleuve d'eloquence qui flotte meshuy parmy toute la France par la

Digitized by Google

multitude et varieté de ses sermons et beaux escrits. L'estroite consanguinité spirituelle que mon ame a contractée avec la sienne, lorsque par l'imposition de mes mains il reçut le caractere sacré de l'ordre episcopal pour le bonheur du diocese de Belley et l'honneur de l'Eglise, outre mille nœuds d'une sincere amitié qui nous lient ensemble, ne permet pas que je puisse parler au credit de ses ouvrages, entre lesquels ce Parenetique de l'amour divin fut une des premieres saillies de la nompareille affluence d'esprit que chascun admire en luy.

Nous voyons de plus un grand et magnifique palais que le R. F. Laurent de Paris, predicateur de l'ordre des capucins, bastit à l'honneur de l'amour divin; lequel estant achevé sera un cours accomply de la science de bien aimer. Mais enfin la bienheureuse Therese de Jesus a si bien escrit des mouvemens sacrés de la dilection en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravy de voir tant d'eloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité: et sa tres-sçavante ignorance fait paroistre tres-ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui apres un grand tracas d'estude, se voyent honteux de n'entendre pas ce qu'elle escrit si heureusement de la practique du sainct amour. Ainsi Dieu esleve le throsne de sa vertu sur le theatre de nostre infirmité, « se servant des cho-« ses foibles pour confondre les fortes (1). »

Or quoy que ce traité que je te presente, mon cher lecteur, suive de bien loin tous ces excellens livres,

(1) I. Cor. I. 27.

sans espoir de les pouvoir acconsuivre, si est-ce que j'espere tant en la faveur des deux amans celestes ausquels je le dedie, qu'encore te pourra-t'il rendre quelque sorte de service, et que tu y rencontreras beaucoup de bonnes considerations qu'il ne te seroit pas si aisé de trouver ailleurs, comme reciproquement tu trouveras ailleurs plusieurs belles choses qui ne sont pas icy. Il me semble même que mon dessein n'est pas celuy des autres, sinon en general, en tant que nous visons tous à la gloire du sainct amour : mais de cecy la lecture t'en fera foy.

Certes j'ay seulement pensé à representer simplement et naïvement, sans art et encore plus sans fard, l'histoire de la naissance, du progrès, de la decadence, des operations, proprietés, advantages et excellences de l'amour divin. Que si outre cela tu trouves quelqu'autre chose, ce sont des surcroissances qu'il n'est presque pas possible d'eviter à celuy qui, comme moy, escrit entre plusieurs distractions. Mais je croy bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature mesme qui est une si sage ouvriere, projettant la production des raisins, produit quant et quant comme par une prudente inadvertance tant de feuilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'ayent besoin en leur saison d'estre effeuillées et esbourgeonnées.

On traite maintefois les escrivains trop rudement, on precipite les sentences qne l'on rend contre eux, et bien souvent avec plus d'impertinence qu'ils n'ont pratiqué d'imprudence en se hastant de publier leurs

escrits. La precipitation des jugemens met grandement en danger la conscience des juges et l'innocence des accusez. Plusieurs escrivent sottement, et plusieurs censurent lourdement. La douceur des lecteurs rend douce et utile la lecture; et pour t'avoir plus favorable, mon cher lecteur, je te veux icy rendre raison de quelques points qui autrement à l'adventure te mettroient en mauvaise humeur.

Quelques-uns peut-estre trouveront que j'ay trop dit, et qu'il n'estoit pas requis de prendre ainsi les discours jusques dans leurs racines. Mais je pense que le divin amour est une plante pareille à celle que nous appellons Angelique, de laquelle la racine n'est pas moins odorante et salutaire que la tige et les feuilles. Les quatre premiers livres et quelques chapitres des autres pouvoient sans doute estre obmis au gré des ames qui ne cherchent que la seule pratique de la saincte dilection : mais tout cela neantmoins leur sera bien utile, si elles le regardent devotement. Cependant plusieurs peut-estre aussi eussent trouvé mauvais de ne voir pas icy toute la suite de ce qui appartient au Traité du celeste amour. Certes j'ay eu en consideration la condition des esprits de ce siecle, et je devois : il importe beaucoup de regarder en quel age on escrit.

Je cite aucunefois l'Escriture saincte en autres termes que ceux qui sont portés par l'edition ordinaire. O vray Dieu! mon cher lecteur, ne me fay pas pour cela ce tort de croire que je veuille me departir de cette edition-là : ha non! car je sçay que le Sainct-Esprit l'a

autorisée par le sacré concile de Trente, et que partant nous nous y devons tous arrester; ains au contraire je n'employe les autres versions que pour le service de celle-cy, quand elles expliquent et confirment son vray sens. Par exemple, ce que l'Espoux celeste dit à son Espouse, « Tu as blessé mon cœur (1) », est fort esclaircy par l'autre version: « Tu m'as emporté le « cœur », ou « Tu as tiré et ravy mon cœur. » Ce que Nostre-Seigneur dit: « Bienheureux sont les pauvres « d'esprit (2) » est grandement amplifié et declaré selon le grec, « Bienheureux sont les mendians d'esprit »; et ainsi des autres.

J'ay souvent cité le sacré psalmiste en vers, et ç'a esté pour recreer ton esprit, et selon la facilité que j'en ay eue par la belle traduction de Philippe des Portes, abbé de Tiron, de laquelle neantmoins je me suis quelquefois departy, non certes cuidant de pouvoir faire mieux les vers que ce fameux poëte; car je serois un grand impertinent si n'ayant jamais seulement pensé à cette sorte d'escrire, je pretendois d'y reüssir en un age et en une condition de vie qui m'obligeroit de m'en retirer si jamais j'y avois esté engagé: mais en quelques endroits où il y pouvoit avoir plusieurs intelligences, je n'ay pas suivy ces vers, parce que je ne voulois pas suivre son sens: comme au psalme CXXXII il a entendu un mot latin qui y est, des *franges de la robbe* (3), que j'ay estimé devoir estre pris pour le *collet;* c'est pourquoy j'ay fait la traduction à mon gré.

Je ne dis rien que je n'aye appris des autres: or il

(1) Cant. Cant. IV. 9. — (2) Matt. V. 3. — (3) V. 2.

Digitized by Google

me seroit impossible de me ressouvenir de qui j'ay receu chaque chose en particulier. Mais je t'asseure bien que si j'avois tiré de quelque autheur des grandes pieces dignes de quelque remarque, je ferois conscience de ne luy en rendre pas la loüange qu'il en meriteroit; et pour t'oster un soupçon qui te pourroit venir en l'esprit contre ma sincerité, pour ce regard je t'advertis que le chapitre XIII du septiesme livre est extrait d'un sermon que je fis à Paris, à S. Jean en Greve, le jour de l'Assomption de Nostre-Dame, l'an 1602.

Je n'ay pas tousjours exprimé la suite des chapitres: mais si tu y prends garde, tu trouveras aisément les nœuds de leur liaison. En cela et plusieurs autres choses, j'ay eu grand soin d'epargner mon loisir et ta patience. Lorsque j'eus fait imprimer l'Introduction à la vie devote, monseigneur l'archevesque de Vienne, Pierre de Villars, me fit la faveur de m'en escrire son opinion en termes si advantageux pour ce livret et pour moy, que je n'oserois jamais les redire; et m'exhortant d'appliquer le plus que je pourrois de mon loisir à faire de pareilles besongnes, entre plusieurs beaux advis desquels il me gratifia, l'un fut que j'observasse tousjours, tant que le subjet le permettroit, la brieveté des chapitres: car tout ainsi, dit-il, que les voyageurs sçachant qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt-cinq pas de leur chemin, se destournent aisément de si peu pour l'aller voir, ce qu'ils ne feroient pas s'ils sçavoient qu'il fust plus esloigné de leur route: de mesme ceux qui sçavent que la fin d'un

chapitre n'est guere esloignée du commencement, ils entreprennent volontiers de le lire; ce qu'ils ne feroient pas, pour agreable qu'eu fust le subjet, s'il falloit beaucoup de temps pour en achever la lecture. J'ay donc eu raison de suivre en cela mon inclination, puisqu'elle fut agreable à ce grand personnage, qui a esté l'un des plus saincts prelats et des plus sçavans docteurs que l'Eglise ait eu de nostre age, et lequel, lorsqu'il m'honora de sa lettre, estoit le plus ancien de tous les docteurs de la faculté de Paris.

Un grand serviteur de Dieu m'advertit naguere que l'adresse que j'avois faite de ma parole à Philotée en l'Introduction à la vie devote, avoit empesché plusieurs hommes d'en faire leur profit, d'autant qu'ils n'estimoient pas dignes de la lecture d'un homme les advertissemens faits pour une femme. J'admiray qu'il se trouvast des hommes, qui pour vouloir paroistre hommes, se monstrassent en effet si peu hommes : car je te laisse à penser, mon cher lecteur, si la devotion n'est pas esgalement pour les hommes comme pour les femmes, et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et reverence la seconde epistre de S. Jean adressée à la saincte dame Electa, comme la troisieme qu'il destine à Caïus, et si mille et mille lettres ou excellens traitez des anciens peres de l'Eglise doivent estre tenus pour inutiles aux hommes, d'autant qu'ils sont adressez à des sainctes femmes de ce temps-là. Mais outre cela, c'est l'ame qui aspire à la devotion que j'appelle Philotée ; et les hommes ont une ame aussi bien que les femmes.

Toutefois pour imiter en cette occasion le grand apostre, qui s'estimoit *redevable*(1) à tous, j'ay changé d'adresse en ce traité, et parle à Theotime. Que si d'adventure il se trouvoit des femmes (or cette impertinence seroit plus supportable en elles) qui ne voulussent pas lire les enseignemens qu'on fait à un homme, je les prie de croire que le Theotime auquel je parle, est l'esprit humain qui desire faire progrez en la dilection saincte, esprit qui est egalement aux femmes comme ès hommes.

Ce traité donc est fait pour aider l'ame desja devote à ce qu'elle se puisse advancer en son dessein, et pour cela il m'a esté force de dire plusieurs choses un peu moins cogneues au vulgaire, et qui par conséquent sembleront plus obscures. Le fond de la science est tousjours un peu plus mal-aisé à sonder, et se trouve peu de plongeons qui veuillent et sçachent aller recueillir les perles et autres pierres precieuses dans les entrailles de l'ocean. Mais si tu as le courage franc pour enfoncer cet escrit, il t'arrivera de vray comme aux plongeons, lesquels, dit Pline, estant ès plus profonds gouffres de la mer y voyent clairement la lumiere du soleil : car tu trouveras ès endroits les plus mal-aisez de ces discours une bonne et amiable clarté. Et certes comme je n'ay pas voulu suivre ceux qui mesprisent quelques livres qui traitent d'une certaine vie suréminente en perfection, aussi n'ay-je pas voulu parler de cette suréminence : car ny je ne puis censu-

(1) Rom. I. 14.

rer les autheurs, ny authoriser les censeurs d'une doctrine que tu n'entends pas.

J'ay touché quantité de poincts de theologie, mais sans esprit de contention, proposant simplement, non tant ce que j'ay jadis appris ès disputes, comme ce que l'attention au service des ames et l'emploitte de vingt-quatre années en la saincte predication m'ont fait penser estre plus convenable à la gloire de l'Evangile et de l'Eglise.

Au demeurant, quelques gens de marque de divers endroits m'ont adverty que certains livrets ont esté publiez sous les seules premieres lettres du nom de leurs autheurs, qui se tronvent les mesmes avec celles du mien, qui a fait estimer à quelques-uns que ce fussent besoignes sorties de ma main, non sans un peu de scandale de ceux qui cuidoient que je me fusse detraqué de ma simplicité pour enfler mon style de paroles pompeuses, mon discours de conceptions mondaines, et mes conceptions d'une eloquence altiere et bien empanachée. A cette cause, mon cher lecteur, je te diray que comme ceux qui gravent ou entaillent sur les pierres precieuses, ayant la veuë lassée à force de la tenir bandée sur les traits deliez de leurs ouvrages, tiennent tres-volontiers devant eux quelque belle esmeraude, afin que la regardant de temps en temps ils puissent recreer en son verd, et remettre en nature leurs yeux allangouris : et de mesme en cette varieté d'affaires que ma condition me donne incessamment, j'ay tousjours des petits projets de quelque traité de

pieté que je regarde, quand je puis, pour alleger et delasser mon esprit.

Mais je ne fay pas pourtant profession d'estre escrivain; car la pesanteur de mon esprit et la condition de ma vie exposée au service et à l'abord de plusieurs ne le me sçauroient permettre. Pour cela j'ay donc fort peu escrit, et beaucoup moins mis en lumiere; et pour suivre le conseil et la volonté de mes amis, je te diray que c'est afin que tu n'attribues pas la louange du travail d'autruy à celuy qui n'en merite point du sien propre.

Il y a dix-neuf ans que me trouvant à Thonon, petite ville située sur le lac de Geneve, laquelle lors se convertissoit petit à petit à la foy catholique, le ministre adversaire de l'Eglise crioit par-tout que l'article catholique de la reelle presence du corps du Sauveur en l'eucharistie destruisoit le symbole et l'analogie de la foy (car il estoit bien aise de dire ce mot d'analogie, non entendu par ses audïteurs, afin de paroistre fort sçavant), et sur cela les autres predicateurs catholiques avec lesquels j'estois là, me chargerent d'escrire quelque chose en refutation de cette vanité; et je fis ce qui me sembla convenable, dressant une briefve meditation sur le symbole des apostres pour confirmer la verité, et toutes les copies furent distribuées en ce diocese où je n'en trouve plus aucune.

Peu après Son Altesse vint deça les monts, et trouvant les bailliages de Chablaix, Gaillard et Ternier, qui sont ès environs de Geneve, à moitié disposez de recevoir la saincte religion catholique, qui en avoit esté

arrachée par le malheur des guerres et revoltes il y avoit pres de soixante-dix ans, elle se resolut d'en restablir l'exercice en toutes les paroisses, et d'abolir celuy de l'heresie. Et parce que d'un costé il y avoit des grands empeschemens à ce bonheur selon les considerations que l'on appelle raisons d'estat, et que d'ailleurs plusieurs, non encore bien instruits de la verité, resistoient à ce tant desirable restablissement, Son Altesse surmonta la premiere difficulté par la fermeté invincible de son zele à la saincte religion, et la seconde par une douceur et prudence extraordinaire: car elle fit assembler les principaux et plus opiniastres, et les harangua avec une eloquence si amiablement pressante, que presque tous vaincus par la douce violence de son amour paternel envers eux, rendirent les armes de leur opiniastreté à ses pieds, et leurs ames entre les mains de la saincte Eglise.

Mais qu'il me soit loisible, mon cher lecteur, je t'en prie, de dire ce mot en passant. On peut loüer beaucoup de riches actions de ce grand prince, entre lesquelles je vois la preuve de son indicible vaillance et science militaire qu'il vient de rendre maintenant admirée de toute l'Europe. Mais toutefois, quant à moy, je ne puis assez exalter le restablissement de la saincte religion en ces trois baillages que je viens de nommer, y ayant veu tant de traits de pieté assortis d'une si grande varieté d'actions de prudence, constance, magnanimité, justice et debonnaireté, qu'en cette seule petite piece il me sembloit de voir comme en un tableau raccourci tout ce qu'on loue ès princes

qui jadis ont le plus ardemment servi à la gloire de Dieu et de l'Eglise : le theatre estoit petit, mais les actions grandes. Et comme cet ancien ouvrier ne fut jamais tant estimé pour ses ouvrages de grande forme, comme il fut admiré d'avoir sceu faire un navire d'yvoire assorty de tout son equipage, en si petit volume que les aisles d'une abeille le couvroient tout : aussi estime-je plus ce que ce grand prince fit alors en ce petit coin de ses estats, que beaucoup d'actions de plus grand esclat que plusieurs relevent jusqu'au ciel.

Or en cette occasion on replanta par toutes les avenuës et places publiques de ces quartiers-là les victorieuses enseignes de la croix : et parce que peu auparavant on en avoit planté une fort solemnellement à Ennemasse près Geneve, un certain ministre fit un petit traité contre l'honneur d'icelle, contenant une invective ardente et veneneuse, à laquelle pour cela il fut trouvé bon que l'on respondist ; et monseigneur Claude de Granier mon predecesseur, duquel la memoire est en benediction, m'en imposa la charge selon le pouvoir qu'il avoit sur moy, qui le regardois non seulement comme mon evesque, mais comme un sainct serviteur de Dieu. Je fis donc cette response sous le titre de *Defense de l'Estendard de la Croix*, et la dediay à Son Altesse, partie pour luy tesmoigner ma tres-humble subjection, partie pour luy faire quelque remerciement du soin qu'elle avoit de l'Eglise en ces lieux-là.

Or depuis peu on a reimprimé cette defense sous le titre prodigieux de la *Panthalogie, ou Thresor de la*

Croix; titre auquel jamais je ne pensay, comme en verité aussi ne suis-je pas homme d'estude, ny de loisir, ny de memoire pour pouvoir assembler tant de pieces de prix en un livre qu'il puisse porter le titre de Thresor ny de l'anthalogie; et ces frontispices insolens me sont en horreur.

L'architecte est un sot, qui, privé de raison,
Fait le portail plus grand que toute la maison.

On celebra l'an 1602 à Paris, où j'estois, les obseques de ce magnanime prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, lequel avoit fait tant de beaux exploits contre les Turcs en Hongrie, que tout le christianisme devoit conspirer à l'honneur de sa memoire. Mais sur-tout madame Marie de Luxembourg sa veufve fit de son costé tout ce que son courage et l'amour du defunt luy put suggerer pour solemniser ses funerailles: et parce que mon pere, mon ayeul, mon bisayeul avoient esté nourris pages des tres-illustres et tres-excellens princes de Martigues ses peres et predecesseurs, elle me regarda comme serviteur hereditaire de sa maison, et me choisit pour faire la harangue funebre en cette si grande celebrité où se trouverent non seulement plusieurs cardinaux et prelats, mais quantité de princes, princesses, mareschaux de France, chevaliers de l'ordre, et mesme la cour de parlement en corps. Je fis donc cette oraison funebre et la prononçay en cette si grande assemblée dans la grande eglise de Paris; et parce qu'elle contenoit un abregé veritable des faits heroïques du prince defunt,

je la fis volontiers imprimer, puisque la princesse veufve le desiroit, et que son desir me devoit estre une loy. Or je dediay cette piece-là à madame la duchesse de Vendome, lors encore fille et toute jeune princesse, mais en laquelle on voyoit desja fort cognoissablement les traits de cette excellente vertu et pieté qui reluisent maintenant en elle, dignes de l'extraction et nourriture d'une si devote et pieuse mere.

A mesme que l'on imprimoit cette oraison, j'appris que j'avois esté fait evesque, si que je revins soudain icy pour estre consacré et commencer ma residence; et d'abord on proposa la necessité qu'il y avoit d'advertir les confesseurs de quelques points d'importance, et pour cela j'escrivis vingt-cinq advertissemens que je fis imprimer pour les faire courir plus aisement parmy ceux à qui je les adressois : mais depuis ils ont esté reimprimez en divers lieux.

Trois ou quatre ans après je mis en lumiere l'Introduction à la vie devote, pour les occasions et en la façon que j'ay remarqué en la preface d'icelle, dont je n'ay rien à te dire, mon cher lecteur, sinon que si ce livret a receu generalement un doux et gracieux accueil, voire mesme parmy les plus braves prelats et docteurs de l'Eglise; il n'a pas pourtant esté exempt d'une rude censure de quelques-uns qui ne m'ont pas seulement blasmé, mais m'ont asprement baffoué en public de ce que je dis à Philotée que le bal est une action de soy-mesme indifferente, et qu'en recreation on peut dire des quolibets; et moy sçachant la qualité de ces censeurs, je louë leur intention que je pense

avoir esté bonne. Mais j'eusse neantmoins desiré qu'il leur eust pleu de considerer que la premiere proposition est puisée de la commune et veritable doctrine des plus saints et sçavants theologiens, que j'escrivois pour les gens qui vivent emmy le monde et les cours: qu'au partir de là, j'inculque soigneusement l'extreme peril qu'il y a ès danses; et que quant à la seconde proposition, avec le mot de quolibet, elle n'est pas de moy, mais de cet admirable roy S. Louys, docteur digne d'estre suivy en l'art de bien conduire les courtisans à la vie devote. Car je croy que s'ils eussent pris garde à cela, leur charité et discretion n'eust jamais permis à leur zele, plus vigoureux et austere qu'il eust esté, d'armer leur indignation contre moy.

Et sur ce propos, mon cher lecteur, je te conjure de m'estre doux et bonteux en la lecture de ce traité. Que si tu trouves le style un peu (quoy que ce sera, je m'asseure, fort peu) different de celuy dont j'ay usé escrivant à Philotée, et tous deux grandement divers de celuy que j'ay employé en la defense de la croix, sçache qu'en dix-neuf ans on apprend et desapprend beaucoup de choses; que le langage de la guerre est autre que celuy de la paix; et que l'on parle d'une façon aux jeusnes apprentifs, et d'une autre sorte aux vieux compagnons.

Icy certes je parle pour les ames avancées en la devotion; car il faut que je te die que nous avons en cette ville une congregation de filles et veufves, qui, retirées du monde, viveut unanimement au service de Dieu sous la protection de sa tres-saincte Mere; et

comme leur pureté et pieté d'esprit m'a souvent donné de grandes consolations, aussi ay-je tasché de leur en rendre frequemment par la distribution de la saincte parole que je leur ay annoncée, tant en sermons publics qu'en colloques spirituels, et presque tousjours en la presence de plusieurs religieux et gens de grande devotion, dont il m'a fallu traiter maintefois des sentimens plus delicats de la pieté; passant au-delà de ce que j'avois dit à Philotée; et c'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant que je dois à cette benite assemblée; parce que celle qui en est la mere et y preside, sçachant que j'escrivois sur ce subjet, et que neantmoins mal aisement pourrois-je tirer la besoigne au jour, si Dieu ne m'aidoit fort specialement, et que je ne fusse continuellement pressé; elle a eu un soin continuel de prier et faire prier pour cela, et de me conjurer sainctement de recueillir tous les petits morceaux de loisir qu'elle estimoit pouvoir estre sauvez par-cy par-là de la presse de mes empeschemens, pour les employer à cecy. Et parce que cette ame m'est en la consolation que Dieu sçait, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en cette occasion. Il y a voirement long-temps que j'avois projetté d'escrire de l'amour sacré, mais ce projet n'estoit point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire: occasion que je manifeste ainsi naïfvement tout à la bonne foy à l'imitation des anciens, afin que tu sçaches que je n'escris que par rencontre et occurrence, et que tu me sois plus amiable. On disoit entre les payens que Phidias ne representoit jamais rien si

parfaitement que les divinitez, ny Appelles qu'Alexandre : on ne reüssit pas tousjours esgalement. Si je demeure court en ce traité, mon cher lecteur, fay que ta bonté s'avance, Dieu benira ta lecture.

A cette intention, j'ay dedié cet œuvre à la Mere de dilection et au Pere de l'amour cordial, comme j'avois dedié l'Introduction au divin Enfant qui est le Sauveur des amans et l'amour des sauvez. Certes comme les femmes, tandis qu'elles sont fortes et habiles à produire aisement les enfans, leur choisissent ordinairement des parreins entre leurs amis de ce monde ; mais quand leurs foiblesse et indisposition rend leurs enfantemens difficiles et perilleux, elles invoquent les Saincts du ciel, et vouent de faire tenir leurs enfans par quelque pauvre, ou par quelque personne dévote, au nom de S. Joseph, de S. François d'Assise, de S. François de Paul, de S. Nicolas, ou de quelqu'autre bienheureux qui puisse impetrer de Dieu le bon succès de leur grossesse et une naissance vitale pour l'enfant : de mesme avant que je fusse evesque, me trouvant avec plus de loisir et moins d'apprehension pour escrire, je dediay les petits ouvrages que je fis aux princes de la terre ; mais maintenant qu'accablé de ma charge j'ay mille difficultez d'escrire, je ne consacre plus rien qu'aux princes du ciel, afin qu'ils m'obtiennent la lumiere requise ; et que si telle est la volonté divine, ces escrits ayent une naissance fructueuse et utile à plusieurs.

Ainsi Dieu te benisse, mon cher lecteur, et te fasse riche de son sainct amour. Cependant je soubmets

tousjours de tout mon cœur mes escrits, mes paroles et mes actions à la correction de la tres-saincte Eglise catholique, apostolique et romaine, sçachant qu'elle est « la colomne et fermeté de la verité (1) », dont elle ne peut ny faillir ny defaillir; et que nul ne peut avoir Dieu pour pere, qui n'aura cette Eglise pour mere.

(1) I. Tim. III. 15.

A Annessi, le jour des tres-amans apostres S. Pierre et S. Paul, 1616.

DIEU SOIT BENY!

Digitized by Google

TRAITÉ
DE
L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE PREMIER.

Preparation à tout le traicté.

CHAPITRE PREMIER.

Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultez de l'ame à la volonté.

L'union establie en la distinction fait l'ordre; l'ordre produit la convenance et la proportion; et la convenance, ès choses entieres et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle, quand elle est composée de toutes ses parties, tellement rangées en leur ordre, que leur distinction est reduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble, pour ne faire qu'une seule armée. Afin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soyent nettes, claires et bien distinguées; mais qu'elles soyent alliées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonance et harmonie, par le

moyen de l'union qui est en la distinction, et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plustost une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angelique S. Thomas apres le grand S. Denys, la beauté et la bonté, bien qu'elles ayent quelque convenance, ne sont pas neanmoins une mesme chose : car le bien, est ce qui plait à l'appetit et volonté; le beau, ce qui plait à l'entendement et à la cognoissance; ou pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouissance nous delecte, le beau ce dont la cognoissance nous agrée. Et c'est pourquoy jamais, à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle, sinon aux objects des deux sens, qui sont les plus cognoissans et qui servent le plus à l'entendement, qui sont la veuë et l'ouïe; si que nous ne disons pas, voilà des belles odeurs, ou des belles saveurs, mais nous disons bien; voilà des belles voix et des belles couleurs.

Le beau donc estant appellé beau, parce que sa cognoissance delecte, il faut que, outre l'union et la distinction d'intégrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ayt beaucoup de splendeur et clarté, à fin qu'il soit cognoissable et visible : les voix, pour estre belles, doivent estre claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs esclatantes et resplendissantes; l'obscurité, l'ombre, les tenebres sont laides, et enlaidissent toutes choses; parce que en icelles rien n'est cognoissable, ny l'ordre, ny la distinction, ny l'union, ny la convenance; qui a fait

dire à S. Denys (1). « que Dieu comme souveraine « beauté, est autheur de la belle convenance, du « beau lustre et de la bonne grace, qui est en toutes « choses, » faisant esclater, en forme de lumiere, les distributions et departemens de son rayon, par lesquels toutes choses sont rendues belles, voulant que pour establir la beauté, il y eut la convenance, la clarté, et la bonne grace.

Certes, Theotime, la beauté est sans effect, inutile, et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive, et lui donne efficace; dont nous disons les couleurs estre vives, quand elles ont de l'esclat et du lustre.

Mais quant aux choses animées et vivantes, leur beauté n'est pas accomplie sans la bonne grace, laquelle, outre la convenance des parties parfaictes, qui fait la beauté, adjouste la convenance des mouvemens, gestes et actions, qui est comme l'ame et la vie de la beauté des choses vivantes. Ainsi en la souveraine beauté de nostre Dieu, nous recognoissons l'union, ains l'unité de l'essence en la distinction des personnes avec une infinie clarté; joincte à la convenance incomprehensible de toutes les perfections, des actions et mouvemens, comprises tres-souverainement, et par maniere de dire, joinctes et adjoustées excellemment en la tres-unique et tres-simple perfection du pur acte Divin, qui est Dieu mesme, immuable, et invariable, ainsi que nous dirons ailleurs.

Dieu donc voulant rendre toutes choses bonnes

(1) Ch. IV des noms divins.

et belles, a reduit la multitude, et distinction d'icelles, en une parfaicte unité; et pour ainsi dire, il les a toutes rangées à la monarchie, faisant que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres, et toutes à lui, qui est le souverain monarque. Il reduit tous les membres en un corps, sous un chef; de plusieurs personnes, il forme une famille; de plusieurs familles une ville; de plusieurs villes une province; de plusieurs provinces un royaume; et soumet tout un royaume à un seul roy. Ainsi, Theotime, parmy l'innumerable multitude et varieté d'actions, mouvemens, sentimens, inclinations, habitudes, passions, facultez, et puissances, qui sont en l'homme, Dieu a establi une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se treuve en ce petit monde; et semble que Dieu ayt dit à la volonté, ce que Pharaon dit à Joseph : tu seras sur ma maison, tout le peuple obeïra au commandement de ta bouche, sans ton commandement nul ne remuera. Mais cette domination de la volonté se pratique certes fort differemment.

CHAPITRE II.

Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'ame.

Le pere de famille conduit sa femme, ses enfans et ses serviteurs, par ses ordonnances et commandemens, ausquels ils sont obligez d'obeïr, bien qu'ils puissent ne le faire pas : que s'il a des serfs et esclaves, il les gouverne par la force, à laquelle ils n'ont nul pouvoir de contredire. Mais ses chevaux, ses

bœufs, ses mulets, il les manie par industrie, les liant, bridant, piquant, enfermant, laschant.

Certes la volonté gouverne la faculté de nostre mouvement exterieur, comme un serf ou esclave : car, sinon qu'au dehors quelque chose l'empesche, jamais elle ne manque d'obeyr. Nous ouvrons et fermons la bouche, mouvons la langue, les mains, les pieds, les yeux, et toutes les parties, esquelles la puissance de ce mouvement se treuve, sans résistance, à nostre gré, et selon nostre volonté.

Mais quant à nos sens, et à la faculté de nourrir, croistre et produire, nous ne les pouvons pas gouverner si aisément; ains il nous y faut employer l'industrie et l'art. Si l'on appelle un esclave, il vient: si on luy dit qu'il arreste, il arreste; mais il ne faut pas attendre cette obeissance d'un espervier ou faucon : qui le veut faire revenir, il lui faut monstrer le leurre; qui le veut accoiser, il lui faut mettre le chaperon. On dit à un valet, tournez à gauche ou à droicte, et il le fait : mais pour faire ainsi tourner un cheval, il se faut servir de bride. Il ne faut pas, Theotime, commander à nos yeux de ne voir pas, ny à nos oreilles de n'ouir pas, ny à nos mains de ne toucher pas, ni à nostre estomach de ne digerer pas, ny à nos corps de ne croistre pas : car toutes ces facultez n'ont nulle intelligence, et partant sont incapables d'obeissance. Nul ne peut adjouster une coudée à sa stature. Rachel vouloit, et ne pouvoit concevoir. Nous mangeons souvent sans estre nourris, ny prendre croissance. Qui veut chevir de

ses facultez, il faut user d'industrie. Le medecin traittant un enfant de berceau, ne luy commande chose quelconque, mais il ordonne bien à la nourrice, qu'elle luy fasse telle et telle chose : ou bien quelquefois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel medicament, dont la qualité se respandant dans le laict, et le laict dans le corps du petit enfant, la volonté du medecin reüssit en ce petit malade, qui n'a pas seulement le pouvoir d'y penser. Il ne faut pas certes faire les ordonnances d'abstinence, sobrieté, continence, à l'estomach, au gosier; mais il faut commander aux mains de ne pouvoir fournir à la bouche les viandes et breuvages, qu'en telle et telle mesure. Il faut oster ou donner à la faculté qui produit les objects, et subjects, et les alimens qui la fortifient, selon que la raison le requiert. Il faut divertir les yeux, ou les couvrir de leur chapperon naturel, et les fermer si on veut qu'ils ne voyent pas, et avec ces artifices on les reduira au poinct que la volonté desire. C'est ainsi, Theotime, que Nostre-Seigneur enseigne, qu'il y a des eunuques qui sont tels pour le royaume des cieux, c'est à dire, qui ne sont pas eunuques d'impuissance naturelle, mais par l'industrie, de laquelle leur volonté se sert, pour les retenir dans la saincte continence. C'est sottise de commander à un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne croisse pas; qu'il ne regimbe pas; si vous desirez tout cela, levez-luy le ratelier; il ne luy faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter.

Ouy mesme, la volonté a du pouvoir sur l'entendement, et sur la memoire : car de plusieurs choses que l'entendement peut entendre, ou desquelles la memoire se peut ressouvenir, la volonté determine celles ausquelles elle veut que ses facultez s'appliquent, ou desquelles elle veut qu'elles se divertissent. Il est vray qu'elle ne les peut pas manier, ny ranger si absolument, comme elle fait les mains, les pieds, ou la langue, à raison des facultez sensitives, et notamment de la fantaisie, qui n'obeïssent pas d'une obeïssance prompte et infaillible à la volonté; et desquelles puissances sensitives, la memoire et l'entendement ont besoin pour operer : mais toutesfois la volonté les remue, les employe et applique selon qu'il luy plaist, bien que non pas si fermement et invariablement, que la fantaisie variante et volage ne les divertissent maintesfois, les distraïant ailleurs; de sorte que comme l'apostre s'escrie (1): « Je fais, non le bien que je veux, mais le « mal que je hais : » aussi nous sommes souvent contraints de nous plaindre, de quoy nous pensons, non le bien que nous aimons, mais le mal que nous haïssons.

CHAPITRE III.

Comme la volonté gouverne l'appetit sensuel.

La volonté doncques, Theotime, domine sur la memoire, l'entendement, et la fantaise, non par force, mais par authorité; en sorte qu'elle n'est pas

(1) Rom. VII. 15.

toujours infailliblement obeïe, non plus que le pere de famille ne l'est pas toujours par ses enfans et serviteurs. (1) Or c'en est de mesme de l'appetit sensuel, lequel, comme dit S. Augustin, est appellé convoitise en nous autres pescheurs, et demeure subject à la volonté et à l'esprit, comme la femme à son mary; parce que tout ainsi qu'il fut dit à la femme, « tu te retourneras à ton mary, et il te maistrisera; « aussi fut-il dit à Caïn, que son appetit se retour« neroit à luy, et qu'il domineroit sur iceluy » : et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se soumettre et s'assujetir à luy. « O homme, dit S. Ber« nard(2), il est à ton pouvoir, si tu veux, de faire que « ton ennemy soit ton serviteur; en sorte que toutes « choses te reviennent à bien; ton appetit est sous toy, « et tu le domineras. Ton ennemy peut exciter en toy « le sentiment de la tentation; mais tu peux, si tu « veux, ou donner, ou refuser le consentement. Si « tu permets à l'appetit de te porter au pesché, alors « tu seras sous iceluy, et il te maistrisera, parce que « quiconque fait le pesché, il est serf du pesché: « mais avant que tu fasses le pesché, tandis que le « pesché n'est pas encore en ton consentement, mais « seulement en ton sentiment, c'est-à-dire, qu'il est « encore en ton appetit, et non en ta volonté, ton « appetit est sous toy, et tu le maistriseras. » Avant que l'empereur soit creé, il est sousmis aux electeurs qui dominent sur luy; pouvans ou le choisir à la

(1) L. XIV. de civ. c. 7. circa finem. Aug. c. 15. civit. cap. 7.
(2) Sermon 5. de Quad.

dignité imperiale, ou le rejetter : mais s'il est une fois esleu et eslevé par eux, ils sont dès-lors sous luy, et il domine sur eux. Avant que la volonté consente à l'appetit, elle domine sur luy; mais apres le consentement elle devient son esclave.

En somme, cet appetit sensuel est à la verité un subject rebelle, seditieux, remuant : et faut confesser que nous ne le sçaurions tellement desfaire, qu'il ne s'esleve, qu'il n'entreprenne, et qu'il n'assaille la raison : mais pourtant, la volonté est si forte au-dessus de luy, que si elle veut, elle peut le ravaler, rompre ses desseins, et le repousser, puis que c'est assez le repousser, que de ne point consentir à ses suggestions. On ne peut empescher la concupiscence de concevoir, mais ouy bien d'enfanter, et de parfaire le pesché.

Or cette convoitise, ou appetit sensuel, a douze mouvemens, par lesquels, comme par autant de capitaines mutinez, il fait sa sedition en l'homme. Et parce que pour l'ordinaire ils troublent l'ame, et agitent le corps : entant qu'ils troublent l'ame, on les appelle perturbations : entant qu'ils inquietent le corps, on les appelle passions, au rapport de S. Augustin. Tous regardent le bien ou le mal; celuy-là pour l'acquerir, celuy-cy pour l'eviter. Si le bien est consideré en soy selon la naturelle bonté, il excite l'amour, premiere et principale passion : si le bien est regardé comme absent, il nous provoque au desir : si estant desiré on estime de le pouvoir obtenir, on entre en esperance : si on pense de ne

Digitized by Google

le pouvoir pas obtenir, on sent le desespoir : mais quand on le possede comme present, il nous donne la joye.

Au contraire, si tost que nous cognoissons le mal, nous le haïssons : s'il est absent, nous le fuyons : si nous pensons de ne pouvoir l'eviter, nous le craignons : si nous estimons de le pouvoir eviter, nous nous enhardissons et encourageons : mais si nous le sentons comme present, nous nous attristons; et lors l'ire et le courroux accourt soudain pour rejetter et repousser le mal, ou du moins s'en venger : que si l'on ne peut, on demeure en tristesse : mais si l'on l'a repoussé, ou que l'on se soit vengé, on ressent la satisfaction et assouvissement, qui est un plaisir de triomphe : car, comme la possession du bien rejouit le cœur, la victoire contre le mal assouvit le courage. Et sur tout ce peuple des passions sensuelles, la volonté tient son empire, rejettant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empeschant leurs effects, et au fin moins, leur refusant fortement son consentement, sans lequel elles ne peuvent l'endommager, et par le refus duquel elles demeurent vaincues, voire mesme à la longue, abbatues, allangouries, efflanquées, reprimées, et sinon du tout mortes, au moins amorties, ou mortifiées.

Et c'est afin d'exercer nos volontez en la vertu et vaillance spirituelle, que cette multitude de passions est laissée en nos ames, Theotime; de sorte que les stoïciens, qui nierent qu'elles se trouvassent

en l'homme sage, eurent grand tort : mais d'autant plus, que ce qu'ils nioient en paroles, ils le practiquoient en effect, au recit de S. Augustin, qui raconte cette gracieuse histoire. (1) Aulus Gellius s'estant embarqué avec un fameux stoïcien, une grande tempeste survint, de laquelle le stoïcien estant effrayé, il commença à paslir, blesmir et trembler si sensiblement que tous ceux du vaisseau s'en apperceurent, et le remarquerent curieusement, quoyqu'ils fussent ès mesmes hazards avec luy. Cependant la mer enfin s'appaise, le danger passe, et l'asseurance redonnant à un chascun la liberté de causer, voire mesme de railler; un certain voluptueux asiatique, se mocquant du stoïcien, luy reprochoit qu'il avoit eu peur, et qu'il estoit devenu have et pasle au danger, et que luy au contraire estoit demeuré sans effroy. A quoy le stoïcien repartit par le recit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avoit respondu à un homme, qui, pour mesme subjet, l'avoit piqué d'un mesme reproche : Car, luy dit-il, toy tu as eu raison de ne t'estre point soucié pour l'ame d'un meschant brouillon : mais moy, j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'ame d'Aristippus; et le bon de l'histoire est, que Aulus Gellius, tesmoin oculaire, la recite : mais quant à la partie qu'elle contient, le stoïcien qui la fit, favorisa plus sa promptitude que sa cause, puis qu'alleguant un compagnon de sa crainte, il laissa preuve par deux irreprochables tesmoins que les

(1) Lib. 9. de civit. cap. 4.

Digitized by Google

stoïciens estoyent touchez de la crainte, et de la crainte qui respand ses effects ès yeux, au visage, et en la contenance; et qui par consequent est une passion.

Grande folie de vouloir estre sage d'une sagesse impossible : l'Eglise certes a condamné la folie de cette sagesse, que certains anachoretes presomptueux voulurent introduire jadis, contre lesquels toute l'Escriture, mais sur-tout le grand apostre, crie : Que nous avons « (1) une loy en nos corps, « qui repugne à la loy de nostre esprit. » (2) Entre nous autres chrestiens, dit le grand S. Augustin, selon les Escritures sainctes, et la doctrine saine : « Les « citoyens de la sacrée cité de Dieu, vivant selon « Dieu, au pelerinage de ce monde, craignent, de« sirent, se doulent, et resjouyssent »; ouy mesme le roy souverain de cette cité a craint, desiré, s'est doulu, et resjouy jusques à pleurer, blesmir, trembler, et suer le sang, bien qu'en luy ces mouvemens n'ont pas esté des passions pareilles aux nostres; dont le grand S. Hierosme, et apres luy l'escole, ne les a pas osé nommer du nom des passions, pour la reverence de la personne en laquelle ils estoient, ains du nom respectueux des propassions, pour tesmoigner que les mouvemens sensibles en Nostre-Seigneur y tenoyent lieu de passion, bien qu'ils ne fussent pas passions; d'autant qu'il ne patissoit ou souffroit chose quelconque de la part d'icelles, sinon

(1) Rom. VII. 23. — (2) L. 14. de civit. c. 9.

ce que bon luy sembloit, et comme il luy plaisoit, les gouvernant et maniant à son gré, ce que nous ne faisons pas nous autres pecheurs, qui souffrons et patissons ces mouvemens en desordre, contre nostre gré, avec un grand prejudice du bon estat et police de nos ames.

CHAPITRE IV.

Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que mesme il gouverne la volonté, bien que la volonté ayt aussi domination sur luy.

L'amour estant la premiere complaisance que nous avons au bien, ainsi que nous dirons tantost, certes il precede le desir; et d'effect, qu'est-ce que l'on desire, sinon ce que l'on aime? Il precede la delectation; car comme pourroit-on se resjouyr en la jouyssance d'une chose, si on ne l'aimoit pas? Il precede l'esperance; car on n'espere que le bien qu'on aime. Il precede la haine: car nous ne haïssons le mal, que pour l'amour que nous avons envers le bien; ainsi le mal n'est pas mal, sinon parce qu'il est contraire au bien: et c'en est de mesme, Theotime, de toutes autres passions ou affections: car elles proviennent toutes de l'amour, comme de leur source et racine.

C'est pourquoy, les autres passions et affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses selon que l'amour duquel elles procedent, est bon ou mauvais. Car il respand tellement ses qualitez

sur elles, qu'elles ne semblent estre que le mesme amour. (1) S. Augustin, reduisant toutes les passions et affections à quatre, comme ont fait Boëce, Ciceron, Virgile, et la plus part de l'antiquité: « L'a« mour, dit-il, tendant à posseder ce qu'il aime, « s'appelle convoitise ou desir; l'ayant et possedant « il s'appelle joye; fuyant ce qui luy est contraire, il « s'appelle crainte: que si cela luy arrive, et qu'il le « sente, il s'appelle tristesse; et partant ces passions « sont mauvaises, si l'amour est mauvais; bonnes, « s'il est bon. » Les citoyens de la cité de Dieu craignent, desirent, se doulent, se resjouyssent: et parce que leur amour est droict, toutes ces affections sont aussi droictes. (2) La doctrine chrestienne assujettit l'esprit à Dieu, afin qu'il le guide, et secoure; et assujettit à l'esprit toutes ces passions, afin qu'il les bride et modere, en sorte qu'elles soyent converties au service de la justice et vertu. « La droicte volonté « est l'amour bon, la volonté mauvaise est l'amour « mauvais »; c'est à dire en un mot, Theotime, que l'amour domine tellement en la volonté, qu'il la rend toute telle qu'il est.

La femme pour l'ordinaire change sa condition en celle de son mary, et devient noble s'il est noble, reyne s'il est roy, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle espouse; s'il est charnel, elle est charnelle; spirituelle, s'il est spirituel: et toutes les affections de desir, de joye, d'esperance, de crainte, de tristesse, comme

(1) L. 14. Ch. 7. et 9. de civit. — (2) Ibid. lib. 9. c. 5.

enfans nays du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par consequent leurs qualitez de l'amour. Bref, Theotime, la volonté n'est esmeuë que par ses affections, entre lesquelles l'amour comme le premier mobile, et la premiere affection, donne le branle à tout le reste, et fait tous les autres mouvemens de l'ame.

Mais pour tout cela, il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encore regente sur l'amour, d'autant que la volonté n'aime qu'en voulant aimer; et de plusieurs amours qui se presentent à elle, elle peut s'attacher à celuy que bon luy semble; autrement, il n'y auroit point d'amour, ny prohibé, ny commandé. Elle est donc maistresse sur les amours, comme une demoiselle sur ceux qui la recherchent, parmy lesquels elle peut eslire celuy qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage elle perd sa liberté, et de maistresse devient subjette à la puissance du mary, demeurant prise par celuy qu'elle a pris; de mesme la volonté qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous luy: et comme la femme demeure subjette au mary qu'elle a choisy tandis qu'il vit, et que s'il meurt, elle reprend sa precedente liberté pour se remarier à un autre; ainsi pendant qu'un amour vit en la volonté, il y regne, et elle demeure soumise à ses mouvemens: que si cet amour vient à mourir, elle pourra par après en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté, qui ne se treuve pas en la femme mariée; et

c'est que la volonté peut rejetter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent desgouster, et prenant resolution de changer d'object: car ainsi pour faire vivre et regner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour-propre; si nous ne pouvons l'aneantir du tout, au moins nous l'affoiblissons, en sorte que, s'il vit en nous, il n'y regne plus: comme au contraire, nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adherer à celuy des creatures, qui est l'infame adultere, que le celeste espoux reproche si souvent aux pecheurs.

CHAPITRE V.

Des affections de la volonté.

Il n'y a pas moins de mouvemens en l'appetit intellectuel ou raisonnable, qu'on appelle volonté, qu'il y en a en l'appetit sensible ou sensuel: mais ceux-là sont ordinairement appellez affections, et ceux-cy passions. Les philosophes et payens ont aimé aucunement Dieu, leurs republiques, la vertu, les sciences; ils ont hay le vice, esperé les honneurs, desesperé d'eviter la mort ou la calomnie; desiré de sçavoir, voire mesme d'estre bien-heureux apres leur mort; se sont enhardis pour surmonter les difficultez qu'il y avoit au pourchas de la vertu; ont craint le blasme, ont fuy plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignez contre les tyrans, sans aucun propre interest. Or tous ces mouvemens estoyent en la partie raisonnable, puis que le sens,

ny par consequent l'appetit sensuel, ne sont pas capables d'estre appliquez à ces objects, et partant ces mouvemens estoyent des affections de l'appetit intellectuel ou raisonnable, et non pas des passions de l'appetit sensuel.

Combien de fois avons-nous des passions en l'appetit sensuel ou convoitise, contraires aux affections que nous sentons en mesme temps dans l'appetit raisonnable, ou dans la volonté? (1) Le jeune homme duquel parle S. Hierosme, se coupant la langue à belles dents, et la crachant sur le nez de cette maudite femme qui l'enflammoit à la volupté, ne tesmoignoit-il pas en la volonté une extreme affection de desplaisir, contraire à la passion du plaisir, que par force on luy faisoit sentir en la convoitise et appetit sensuel? Combien de fois tremblons-nous de crainte entre les hazards, ausquels nostre volonté nous porte, et nous fait demeurer? Combien de fois hayssons-nous les voluptez, esquelles nostre appetit sensuel se plaist, aimant les biens spirituels, esquels il se desplaist? En cela consiste la guerre que nous sentons tous les jours entre l'esprit et la chair; entre nostre homme exterieur qui depend des sens, et l'homme interieur qui depend de la raison, entre le vieil Adam qui suit les appetits de son Eve, ou de la convoitise, et le nouvel Adam qui seconde la sagesse celeste et la saincte raison.

Les stoïciens, ainsi que S. Augustin le rapporte (2), nians que l'homme sage puisse avoir des passions,

(1) In vita Pauli. — (2) Lib. 14. civit c. 8.

confessoient neantmoins, ce semble, qu'il avoit des affections, lesquelles ils appelloient eupathies et bonnes passions, ou bien comme Ciceron, constances : car ils disoyent que le sage ne convoitoit pas, mais vouloit; qu'il n'avoit point de liesse, mais de joye; qu'il n'avoit point de crainte, mais de prevoyance et precaution, en sorte qu'il n'estoit esmeu sinon pour la raison et selon la raison. Pour cela ils nioyent sur-tout, que l'homme sage peust jamais avoir aucune tristesse, d'autant qu'elle ne regarde que le mal survenu, et que rien n'advient en mal à l'homme sage, puis que nul n'est jamais offensé que par soy-mesme, selon leur maxime. Et certes, Theotime, ils n'eurent pas tort de vouloir qu'il y eust des eupathies et bonnes affections en la partie raisonnable de l'homme, mais ils eurent tort de dire qu'il n'y avoit point de passions en la partie sensitive, et que la tristesse ne touchoit point le cœur de l'homme sage : car laissant à part que eux-mesmes en estoyent troublez, comme il a esté dit, se pourroit-il bien faire, que la sagesse nous privast de la misericorde, qui est une vertueuse tristesse, laquelle arrive en nos cœurs, pour nous porter au desir de delivrer le prochain du mal qu'il endure? Aussi le plus homme de bien de tout le paganisme, Epictete, ne suivit pas cette erreur, que les passions ne s'eslevassent point en l'homme sage, ainsi que S. Augustin atteste, lequel mesme monstre encore que la dissension des stoïciens avec les

autres philosophes, en ce subject, n'a pas esté qu'une pure dispute des paroles, et debat de langage.

Or ces affections que nous sentons en nostre partie raisonnable, sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objects plus ou moins relevez, et qu'elles se trouvent en un degré plus eminent de l'esprit. Car il y a des affections en nous qui procedent du discours que nous faisons, selon l'experience des sens : il y en a d'autres formées sur le discours tiré des sciences humaines; il y en a encore d'autres qui proviennent des discours faicts selon la foy; et enfin il y en a qui ont leur origine du simple sentiment et acquiescement que l'ame fait à le verité et volonté de Dieu. Les premieres sont nommées affections naturelles : car qui est celuy qui ne desire naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vestir, et à la nourriture, les douces et aggreables conversations? Les secondes affections sont nommées raisonnables, d'autant qu'elles sont toutes appuyées sur la cognoissance spirituelle de la raison; par laquelle nostre volonté est excitée à rechercher la tranquilité du cœur, les vertus morales, le vray honneur, la contemplation philosophique des choses eternelles. Les affections du troisiesme rang se nomment chrestiennes, parce qu'elles prennent leur naissance des discours tirez de la doctrine de Nostre-Seigneur, qui nous fait cherir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaicte, la gloire du paradis. Mais les affections

du supreme degré sont nommées divines et surnaturelles, parce que Dieu luy-mesme les respand en nos esprits, et qu'elles regardent, et tendent en Dieu, sans l'entremise ny d'aucun discours, ny d'aucune lumiere naturelle, selon qu'il est aisé de concevoir, par ce que nous dirons cy-apres des acquiescemens et sentimens qui se practiquent au sanctuaire de l'ame. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois, l'amour de l'esprit envers les beautez des mysteres de la foy, l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie, et l'amour envers la souveraine bonté de la tres-saincte et eternelle divinité.

CHAPITRE VI.

Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours.

La volonté gouverne toutes les autres facultez de l'esprit humain; mais elle est gouvernée par son amour, qui la rend telle qu'il est. Or entre tous les amours celuy de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'authorité de commander inseparablement unie, et propre à sa nature, que s'il n'est le maistre, incontinent il cesse d'estre et perit.

Ismaël ne fut point heritier avec Isaac son frere plus jeune; Esaü fut destiné au service de son frere puisné; Joseph fut adoré, non-seulement par ses freres, mais aussi par son pere, et voire mesme par sa mere en la personne de Benjamin, ainsi qu'il l'avoit preveu ès songes de sa jeunesse. Ce n'est certes pas sans mystere que les derniers entre ces freres

emportent ainsi les advantages sur leurs aisnez. L'amour divin est voirement le puisné entre toutes les affections du cœur humain : car comme dit l'apostre, « (1) ce qui est animal, est premier, et le spirituel « après; » mais ce puisné herite toute l'authorité; et l'amour propre, comme un autre Esaü, est destiné à son service; et non-seulement tous les autres mouvemens de l'ame, comme ses freres, l'adorent et luy sont sousmis, mais aussi l'entendement et la volonté, qui luy tiennent lieu de pere et de mere. Tout est subject à ce celeste amour, qui veut toujours estre ou roy ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne domine ou regne, ny regner si ce n'est souverainement.

Isaac, Jacob et Joseph, furent des enfans surnaturels : car leurs meres, Sara, Rebecca, et Rachel estant steriles par nature, les conceurent par la grace de la bonté celeste; c'est pourquoy ils furent establis maistres de leurs freres. Ainsi l'amour sacré est un enfant miraculeux, puis que la volonte humaine ne le peut concevoir, si le Sainct-Esprit ne le repand dans nos cœurs : et comme surnaturel il doit presider, et regner sur toutes les affections, voire mesme sur l'entendement et la volonté.

Et bien qu'il y ait d'autres mouvemens surnaturels en l'ame, la crainte, la pieté, la force, l'esperance, ainsi qu'Esaü et Benjamin furent enfans surnaturels de Rachel et Rebecca; si est-ce que le divin amour est le maistre, l'heritier, et le superieur, comme estant fils de la promesse, puis que c'est en

(1) Cor. XV. 46.

sa faveur, que le ciel est promis à l'homme. Le salut est montré à la foy, il est preparé à l'esperance; mais il n'est donné qu'à la charité. La foy monstre le chemin de la terre promise, comme une colomne de nuée et de feu, c'est-à-dire, claire, et obscure : l'esperance nous nourrit de sa manne de suavité; mais la charité nous y introduit, comme l'arche de l'alliance, qui nous fait le passage au Jourdain, c'est-à-dire, au jugement, et qui demeurera au milieu du peuple, en la terre celeste, promise aux vrais Israëlites, en laquelle, ni la colomne de la foy ne sert plus de guide, ny on ne se repaist plus de la manne d'esperance.

Le sainct amour fait son sejour sur la plus haute et relevée region de l'esprit, où il fait ses sacrifices, et holocaustes à la divinité, ainsi qu'Abraham fit le sien, et que Nostre-Seigneur s'immola sur le coupeau du mont Calvaire, à fin que d'un lieu si relevé, il soit ouy, et obey par son peuple, c'est-à-dire, par toutes les facultez et affections de l'ame, qu'il gouverne avec une douceur nompareille : car l'amour n'a point de forçats, ny d'esclaves, ains reduit toutes choses à son obeyssance avec une force si delicieuse, que comme rien n'est si fort que l'amour, aussi rien n'est si aimable que sa force.

Les vertus sont en l'ame, pour moderer ses mouvemens : et la charité, comme premiere de toutes les vertus, les regit et tempere toutes, non seulement parce que le premier en chaque espece des choses sert de regle et mesure à tout le reste, mais

aussi parce que Dieu ayant créé l'homme à son image et semblance, veut que comme en luy, tout y soit ordonné par l'amour, et pour l'amour.

CHAPITRE VII.

Description de l'amour general.

La volonté a une si grande convenance avec le bien, que tout aussitost qu'elle l'apperçoit, elle se retourne de son costé, pour se complaire en iceluy, comme en son object très-agreable, auquel elle est si estroitement alliée, que mesme l'on ne peut declarer sa nature, que par le rapport qu'elle a avec iceluy : non plus qu'on ne sçauroit monstrer la nature du bien, que par l'alliance qu'il a avec la volonté. Car je vous prie, Theotime, qu'est-ce que le bien, sinon ce que chascun veut? et qu'est-ce que la volonté, sinon la faculté, qui porte et fait tendre au bien, ou à ce qu'elle estime tel?

La volonté doncques appercevant et sentant le bien, par l'entremise de l'entendement qui le luy represente, ressent à mesme temps une soudaine delectation et complaisance en ce rencontre, qui l'esmeut et incline doucement, mais puissament, vers cet object aimable, à fin de s'unir à luy, et pour parvenir à cette union, elle luy fait chercher tous les moyens plus propres.

La volonté donc a une convenance tres-estroicte avec le bien; cette convenance produit la complaisance que la volonté ressent à sentir et appercevoir le bien; cette complaisance esmeut et pousse la vo-

lonté au bien; ce mouvement tend à l'union; et enfin, la volonté esmeuë et tendante à l'union, cherche tous les moyens requis pour y parvenir.

Certes, à parler generalement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance de la volonté au bien; le pied en est la complaisance; sa tige c'est le mouvant; les recherches, poursuites, et autres efforts, en sont les branches; mais l'union et jouyssance est le fruict. Ainsi l'amour semble estre composé de ces cinq principales parties; sous lesquelles une quantité d'autres petites pieces sont contenues, comme nous verrons à la suite de l'œuvre.

Considerons de grace, la practique d'un amour insensible entre l'aimant et le fer: car c'est la vraye image de l'amour sensible et volontaire, duquel nous parlons. Le fer doncques a une telle convenance avec l'aimant, qu'aussi-tost qu'il en apperçoit la vertu, il se retourne devers luy; puis il commence soudain à se remuer et demener par des petits tressaillemens, tesmoignant en cela la complaisance qu'il ressent, en suite de laquelle il s'avance et se porte vers l'aimant, cherchant tous les moyens qu'il peut pour s'unir avec iceluy. Ne voilà pas toutes les parties d'un vif amour bien representées en ces choses inanimées?

Mais enfin pourtant, Theotime, la complaisance, et le mouvement ou escoulement de la volonté en la chose aimable, est à proprement parler, l'amour; en sorte, neantmoins, que la complaisance ne soit

que le commencement de l'amour; et le mouvement ou escoulement du cœur, qui s'en ensuit, soit le vray amour essentiel; si que l'un et l'autre peut estre voirement nommé amour, mais diversement: car comme l'aube du jour peut estre appellée jour, aussi cette premiere complaisance du cœur en la chose aimée, peut estre nommée amour; parce que c'est le premier ressentiment de l'amour. Mais comme le vray cœur du jour se prend dès la fin de l'aube jusques au soleil couché; aussi la vraye essence de l'amour consiste au mouvement et escoulement du cœur, qui suit immediatement la complaisance, et se termine à l'union. Bref, la complaisance est le premier esbranlement ou la premiére esmotion, que le bien fait en la volonté; et cette esmotion est suivie du mouvement et escoulement par lequel la volonté s'avance et s'approche de la chose aimée, qui est le vray et propre amour. Disons ainsi: le bien empoigne, saisit et lie le cœur par la complaisance; mais par l'amour, il le tire, conduit et amene à soy: par la complaisance il le fait sortir, mais par l'amour il luy fait faire le chemin et le voyage; la complaisance, c'est le reveil du cœur, mais l'amour en est l'action: la complaisance le fait lever, mais l'amour le fait marcher: le cœur estend ses aisles par la complaisance, mais l'amour est son vol. L'amour doncques, à parler distinctement et precisement, n'est autre chose que le mouvement, escoulement, et avancement du cœur envers le bien.

Plusieurs grands personnages ont creu que l'a-

mour n'estoit autre chose que la mesme complaisance; en quoy ils ont eu beaucoup d'apparence de raison : car non seulement le mouvement d'amour prend son origine de la complaisance que le cœur ressent à la premiere rencontre du bien, et aboutit à une seconde complaisance, qui revient au cœur par l'union à la chose aimée; mais outre cela, il tient sa conservation de la complaisance, et ne peut vivre que par elle, qui est sa mere et sa nourrice; si que soudain que la complaisance cesse, l'amour cesse : et comme l'abeille naissant dedans le miel, se nourrit du miel, et ne vole que pour le miel; ainsi l'amour naist de la complaisance, se maintient par la complaisance, et tend à la complaisance. Le poids des choses les esbranle, les meut et les arreste : c'est le poids de la pierre qui luy donne l'esmotion, et le bransle à la descente, soudain que les empeschemens luy sont ostez; c'est le mesme poids qui luy fait continuer son mouvement en bas; et c'est enfin le mesme poids encore qui l'a fait arrester et s'accoiser, quand elle est arrivée en son lieu. Ainsi est-ce de la complaisance qui esbranle la volonté. C'est elle qui la meut, et c'est elle qui la fait reposer en la chose aimée, quand elle s'est unie à icelle. Ce mouvement d'amour estant doncques ainsi dependant de la complaisance, en sa naissance, conservation et perfection; et se trouvant tousjours inseparablement conjoint avec icelle, ce n'est pas merveille si ces grands esprits ont estimé que l'amour et la complaisance fussent une mesme chose; bien

qu'en verité, l'amour estant une vraye passion de l'ame, il ne peut estre la simple complaisance, mais faut qu'il soit le mouvement qui procede d'icelle.

Or ce mouvement causé par la complaisance, dure jusqu'à l'union ou jouyssance. C'est pourquoy, quand il tend à un bien present, il ne fait autre chose que de pousser le cœur, le serrer, joindre et appliquer à la chose aimée, de laquelle par ce moyen il jouyt; et lors on l'appelle amour de complaisance, parce que soudain qu'il est nay de la premiere complaisance, il se termine à l'autre seconde qu'il reçoit en l'union de son objet present. Mais quand le bien, devers lequel le cœur s'est retourné, incliné et esmeu, se trouve esloigné, absent ou futur, ou que l'union ne se peut pas encore faire si parfaictement qu'on pretend, alors le mouvement d'amour, par lequel le cœur tend, s'avance, et aspire à cet objet absent, s'appelle proprement desir: car le desir n'est autre chose que l'appetit, convoitise, ou cupidité des choses que nous n'avons pas, et que neantmoins nous pretendons d'avoir.

Il y a encore certains mouvemens d'amour, par lesquels nous desirons les choses que nous n'attendons, ny pretendons nullement; comme quand nous disons: Que ne suis-je maintenant en paradis! Je voudrois estre roy. Pleust à Dieu que je fusse plus jeune! A la mienne volonté que je n'eusse jamais peché! et semblables choses. Or ce sont des desirs, mais desirs imparfaits, lesquels, ce me semble, à proprement parler, s'appellent souhaits: et de fait,

Digitized by Google

telles affections ne s'expriment pas comme les desirs : car quand nous exprimons nos vrais desirs, nous disons, Je desire : mais quand nous exprimons nos desirs imparfaits, nous disons, Je desirerois, ou, Je voudrois. Nous pouvons bien dire, Je desirerois d'estre jeune, mais nous ne disons pas, Je desire d'estre jeune, puis que cela n'est pas possible ; et ce mouvement s'appelle souhait, ou, comme disent les scholastiques, velleïté, qui n'est autre chose qu'un commencement de vouloir, lequel n'a point de suite, d'autant que la volonté voyant qu'elle ne peut atteindre à cet objet, à cause de l'impossibilité, ou de l'extreme difficulté, elle arreste son mouvement, et le termine en cette simple affection de souhait ; comme si elle disoit : Ce bien que je voy, et auquel je ne puis pretendre, m'est à la verité fort agreable ; et bien que je ne le puis vouloir ny esperer, si est-ce que, si je le pouvois vouloir ou desirer, je le desirerois et voudrois volontiers.

Bref, ces souhaits ou velleïtez ne sont autre chose qu'un petit amour, qui se peut appeller amour de simple approbation ; parce que sans aucune pretention l'ame agrée le bien qu'elle cognoist ; et ne le pouvant desirer en effect, elle proteste qu'elle le desireroit volontiers, et que vrayement il est desirable.

Ce n'est pas encore tout, Theotime ; car il y a des desirs et souhaits, qui sont encore plus imparfaits que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arresté par l'impossibilité, ou extreme difficulté, mais par la seule incompati-

bilité qu'ils ont avec des autres desirs ou vouloirs plus puissans, comme quand un malade desire de manger des potirons, ou melons, et quoy qu'il en ayt à son commandement, il ne veut neantmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal: car qui ne void deux desirs en cet homme, l'un de manger des potirons, et l'autre de guerir? Mais parce que celuy de guerir est plus grand, il estouffe et suffoque l'autre, l'empeschant de produire aucun effect. (1) Jephté souhaitoit de conserver sa fille; mais parce que cela estoit incompatible avec le desir d'observer son vœu, il voulut ce qu'il ne souhaitoit pas, qui estoit de sacrifier sa fille; et souhaita ce qu'il ne voulut pas, qui estoit de conserver sa fille. (2) Pilate et Herode souhaitoient de delivrer, l'un le Sauveur, l'autre le Precurseur: mais parce que ces souhaits estoient incompatibles, l'un avec le desir de complaire aux Juifs et à Cesar, l'autre à Herodias et à sa fille; ce furent des souhaits vains et inutiles. Or à mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaité, sont moins aimables, les souhaits sont plus imparfaits, puis qu'ils sont arrestez, et comme estouffez par de si foibles contraires. Ainsi le souhait qu'Herodes eut de ne point faire mourir S. Jean, fut plus imparfait que celuy que Pilate avoit de delivrer Nostre-Seigneur: car cestuy-cy craignoit la calomnie, et l'indignation du peuple et de Cesar; et celuy-là, de contrister une seule femme.

(1) Judich. 11. — (2) Matth. XXVII. Marc. VI.

Et ces souhaits qui sont arrestez, non point par l'impossibilité, mais par l'incompatibilité qu'ils ont avec des plus puissans desirs, s'appellent voirement souhaits et desirs, mais souhaits vains, suffoquez et inutiles. Selon les souhaits des choses impossibles, nous disons, Je souhaite, mais je ne puis; et selon les souhaits des choses possibles, nous disons, Je souhaite, mais je ne veux pas.

CHAPITRE VIII.

Quelle est la convenance qui excite l'amour.

Nous disons que l'œil void, l'oreille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient, et la volonté aime : mais nous sçavons bien toutesfois que c'est l'homme, à proprement parler, qui par diverses facultez, et differens organes, fait toute cette varieté d'operations. C'est doncque aussi l'homme, qui par la faculté affective, que nous appellons volonté, tend et se complait au bien, et qui a cette grande convenance avec iceluy, laquelle est la source et origine de l'amour. Or ceux-là n'ont pas bien rencontré, qui ont creu que la ressemblance estoit la seule convenance qui produisit l'amour. Car, qui ne sçait que les vieillards les plus sensez aiment tendrement et cherement les petits enfans, et sont reciproquement aimez d'eux? Que les sçavans aiment les ignorans, pourveu qu'ils soient dociles; et les malades leurs medecins? Que si nous pouvons tirer quelque argument de l'image d'amour, qui se void ès choses insensibles, quelle

ressemblance peut faire tendre le fer à l'aymant? Un aymant n'a-t-il pas plus de ressemblance avec un autre aymant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques-uns pour reduire toutes les convenances à la ressemblance, asseurent que le fer tire le fer, et l'aymant tire l'aymant; si est-ce qu'ils ne sçauroient rendre raison pourquoy l'aymant tire plus puissamment le fer, que le fer ne tire le fer mesme. Mais, je vous prie, quelle similitude y a-t-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge? et neantmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité nompareille, et tesmoignent envers elle un amour insensible, extraordinaire. Or il en est de mesme de l'amour humain : car il se prend quelquefois plus fortement entre des personnes de contraires qualitez, qu'entre celles qui sont fort semblables. La convenance donc, qui cause l'amour, ne consiste pas tousjours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport, ou correspondance de l'amant à la chose aimée. Car ainsi, ce n'est pas la ressemblance, qui rend aimable le medecin au malade, ains la correspondance de la necessité de l'un avec la suffisance de l'autre, d'autant que l'un a besoin du secours que l'autre peut donner; comme aussi le medecin aime le malade, et le sçavant son apprentif, parce qu'ils peuvent exercer leurs facultez sur eux. Les vieillards aiment les enfans, non point par sympathie; mais d'autant que l'extresme simplicité, foi-

blesse et tendreté des uns rehausse, et fait mieux paroistre la prudence, et assurance des autres; et cette dissemblance est agreable : au contraire, les petits enfans aiment les vieillards, parce qu'ils les voyent amusez, et embesoignez d'eux, et que par un sentiment secret, ils cognoissent qu'ils ont besoin de leur conduite. Les accords de musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire un seul rencontre de proportion : comme la dissemblance des pierres precieuses et des fleurs fait l'agreable composition de l'esmail, et de la diapreure. Ainsi l'amour ne se fait pas tousjours par la ressemblance et sympathie, ains par la correspondance et proportion qui consiste en ce que par l'union d'une chose à une autre, elles puissent recevoir mutuellement de la perfection, et devenir meilleures. La teste certes ne ressemble pas au corps, ny la main au bras, mais neantmoins ces choses ont une si grande correspondance, et joignent si proprement l'une à l'autre, que par leur mutuelle conjonction, elles s'entre-perfectionnent excellemment. C'est pourquoy si ces parties-là avoient chascune une ame distincte, elles s'entr'aimeroient parfaictement, non point par ressemblance, car elles n'en ont point ensemble, mais pour la correspondance qu'elles ont à leur mutuelle perfection. En cette sorte les melancholiques et les joyeux, les aigres et les doux s'entr'aiment quelquefois reciproquement, pour les mutuelles impressions qu'ils reçoivent les uns des autres, au moyen

desquelles leurs humeurs sont mutuellement moderées.

Mais quand cette mutuelle correspondance est conjoincte avec la ressemblance, l'amour sans doute s'engendre bien plus puissament; car la similitude estant la vraye image de l'unité, quand deux choses semblables s'unissent par correspondance à mesme fin, il semble que ce soit plustost unité, qu'union.

La convenance donc de l'amant à la chose aimée, est la premiere source de l'amour, et cette convenance consiste à la correspondance, qui n'est autre chose que le mutuel rapport, qui rend les choses propres à s'unir, pour s'entre-communiquer quelque perfection. Mais cecy s'entendra de mieux en mieux par le progrez du discours.

CHAPITRE IX.

Que l'amour tend à l'union.

Le grand Salomon descrit d'un air delicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'ame devote, en ce divin ouvrage que, pour son excellente suavité, on appelle le Cantique des Cantiques. Et pour nous eslever plus doucement à la consideration de cet amour spirituel, qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvemens de nos cœurs, avec les inspirations de sa divine Majesté; il employe une perpetuelle representation des amours d'un chaste berger, et d'une pudique bergere. Or faisant parler l'espouse la premiere, comme par maniere d'une certaine surprise d'amour, il luy fait faire d'a-

bord cet eslancement : « (1) Qu'il me baise d'un « baiser de sa bouche! » Voyez-vous, Theotime, comme l'ame, en la personne de cette bergere, ne pretend, par le premier souhait qu'elle exprime, qu'une chaste union avec son espoux; comme protestant que c'est l'unique fin à laquelle elle aspire, et pour laquelle elle respire : car je vous prie, que veut dire autre chose ce premier souspir « : Qu'il me baise « d'un baiser de sa bouche »?

Le baiser, de tout temps, comme par instinct naturel, a esté employé pour representer l'amour parfait, c'est-à-dire, l'union des cœurs; et non sans cause. Nous faisons sortir et paroistre nos passions, et les mouvemens que nos ames ont communs avec les animaux, en nos yeux, ès sourcils, au front et en tout le reste du visage. « (2) On cognoist l'homme, « au visage, » dit l'Escriture : et Aristote rendant raison de ce qu'à l'ordinaire on ne peint sinon la face des grands hommes; c'est d'autant, dit-il, que le visage montre qui nous sommes.

Mais pourtant, nous ne respandons nos discours ni les pensées qui procedent de la portion spirituelle de nos ames, que nous appellons raison; et par laquelle nous sommes differens d'avec les animaux, sinon par nos paroles, et par consequent, par le moyen de la bouche. Si que, verser son ame, et respandre son cœur, n'est autre chose que parler : « (3) Versez devant Dieu vos cœurs, » dit le psalmiste, c'est-à-dire, exprimez et prononcez les affec-

(1) Cant. Cant. I. 1. — (2) Eccle. XIX. 26. — (3) Ps. LXI. 9.

tions de vostre cœur, par paroles. (1) Et la devote mere de Samuël, prononçant ses prieres, quoyque si bellement, qu'à peine voyoit-on « (2) le mouve-« ment de ses levres; j'ay respandu, dit-elle, mon « ame devant Dieu. » En ceste sorte on applique une bouche à l'autre quand on se baise, pour tesmoigner qu'on voudroit verser les ames, l'une dedans l'autre reciproquement, pour les unir d'une union parfaite : et pour ce qu'en tout temps et entre les plus saincts hommes du monde, le baiser a esté le signe de l'amour et dilection, aussi fut-il employé universellement entre tous les premiers chrestiens, comme le grand S. Paul tesmoigne, quand il dit aux Romains et Corinthiens : « (3) Saluez-vous mu-« tuellement les uns les autres par le sainct bai-« ser » ; et comme plusieurs tesmoignent, (4) Judas en la prise de Nostre-Seigneur employa le baiser, pour le faire cognoistre, parce que ce divin Sauveur baisoit ordinairement ses disciples, quand il les rencontroit : et non seulement ses disciples, mais aussi les petits enfans qu'il prenoit amoureusement en ses bras, comme il fit celui, (5) par la comparaison duquel il invita si solemnellement ses disciples à la charité du prochain, que plusieurs estiment avoir esté S. Martial, comme l'evesque Jansenius le rapporte (6).

Ainsi donc le baiser estant la vive marque de l'u-

(1) 1. Reg. I. 13. — (2) Ibid. 15. — (3) Ep. ad Rom. XVI. 16.
(4) Matth. XXVI. 49. — (5) Marc. IX. 35.
(6) Evesque de Gand.

nion des cœurs; l'espouse qui ne pretend en toutes ses poursuites, que d'estre unie avec son bien-aimé; « (1) Qu'il me baise, dit-elle, d'un baiser de sa bou « che », comme si elle s'escrioit : Tant de souspirs et de traicts enflammez, que mon amour jette incessamment, n'impetreront-ils jamais ce que mon ame desire? Je cours; hé n'atteindray-je jamais au prix pour lequel je m'eslance; qui est d'estre unie, cœur à cœur, esprit à esprit, avec mon Dieu, mon espoux, et ma vie? Quand sera-ce que je respandray mon ame dans son cœur; et qu'il versera son cœur dedans mon ame, et qu'ainsi heureusement unis, nous vivrons inseparables.

Quand l'Esprit divin veut exprimer un amour parfait, il employe presque tousjours les paroles d'union et de conjonction. « (2) En la multitude des « croyans, dit S. Luc, il n'y avoit qu'un cœur et « qu'une ame. » Nostre-Seigneur pria son pere pour tous les fidelles, afin qu'ils fussent tous « (3) une « mesme chose. » S. Paul nous advertit que nous soyions soigneux de conserver l'unité d'esprit, par l'union de la paix. Ces unitez de cœur, d'ame et d'esprit, signifient la perfection de l'amour, qui joint plusieurs ames en une. Ainsi est-il dit, que « (4) l'ame de Jonathas estoit collée à l'ame de Da- « vid »; c'est à dire, comme l'Escriture adjouste, « il « aima David comme son ame propre. » Le grand apostre de France, tant selon son sentiment, que

(1) Cant. Cant. I. 1. — (2) Act. IV. 32. — (3) Joan. XVII. 2.
(4) 1. Reg. XVIII. 1.

rapportant celuy de son Hierotée, escrit, je pense, cent fois en un seul chapitre des Noms divins, que l'amour est unifique, unissant, ramassant, resserrant, recueillant et rapportant les choses à l'unité. S. Gregoire de Naziance, et S. Augustin disent que leurs amis avec eux n'avoyent qu'une ame, et Aristote, approuvant desja de son temps cette façon de parler: Quand, dit-il, nous voulons exprimer combien nous aimons nos amis, nous disons: L'ame de celuy-cy et mon ame n'est qu'une: la haine nous separe, et l'amour nous assemble. La fin doncques de l'amour n'est autre chose que l'union de l'amant à la chose aimée.

CHAPITRE X.

Que l'union à laquelle l'amour pretend est spirituelle.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a des unions naturelles, comme celle de ressemblance, consanguinité, et de la cause avec son effect; et d'autres, lesquelles n'estant pas naturelles, peuvent estre dites volontaires, car bien qu'elles soient selon la nature, elles ne se font neantmoins que par nostre volonté, comme celle qui prend son origine des bienfaits, qui unissent indubitablement celuy qui les reçoit, à celuy qui les fait, celle de la conversation et compagnie, et autres semblables. Or quand l'union est naturelle, elle produit l'amour; et l'amour qu'elle produit, nous porte à une nouvelle union naturelle, qui perfectionne la naturelle : ainsi le pere et le fils, la mere et la fille, ou deux freres, estant naturelle-

Digitized by Google

ment unis par la communication d'un mesme sang, sont excitez par cette union à l'amour, et par l'amour sont portez à une union de volonté et d'esprit, qui peut estre dite volontaire; d'autant qu'encore que son fondement soit naturel, son affection neantmoins est deliberée; et en ces amours produits par l'union naturelle, il ne faut point chercher d'autre correspondance que celle de l'union mesme, par laquelle la nature prevenant la volonté, l'oblige d'approuver, aimer et perfectionner l'union qu'elle a desja faite. Mais quant aux unions volontaires, elles sont posterieures à l'amour, en effect, et causes neantmoins d'iceluy, comme sa fin et pretention unique: en sorte que, comme l'amour tend à l'union, ainsi l'union estend bien souvent, et aggrandit l'amour, car l'amour fait chercher la conversation, et la conversation nourrit souvent et accroist l'amour; l'amour fait desirer l'union nuptiale, et cette union reciproquement conserve et dilate l'amour; si que il est vray en tous sens, que l'amour tend à l'union.

Mais à quelle sorte d'union tend-il? N'avez-vous pas remarqué, Theotime, que l'espouse sacrée exprime son souhait d'estre unie avec son espoux, par le baiser, et que le baiser represente l'union spirituelle, qui se fait par la reciproque communication des ames. Certes, c'est l'homme qui aime, mais il aime par la volonté, et partant la fin de son amour est de la nature de sa volonté: mais sa volonté est spirituelle; c'est pourquoy l'union que son amour

pretend est aussi spirituelle, d'autant plus que le cœur, siege et source de l'amour, non seulement ne seroit pas perfectionné par l'union qu'il auroit aux choses corporelles, mais en seroit avili.

Ce n'est pas, Theotime, qu'il n'y ait quelque sorte de passions en l'homme, lesquelles, comme le guy vient sur les arbres, par maniere de surcroissance et de superfluité, naissent aussi bien souvent parmy l'amour, et autour de l'amour: mais neantmoins elles ne sont pas ny l'amour, ny partie de l'amour, ains sont des surcroissances et superfluitez d'iceluy, lesquelles non seulement ne sont pas profitables pour maintenir ou perfectionner l'amour, mais au contraire l'endommagent grandement, l'affoiblissent, et en fin finale, si on ne les retranche, le ruinent tout-à-fait, de quoy voicy la raison.

A mesure que nostre ame s'employe à plus d'operations, ou de mesme sorte, ou de diverse sorte, elle les fait moins parfaictement et vigoureusement; parce qu'estant finie, sa vertu d'agir l'est aussi, si que fournissant son activité à diverses operations, il est force que chascune d'icelle en ait moins; par ainsi les hommes fort attentifs à plusieurs choses, le sont moins à chascune d'icelles. On ne sçauroit exactement considerer les traits d'un visage par la veuë, et à mesme temps exactement escouter l'harmonie d'une excellente musique; ny en un mesme temps estre attentif à la figure et à la couleur. Si nous sommes affectionnez à parler, nous ne sçaurions avoir attention à autre chose.

Google

Ce n'est pas que je ne sçache ce qu'on dit de Cesar, et que je ne croye ce que tant de grands personnages ont asseuré d'Origene, que leur attention pouvoit à mesme temps s'appliquer à plusieurs objects; mais pourtant chascun confesse qu'à mesure qu'ils l'appliquoient à plus d'objects, elle estoit moindre à chascun d'iceux. Il y a donc de la difference entre voir, oüyr, ou sçavoir plus: et voir, ouyr, ou sçavoir mieux: car qui void mieux, void moins; et qui void plus, ne void pas si bien. Il est rare que ceux qui sçavent beaucoup, sçachent bien ce qu'ils sçavent, parce que la vertu et force de l'entendement espanché en la cognoissance de plusieurs choses est moins forte et vigoureuse, que quand elle est ramassée à la consideration d'un seul objet. Quand doncques l'ame employe sa vertu affective à diverses sortes d'operations amoureuses, il est force que son action ainsi divisée soit moins vigoureuse et parfaicte. Nous avons trois sortes d'actions amoureuses, les spirituelles, les raisonnables, et les sensuelles. Quand l'amour escoule sa force par toutes ces trois operations, il est sans doute plus estendu, mais moins tendu: et quand il ne s'escoule que par une sorte d'operations, il est plus tendu, quoy que moins estendu. Ne voyons-nous pas que le feu, symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon, fait un esclat prodigieux, qu'il feroit beaucoup moindre, s'il avoit ouverture par deux ou par trois endroits? Puis donc que l'amour est un acte de nostre volonté, qui le veut avoir non seulement noble et genereux,

mais fort, vigoureux et actif, il en faut retenir la vertu et la force dans les limites des operations spirituelles, car qui voudroit l'appliquer aux operations de la partie sensible ou sensitive de nostre ame, il affoibliroit d'autant les operations intellectuelles, esquelles toutefois consiste l'amour essentiel.

Les philosophes anciens ont recogneu qu'il y avoit deux sortes d'extase, dont l'une nous portoit au-dessus de nous-mesmes, l'autre nous ravalloit au-dessous de nous-mesmes; comme s'ils eussent voulu dire que l'homme estoit d'une nature moyenne entre les anges et les bestes, participant de la nature angelique en sa partie intellectuelle, et de la nature bestiale en sa partie sensitive; et que neantmoins il pouvoit par l'exercice de sa vie et par un continuel soin de soy-mesme s'oster et deloger de cette moyenne condition; d'autant que s'appliquant et exerçant beaucoup aux actions intellectuelles, il se rendoit plus semblable aux anges, qu'il ne l'estoit aux bestes: que s'il s'appliquoit beaucoup aux actions sensuelles, il descendoit de sa moyenne condition, et s'approchoit de celle des bestes. Et parce que l'extase n'est autre chose que la sortie qu'on fait de soy-mesme, de quelque costé que l'on en sorte, on est vrayement en extase. Ceux doncques, qui touchez des voluptez divines et intellectuelles, laissent ravir leur cœur aux sentimens d'icelles, sont voirement hors d'eux-mesmes, c'est à dire, au-dessus de la condition de leur nature; mais par une bien-heureuse et desirable sortie, par laquelle en-

Digitized by Google

trant en un estat plus noble et relevé, ils sont autant anges par l'operation de leur ame, comme ils sont hommes par la substance de leur nature, et doivent estre dits ou anges humains, ou hommes angeliques. Au contraire, ceux qui, allechez des plaisirs sensuels, appliquent leurs ames à la jouyssance d'iceux, ils descendent de leur moyenne condition à la plus basse des bestes brutes, et meritent autant d'estre appellez brutaux par leurs operations, comme ils sont hommes par leur nature; mal-heureux en ce qu'ils ne sortent hors d'eux-mesmes, que pour entrer en une condition infiniment indigne de leur estat naturel.

Or, à mesure que l'extase est plus grande, ou au-dessus de nous, ou au-dessous de nous, plus elle empesche nostre ame de retourner à soy-mesme, et de faire les operations contraires à l'extase en laquelle elle est. Ainsi ces hommes angeliques, qui sont ravis en Dieu et aux choses celestes, perdent tout-à-fait, tandis que leur extase dure, l'usage et l'attention des sens, le mouvement et toutes actions exterieures; parce que leur ame, pour appliquer sa vertu et activité plus entierement et attentivement à ce divin object, la retire, et ramasse de toutes ses autres facultez, pour la contourner de ce costé-là: et de mesme les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulierement quand c'est en celle du sens general, perdent tout-à-fait l'usage et l'attention de la raison et l'entendement; parce que leur miserable ame, pour sentir plus entierement

l'object brutal, se divertit des operations spirituelles, pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales; imitant en cela mistiquement, (1) les uns Helie ravi en haut sur le char enflammé entre les anges, (2) et les autres Nabuchodonosor abruty et ravalé au rang des bestes farouches.

Maintenant je dis que quand l'ame practique l'amour par les actions sensuelles, et qui la portent au-dessous de soy, il est impossible qu'elle n'affoiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour superieur; de sorte que tant s'en faut que l'amour vray et essentiel soit aidé et conservé, par l'union à laquelle l'amour sensuel tend, qu'au contraire il s'affoiblist, se dissipe, et perit par icelles. « (3) Les bœufs de Job « labouroient la terre, tandis que les asnes inutiles « paissoient autour d'eux », mangeant les pasturages deus aux bœufs qui travailloyent. Tandis que la partie intellectuelle de nostre ame travaille à l'amour honneste et vertueux, sur quelque object qui en est digne, il arrive souvent que les sens et facultez de la partie inferieure tendent à l'union qui leur est propre, et leur sert de pasture; bien que l'union ne soit deue qu'au cœur et à l'esprit, qui seul aussi peut produire le vray et substantiel amour.

(4) Helisée, ayant guery Naaman le Syrien, se contenta de l'avoir obligé, refusant au reste son or, son argent, et les meubles qu'il luy avoit offerts : (5) mais Giezy, cet infidele serviteur, *courant apres*

(1) IV. Reg. II. 11. — (2) Daniel. IV. 30. — (3) Job. I. 14.
(4) IV. Reg. V. 16. — (5) Ibid. 20. 21. 22. 23. 24.

iceluy, demanda, et prit outre le gré de son maistre, ce qu'il avoit refusé. L'amour intellectuel et cordial, qui est certes, ou doit estre le maistre en nostre ame, refuse toutes sortes d'unions sensuelles, et se contente en la simple bienvueillance : mais les puissances de la partie sensitive, qui sont ou doivent estre les servantes de l'esprit, demandent, cherchent et prennent ce qui a esté refusé par la raison; et sans prendre permission d'icelles, s'avancent à vouloir faire leur union; abjectes et serviles, deshonorant, comme Giezy, la pureté de l'intention de leur maistre, qui est l'esprit : et à mesure que l'ame se convertit à telles unions grossieres et sensibles, elle se divertit de l'union delicate, intellectuelle et cordiale.

Vous voyez donc bien, Theotime, que ces unions qui regardent les complaisances et passions animales, non seulement ne servent de rien à la production et conservation de l'amour, mais luy sont grandement nuisibles, et l'affoiblissent extremement. (1) Aussi quand l'inceste Amnon, qui pasmoit et perissoit d'amour pour Thamar, eust passé jusques aux unions sensuelles et brutales, il fut tellement privé de l'amour cordial, qu'oncques plus il ne la put voir, et la poussa indignement dehors : violant aussi cruellement le droict de l'amour, comme il avoit violé impudemment celuy du sang.

Le basilique, le rosmarin, la marjolaine d'ysope, le clou de girofle, la cannelle, la noix muscade, les

(1) II. Reg. XIII.

Digitized by Google

citrons et le musc mis ensemble, et demeurans en corps, rendent voirement une odeur bien agreable, par le meslange de leur bonne senteur; mais non pas à beaucoup près de ce que fait l'eau qui en est distillée, en laquelle les suavitez de tous ces ingrediens, separées de leur corps, se meslent beaucoup plus excellemment, s'unissant en une très-parfaicte odeur, qui penetre bien plus l'odorat, qu'elles ne feroient pas, si avec elle et son eau le corps des ingrediens se trouvoient conjoints et unis. Ainsi l'amour se peut trouver ès unions des puissances sensuelles meslées avec les unions des puissances intellectuelles, mais non jamais si excellemment comme il fait, lorsque les seuls esprits et courages, separez de toutes affections corporelles, joints ensemble, font l'amour pur et spirituel; car l'odeur des affections ainsi meslées est non seulement plus suave et meilleure, mais plus vive, plus active, et plus solide.

Il est vray que plusieurs ayant l'esprit grossier, terrestre et vil, estiment la valeur de l'amour, comme celle des pieces d'or; desquelles les plus grosses et pesantes sont les meilleures et plus recevables : car ainsi leur est-il advis que l'amour brutal soit plus fort, parce qu'il est plus violent et turbulent; plus solide, parce qu'il est grossier et terrestre; plus grand, parce qu'il est plus sensible et farouche : mais au contraire, l'amour est comme le feu, duquel plus la matiere est delicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne sçauroit mieux esteindre, qu'en les deprimant et

couvrant de terre : car de mesme, plus le subject de l'amour est relevé et spirituel, plus ses affections sont vives, subsistantes et permanentes; et ne sçauroit-on mieux ruiner l'amour, que de l'abaisser aux unions viles et terrestres. Il y a cette difference, comme dit S. Gregoire, entre les plaisir spirituels et les corporels, que les corporels donnent du desir avant qu'on les ait, et du degoust quand on les a : mais les spirituels au contraire donnent du degoust avant qu'on les ait, et du plaisir quand on les a; si que l'amour animal, qui pretend par l'union qu'il fait à la chose aimée, de combler et perfectionner sa complaisance, trouvant qu'au contraire il la destruit en la terminant, demeure grandement degousté de telle union : qui a fait dire au grand philosophe, que presque tout animal, après la jouyssance de son plus ardent et pressant plaisir corporel, demeuroit triste, morne et estonné; comme un marchand ayant pensé gaigner beaucoup, se trouve trompé et engagé dans une rude perte; ou au contraire l'amour intellectuel trouvant en l'union qu'il fait à son object, plus de contentement qu'il n'avoit esperé, y perfectionnant sa complaisance, il la continue en s'unissant, et s'unit tousjours plus en la continuant.

CHAPITRE XI.

Qu'il y a deux portions en l'ame, et comment.

Nous n'avons qu'une ame, Theotime, et laquelle est invisible; mais en ceste ame il y a divers degrez de perfection. Car elle est vivante, sensible et rai-

sonnable; et selon ces divers degrez elle a aussi diversité de proprietez et inclinations, par lesquelles elle est portée à la fuite ou à l'union des choses. Car premierement, comme nous voyons que la vigne hayt, par maniere de dire, et fuit les choux; en sorte qu'ils s'entrenuisent l'un à l'autre, et qu'au contraire elle se plaist avec l'olivier : ainsi voyons-nous que naturellement il y a contrarieté entre l'homme et le serpent; en sorte que la seule salive de l'homme qui est à jeun, fait mourir le serpent; et qu'au contraire l'homme et la brebis ont une merveilleuse convenance, et se plaisent l'un avec l'autre. Or ceste inclination ne procede d'aucune cognoissance, que l'un ait de la nuisance de son contraire, ou de l'utilité de celuy avec lequel il a convenance, ains seulement d'une proprieté occulte et secrette, qui produit ceste contrarieté et antipathie insensible, comme aussi la complaisance et sympathie.

Secondement, nous avons en nous l'appetit sensitif, par le moyen duquel nous sommes portez à la recherche et à la fuitte de plusieurs choses, par la cognoissance sensitive que nous en avons; tout ainsi comme les animaux, desquels les uns appetent une chose, et les autres une autre, selon la cognoissance qu'ils ont qu'elle leur est convenable ou non; et en cet appetit reside, ou d'iceluy provient l'amour que nous appellons sensuel ou brutal, qui, à proprement parler, ne doit neantmoins pas estre appellé amour, ains simplement appetit.

Google

En troisieme lieu, entant que nous sommes raisonnables, nous avons une volonté, par laquelle nous sommes portez à la recherche du bien, selon que nous le cognoissons ou jugeons estre tel par le discours. Or en nostre ame, entant qu'elle est raisonnable, nous remarquons manifestement deux degrez de perfection, que le grand S. Augustin, et après luy tous les docteurs ont appellés deux portions de l'ame, l'inferieure et la superieure; desquelles celle-là est dicte inferieure, qui discourt et fait ses consequences, selon ce qu'elle apprend et experimente par les sens; et celle-là est dicte superieure, qui discourt et fait ses consequences selon la cognoissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'experience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit. Aussi cette portion superieure est appellée communement esprit et partie mentale de l'ame, comme l'inferieure est ordinairement appellée le sens, ou sentiment, et raison humaine.

Or cette portion superieure peut discourir selon deux sortes de lumieres; ou bien selon la lumiere naturelle, comme ont fait les philosophes, et tous ceux qui ont discouru par science; ou selon la lumiere surnaturelle, comme font les theologiens et Chrestiens, entant qu'ils establissent leur discours sur la foy, et parole de Dieu revelée; et encore plus particulierement ceux desquels l'esprit est conduit par de particulieres illustrations, inspirations, et esmotions celestes. C'est ce que dit S. Augustin, que la superieure portion de l'ame est celle, par laquelle

nous adherons, et nous appliquons à l'obeïssance de la loy eternelle.

(1) Jacob pressé de l'extreme necessité de sa famille, lascha son Benjamin, pour estre mené par ses freres en Egypte : ce qu'il fit contre son gré, comme l'histoire sacrée assure; en quoy il tesmoigne deux volontez, l'une inferieure, par laquelle il se faschoit de l'envoyer; l'autre superieure, par laquelle il se resolut de l'envoyer : car le discours par le quel il se faschoit de l'envoyer, estoit fondé sur le plaisir qu'il sentoit de l'avoir auprès de soy, et le desplaisir qui luy revenoit de la separation d'iceluy, qui sont des fondemens perceptibles et sensibles : mais la resolution qu'il print de l'envoyer, estoit fondée sur une raison de l'estat de sa famille, pour la prevoyance de la necessité future et approchante. Abraham, selon l'inferieure portion de son ame, dit cette parole qui tesmoigne quelque sorte de deffiance, quand l'ange luy annonça qu'il auroit un fils : « (2) Pensez-vous qu'à un homme de cent ans puisse « naistre un enfant? » Mais selon la superieure, « il « creut en Dieu, et il luy fut imputé à justice. » Selon la portion inferieure, il fut sans doute grandement troublé, quand il luy fut enjoint de sacrifier son enfant; mais selon la superieure, il se determina de le sacrifier courageusement.

Nous experimentons tous les jours d'avoir plusieurs volontez contraires. Un pere envoyant son fils, ou en la cour, ou aux estudes, ne laisse pas de

(1) Genes. XLIII. — (2) Ibid. XVII. 17. Ibid. XV. 6.

pleurer en le licenciant, tesmoignant qu'encore qu'il veuille selon la portion superieure le depart de cet enfant pour son advancement à la vertu, neantmoins selon l'inferieure il a de la respugnance à la separation; et quoy qu'une fille soit mariée au gré de son pere et de sa mere, si est-ce que prenant leur benediction, elle excite les larmes; en sorte que la volonté superieure acquiesçant à son depart, l'inferieure monstre de la resistance. Or ce n'est pas pourtant à dire qu'il y ait en l'homme deux ames, ou deux natures, comme pensoient les Manicheens. Non, dit S. Augustin, livre huitiesme de ses Confessions, chapitre dixiesme; ains la volonté allechée par divers attraits, esmeue par diverses raisons, semble estre divisée en soy-mesme, tandis qu'elle est tirée de deux costez, jusques à ce que prenant party selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre; car alors la plus puissante volonté surmonte, et gaignant le dessus, ne laisse à l'ame que le ressentiment du mal que le debat luy a fait, que nous appellons contre-cœur.

Mais l'exemple de nostre Sauveur est admirable pour ce subject, et après la consideration duquel il n'y a plus à douter de la distinction de la portion superieure et inferieure de l'ame. Car qui ne sçait entre les theologiens qu'il fut parfaictement glorieux dès l'instant de sa conception au sein de la Vierge? et neantmoins il fut à mesme temps subject aux tristesses, regrets et afflictions de cœur; et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon son

corps, ny mesme selon l'ame, en tant qu'elle estoit sensible, ou, qui est la mesme chose, selon les sens: car luy-mesme atteste, qu'avant qu'il souffrist aucun tourment exterieur, ny mesme qu'il veid les bourreaux aupres de soy, « (1) son ame estoit triste jusques à la mort. » En suite de quoy il fit la priere, « (2) que le calice de sa passion fust transporté de luy », c'est à dire, qu'il en fust exempt: en quoy il exprime manifestement le vouloir de la portion inferieure de son ame, laquelle discourant sur les tristes et angoisseux objects de la passion qui luy estoit preparée, et de laquelle la vive image estoit representée en son imagination, il en tira, par une consequence tres-raisonnable, la fuite et esloignement d'iceux, dont il fait la demande à son Pere: par où on remarque clairement que la portion inferieure de l'ame n'est pas la mesme chose que le degré sensitif d'icelle, ny la volonté inferieure une mesme chose avec l'appetit sensuel; car l'appetit sensuel, ny l'ame, selon son degré sensitif, ne sont pas capables de faire aucune demande ny priere, qui sont des actes de la faculté raisonnable: et particulierement ils ne sont pas capables de parler à Dieu, object auquel les sens ne peuvent atteindre, pour en donner la cognoissance à l'appetit; mais ce mesme Sauveur ayant faict cet exercice de la portion inferieure, et tesmoigné que selon icelle, et les considerations qu'elle faisoit, sa volonté inclinoit à la fuite des douleurs et des peines, il monstra par

(1) Matth. XXVI. 38. — (2) Ibid. 39.

Google

après qu'il avoit la portion superieure, par laquelle adherant inviolablement à la volonté eternelle, et au decret que le Pere celeste avoit fait, il accepte volontairement la mort, et nonobstant la respugnance de la partie inferieure de la raison, il dit: Ah! non, mon pere, « (1) que ma volonté ne soit « pas faicte, ains la vostre. » Quand il dit *ma volonté,* il parle de sa volonté, selon la portion inferieure; et d'autant qu'il dit cela volontairement, il monstre qu'il a une volonté superieure.

CHAPITRE XII.

Qu'en ces deux portions de l'ame, il y a quatre differens degrez de raison.

Il y avoit trois parvis au temple de Salomon. L'un estoit pour les Gentils et estrangers, qui voulant recourir à Dieu, venoient adorer en Hierusalem: le second estoit pour les Israëlites, hommes et femmes (car la separation des femmes ne fut pas faicte par Salomon); le troisiesme estoit pour les prestres et pour l'ordre levitique; et enfin, outre tout cela, il y avoit le sanctuaire, ou maison sacrée, en laquelle le seul grand-prestre avoit accez une fois l'an. Nostre raison, ou pour mieux dire, nostre ame, entant qu'elle est raisonnable, est le vray temple du grand Dieu, lequel y reside plus particulierement. Je te cherchois, dit S. Augustin, hors de moy, et je ne te trouvois point, parce que tu estois en moy. En ce temple mystique, il y a aussi trois parvis, qui sont

(1) Luc. XXII. 42.

Google

trois differens degrez de raison : au premier nous discourons selon l'experience des sens; au second nous discourons selon les sciences humaines; au troisiesme nous discourons selon la foy; et enfin, outre cela, il y a une certaine eminence et supreme pointe de la raison et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumiere du discours, ny de la raison, ains par une simple veuë de l'entendement, et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce, et se soubmet à la verité et à la volonté de Dieu.

Or cette extremité et cime de nostre ame, cette pointe supreme de nostre esprit, est naïvement bien representée par le sanctuaire, ou maison sacrée. Car, 1. au sanctuaire il n'y avoit point de fenestres pour esclairer; en ce degré de l'esprit il n'y a point de discours qui illumine. 2. Au sanctuaire toute la lumiere entroit par la porte; en ce degré de l'esprit rien n'entre que par la foy, laquelle produit, comme par maniere de rayons, la veuë et le sentiment de la beauté et bonté du bon plaisir de Dieu. 3. Nul n'entroit dedans le sanctuaire, que le grand-prestre. En cette pointe de l'ame le discours n'a point d'accez, ains seulement le grand, universel et souverain sentiment, que la volonté divine doit estre souverainement aimée, approuvée, et embrassée, non seulement en particulier pour quelque chose, mais en general pour toutes choses; et non seulement en general pour toutes choses, mais en particulier pour chaque chose. 4. Le grand-prestre entrant dans le

sanctuaire obscurcissoit encore la lumiere qui entroit par la porte, jettant force parfums dans son encensoir, la fumée desquels rebouchoit les rayons de la clarté, que l'ouverture de la porte rendoit : et toute la veuë qui se fait en la supreme pointe de l'ame, est en certaine façon obscurcie par les renoncemens et resignations que l'ame fait, ne voulant pas tant regarder et voir la beauté de la verité, et la verité de la bonté qui luy est presentée, qu'elle veut l'embrasser et l'adorer; de sorte que l'ame voudroit presque fermer les yeux, soudain qu'elle a commencé à voir la dignité de la volonté de Dieu; afin que sans s'occuper davantage à la considerer, elle peust plus puissamment et parfaictement l'accepter, et par une complaisance absolue s'unir infiniment et se soumettre à elle.

Enfin, 5. au sanctuaire estoit l'arche d'alliance, et en icelle, ou au moins joignant icelle, estoyent les tables de la loy, la manne dans une cruche d'or, et la verge d'Aaron, qui fleurit et fructifia en une nuict; et en cette supreme pointe de l'esprit se trouvent : 1. La lumiere de la foy, representée par la manne cachée dans la cruche, par laquelle nous acquiesçons à la verité des mysteres que nous n'entendons pas. 2. L'utilité de l'esperance representée par la verge fleurie et feconde d'Aaron, par laquelle nous acquiesçons aux promesses des biens que nous ne voyons point. 3. La suavité de la tres-saincte charité, representée ès commandemens de Dieu qu'elle comprend; par laquelle nous acquiesçons à l'union de nostre esprit

avec celuy de Dieu, laquelle nous ne sentons presque pas.

Car, encore que la foy, l'esperance, et la charité, respandent leur divin mouvement presque en toutes les facultez de l'ame, tant raisonnables que sensitives, les reduisant et assubjectissant sainctement sous leur juste authorité; si est-ce que leur speciale demeure, leur vray et naturel sejour, est en cette supreme pointe de l'ame, de laquelle, comme d'une heureuse source d'eau vive, elles s'espanchent par divers surgeons et ruisseaux sur les parties et facultez interieures.

De sorte, Theotime, qu'en la partie superieure de la raison il y a deux degrez, en l'un desquels se font les discours qui dependent de la foy et lumiere surnaturelle; et en l'autre se font les simples acquiescemens de la foy, de l'esperance, et de la charité. L'ame de S. Paul se sentit pressée de deux divers desirs; l'un desquels fut d'estre desliée de son corps, pour aller au ciel avec Jesus-Christ, et l'autre de demeurer en ce monde, pour y servir à la conversion des peuples. L'un et l'autre desir estoit sans doute en la partie superieure, car ils procedoient tous deux de la charité; mais la resolution de suivre le dernier ne se fit pas par discours, ains par une simple veuë, et un simple sentiment de la volonté du maistre, à laquelle la seule pointe de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au prejudice de tout ce que le discours pouvoit conclure.

Mais si la foy, l'esperance et la charité se forment

par ce sainct acquiescement en la pointe de l'esprit, comment est-ce qu'au degré inferieur se peuvent faire les discours qui dependent de la lumiere de la foy? Ainsi que nous voyons que les advocats au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faicts et droits des parties; et que le parlement, ou senat, resout d'en-haut toutes les difficultez par un arrest, lequel estant prononcé, les advocats et auditeurs ne laissent pas de discourir entre eux sur les motifs que le parlement peut avoir eus : de mesme, Theotime, après que les discours, et sur-tout la grace de Dieu, ont persuadé à la pointe et supreme eminence de l'esprit d'acquiescer, et former l'acte de la foy, par maniere d'arrest; l'entendement ne laisse pas de discourir derechef sur cette mesme foy ja conceuë, pour considerer les motifs et raisons d'icelle; mais cependant les discours de theologie se font au parquet et barreau de la portion superieure de l'ame, et les acquiescemens en haut au siege et tribunal de la pointe de l'esprit. Or parce que la cognoissance de ces quatre divers degrez de la raison est grandement requise pour entendre tous les traitez des choses spirituelles, j'ay voulu l'expliquer assez amplement.

CHAPITRE XIII.

De la difference des amours.

On partage l'amour en deux especes, dont l'une est appellée amour de bien-veuillance, et l'autre

amour de convoitise. L'amour de convoitise est celuy par lequel nous aimons quelque chose, pour le profit que nous en pretendons : l'amour de bien-veuillance est celuy par lequel nous aimons quelque chose pour le bien d'icelle; car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bien-veuillance envers une personne, que de luy vouloir du bien?

2. Si celuy à qui nous voulons du bien, l'a desja et le possede, alors nous le luy voulons par le plaisir et contentement que nous avons de quoy il l'a et le possede; et ainsi se forme l'amour de complaisance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté, par lequel elle s'unit et joint au plaisir, contentement, et bien d'autruy. Mais si celuy à qui nous voulons du bien, ne l'a pas encore, nous le luy desirons; et partant cet amour se nomme amour de desir.

3. Quand l'amour de bien-veuillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aimée, il s'appelle amour de simple bien-veuillance : quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or la mutuelle corespondance consiste en trois points : car il faut que les amis s'entr'aiment, sçachent qu'ils s'entr'aiment, et qu'ils ayent communication, privauté, et familiarité ensemble.

4. Si nous aimons simplement l'amy, sans le preferer aux autres, l'amitié est simple : si nous le preferons, alors cette amitié s'appellera dilection, com-

me qui diroit amour d'election; parce qu'entre plusieurs choses que nous aimons, nous choisissons celle-là, pour la preferer.

5. Or quand par cette dilection nous ne preferons pas de beaucoup un amy aux autres, elle s'appelle simple dilection : mais quand au contraire, nous preferons grandement et beaucoup un amy aux autres de la sorte, alors cette amitié s'appelle dilection d'excellence.

6. Que l'estime et preference, que nous faisons de l'amy, quoyqu'elle soit grande, et n'en ait point d'esgale, ne laisse pas neantmoins de pouvoir entrer en comparaison et proportion avec les autres; l'amitié s'appellera dilection eminente. Mais, si l'eminence de cette amitié est hors de proportion et de comparaison, au-dessus de toute autre, alors elle sera dicte dilection incomparable, souveraine, sureminente; et en un mot, ce sera la charité; laquelle est deue à un seul Dieu : et de fait, en nostre langage mesme, les mots de cher, cherement, encherir, representent une certaine estime, un prix, une valeur particuliere : de sorte que comme le mot d'homme parmy le peuple, est presque demeuré aux masles, comme au sexe plus excellent; et celuy d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal object; ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la supreme et souveraine dilection.

CHAPITRE XIV.

Que la charité doit estre nommée amour.

(1) Origene dit en quelque lieu, qu'à son advis, l'Escriture divine voulant empescher que le nom d'amour ne donnast quelque subject de mauvaise pensée aux esprits infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle; en lieu de ce nom-là d'amour, elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnestes. (2) Au contraire, S. Augustin ayant mieux consideré l'usage de la parole de Dieu, monstre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celuy de dilection, et que l'un et l'autre signifie par fois une affection saincte, et quelquefois aussi une passion depravée, alleguant à ces fins plusieurs passages de l'Escriture. (3) Mais le grand S. Denys, comme excellent docteur de la proprieté des noms divins, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour; enseignant que les theologiens, c'est-à-dire, les apostres et premiers disciples d'iceux (car ce Sainct n'avoit point veu d'autres theologiens) pour desabuser le vulgaire, et dompter la fantaisie d'iceluy qui prenoit le nom d'amour en sens profane et charnel, ils l'ont plus volontiers employé ès choses divines, que celuy de dilection : et quoyqu'ils estimassent que l'un et l'autre estoit pris pour une mesme chose, il a toutesfois semblé à quelques-uns

(1) Homel. 2. in Cant. — (2) L. 14. de Civ. 4. 7.
(3) Lib. de Div. non. c. 4.

d'entr'eux, que le nom d'amour estoit plus propre et convenable à Dieu, que celuy de dilection; si que le divin Ignace a escrit ces paroles : mon amour est crucifié. Ainsi comme ces anciens theologiens employoient le nom d'amour ès choses divines, afin de luy oster l'odeur d'impureté, de laquelle il estoit suspect selon l'imagination du monde; de mesme pour exprimer les affections humaines, ils ont pris plaisir d'user du nom de dilection comme exempt du soupçon de deshonnesté; dont quelqu'un d'entr'eux a dit, au rapport de S. Denys : Ta dilection est entrée en mon ame, ainsi que la dilection des femmes. Enfin le nom d'amour represente plus de ferveur, d'efficace et d'activité, que celuy de dilection : de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour. Clodius, dit leur grand orateur, me porte dilection, et pour le dire plus excellement, il m'aime : et partant le nom d'amour, comme plus excellent, a esté justement donné à la charité, comme au principal et plus eminent de tous les amours : si que, pour toutes ces raisons, et parce que je pretendois de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ay appellé ce petit ouvrage, traicté de l'amour de Dieu.

CHAPITRE XV.

De la convenance qui est entre Dieu et l'homme.

Si tost que l'homme pense un peu attentivement à la divinité, il sent une certaine douce esmotion de cœur, qui tesmoigne que Dieu est Dieu du cœur

humain; et jamais nostre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la Divinité, de laquelle la moindre cognoissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses; comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune ou des estoiles, ains est plus lumineux que la lune ou les estoiles ensemble. Que quelque accident espouvante nostre cœur, soudain il recourt à la divinité, advouant que quand tout luy est mauvais, elle seule luy est bonne, et que quand il est en peril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

Ce plaisir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre cette divine bonté et nostre ame. Convenance grande, mais secrette; convenance que chascun cognoist, et que peu de gens entendent; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut penetrer. Nous sommes creez à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela, sinon que nous avons une extreme convenance avec sa divine Majesté?

Nostre ame est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et librement est capable de juger, discourir, sçavoir, et avoir des vertus; en quoy elle ressemble à Dieu. Elle reside toute en tout son corps, et toute en chacune des parties d'iceluy, comme la Divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se cognoist et s'aime

soy-mesme, par des actes produicts et exprimez de son entendement et de sa volonté, qui procedans de l'entendement et de la volonté distinguez l'un de l'autre, restent neantmoins et demeurent inseparablement unis en l'ame et ès facultez desquelles ils procedent. Ainsi le Fils procede du Pere, comme sa cognoissance exprimée, et le Sainct-Esprit, comme l'amour exprimé et produit du Pere et du Fils; l'une et l'autre personne distinctes entre elles, et d'avec le Pere, et neantmoins inseparables et unies, ains plustost une mesme seule, simple et tres-unique indivisible Divinité.

Mais, outre ceste convenance de similitnde, il y a une correspondance nompareille entre Dieu et l'homme pour leur reciproque perfection. Non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme; mais parce que, comme l'homme ne peut estre perfectionné que par la divine bonté, aussi la divine bonté ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soy qu'à l'endroit de nostre humanité. L'un a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien; et l'autre grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence, qu'une liberale affluence; rien si agreable à une liberale affluence, qu'une necessiteuse indigence; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se respandre et communiquer est forte. Plus l'indigent est necessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vuide de se remplir. C'est donc un doux et desirable rencontre, que celuy de

l'affluence et de l'indigence; et ne sçauroit-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se respandre et communiquer, ou le bien defaillant et indigent à recevoir et tirer, si Nostre-Seigneur n'avoit dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. Or où il y a plus de bonheur, il y a plus de satisfaction : la divine bonté a donc plus de plaisir à donner ses graces, que nous à les recevoir.

Les meres ont quelquefois leurs mammelles si fecondes et abondantes, qu'elles ne peuvent durer sans les bailler à quelque enfant; et bien que l'enfant succe la mammelle avec grand' avidité, la nourrice la luy donne encore plus ardemment, l'enfant tetant, pressé de sa necessité, et la mere l'allaittant, pressée de sa fecondité.

L'Espouse sacrée avoit souhaitté le sainct baiser d'union : « (1) O, dit-elle, qu'il me baise d'un baiser « de sa bouche ! » Mais y a-t-il assez de convenance, ô la bien-aimée du bien-aimé, entre vous et l'espoux, pour parvenir à l'union que vous desirez? « Ouy, « dit-elle, donnez-le moy ce baiser d'union, ô le cher « amy de mon ame. (2) Car vous avez des mammelles « meilleures que le vin, odorantes des parfums excel- « lens. » Le vin nouveau bouillonne et s'eschauffe en soy-mesme par la force de sa bonté, et ne se peut contenir dans les tonneaux : mais vos mammelles sont encore meilleures; elles pressent vostre poictrine par des eslans continuels, poussant leur laict

(1) Cant. Cant. I. 1. — (2) Ibid. I. 2.

qui redonde, comme requerant d'estre deschargées: et pour attirer les enfans de vostre cœur à les venir tetter, elles respandent une odeur attrayante plus que toutes les senteurs de parfums. Ainsi, Theotime, nostre deffaillance a besoin de l'abondance divine, par disette et necessité: mais l'affluence divine n'a besoin de nostre indigence, que par excellence de perfection et bonté. Bonté qui neantmoins ne devient pas meilleure en se communiquant: car elle n'acquiert rien en se respandant hors de soy, au contraire elle donne: mais nostre indigence demeureroit manquante et miserable, si l'abondance de la bonté ne secouroit.

Nostre ame doncques considerant que rien ne la contente parfaictement, et que sa capacité ne peut estre remplie par chose quelconque qui soit au monde; voyant que son entendement a une inclination infinie de sçavoir tousjours davantage, et sa volonté un appetit insatiable d'aimer et trouver du bien, n'a-t-elle pas raison d'exclamer: « Ah! doncques « je ne suis pas faicte pour ce monde! » Il y a quelque souverain bien duquel je depends, et quelque ouvrier infiny qui a imprimé en moy cet interminable desir de sçavoir, et cet appetit qui ne peut estre assouvy. C'est pourquoy il faut que je tende, et m'estende vers luy, pour m'unir et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

CHAPITRE XVI.

Que nous avons une inclination d'aimer Dieu sur toutes choses.

S'il se trouvoit des hommes qui fussent en l'integrité et droiture originelle en laquelle Adam se trouva lors de sa création, bien que d'ailleurs ils n'eussent aucune autre assistance de Dieu, que celle qu'il donne à chasque creature, à fin qu'elle puisse faire les actions qui lui sont convenables; non seulement ils auroyent l'inclination d'aimer Dieu sur toutes choses, mais aussi ils pourroient naturellement executer ceste si juste inclination. Car comme ce divin autheur et maistre de la nature coopere et preste sa main forte au feu pour monter en haut, aux eaux pour couler vers la mer, à la terre pour descendre en bas, et y demeurer quand elle y est; ainsi ayant luy-mesme planté dans le cœur de l'homme une speciale inclination naturelle, non seulement d'aimer le bien en general, mais d'aimer en particulier et sur toutes choses sa divine bonté, qui est meilleure et plus aimable que toutes choses; la suavité de sa providence souveraine requeroit qu'il contribuast aussi à ces bien-heureux hommes que nous venons de dire, autant de secours qu'il seroit necessaire, à fin que ceste inclination fust practiquée et effectuée. Et ce secours d'un costé seroit naturel, comme convenable à la nature, et tendant à l'amour de Dieu, entant qu'il est autheur et souverain maistre de la nature; et d'autre part il seroit surnaturel, parce qu'il correspondroit, non à la nature simple

de l'homme, mais à la nature ornée, enrichie et honorée de la justice originelle, qui est une qualité surnaturelle procedante d'une très-speciale faveur de Dieu. Mais quant à l'amour sur toutes choses, qui seroit practiqué selon ce secours, il seroit appellé naturel, d'autant que les actions vertueuses prennent leur nom de leurs objects et motifs; et cet amour dont nous parlons, tendroit seulement à Dieu, selon qu'il est recogneu autheur, seigneur, et souveraine fin de toute creature, par la seule lumiere naturelle, et par consequent aimable et estimable sur toutes choses, par inclination et propension naturelle.

Or, bien que l'estat de nostre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avoit en sa creation, et qu'au contraire nous soyons grandement depravez par le pechez; si est-ce toutefois que la saincte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumiere naturelle, par laquelle nous cognoissons que sa souveraine bonté est aimable sur toutes choses; et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire mesme par le seul discours naturel, ne ressente un certain eslan d'amour que la secrette inclination de nostre nature suscite au fond du cœur, par lequel à la premiere apprehension de ce premier et souverain object, la volonté est prevenue, et se sent excitée à se complaire en iceluy.

Entre les perdrix il arrive souvent que les unes

desrobent les œufs des autres, à fin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre meres, soit pour leur stupidité qui leur fait mescognoistre leurs œufs propres. Et voicy chose estrange, mais néantmoins bien tesmoignée; car le perdreau qui aura esté esclos et nourry sous les aisles d'une perdrix estrangere, au premier reclame qu'il oyt de sa vraye mere qui avoit pondu l'œuf duquel il est procedé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend à sa premiere mere, et se met à sa suitte, par la correspondance qu'il a avec sa première origine: correspondance toutefois, qui ne paroissoit point, ains fut demeurée secrette, cachée, et comme dormante au fond de la nature, jusques à la rencontre de son object, par lequel estant soudain excitée et comme reveillée, elle fait son coup, et pousse l'appetit du perdreau à son premier devoir. Il en est de mesme, Theotime, de nostre cœur; car quoyqu'il soit couvé, nourry, et eslevé emmy les choses corporelles, basses et transitoires, et par maniere de dire, sous les aisles de la nature; neantmoins au premier regard qu'il jette en Dieu, à la premiere cognoissance qu'il en reçoit, la naturelle et premiere inclination d'aimer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se reveille en un instant, et à l'impourveu paroist, comme une esteincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant nostre volonté, luy donne un eslan de l'amour suprême, deu au souverain et premier principe de toutes choses.

CHAPITRE XVII.

Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer Dieu sur toutes choses.

Les aigles ont un grand cœur, et beaucoup de force à voler; elles ont neantmoins incomparablement plus de veuë que de vol, et estendent beaucoup plus viste et plus loin leur regard que leurs aisles. Ainsi nos esprits animez d'une saincte inclination naturelle envers la Divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement, pour voir combien elle est aimable, que de force en la volonté pour l'aimer: car le pesché a beaucoup plus debilité la volonté humaine, qu'il n'a offusqué l'entendement; et la rebellion de l'appetit sensuel, que nous appellons concupiscence, trouble voirement l'entendement; mais c'est pourtant contre la volonté, qu'il excite principalement sa sedition et revolte : si que la pauvre volonté desja toute infirme, estant agitée des continuels assauts que la concupiscence luy livre, ne peut faire un si grand progrès en l'amour divin, comme la raison et inclination naturelle luy suggerent qu'elle devroit faire.

Helas! Theotime, quels beaux tesmoignages, non seulement d'une grande cognoissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers iceluy, ont esté laissez par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Trismegiste, Aristote, Hippocrate, Seneque, Epictete! Socrate le plus loué d'entre eux cognoissoit clairement l'unité de Dieu, et avoit tant d'inclina-

tion à l'aimer, que, comme (1) S. Augustin tesmoigne, plusieurs ont estimé qu'il n'enseigna jamais la philosophie morale, par autre occasion que pour espurer les esprits, afin qu'ils pussent mieux contempler le souverain bien, qui est la très-unique Divinité. Et quant à Platon, il se declare assez en la celebre definition de la philosophie et du philosophe, disant que philosopher n'est autre chose qu'aimer Dieu, et que le philosophe n'estoit autre que l'amateur de Dieu. (2) Que diray-je du grand Aristote, qui avec tant d'efficace appreuve l'unité de Dieu, et en a parlé si honorablement en tant d'endroits?

Mais, ô grand Dieu eternel! ces grands esprits, qui avoient tant de cognoissance de la Divinité, et tant de propension à l'aimer, ont tous manqué de force et de courage à la bien aimer. « (3) Par les créatures visibles ils ont cogneu les choses invisibles « de Dieu, voire mesme son eternelle vertu et Divi« nité, dit le grand apostre : de sorte qu'ils sont in« excusables, d'autant qu'ayant cogneu Dieu, ils ne « l'ont pas glorifié comme Dieu, ny ne luy ont pas « faict action de graces. » Ils l'ont certes aucunement glorifié, luy donnant des souverains tiltres d'honneur; mais ils ne l'ont pas glorifié comme il le falloit glorifier, c'est à dire, ils ne l'ont pas glorifié sur toutes choses, n'ayant pas eu le courage de ruiner l'idolatrie; ains communiquant avec les idolas-

(1) Lib. 8. civit. c. 3. — (2) Apud Aug. lib. 8. de civit. c. 9.
(3) Ep. ad Rom. I. 20. 21.

Google

tres, « (1) retenant la verité qu'ils cognoissoient, en « injustice, » prisonniere dedans leur cœur, et preferant l'honneur et le vain repos de leurs vies à l'honneur qu'ils devoient à Dieu, « (2) ils se sont esvanouis « en leurs discours. »

(3) N'est-ce pas grand'pitié, Theotime, de voir Socrate, au recit de Platon, parler en mourant des dieux, comme s'il y en avoit plusieurs, luy qui sçavoit si bien qu'il n'y en avoit qu'un seul? (4) N'est-ce pas chose deplorable, que Platon ayt ordonné que l'on sacrifie à plusieurs Dieux, luy qui sçavoit si bien la verité de l'unité divine? Et Mercure Trismegiste n'est-il pas lamentable, de lamenter et plaindre si laschement l'abolissement de l'idolatrie, luy qui en tant d'endroits avoit parlé si dignement de la Divinité?

Mais sur-tout j'admire le pauvre bon homme Epictete, duquel les propos et sentences sont si douces à lire en nostre langue, par la traduction que la docte et belle plume du R. P. Jean de S. François, provincial de la congregation des Feuillans ès Gaules, a depuis peu exposée à nos yeux. Car quelle compassion, je vous prie, de voir cet excellent philosophe parler par fois de Dieu avec tant de goust, de sentiment et de zele, qu'on le prendroit pour un chrestien sortant de quelque saincte et profonde meditation, et neantmoins ailleurs, d'occasion en

(1) Ep. ad Rom. V. 18. — (2) Ibid. V. 21.
(3) Aug. l. 8. civit. c. 12.
(4) Vide Aug. l. 8. de civit. 23 et 24.

occasion, mentionner les dieux à la payenne? Hé ce bon homme, qui cognoissoit si bien l'unité divine, et avoit tant de goust de la bonté d'icelle, pourquoy n'a-t'il pas eu la saincte jalousie de l'honneur divin, afin de ne point gauchir ny dissimuler en un subject de si grande importance!

En somme, Theotime, nostre chetive nature, navrée par le peché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font voirement certaines productions imparfaictes, et comme des essais de leurs fruicts; mais de porter des dattes entieres, meures et assaisonnées, cela est reservé pour des contrées plus chaudes. Car ainsi nostre cœur humain produit bien naturellement certains commencemens d'amour envers Dieu; mais d'en venir jusqu'à l'aimer sur toutes choses, qui est la vraye maturité de l'amour deu à ceste supreme bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animez et assistez de la grace celeste, et qui sont en l'estat de la saincte charité; et ce petit amour imparfait, duquel la nature en elle-mesme sent les eslans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudroit, mais qui ne veut pas, un vouloir stérile, qui ne produit point de vrais effects, un vouloir *paralytique* (1), qui void la *piscine* salutaire du sainct amour, mais qui n'a pas la force de s'y jetter; et enfin ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la genereuse vigueur requise pour en effect preferer Dieu à toutes choses : dont l'apostre parlant en la personne du

(1) Joan. V. 2.

pecheur, s'escrie : « (1) Le vouloir est bien en moy; « mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir. »

CHAPITRE XVIII.

Que l'inclination naturelle que nous avons d'aimer Dieu, n'est pas inutile.

Mais si nous ne pouvons pas naturellement aimer Dieu sur toutes choses, pourquoy donc avons-nous naturellement inclination à cela? La nature n'est-elle pas vaine de nous inciter à un amour qu'elle ne nous peut donner? Pourquoy nous donne-t'elle la soif d'une eau si precieuse, puisqu'elle ne peut nous en abbreuver? Ha, Theotime, que Dieu nous a esté bon! La perfidie que nous avions commise en l'offensant, meritoit certes qu'il nous privast de toutes les marques de sa bien-veuillance et de la faveur qu'il avoit exercée envers nostre nature, lorsqu'il « (2) imprima sur elle la lumiere de son divin « visage », et qu'il donna à nos cœurs l'allegresse de se sentir enclins à l'amour de la divine bonté; afin que les anges voyant ce miserable homme eussent occasion de dire par compassion : « (3) Est-ce là la « creature de parfaicte beauté, l'honneur de toute la « terre? »

Mais cette infinie debonnaireté ne sçeut oncques estre si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains. Il veid que nous estions environnez de « (4) chair, un « vent qui se dissipe en courant, et qui ne revient

(1) Ep. ad. Rom. VII. 18. — (2) Psal. IV. 7. — (3) Thren. II. 15. (4) Ps. LXXVII. 39. Luc. I. 78.

« plus. C'est pourquoy, selon les entrailles de sa mi-« sericorde », il ne nous voulut pas du tout ruiner, ny nous oster le signe de sa grace perdue; afin que le regardant, et sentant en nous ceste alliance et propension à l'aimer, nous taschassions de ce faire, et que personne peust justement dire : « (1) Qui nous « monstrera le bien? » Car encore que par la seule inclination naturelle nous ne puissions pas parvenir au bon-heur d'aimer Dieu comme il faut, si est-ce que si nous l'employions fidellement, la douceur de la pieté divine nous donneroit quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus avant. Que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand, et nous conduiroit de bien en mieux, avec toute suavité, jusques au souverain amour, auquel nostre inclination naturelle nous pousse, puisque c'est chose certaine qu'à celuy qui est fidele en peu de chose, et qui fait ce qui est en son pouvoir, la benignité divine ne desnie jamais son assistance, pour l'avancer de plus en plus.

L'inclination doncques d'aimer Dieu sur toutes choses que nous avons par nature, ne demeure pas pour neant dans nos cœurs : car quant à Dieu, il s'en sert comme d'un anse, pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer à soy; et semble que par ceste impression, la divine bonté tienne en quelque façon attachez nos cœurs comme des petits oyseaux par un filet, par lequel il nous puisse tirer

(1) Ps. IV. 6.

quand il plaist à sa misericorde d'avoir pitié de nous: et quant à nous, elle nous est un indice et memorial de nostre premier principe et Createur, à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret advertissement que nous appartenons à sa divine bonté. Tout de mesme que les cerfs, auxquels les grands princes font quelquefois mettre des colliers, avec leurs armoiries, bien que par après ils les font lascher et mettre en liberté dans les forests, ne laissent pas d'estre recogneus par quiconque les rencontre, non seulement pour avoir une fois esté pris par le prince duquel ils portent les armes, mais aussi pour luy estre encore reservez : car ainsi cognut-on l'extreme vieillesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques historiens disent, trois cens ans après la mort de Cesar; parce qu'on luy trouva un collier, où estoit la devise de Cesar, et ces mots, *Cesar m'a lasché.*

Certes, l'honorable inclination que Dieu a mise en nos ames, fait cognoistre à nos amis et à nos ennemis que, non seulement nous avons esté à nostre createur, mais encore que si bien il nous a laissez et laschez à la mercy de nostre franc arbitre, neantmoins nous luy appartenons; et il s'est reservé le droit de nous reprendre à soy, pour nous sauver, selon que la saincte et suave providence le requerra. C'est pourquoy le grand prophete royal appelle ceste inclination, non seulement *lumiere* (1), parce qu'elle nous fait voir où nous devons tendre, mais

(1) Ps. IV. 7.

aussi *joye* (1) et allegresse, parce qu'elle nous console en nostre esgarement, nous donnant esperance que celuy qui nous a empreint et laissé ceste belle marque de nostre origine, pretend encore et desire de nous y ramener et reduire, si nous sommes si heureux que de nous laisser reprendre à sa divine bonté.

(1) Ps. IV. 7.

FIN DU PREMIER LIVRE.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

Histoire de la generation et naissance celeste du divin amour.

CHAPITRE PREMIER.

Que les perfections divines ne sont qu'une seule, mais infinie perfection.

Nous disons, quand le soleil à son lever est rouge, et que tost apres il devient noir, ou creux et enfoncé; ou bien, quand à son coucher il est blafastre, pasle, have, que c'est signe de pluye. Theotime, le soleil n'est ny rouge, ny noir, ny pasle, ny gris, ny verd. Ce grand luminaire n'est point subject à ces vicissitudes et changemens de couleurs, n'ayant pour toute couleur que sa tres-claire et perpetuelle lumiere; laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable. Mais nous parlons de la sorte, parce qu'il nous semble estre tel, selon la varieté des vapeurs qui sont entre luy et nos yeux, lesquelles le font paroistre de diverses façons.

Or nous devisons ainsi de Dieu; non tant selon ce qu'il est en luy-mesme, comme selon ses œuvres par l'entremise desquelles nous le contemplons. Car sur nos diverses considerations nous le nommons differemment, comme s'il avoit une grande multitude de differentes excellences et perfections. Si

nous le regardons entant qu'il punit les meschans; nous le nommons juste; entant qu'il delivre le pecheur de sa misere, nous le preschons misericordieux; entant qu'il a creé toutes choses, et fait plusieurs miracles, nous l'appellons tout-puissant; entant qu'il practique exactement ses promesses, nous le publions veritable; entant qu'il fait toutes choses en si bel ordre, nous l'appellons tout sage; et ainsi consecutivement, selon la varieté de ses œuvres, nous luy attribuons une grande diversité de perfections. Mais cependant en Dieu il n'y a ny varieté, ny difference quelconque de perfections; ains il est luy-mesme une très-seule, tres-simple, et très-uniquement unique perfection: car tout ce qui est en luy, n'est que luy-mesme; et toutes les excellences que nous disons estre en luy en une si grande diversité, elles y sont en une très-simple et très-pure unité. Et comme le soleil n'a aucune de toutes les couleurs que nous lui attribuons, ains une seule tres-claire lumiere qui est par dessus toutes couleurs, et qui rend visiblement colorées toutes les couleurs; aussi en Dieu il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule tres-pure excellence, qui est au dessus de toute perfection, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfaict. Or de nommer parfaictement cette supreme excellence, laquelle en sa tres-singulière unité comprend, ains surmonte toutes excellences; cela n'est pas au pouvoir de la creature, ny humaine, ny angelique: car, comme il est dict en l'Apocalypse, nostre Seigneur

« (1) a un nom que personne ne sçait que lui-mesme ; » parce que luy seul cognoissant parfaictement son infinie perfection, luy seul aussi la peut exprimer par un nom proportionné : dont les anciens ont dit que nul n'estoit vray theologien que Dieu, d'autant que nul ne peut cognoistre totalement la grandeur infinie de la perfection divine, ny par consequent la representer par paroles, sinon luy-mesme. Et pour cela, Dieu respondant par l'ange au pere de Samson, qui luy demandoit son nom : (2) « Pourquoy « demandes-tu mon nom, dit-il, qui est admira- « ble » ? Comme s'il vouloit dire : mon nom peut estre admiré, mais non pas prononcé par les creatures : il doit estre adoré, mais il ne peut estre compris que par moy, qui seul sçay proferer le propre nom par lequel au vray et naïvement j'exprime mon excellence. Nostre esprit est trop foible pour former une pensée qui puisse representer une excellence tant immense ; laquelle comprend en sa tres-simple et très-unique perfection, distinctement et parfaictement, toutes autres perfections en une façon infiniment excellente et eminente que nostre esprit ne peut penser. Nous sommes forcez, pour parler aucunement de Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout-puissant, vray, juste, sainct, infiny, immortel, invisible. Et certes nous parlons veritablement, Dieu est tout cela ensemble, parcequ'il est plus que tout cela ; c'est à dire, il l'est en une sorte, si pure, si excel-

(1) Apoc. XIX. 12. — (2) Judic. XIII. 18.

lente, et si relevée, qu'en une tres-simple perfection il a la vertu, force et excellence de toute perfection.

(1) Ainsi la manne estoit une seule viande, laquelle comprenant en soy le goust et la vertu de toutes les autres viandes, on eust pu dire qu'elle avoit le goust du citron, du melon, du raisin, de la prune, et de la poire ; mais on eust encore plus veritablement dit qu'elle n'avoit pas tous ces gousts, ains un seul goust qui estoit le sien propre, lequel neantmoins contenoit en unité tout ce qui pouvoit estre d'agreable et desirable en toute la diversité des autres gousts ; comme l'herbe Dodecatheos, laquelle, ce dit Pline, guerissant de toutes maladies, n'est ny rhubarbe, ny sené, ny rose, ny betoine, ny buglose, ains un seul simple, qui, en l'unique simplicité de sa proprieté, a autant de force que tous les autres medicamens ensemble. O abysmes des perfections divines, que vous estes admirable de posseder en une seule perfection l'excellence de toute perfection en une façon si excellente, que nul ne la peut comprendre, sinon vous-mesme!

(2) « Nous en dirons beaucoup de choses, dit « l'Escriture, et demeurerons courts en paroles : la « somme de tous discours, c'est qu'il est toutes cho- « ses. Si nous le glorifions, à quoy nous servira ce- « la? car le Tout-Puissant est sur toutes ses œuvres. « Benissant le Seigneur, exaltez-le tant que vous « pourrez; car il surpasse toute louange : or en

(1) Sap. XVI. 20. — (2) Eccli. XLIII. 29. et seqq.

« l'exaltant, reprenez vos forces; mais ne vous lassez pas pourtant, car jamais vous ne le comprendrez ». Non, Theotime, nous ne pouvons jamais le comprendre, puisque, comme dit S. Jean, (1) « il est plus grand que nostre cœur ». Mais pourtant « que tout esprit loue le Seigneur, » le nommant de tous les noms les plus eminens qui se pourront trouver; et, pour la plus grande louange que nous luy puissions rendre, confessons que jamais il ne peut estre assez loué; et, pour le plus excellent nom que nous luy puissions attribuer, protestons que son nom est sur tout nom, et que nous ne pouvons le dignement nommer.

CHAPITRE II.

Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte, qui est sa propre divinité.

Nous avons une grande diversité de facultez et habitudes, qui produisent aussi une grande varieté d'actions, et ces actions une multitude nompareille d'ouvrages. Car ainsi sont diverses les facultez de voir, d'ouïr, de gouster, toucher, se mouvoir, se nourrir, entendre, vouloir; et les habitudes de parler, marcher, jouer, chanter, coudre, sauter, nager: comme aussi les actions et les œuvres qui proviennent de ces facultez et habitudes, sont grandement differentes.

Mais il n'en est pas de mesme en Dieu; car il n'y a en luy qu'une tres-simple infinie perfection, et en cette perfection qu'un seul tres-unique et tres-pur

(1) I. Ep. Jean III. 20. Ps. CL. 6.

acte; ains, pour parler plus sainctement et sagement, Dieu est une seule, tres-souverainement unique, et tres-uniquement souveraine perfection; et cette perfection est un seul acte tres-purement simple, et tres-simplement pur, lequel n'estant autre chose que la propre essence divine, il est par consequent tousjours permanent et eternel. Et neantmoins, chetives creatures que nous sommes, nous parlons des actions de Dieu, comme s'il en faisoit tous les jours grande quantité et en grande varieté, bien que nous sçachions le contraire. Mais nous sommes forcez à cela, Theotime, par nostre imbecillité: car nous ne sçavons parler sinon cela que nous entendons, et nous entendons selon que les choses ont accoustumé de se passer parmy nous. Or d'autant qu'ès choses naturelles il ne se fait presque point de diversité d'ouvrages que par diversité d'actions; quand nous voyons tant de besoignes differentes, une si grande varieté de productions, et cette multitude innumerable des exploicts de la puissance divine, il nous semble d'abord que cette diversité se fait par autant d'actes que nous voyons de differens effects, et nous en parlons tout de mesme, pour parler plus à nostre aise, selon nostre practique ordinaire et la coustume que nous avons d'entendre les choses: et si en cela nous n'offensons pas la verité. Car encore qu'en Dieu il n'y ait pas multitude d'actions, ains un seul acte qui est la divinité mesme; cet acte toutefois est si parfait, qu'il comprend excellemment la force et la vertu de tous les actes qui sembleroient estre re-

quis pour toute la diversité des effects que nous voyons.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et en vertu d'iceluy en un moment furent faits le soleil, la lune, et cette innombrable multitude d'astres, avec leurs differences en clarté, en mouvement, en influences.

Il dit, et soudain furent faits
Tous ces ouvrages si parfaits (1).

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oiseaux, et la mer de poissons, fit esclorre de la terre toutes les plantes et tous les animaux que nous y voyons. Car encore que l'historien sacré, s'accommodant à nostre façon d'entendre, raconte que Dieu repeta souvent cette toute-puissante parole, *Soict faict* (2), ès journées de la creation du monde; neantmoins, à proprement parler, cette parole fut tres-unique: si que David l'appela un *souffle* (3), ou aspiration de la *bouche* divine, c'est à dire, un seul traict de son infinie volonté; lequel respand si puissamment sa vertu en la varieté des choses creées, que pour cela nous le concevons, comme s'il estoit multiplié et diversifié en autant de differences comme il y en a en ces effects, quoy qu'en verité il soit tres-unique et tres-simple. Ainsi S. Chrysostome remarque que ce que Moyse a dit en plusieurs paroles, descrivant la creation du monde, le glorieux S. Jean l'a exprimé en un seul mot, (4) disant que *par le Verbe*,

(1) Psal. CXLVIII. 5. — (2) Genes. I. — (3) Ps. XXXII. 6.
(4) Joan. I. 3.

c'est à dire, par cette parole eternelle, qui est le Fils de Dieu, *tout a esté fait.*

Cette parole doncques, Theotime, estant tres-simple et tres-unique, produit toute la distinction des choses; estant invariable, produit tous les bons changemens; et enfin est permanente en son eternité, elle donne succession, vicissitude, ordre, rang, et saison à toutes choses.

Imaginons, je vous prie, d'un costé, un peintre qui fait l'image de la naissance du Sauveur (et j'escris cecy ès jours dediez à ce sainct mystere) il donnera sans doute mille et mille traits de pinceau, et mettra non seulement des jours, mais des semaines et des mois à façonner ce tableau, selon la varieté des personnages, et autres choses qu'il y veut representer : mais d'autre costé voyons un imprimeur d'image qui, ayant mis sa feuille sur la planche taillée du mesme mystere de la nativité, ne donnera qu'un seul coup de presse. En ce seul coup, Theotime, il fera tout son ouvrage, et soudain il tirera son image, laquelle en belle taille-douce representera tres-agreablement tout ce qui a deu estre imaginé, selon l'histoire sacrée; et bien qu'il n'ait fait qu'un seul mouvement, son ouvrage toutefois portera grande quantité de personnages, et d'autres choses differentes bien distinguées, chascune en son ordre, en son rang, en son lieu, en sa distance et en sa proportion; et qui ne sçauroit pas le secret, il seroit tout estonné de voir sortir d'un seul acte une si grande varieté d'effects. Ainsi, Theotime, la nature, comme

le peintre, multiplie et diversifie ses actes, à mesure que ses besongnes sont differentes, et luy faut un grand temps pour faire des grands effects. Mais Dieu, comme l'imprimeur, a donné l'estre à toute la diversité des creatures, qui ont esté, sont et seront par un seul trait de sa toute-puissante volonté, tirant de son idée, comme de dessus une planche bien taillée, cette admirable difference de personnes et d'autres choses, qui s'entresuivent ès saisons, ès ages, ès siecles, chascune en son ordre, selon qu'elles devoient estre; cette souveraine unité de l'acte divin estant opposée à la confusion et au desordre, et non à la distinction ou varieté, qu'elle employe au contraire pour en composer la beauté, deduisant toutes les differences et diversitez à la proportion, et la proportion à l'ordre, et l'ordre à l'unité du monde qui comprend toutes choses creées, tant visibles qu'invisibles, lesquelles toutes ensemble s'appellent univers, peut-estre parce que toute leur diversité se reduit en unité; comme qui diroit univers, c'est à dire, unique et divers, unique avec diversité, et divers avec unité.

En somme, la souveraine unité divine diversifie tout, et sa permanente eternité donne vicissitude à toutes choses; parce que la perfection de cette unité estant sur toute difference et varieté, elle a de quoy fournir l'estre à toute la diversité des perfections creées, et a la force de les produire. En signe de quoy, l'Escriture nous ayant rapporté, que « Dieu

« au commencement dict : (1) Soyent faits des lumi-
« naires au firmament du ciel, et qu'ils separent le
« jour de la nuict, qu'ils soient en signes, en temps,
« et jours, et années. » ; nous voyons encore maintenant cette perpetuelle revolution et entresuite de temps et de saisons, qui durera jusques à la fin du monde, pour nous apprendre que, comme

Un mot de ses commandemens
Suffit à tous ces mouvemens ;

aussi le seul eternel vouloir de sa divine Majesté estend sa force de siecle en siecle, et jusques aux siecles des siecles, pour tout ce qui a esté, qui est, et qui sera eternellement, sans que chose quelconque ayt esté que par ce seul tres-unique, tres-simple, et tres-eternel acte divin, auquel soit honneur et gloire. Amen.

CHAPITRE III.

De la providence divine en general.

Dieu doncques, Theotime, n'a pas besoin de plusieurs actes, puisqu'un seul divin acte de sa toute-puissante volonté suffit à la production de toute la varieté de ses œuvres, à raison de son infinie perfection. Mais nous autres mortels avons besoin d'en traiter avec la methode et maniere d'entendre à laquelle nos petits esprits peuvent arriver ; selon laquelle, pour parler de la providence divine, consi-

(1) Genes. I. 14.

derons, je vous prie, le regne du grand Salomon, comme un modele parfait de l'art de bien regner.

Ce grand roy donc sçachant par l'inspiration celeste que la republique tient à la religion comme le corps à l'ame, et la religion à la republique comme l'ame au corps, il disposa à part soy de toutes les parties requises, tant à l'establissement de la religion, qu'à celuy de la republique. Et quant à la religion, il determina qu'il falloit edifier un temple de telle et telle longueur, largeur, hauteur; tant de porches et parvis, tant de fenestres, et ainsi de tout le reste qui appartenoit au temple, puis tant de sacrificateurs, tant de chantres, et autres officiers du temple. Et quant à la chose publique, il disposa de faire une maison royale et une cour pour sa majesté, et en icelle tant de maistres-d'hostel, de gentils-hommes, et autres courtisans; et pour le peuple, des juges et autres magistrats, qui exerçassent la justice. Puis, pour l'asseurance du royaume, et l'affermissement du repos public dont il jouyssoit, il disposa d'avoir emmy la paix un puissant appareil de guerre, et à ces fins deux cent cinquante chefs en diverses charges, quarante mille chevaux, et tout ce grand attelage que l'Escriture et les historiens tesmoignent.

Or, ayant ainsi disposé et fait estat à part soy de toutes les parties principales requises à son royaume, il vint à l'acte de la providence, et fit compte en son esprit de tout ce qui estoit requis pour edifier le temple, pour entretenir les officiers sacrez, les mi-

nistres et magistrats royaux, et les gens de guerre dont il avoit fait le project, et se resolut d'envoyer à Hiram (1), pour avoir les bois necessaires, de faire commerce au Peru en Ophir, et en somme de prendre tous les moyens convenables pour avoir toutes les choses requises pour l'entretenement et bonne conduite de son entreprise. Mais il ne s'arresta pas là, Theotime : car après avoir fait son projet, et deliberé en soy-mesme des moyens propres pour en venir à bout; venant à la practique, il crea tous les officiers selon qu'il avoit disposé, et par un bon gouvernement il fit faire toutes les provisions requises à leur entretenement et à l'execution de leurs charges; de sorte qu'ayant la cognoissance de l'art de bien regner, il executa la disposition qu'il avoit faite à part soy pour la creation de divers officiers, et mit en effect sa providence par le bon gouvernement dont il usa; et par ainsi son art de regner, qui consistoit en la disposition et en la providence ou prevoyance, fut practiqué par la creation des officiers, et par le gouvernement et bonne conduite. Mais d'autant que la disposition est inutile sans la creation ou levée des officiers, et que la creation est vaine sans la providence qui regarde à ce qui est requis pour la conservation des officiers creés ou erigés; et qu'enfin ceste conservation qui se fait par le bon gouvernement, n'est autre chose que la providence effectuée, partant non seulement la disposition, mais aussi la creation et le bon gouvernement de

(1) III. Reg. V, 2.

8.

Salomon furent appellez du nom de providence. Aussi ne disons-nous pas qu'un homme ayt de la providence sinon quand il gouverne bien?

Or maintenant, Theotime, parlant des choses divines, selon l'impression que nous avons prise en la consideration des choses humaines, nous disons que Dieu ayant eu une eternelle et très-parfaicte cognoissance de l'art de faire le monde pour sa gloire, il disposa avant toutes choses en son divin entendement toutes les pieces principales de l'univers, qui pouvoient luy rendre de l'honneur, c'est à dire, la nature angelique et la nature humaine; et en la nature angelique, la varieté des hierarchies et des ordres que l'Escriture Saincte et les sacrez docteurs nous enseignent : comme aussi entre les hommes il disposa qu'il y auroit ceste grande diversité que nous y voyons. Puis en ceste mesme eternité il prouveut et fit estat à part soy de tous les moyens requis aux hommes et aux anges, pour parvenir à la fin à laquelle il les avoit destinez, et fit ainsi l'acte de sa providence; et sans s'arrester là, pour effectuer sa disposition, il a reellement creé les anges et les hommes; et pour effectuer sa providence, il a fourny, et fournit par son gouvernement tout ce qui est necessaire aux creatures raisonnables pour parvenir à la gloire; si que, pour le dire en un mot, la providence souveraine n'est autre chose que l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux anges les moyens necessaires ou utiles pour parvenir à leur fin. Mais parce que ces moyens sont de

divers sortes, nous diversifions aussi le nom de la providence, et disons qu'il y a une providence naturelle, une autre surnaturelle; et celle-cy, qu'elle est, ou generale, ou speciale et particuliere.

Et parce que cy-après je vous exhorteray, Theotime, à joindre vostre volonté à la providence divine, tandis que je suis sur le discours d'icelle, je vous veux dire un mot de la providence naturelle. Dieu doncques voulant prouvoir l'homme des moyens naturels qui luy sont requis pour rendre gloire à sa divine bonté, il a produit en faveur d'iceluy tous les autres animaux et les plantes; et pour prouvoir aux autres animaux et aux plantes, il a produit varieté de terroirs, de saisons, de fontaines, de vents, de pluyes; et tant pour l'homme, que pour les autres choses qui luy appartiennent, il a creé les elemens, le ciel et les astres, establissant par un ordre admirable, que presque toutes les creatures servent les unes aux autres reciproquement : les chevaux nous portent, et nous les pansons; les brebis nous nourrissent et vestent, et nous les paissons; la terre envoye des vapeurs à l'air, et l'air des pluyes à la terre; la main sert au pied, et le pied porte la main! O qui verroit ce commerce et trafic general que les creatures font ensemble avec une si grande correspondance, de combien de passions amoureuses seroit-il esmeu envers ceste souveraine sagesse, pour s'escrier : « (1) Vostre providence, ô grand Pere « Eternel, gouverne toutes choses! » S. Basile, et

(1) Sap. XIV. 3.

S. Ambroise, en leurs Examerons, le bon Louys de Grenade en son introduction au symbole, et Louys Richeome en plusieurs de ses beaux opuscules, donneront beaucoup de motifs aux ames bien nées pour profiter en ce subject.

Ainsi, cher Theotime, ceste providence touche tout, regne sur tout, et reduit tout à sa gloire. Il y a toutefois certes des cas fortuits et des accidens inopinez : mais ils ne sont ny fortuits, ny inopinez qu'à nous ; et sont, sans doute, tres-certains à la providence celeste, qui les prevoit et les destine au bien public de l'Univers. Or ces cas fortuits se font par la concurrence de plusieurs causes, lesquelles n'ayant point de naturelle alliance les unes aux autres produisent une chacune son effect particulier, en telle sorte neantmoins que de leur rencontre reüssit un autre effect d'autre nature, auquel, sans qu'on l'ait pu prevoir, toutes ces causes differentes ont contribué. Il estoit, par exemple, raisonnable de chastier la curiosité du poëte Æschilus, lequel ayant appris d'un devin, qu'il mourroit accablé de la cheute de quelque maison, se tint tout ce jour-là en une rase campagne, pour eviter le destin; et demeurant ferme, teste nue, un faucon tenoit entre ses serres une tortuë en l'air, voyant ce chef chauve, et cuidant que ce fust la poincte d'un rocher, lascha la tortuë droit sur iceluy; et voilà que Æschilus meurt sur le champ, accablé de la maison et escaille d'une tortuë. Ce fut, sans doute, un accident fortuit; car cet homme n'alla pas au champ pour mourir,

ains pour eviter la mort; ny le faucon ne cuida pas escraser la teste d'un poëte, ains le test et l'escaille de la tortuë, pour par après en devorer la chair : et neantmoins il arriva au contraire; car la tortuë demeura sauve, et le pauvre Æschilus mort. Selon nous, ce cas fut inopiné, mais, au regard de la providence qui regardoit de plus haut, et voyoit la concurrence des causes, ce fut un exploit de justice par lequel la superstition de cet homme fut punie. Les adventures de l'ancien Joseph furent admirables en varieté et en passages d'une extremité à l'autre. Ses freres qui l'avoyent vendu pour le perdre, furent tous estonnez de le voir devenu vice-roy, et (1) *apprehendoient* infiniment qu'il ne se ressentist du tort qu'ils luy avoyent faict : mais non, leur dit-il; (2) ce n'est pas tant par vos menées que je suis envoyé icy, comme par la providence divine : « (3) Vous avez « eu des mauvais desseins sur moy, mais Dieu les « a reduits à bien. » Voyez-vous Theotime? le monde eust appellé fortune, ou evenement fortuit, ce que Joseph dit estre un project de la providence souveraine qui range et reduit toutes choses à son service : et il est ainsi de tout ce qui se passe au monde, et mesme des monstres, la naissance desquels rend les œuvres accomplies et parfaictes plus estimables, produit de l'admiration, et provoque à philosopher et faire plusieurs bonnes pensées : et en somme ils tiennent lieu en l'Univers, comme les ombres ès tableaux, qui donnent grace, et semblent relever la peinture.

(1) Genes. L. 15. — (2) Ibid. XLV. 8. — (3) Ibid. L. 20.

CHAPITRE IV.

De la providence surnaturelle, que Dieu exerce envers les creatures raisonnables.

Tout ce que Dieu a fait, est destiné au salut des hommes et des anges : mais voicy l'ordre de sa providence pour ce regard, selon que par l'attention aux sainctes Escritures et à la doctrine des anciens, nous le pouvons descouvrir, et que nostre foiblesse nous permet d'en parler.

Dieu cogneut eternellement qu'il pouvoit faire une quantité innumerable de creatures en diverses perfections et qualitez, ausquelles il se pourroit communiquer: et considerant qu'entre toutes les façons de se communiquer il n'y avoit rien de si excellent que de se joindre à quelque nature creée, en telle sorte que la creature fust comme entée et inserée en la Divinité, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté qui de soy-mesme et par soy-mesme est portée à la communication, se resolut et determina d'en faire une de ceste maniere; afin que comme eternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Pere communique toute son infinie et indivisible Divinité au Fils, en le produisant; et le Pere et le Fils ensemble produisant le Sainct-Esprit, luy communiquent aussi leur propre unique Divinité, de mesme ceste souveraine douceur fust aussi communiquée si parfaictement hors de soy à une creature, que la nature creée et la Divinité, gardant une chacune leurs

proprietez, fussent neantmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une mesme personne.

Or entre toutes les creatures que cette souveraine toute-puissance pouvoit produire, elle trouva bon de choisir la mesme humanité, qui du depuis par effect fut joincte à la personne de Dieu le fils, à laquelle elle destina cet honneur incomparable de l'union personnelle à sa divine Majesté, afin qu'eternellement elle jouyst par excellence des thresors de sa gloire infinie. Puis ayant ainsi preferé pour ce bonheur l'humanité sacrée de nostre Sauveur, la supreme providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce fils bien-aimé, ains de la respandre en sa faveur sur plusieurs autres creatures; et sur le gros de cette innumerable quantité de choses qu'elle pouvoit produire, elle fit choix de creer les hommes et les anges, comme pour tenir compagnie à son Fils, participer à ses graces et à sa gloire, et l'adorer et louer eternellement. Et parce que Dieu veid qu'il pouvoit faire en plusieurs façons l'humanité de son Fils, en le rendant vray homme, comme par exemple, le creant de rien, non seulement quant à l'ame, mais aussi quant au corps; ou bien formant le corps de quelque matière precedente, comme il fit celuy d'Adam et d'Eve, ou bien par voye de generation ordinaire d'homme et de femme, ou bien enfin par generation extraordinaire d'une femme sans homme, il delibera que la chose se feroit en cette derniere façon; et entre

toutes les femmes qu'il pouvoit choisir à cette intention, il esleut la tres-saincte vierge Nostre-Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos ames seroit non seulement homme, mais enfant du genre humain.

Outre cela, la sacrée Providence determina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles, en faveur du Sauveur; afin que les anges et les hommes peussent, en le servant, participer à sa gloire : en suite de quoy, bien que Dieu voulust créer, tant les anges que les hommes avec le franc-arbitre, libres d'une vraye liberté pour choisir le bien et le mal; si est-ce neantmoins que pour tesmoigner que de la part de la bonté divine ils estoient dediez au bien et à la gloire, elle les crea tous en justice originelle, laquelle n'estoit autre chose qu'un amour tres-suave qui les disposoit, contournoit, et acheminoit à la felicité eternelle.

Mais parceque cette supreme sagesse avoit deliberé de tellement mesler cet amour originel avec la volonté de ses creatures, que l'amour ne forçast point la volonté, ains luy laissast sa liberté; il previd qu'une partie, mais la moindre de la nature Angelique, quittant volontairement le sainct amour, perdroit par consequent la gloire. Et parce que la nature Angelique ne pourroit faire ce peché que par une malice expresse, sans tentation ny motif quelconque qui la peust excuser, et que d'ailleurs une beaucoup plus grande partie de cette mesme nature demeureroit ferme au service du Sauveur; partant Dieu

qui avoit si amplement glorifié sa misericorde au dessein de la creation des anges, voulut aussi magnificr sa justice, et en la fureur de son indignation resolut d'abandonner pour jamais cette triste et malheureuse troupe de perfides, qui en la furie de leur rebellion l'avoient si vilainement abandonné.

Il previd bien aussi que le premier homme abuseroit de sa liberté, et quittant la grace il perdroit la gloire; mais il ne voulut pas traicter si rigoureusement la nature humaine, comme il delibera de traicter l'Angelique.

C'etoit la nature humaine de laquelle il avoit resolu de prendre une piece bienheureuse, pour l'unir à sa divinité. Il vid que c'estoit une nature imbecille, (1) « un vent qui va, et ne revient pas, » c'est à dire, qui se dissipe en allant. Il eut esgard à la surprise que le malin et pervers Sathan avoit faicte au premier homme, et à la grandeur de la tentation qui le ruina. Il vid que toute la race des hommes perissoit par la faute d'un seul : si que par ces raisons il regarda bien nostre nature en pitié, et se resolut de la prendre à mercy.

Mais afin que la douceur de sa misericorde fust ornée de la beauté de sa justice, il delibera de sauver l'homme par voye de redemption rigoureuse; laquelle ne se pouvant bien faire que par son fils, il establit qu'iceluy rachetteroit les hommes, non seulement par une de scs actions amoureuses qui eust esté plus que tres-suffisante à rachetter mille millions

(1) Psalm. LXXVII. 39.

de mondes, mais encore par toutes les innumerables actions amoureuses et passions douloureuses qu'il feroit et souffriroit jusques à la mort, et la mort de la croix à laquelle il le destina, voulant qu'ainsi il se rendist compagnon de nos misères, pour nous rendre par après compagnons de sa gloire; monstrant en cette sorte les richesses de sa bonté, par cette (1) *redemption copieuse,* abondante, surabondante, magnifique, et excessive, laquelle nous a acquis et comme reconquestez tous les moyens necessaires pour parvenir et arriver à la gloire; de sorte que personne ne puisse jamais se douloir, comme si la misericorde divine manquoit à quelqu'un.

CHAPITRE V.

Que la providence celeste a pourveu aux hommes une redemption tres-abondante.

Or disant, Theotime, que Dieu avoit veu et voulu une chose premierement, et puis secondement une autre, observant ordre en ses volontez, je l'ay entendu selon qu'il a esté declaré cy-devant, à sçavoir, qu'encore que tout cela s'est passé en un très-seul et très-simple acte, neantmoins par iceluy, l'ordre, la distinction, et la dependance des choses n'a pas esté moins observée, que s'il y eust eu plusieurs actes en l'entendement et volonté de Dieu. Estant donc ainsi que toute volonté bien disposée, qui se determine de vouloir plusieurs objects egalement presens, aime

(1) Psalm. CXXIX. 7.

mieux, et avant tous, celuy qui est le plus aimable, il s'ensuit que la souveraine providence faisant son eternel project et dessein de tout ce qu'elle produiroit, elle voulut premierement et aima, par une preference d'excellence, le plus aimable object de son amour, qui est nostre Sauveur; et puis par ordre, les autres creatures, selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'iceluy.

Ainsi tout a esté fait pour ce divin homme, qui pour cela est appellé (1) « aisné de toute creature; « possedé par la divine majesté (2) au commence- « ment des voyes d'icelle, avant qu'elle fist chose « quelconque, creé au commencement avant les « siecles : (3) car en luy toutes choses sont faictes, et « il est avant tous, et toutes choses sont establies en « luy, et il est chef de toute l'Eglise, tenant en tout « et partout la primauté ». On ne plante principalement la vigne que pour le fruict; et partant le fruict est le premier desiré et pretendu, quoyque les feuilles et les fleurs precedent en la production. Ainsi le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce projet eternel que la divine Providence fit de la production des creatures, et en contemplation de ce fruict desirable fut plantée la vigne de l'univers, et establie la succession de plusieurs generations, qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devoient preceder, comme avant-coureurs et preparatifs con-

(1) Coloss. I. 15. — (2) Proverb. VIII. 23.
(3) Coloss. I. 16. 17. 18.

venables à la production de ce raisin, que l'espouse sacrée loue tant ès cantiques, et la liqueur duquel (1) *resjouit* Dieu et les hommes.

Mais doncques maintenant, mon Theotime, qui doutera de l'abondance des moyens du salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en consideration duquel nous avons esté faicts, et par les merites duquel nous avons esté racheptez? Car il est mort pour tous, parce que tous estoient morts; et sa misericorde a esté plus salutaire pour racheter la race des hommes, que la misere d'Adam n'avoit esté veneneuse pour la perdre. Et tant s'en faut que le peché d'Adam ayt surmonté la debonnaireté divine, que tout au contraire il l'a excitée et provoquée; si que par une suave et très-amoureuse antiperistase et contention elle s'est revigorée à la presence de son adversaire; et comme ramassant ses forces pour vaincre, elle a fait (2) « surabonder la grace où l'ini« quité avoit abondé : » de sorte que la saincte Eglise, par un sainct excès d'admiration, s'escrie la veille de Pasques, O peché d'Adam, à la verité necessaire, qui a esté effacé par la mort de Jésus-Christ! ô coulpe bienheureuse, qui a merité d'avoir un tel et si grand redempteur! Certes, Theotime, nous pouvons dire comme cet ancien : nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus : c'est à dire nostre perte nous a esté à profit, puisqu'en effect la nature humaine a receu plus de grace par la redemption de

(1) Ps. CIII. 16. — (2) Rom. V. 20.

son Sauveur, qu'elle n'en eust jamais receu par l'innocence d'Adam, s'il eust perseveré en icelle.

Car encore que la divine providence ait laissé en l'homme des grandes marques de sa severité parmy la grace mesme de sa misericorde, comme par exemple, la necessité de mourir, les maladies, les travaux, la rebellion de la sensualité, si est-ce que la faveur celeste surnageant à tout cela prend plaisir de convertir toutes ces miseres au plus grand profit de ceux qui l'aiment, faisant naistre la patience sur les travaux, le mespris du monde sur la necessité de mourir, et mille victoires sur la concupiscence: et comme l'arc-en-ciel touchant l'espine Aspalathus, la rend plus odorante que les lys, aussi la redemption de Nostre-Seigneur touchant nos miseres, elle les rend plus utiles et aimables que n'eust jamais esté l'innocence originelle. «(1) Les anges ont plus de joye « au ciel, dit le Sauveur, sur un pecheur penitent, « que sur nonante-neuf justes qui n'ont pas besoin « de penitence. » Et de mesme, l'estat de la redemption vaut cent fois mieux que celuy de l'innocence. Certes en l'arrousement du sang de Nostre-Seigneur fait par l'hysope de la croix, nous avons esté remis en une blancheur incomparablement plus excellente, que celle de la neige de l'innocence, sortant, comme Naaman, (2) du fleuve de salut plus purs et nets que si jamais nous n'eussions esté ladres; afin que la divine Majesté, ainsi qu'elle nous a ordonné

(1) Luc. XV. 7. — (2) IV. Reg. V.

de faire, ne fust « (1) pas vaincue par le mal, ains « vainquist le mal par le bien »; que « (2) sa miseri- « corde, comme une huile sacrée, se tinst au-dessus « du jugement », et que « (3) ses miserations sur- « montassent toutes ses œuvres. »

CHAPITRE VI.

De quelques faveurs speciales exercées en la redemption des hommes par la divine providence.

Dieu certes monstre admirablement là richesse incomprehensible de son pouvoir en ceste si grande varieté de choses que nous voyons en la nature; mais il fait encore plus magnifiquement paroistre les tresors infinis de sa bonté en la difference nompareille des biens que nous recognoissons en la grace. Car, Theotime, il ne s'est pas contenté en l'excès sacré de sa misericorde, d'envoyer à son peuple, c'est-à-dire, au genre humain, une redemption generale et universelle, par laquelle un chascun peut estre sauvé; mais il l'a diversifiée en tant de manieres, que sa liberalité reluisant en toute cette varieté, cette varieté reciproquement embellit aussi sa liberalité.

Ainsi il destina premierement pour sa tres-saincte Mere une faveur digne de l'amour d'un Fils, qui estant tout sage, tout-puissant, et tout bon, se devoit preparer une mere à son gré; et partant il voulut que sa redemption luy fust appliquée par maniere de remede preservatif, afin que le peché qui

(1) Rom. XII. 21. — (2) Jac. II. 13. — (3) Psalm. CXLIV. 9.

s'escouloit de generation en generation, ne parvinst point à elle; de sorte qu'elle fut rachetée si excellemment, qu'encore que par après le torrent de l'iniquité originelle vinst rouler ses ondes infortunées sur la conception de cette sacrée dame avec autant d'impetuosité comme il eust fait sur celle des autres filles d'Adam; si est-ce qu'estant arrivé là il ne passa point outre, ains s'arresta court, comme fit anciennement le Jordain du temps de Josué, et pour le mesme respect: car ce fleuve retint son cours en reverence du passage de l'arche de l'alliance; et le peché originel retira ses eaux, reverant et redoutant la presence du vray tabernacle de l'eternelle alliance.

De cette maniere doncques Dieu destourna de sa glorieuse Mere toute captivité, luy donnant le bonheur des deux estats de la nature humaine; puisqu'elle eut l'innocence que le premier Adam avoit perdue, et jouyt excellemment de la redemption que le second luy acquit; ensuite de quoy, comme un jardin d'eslite, qui devoit porter le fruict de vie, elle fut rendue florissante en toutes sortes de perfections, ce Fils de l'amour eternel ayant ainsi « (1) paré « sa mere de robbe d'or recamée en belle varieté », afin qu'elle fust la reyne de sa dextre, c'est à dire, la premiere de tous les esleuz qui jouiroient « (2) des « delices de la dextre divine. » Si que cette mere sacrée, comme toute reservée à son Fils, fut par luy rachetée, non seulement de la damnation, mais aussi de tout peril de la damnation, luy asseurant la

(1) Ps. XLIV. 10. — (2) Ps. XV. 11.

grace et la perfection de la grace; en sorte qu'elle marchast comme une belle « (1) aube, qui commen-« çant à poindre, va continuellement croissant en « clarté jusques au plein jour. » Redemption admirable, chef-d'œuvre du Redempteur, et la premiere de toutes les redemptions, par laquelle le Fils, d'un cœur vrayement filial, « (2) prevenant sa mere ès « benedictions de douceur », il la preserve non seulement du peché, comme les anges, mais aussi de tout peril de peché, et de tous les divertissemens et retardemens de l'exercice du sainct amour. Aussi proteste-t'il qu'entre toutes les creatures raisonnables qu'il a choisies, cette mere est « (3) son unique « colombe, sa toute-parfaicte, sa toute chere, bien-« aimée », hors de tout parangon et de toute comparaison.

Dieu disposa aussi d'autres faveurs pour un petit nombre de rares creatures qu'il vouloit mettre hors du danger de la damnation, comme il est certain de S. Jean-Baptiste, et tres-probable de Hieremie, et de quelques autres que la divine providence alla saisir dans le ventre de leur mere, et dès-lors les establit en la perpetuité de sa grace, afin qu'ils demeurassent fermes en son amour, bien que subjects au retardement et pechez veniels qui sont contraires à la perfection de l'amour, et non à l'amour mesme: et ces ames, en comparaison des autres, sont comme des reynes tousjours couronnées de charité, qui tiennent le rang principal en l'amour du Sauveur.

(1) Prov. IV. 18. — (2) Ps. XX. 4. — (3) Cant. cant.

après sa Mere, laquelle est la reyne des reynes; reyne, non seulement couronnée d'amour, mais de la perfection de l'amour, et qui plus est, couronnée de son Fils propre qui est le souverain object de l'amour, puisque les enfans sont la couronne de leurs peres et meres.

Il y a encore d'autres ames, lesquelles Dieu disposa de laisser pour un temps exposées, non au peril de perdre le salut, mais bien au peril de perdre son amour; ains il permit qu'elles le perdissent en effect, ne leur asseurant point l'amour pour toute leur vie, ains seulement pour la fin d'icelle, et pour certain temps precedent. Tels furent les apostres, David, Magdeleine, et plusieurs autres, qui pour un temps demeurerent hors de l'amour de Dieu, mais enfin estant une bonne fois convertis, furent confirmez en la grace jusques à la mort : de sorte que dès lors demeurant voirement subjects à quelques imperfections, ils furent toutefois exempts de tout peché mortel, et par consequent du peril de perdre le divin amour, et furent comme des amies sacrées de l'espoux celeste, parées voirement de la robbe nuptiale de son tres-sainct amour, mais non pas pourtant couronnées; parce que la couronne est un ornement de la teste, c'est à dire, de la premiere par tie de la personne. Or la premiere partie de la vie des ames de ce rang ayant esté subjette à l'amour des choses terrestres, elles ne peuvent porter la couronne de l'amour celeste; ains leur suffit d'en porter la robbe, qui les rend capables du lict nuptial de

l'espoux divin, et d'estre eternellement bienheureuses avec luy.

CHAPITRE VII.

Combien la providence sacrée est admirable en la diversité des graces qu'elle distribue aux hommes.

Il y eut donc en la providence eternelle une faveur incomparable pour la reyne des reynes, « (1) mere « de tres-belle dilection », et toute tres-uniquement parfaicte. Il y en eut aussi des speciales pour des autres. Mais après cela cette souveraine bonté respandit une abondance de graces et benedictions sur toute la race des hommes et la nature des anges, de laquelle tous ont esté arrousé comme d'une «(2) pluye « qui tombe sur les bons et les mauvais »: tous ont esté esclairez, comme d'une « (3) lumiere qui illu- « mine tout homme venant en ce monde »; tous ont receu leur part, comme d'une « (4) semence qui « tombe non seulement sur la bonne terre, mais « emmy les chemins, entre les espines, et sur les « pierres »; afin que tous fussent inexcusables devant le Redempteur, s'ils n'employent cette tres-abondante redemption pour leur salut.

Mais pourtant, Theotime, quoyque cette tres-abondante suffisance de graces soit ainsi versée sur toute la nature humaine, et qu'en cela nous soyons tous esgaux, et qu'une riche abondance de benedictions nous soit offerte à tous; si est-ce neantmoins

(1) Cant. XXIV. 24. — (2) Matth. V. 65. — (3) Joan. I. 9.
(4) Matth. XIII.

que la varieté de ces faveurs est si grande, qu'on ne peut dire qui est plus admirable, ou la grandeur de toutes les graces en une si grande diversité, ou la diversité en tant de grandeurs. Qui ne void qu'entre les chrestiens les moyens du salut sont plus grands et puissans qu'entre les barbares, et que parmy les chrestiens il y a des peuples et des villes où les pasteurs sont plus fructueux et capables? Or de nier que ces moyens exterieurs ne soient pas des faveurs de la providence divine, ou de revoquer en doute qu'ils ne contribuent pas au salut et à la perfection des ames, ce seroit estre ingrat envers la bonté celeste, et desmentir la veritable experience qui nous fait voir que, pour l'ordinaire, où ces moyens exterieurs abondent, les interieurs ont plus d'effect et reüssissent mieux.

Certes, comme nous voyons qu'il ne se trouve jamais deux hommes parfaictement semblables ès dons naturels, aussi ne s'en trouve-t'il jamais de parfaictement esgaux ès surnaturels. Les anges, comme le grand S. Augustin et S. Thomas asseurent, receurent la grace selon la varieté de leurs conditions naturelles. Or ils sont tous, ou de differente espece, ou au moins de diverses conditions, puisqu'ils sont distinguez les uns des autres: doncques autant qu'il y a d'anges, il y a aussi de graces differentes; et bien que quant aux hommes la grace ne soit pas donnée selon leurs conditions naturelles, toutefois la divine douceur prenant plaisir, et par maniere de dire s'esgayant en la production des graces, elle les

diversifie en infinies façons, afin que de cette varieté se fasse le bel esmail de sa redemption et misericorde, dont l'Eglise chante en la feste de chaque confesseur evesque : « (1) Il ne s'en est point treuvé « de semblable à luy. » Et comme au ciel « (2) nul « ne sçait le nom nouveau, sinon celuy qui le re« çoit », parce que chascun des bien-heureux a le sien particulier, selon l'estre nouveau de la gloire qu'il acquiert; ainsi en terre chascun reçoit une grace si particuliere, que toutes sont diverses. Aussi nostre Sauveur (3) compare sa grace aux perles, lesquelles, comme dit Pline, s'appellent autrement unions, parce qu'elles sont tellement uniques, une chascune en ses qualitez, qu'il ne s'en treuve jamais deux qui soient parfaictement pareilles; et comme « (4) une estoille est differente de l'autre en clarté », ainsi seront differens les hommes les uns des autres en gloire; signe evident qu'ils l'auront esté en la grace. Or cette varieté en la grace, ou cette grace en la varieté, fait une tres-sacrée beauté et tres-suave harmonie, qui resjouit toute la saincte cité de Hierusalem la celeste.

Mais il se faut bien garder de jamais rechercher pourquoy la supreme sagesse a departy une grace à l'un plustost qu'à l'autre, ny pourquoy elle fait abonder ses faveurs en un endroit plustost qu'en l'autre. Non, Theotime, n'entrez jamais en cette cu-

(1) Eccl. XLIV. 20. — (2) Apoc. II. 17. — (3) Matth. XIII. 45.
(4) I. Cor. XV. 41.

riosité : car ayant tous suffisamment, ains abondamment ce qui est requis pour le salut, quelle raison peut avoir homme du monde de se plaindre, s'il plaist à Dieu de departir ses graces plus largement aux uns qu'aux autres? Si quelqu'un s'enqueroit pourquoy Dieu a fait les melons plus gros que les fraises, ou les lys plus grands que les violettes, pourquoy le rosmarin n'est pas une rose, ou pourquoy l'œillet n'est pas un soucy, pourquoy le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoy la figue est douce, et le citron aigrelet; on se moqueroit de ses demandes, et on luy diroit : pauvre homme, puisque la beauté du monde requiert la varieté, il faut qu'il y ait des differentes et inesgales perfections ès choses, et que l'une ne soit pas l'autre : c'est pourquoy les unes sont petites, les autres grandes, les unes aigres, les autres douces, les unes plus et les autres moins belles. Or c'en est de mesme ès choses surnaturelles : « (1) chaque personne a son « don; un ainsi, et l'autre ainsi », dit le Sainct-Esprit. C'est donc une impertinence de vouloir rechercher pourquoy S. Paul n'a pas eu la grace de S. Pierre, ny S. Pierre celle de S. Paul; pourquoy S. Antoine n'a pas esté S. Anathase, ny S. Anathase S. Hierosme : car on respondroit à ces demandes que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies; il y en faut donc de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et en somme de differentes

(1) I. Cor. VII. 7.

perfections. Toutes ont leur prix, leur grace et leur esmail; et toutes en l'assemblage de leurs varietez font une tres-agreable perfection de beauté.

CHAPITRE VIII.

Combien Dieu desire que nous l'aimions.

Bien que la redemption du Sauveur nous soit appliquée en autant de differentes façons comme il y a d'ames; si est-ce neantmoins que l'amour est le moyen universel de nostre salut, qui se mesle par tout, et sans lequel rien n'est salutaire, ainsi que nous dirons ailleurs. (1) Aussi le cherubin fut mis à la porte du paradis terrestre avec son espée flamboyante, pour nous apprendre que nul n'entrera au paradis celeste, qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela, Theotime, le doux Jesus qui nous a rachetez par son sang, desire infiniment que nous l'aymions, afin que nous soyons eternellement sauvez; et desire que nous soyons sauvez, afin que nous l'aymions eternellement, son amour tendant à nostre salut, et nostre salut à son amour. (2) Hé, dit-il, « je suis venu pour mettre le feu au monde; « que pretens-je sinon qu'il arde? » Mais pour declarer plus vivement l'ardeur de ce desir, il nous commande cet amour en termes admirables: « (3) Tu « aymeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de tout ton « cœur, de toute ton ame, de toutes tes forces : c'est « le premier et le plus grand commandement. »

Vray Dieu, Theotime, que le cœur divin est

(1) Genes. III. 24. — (2) Luc. XII. 49. — (3) Matt. XXII. 37. 38.

amoureux de nostre amour! Ne suffisoit-il pas qu'il eust publié une permission, par laquelle il nous eust donné congé de l'aimer, (1) comme Laban permit à Jacob d'aimer sa belle Rachel, et de la gaigner par ses services? Mais non, il déclare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aimer de tout nostre pouvoir; afin que la consideration de sa Majesté, et de nostre misere, qui font une tant infinie disparité et inegalité de luy à nous, ny autre pretexte quelconque ne nous divertist de l'aimer. En quoy il tesmoigne bien, Theotime, qu'il ne nous a pas laissé l'inclination naturelle de l'aimer pour neant : car afin qu'elle ne soit oiseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement general; et afin que ce commandement puisse estre pratiqué, il ne laisse homme qui vive, auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis à cest effect. Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante, et comme l'amoureux universel des choses inferieures il leur donne la vigueur requise pour faire leurs productions: et de mesme la bonté divine anime toutes les ames, et encourage tous les cœurs à son amour, sans qu'homme quelconque soit caché à sa chaleur. « (2) La sapience eternelle, dit Salomon, presche tout en public, elle fait retentir sa « voix emmy les places, elle crie et recrie devant les « peuples, elle prononce ses paroles ès portes des « villes, elle dit : Jusques à quand sera-ce, ô petits « enfans, que vous aimerez l'enfance; et jusques à

(1) Genes. XXIX. — (2) Psalm. XVIII. 7. Prov. I. 20. et seq.

Digitized by Google

« quand sera-ce que les forcenez desireront les choses « nuisibles, et que les imprudens haïront la science? « Convertissez-vous, revenez à moy sur cest adver- « tissement : hé! voicy que je vous offre mon esprit, « et je vous monstreray ma parole. » Et cette mesme sapience poursuit en Ezechiel, disant: « (1) Que per- « sonne ne die, je suis emmy les pechez, et com- « ment pourray-je revivre? Ah non! Car, voicy que « Dieu dit: Je suis vivant, et aussi vray que je vis, « je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se « convertisse de sa voye, et qu'il vive. » Or vivre se- lon Dieu, c'est aymer; et « (2) qui n'ayme pas, il « demeure en la mort. » Voyez donc, Theotime, si Dieu desire que nous l'aimions?

Mais il ne se contente pas d'annoncer ainsi son extreme desir d'estre aimé en public, en sorte que chascun puisse avoir part à son aimable semonce; ains il va mesme de porte en porte hurtant « (3) et « frappant, protestant que si quelqu'un ouvre, il en- « trera chez luy, et souppera avec luy », c'est à dire, il luy tesmoignera toute sorte de bien-vueillance.

Or qu'est-ce à dire tout cela, Theotime? Sinon que Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aimer et en l'aimant nous sauver; mais que c'est une suffisance riche, ample, magnifique, et telle qu'elle doit estre atten- due d'une si grande bonté comme est la sienne. Le grand apostre, parlant au pecheur obstiné: « (4) mes-

(1) Ezech. XXXIII. 10. 11. — (2) I. Joan. III. 14.
(3) Apoc. III. 20. — (4) Rom. II. 4. 5.

« prises-tu, dit-il, les richesses de la bonté, patience, « et longanimité de Dieu? Ignores-tu que la beni- « gnité de Dieu t'ameine à penitence? Mais toy, se- « lon ta dureté et ton cœur impenitent, tu te fais un « tresor d'ire au jour de l'ire. » Mon cher Theotime, Dieu n'exerce pas donc une simple suffisance de remedes pour convertir les obstinez, mais employe à cela les richesses de sa bonté. L'apostre, comme vous voyez, oppose les richesses de la bonté de Dieu aux thresors de la malice du cœur impenitent, et dit que le cœur malicieux est si riche en iniquité, que mesme il mesprise les richesses de la debonnaireté par laquelle Dieu l'attire à penitence. Et notez que ce ne sont pas simplement les richesses de la bonté divine, que l'obstiné mesprise, mais les richesses attrayentes à penitence; richesses qu'on ne peut bonnement ignorer. Certes ceste riche, comble et planteureuse suffisance de moyens, que Dieu eslargit aux pecheurs pour l'aimer, paroist presque partout en l'Escriture : car voyez ce divin amant à la porte, il ne bat pas simplement, il s'arreste à battre, il appelle l'ame : « (1) Sus leve-toy, ma bien- « aimée, depesche-toy; et met sa main dans la ser- « rure, » pour voir s'il pourroit point ouvrir. S'il presche emmy les places, il ne presche pas simplement, mais il va criant, c'est à dire, il continue à crier : s'il exclame qu'on se convertisse, il semble qu'il ne l'a jamais assez repeté : « (2) Convertissez- « vous, convertissez-vous, faites penitence, retour-

(1) Cant. II. 10. Cant. V. 4. — (2) Ezech. XXXIII. 11.

Digitized by Google

nez à moy; vivez. « Pourquoy mourrez-vous, mai-« son d'Israël? » En somme, ce divin Sauveur n'oublie rien pour monstrer que « (1) ses miserations sont « sur toutes ses œuvres; que sa misericorde surpasse « son jugement; que sa (2) redemption est copieuse; » que son amour est infiny; et, comme dit l'apostre, qu'il « (3) est riche en misericorde »; et que par consequent, il « (4) voudroit que tous les hommes fus-« sent sauvez, et (5) qu'aucun ne perist. »

CHAPITRE IX.

Comme l'amour eternel de Dieu envers nous previent nos cœurs de son inspiration, afin que nous l'aimions.

« (6) Je t'ay aimé d'une charité perpetuelle, et « partant je t'ay attiré, ayant pitié et misericorde de « toy; et de rechef je te reedifieray, et seras edifiée, « toy vierge d'Israël. » Ce sont paroles de Dieu, par les quelles il promet que le Sauveur venant au monde establira un nouveau regne en son Eglise, qui sera son espouse vierge, et « (7) vraye Israëlite spirituelle. »

Or, comme vous voyez, Theotime, « (8) ce n'a « pas esté par aucun merite des œuvres que nous « eussions faites, mais selon sa misericorde, qu'il « nous a sauvés »; par cette charité ancienne, ains eternelle, qui a esmeu sa divine providence de nous attirer à soy. Que « (9) si le Pere ne nous eust tirez,

(1) Psal. CXLIV. 9. Jac. II. 13. — (2) Psalm. CXXIX. 7.
(3) Ephes. II. 4. — (4) I. Tim. II. 4. — (5) II. Petr. III. 9.
(6) Jerem. XXXI. 3. 4. — (7) Joan. I. 47. — (8) Tit. III. 5.
(9) Joan. VI. 44.

« jamais nous ne fussions venus au Fils nostre Sau-« veur, ny par consequent au salut. »

Il y a certains oyseaux, Theotime, qu'Aristote nomme Apodes; parce qu'ayant les jambes extremement courtes, et les pieds sans force, ils ne s'en servent non plus que s'ils n'en avoient point. Que si une fois ils prennent terre, ils y demeurent pris, sans que jamais d'eux-mesmes ils puissent reprendre le vol; d'autant que n'ayant nul usage des jambes, ny des pieds, ils n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air; et partant ils demeurent là croupissant, et y meurent, sinon que quelque vent propice à leur impuissance, jettant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saisir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses. Car alors si employant leurs aisles, ils correspondent à cet eslan et premier essor que le vent leur donne, le mesme vent continue aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol.

Theotime, les anges sont comme les oyseaux, que pour leur beauté et rareté on appelle oyseaux de paradis, qu'on ne void jamais en terre que morts. Car ces esprits celestes ne quitterent pas plustost l'amour divin, pour s'attacher à l'amour propre, que soudain ils tomberent comme morts ensevelis ès enfers; d'autant que ce que la mort fait ès hommes, les separant pour jamais de ceste vie mortelle, la cheute le fit ès anges, les separant pour tousjours de la vie eternelle : mais nous autres humains, nous ressemblons plustost aux Apodes. Car s'il nous ad-

vient de quitter l'air du sainct amour divin, pour prendre terre, et nous attacher aux creatures, ce ce que nous faisons toutes les fois que nous offensons Dieu; nous mourons voirement, mais non pas d'une mort si entiere, qu'il ne nous reste un peu de mouvement, et avec cela des jambes et des pieds, c'est à dire quelques menues affections qui nous peuvent faire faire quelques essays d'amour : mais cela pourtant est si foible, qu'en verité nous ne pouvons plus de nous-mesme desprendre nos cœurs du peché, ny nous r'elancer au vol de la sacrée dilection, laquelle, chetifs que nous sommes, nous avons perfidement et volontairement quittée.

Et certes nous meriterions bien de demeurer abandonnez de Dieu, quand avec ceste desloyauté nous l'avons ainsi abandonné. Mais son eternelle charité ne permet pas souvent à sa justice d'user de ce chastiment; ains excitant sa compassion, elle le provoque à nous retirer de nostre malheur; ce qu'il fait, envoyant le vent favorable de sa tres-saincte inspiration, laquelle venant avec une douce violence dans nos cœurs, elle les saisit et les esmeut, relevant nos pensées, et poussant nos affections en l'air du divin amour.

Or ce premier eslan ou esbranlement, que Dieu donne en nos cœurs, pour les inciter à leur bien, se fait voirement en nous, mais non pas par nous; car il arrive à l'improuveu, avant que nous y ayons ny pensé, ny peu penser, puisque «(1) nous n'avons

(1) II. Cor. III. 5.

« aucune suffisance, pour de nous mesmes, comme « de nous mesmes, penser aucune chose qui regarde « nostre salut; mais toute nostre suffisance est de « Dieu », lequel ne nous a pas seulement aymez avant que nous fussions, mais encore afin que nous fussions, et que nous fussions saincts : en suite de quoy, il nous « (1) previent ès benedictions de sa « douceur » paternelle, et excite nos esprits, pour les pousser à la saincte repentance et conversion. Voyez, je vous prie, Theotime, le pauvre prince des apostres tout engourdy dans son peché, en la triste nuict de la passion de son maistre; il ne pensoit non plus à se repentir de son peché, que si jamais il n'eust cogneu son divin Sauveur, et comme un chetif Apode atterré, il ne se fust oncques relevé, si le coq, (2) comme instrument de la divine Providence, n'eust frappé de son chant à ses oreilles, à mesme temps que le doux Redempteur, jettant un regard salutaire comme une sagette d'amour, transperça ce cœur de pierre, qui rendit par après tant d'eaux, à guise de l'ancienne pierre, lorsqu'elle fut frappée par Moyse au desert. (3) Mais voyez derechef cet apostre sacré dormant dans la prison d'Herodes, lié de deux chaisnes, il est là en qualité de martyr; et neantmoins il represente le pauvre homme qui dort emmy le peché, prisonnier et esclave de Satan. Helas! qui le delivrera? L'ange descend du ciel, et « (4) frappant sur le flanc du grand S. Pierre pri-

(1) Psal. XX. 4. — (2) Luc. XXII.
(3) Num. XX. 11. Act. XII. — (4) Ibid.

« sonnier, le reveille, disant : Sus, leve toy : » et l'inspiration vient du ciel, comme un ange, laquelle battant droit sur le cœur du pauvre pecheur, l'excite afin qu'il se leve de son iniquité. N'est-il pas donc vray, mon cher Theotime, que cette premiere esmotion et secousse que l'ame sent, quand Dieu la prevenant d'amour, l'esveille et l'excite à quitter le peché et se retourner à luy : et non seulement cette secousse, ains tout le resveil, se fait en nous et pour nous? Nous sommes esveillez, mais nous ne sommes pas esveillez de nous-mesmes; c'est l'inspiration qui nous a esveillez, et pour nous esveiller elle nous a esbranlez et secouez. « (1) Je dormois, dit cette de« vote Espouse, et mon espoux qui est mon cœur, « veilloit. » Hé! le voicy qu'il m'esveille, m'appellant par le nom de nos amours, et j'entends bien que c'est luy à sa voix. C'est en sursaut et à l'improuveu que Dieu nous appelle et resveille par sa tres-saincte inspiration. En ce commencement de la grace celeste nous ne faisons rien que sentir l'esbranlement que Dieu fait en nous, comme dit S. Bernard, mais sans nous.

CHAPITRE X.

Que nous repoussons bien souvent l'inspiration, et refusons d'aimer Dieu.

« (2) Malheur à toy Corozaïn, malheur à toy Beth« saïda; car, si en Tyr et Sidon eussent esté faictes « les vertus qui ont esté faictes en toy, ils eussent

(1) Cant. Cant. V. 2. — (2) Matth. XI. 21.

« faict penitence avec la haire et la cendre » : c'est la parole du Sauveur. Oyez donc, je vous prie, Theotime, que les habitans de Corozaïn et Bethsaïda, enseignez en la vraye religion, ayant receu des faveurs si grandes qu'elles eussent en effect converty les payens mesmes; neantmoins ils demeurerent obstinez, et ne voulurent onque s'en prevaloir, rejettant cette saincte lumiere par une rebellion incomparable. Certes « (1) au jour du jugement les « Ninivites et la reyne de Saba s'eleveront contre les « Juifs, et les convaincront d'estre dignes de dam-« nation ; » parce que, quant aux Ninivites, estant idolatres, et de nations barbares, « à la voix de Jonas « ils se convertirent et firent penitence » ; et quant à la reyne de Saba, quoyqu'elle fut engagée dans les affaires d'un royaume, neantmoins ayant ouy la renommée de la sagesse de Salomon, elle quitta tout pour le *venir ouyr*. Et cependant les Juifs oyant de leurs oreilles la divine sagesse du vray Salomon Sauveur du monde, voyant de leurs yeux ses miracles, touchant de leurs mains ses vertus et bienfaits, ne laisserent pas de s'endurcir et resister à la grace qui leur estoit offerte. Voyez donc derechef, Theotime, que ceux qui ont receu moins d'attraits, sont tirez à la penitence, et ceux qui en ont plus receu, s'obstinent : ceux qui ont moins de subject de venir, viennent à l'escole de la sagesse, et ceux qui en ont plus, demeurent en leur folie.

Ainsi se fera le jugement de comparaison, comme

(1) Luc. XI. 31, 32.

tous les docteurs ont remarqué, qui ne peut avoir aucun fondement, sinon en ce que les uns ayant esté favorisez d'autant ou plus d'attraits que les autres, auront neantmoins refusé leur consentement à la misericorde; et les autres assistez d'attraits pareils, ou mesme moindres, auront suivy l'inspiration, et se seront rangez à la très-saincte penitence. Car comme pourroit-on autrement reprocher avec raison aux impenitens leur impenitence, par la comparaison de ceux qui se sont convertis?

Certes Nostre-Seigneur monstre clairement, et tous les chrestiens entendent simplement qu'en ce juste jugement on condamnera les Juifs par comparaison des Ninivites; parce que ceux-là ont eu beaucoup de faveur, et n'ont eu aucun amour, beaucoup d'assistance, et nulle repentance; ceux-cy moins de faveur, et beaucoup d'amour, moins d'assistance, et beaucoup de penitence.

Le grand S. Augustin donne une grande clarté à ce discours, par celuy qu'il fait au livre douziesme de la Cité de Dieu, chapitres 6, 7, 8 et 9. Car encore qu'il regarde particulierement les anges, si est-ce toutefois qu'il apparie les hommes à eux pour ce poinct.

Or après avoir estably au chapitre 6 deux hommes entierement esgaux en bonté et en toutes choses, agitez d'une mesme tentation, il presuppose que l'un puisse resister, et l'autre ceder à l'ennemy. Puis au chapitre 9 ayant prouvé que tous les anges furent creez en charité, advouant encore comme

chose probable que la grace et charité fut esgale en tous eux, il demande comme il est advenu que les uns ont perseveré et fait progrez en leur bonté jusques à parvenir à la gloire; et les autres ont quitté le bien, pour se ranger au mal jusques à la damnation. Et il respond qu'on ne sçauroit dire autre chose, sinon que les uns ont perseveré, par la grace du Createur, en l'amour chaste qu'ils receurent en leur creation, et les autres, de bons qu'ils estoient, se rendirent mauvais par leur propre et seule volonté.

Mais, s'il est vray, comme S. Thomas le prouve extremement bien, que la grace ait esté diversifiée ès anges à proportion et selon la varieté de leurs dons naturels, les seraphins auront eu une grace incomparablement plus excellente que les simples anges du dernier ordre. Comme sera-t'il donc arrivé que quelques uns des seraphins, voire le premier de tous, selon la plus probable et commune opinion des anciens, soyent decheus, tandis qu'une multitude innombrable des autres anges, inferieurs en nature et en grace, ont excellemment et courageusement perseveré? D'où vient que Lucifer, tant eslevé par nature, et suresleyé par grace, est tombé; et que tant d'anges, moins advantagez, sont demeurez debout en leur fidelité? Certes ceux qui ont perseveré en doivent toute la louange à Dieu, qui par sa misericorde les a creez et maintenus bons: mais Lucifer et tous ses sectateurs à qui peuvent-ils attribuer leur cheute, sinon, comme dit S. Augustin, à

leur propre volonté, qui a par sa liberté quitté la grace divine qui les avoit si doucement prevenus? « (1) Comment es-tu tombé, ô grand Lucifer! » qui tout ainsi qu'une belle aube sortois en ce monde invisible, revestu de la charité premiere, comme du commencement de « (2) la clarté d'un beau jour, » « qui devoit croistre jusqu'au midy de la gloire eter- « nelle? » La grace ne t'a pas manqué, car tu l'avois, comme ta nature la plus excellente de tous; mais tu as manqué à la grace. Dieu ne t'avoit pas destitué de l'operation de son amour; mais tu privas son amour de ta cooperation : Dieu ne t'eust jamais rejetté, si tu n'eusses rejetté sa dilection. O Dieu tout bon! vous ne laissez que ceux qui vous laissent : vous ne nous ostez jamais vos dons, sinon quand nous vous ostons nos cœurs.

Nous desrobons les biens de Dieu, si nous nous attribuons la gloire de nostre salut : mais nous deshonorons sa misericorde, si nous disons qu'elle nous a manqué. Nous offensons sa liberalité, si nous ne confessons ses bienfaicts; mais nous blasphemons sa bonté, si nous nions qu'elle ne nous ait assistés et secourus. En somme, Dieu crie haut et clair à nos oreilles : « (3) Ta perte vient de toy, ô Israël, et en « moy seul se trouve ton secours. »

(1) Is. XIV. 12. — (2) Prov. IV. 18. — (3) Osée, XIII. 9.

CHAPITRE XI.

Qu'il ne tient pas à la divine bonté que nous n'ayons un tres-excellent amour.

O Dieu, Theotime, si nous recevions les inspirations celestes selon toute l'estendue de leur vertu, qu'en peu de temps nous ferions de grands progrez en la saincteté! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont conduites. Quoy que le Sainct Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts nostre cœur, pour respandre sa grace en iceluy; toutefois ne voulant pas qu'elle entre en nous, sinon par le libre consentement de nostre volonté, il ne la versera point que selon la mesure de son bon plaisir et de nostre propre disposition et cooperation, ainsi que dit le sacré concile, qui aussi, comme je pense, à cause de la correspondance de nostre consentement avec la grace, appelle la reception d'icelle, reception volontaire.

En ce sens S. Paul nous « (1) exhorte de ne point « recevoir la grace de Dieu en vain. » Car comme un malade, qui ayant receu la medecine en sa main, ne l'avaleroit pas dans son estomach, auroit voirement receu la medecine, mais sans la recevoir, c'est à dire il l'auroit receue en une façon inutile et infructueuse : de mesme nous recevons la grace de Dieu en vain, quand nous la recevons à la porte du

(1) II. Cor. VI. 1.

cœur, et non pas dans le consentement du cœur. Car ainsi nous la recevons sans la recevoir, c'est à dire, nous la recevons sans fruict, puisque ce n'est rien sentir de l'inspiration, sans y consentir. Et comme le malade, auquel on auroit donné en main la medecine, s'il la recevoit seulement en partie, et non pas toute, elle ne feroit aussi l'operation qu'en partie, et non pas entierement; ainsi quand Dieu nous envoye une inspiration grande et puissante pour embrasser son sainct amour, si nous ne consentons pas selon toute son estenduë, elle ne profitera pas aussi qu'à cette mesure-là. Il arrive qu'estant inspirez de faire beaucoup, nous ne consentons pas à toute l'inspiration, ains seulement à quelque partie d'icelle, comme firent ces bons personnages de l'Evangile, qui, sur l'inspiration que Nostre-Seigneur leur fit de le suivre, vouloient reserver, l'un « (1) d'aller premier ensevelir son pere », et l'autre d'aller prendre congé des siens.

(2) Tandis que la pauvre veuve eut des vaisseaux vuides, l'huile de laquelle Helisée avoit miraculeusement impetré la multiplication, ne cessa jamais de couler; et quand il n'y eut plus de vaisseaux pour la recevoir, elle cessa d'abonder. A mesure que nostre cœur se dilate, ou pour mieux parler, à mesure qu'il se laisse eslargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vuide de son consentement à la misericorde divine, elle verse tousjours et respand sans cesse dans iceluy ses sacrées inspirations, qui vont crois-

(1) Matth. VIII. 21. — (2) IV. Reg. IV.

Digitized by Google

sant, et nous font croistre de plus en plus en l'amour sacré. Mais quand il n'y a plus de vuide, et que nous ne prestons pas davantage de consentement, elle s'arreste.

A quoy tient-il doncques que nous ne sommes pas si advancez en l'amour de Dieu comme S. Augustin, S. François, Ste Catherine de Gennes, ou Ste Françoise? Theotime, c'est parce que Dieu ne nous en a pas fait la grace. Mais pourquoy est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grace? Parce que nous n'avons pas correspondu comme nous devions à ses inspirations. Et pourquoy n'avons-nous pas correspondu? Parce qu'estant libres nous avons abusé de nostre liberté. Mais pourquoy avons-nous ainsi abusé de nostre liberté? Theotime, il ne faut pas passer plus avant: car, comme dit S. Augustin, la depravation de nostre volonté ne provient d'aucune cause, ains de la deffaillance de la cause qui commet le peché. Et ne faut pas penser qu'on puisse rendre raison de la faute que l'on fait au peché; car la faute ne seroit pas peché, si elle n'estoit sans raison.

Le devot frere Rufin, sur quelque vision qu'il avoit eue de la gloire à laquelle le grand S. François parviendroit par son humilité, luy fit cette demande. Mon cher pere, je vous supplie de me dire en verité quelle opinion vous avez de vous-mesme: et le Sainct luy dit: Certes, je me tiens pour le plus grand pecheur du monde, et qui sert le moins Nostre-Seigneur. Mais, repliqua frere Rufin, comment

Digitized by Google

pouvez-vous dire cela en verité et conscienee, puisque plusieurs autres, comme l'on void manifestement, commettent plusieurs grands pechez, desquels, graces à Dieu, vous estes exempt? A quoy S. François respondant: Si Dieu eust favorisé, dit-il, ces autres desquels vous parlez, avec autant de misericorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour meschans qu'ils soyent maintenant, ils eussent esté beaucoup plus recognoissans des dons de Dieu que je ne suis, et le serviroient beaucoup mieux que je ne fay; et si mon Dieu m'abandonnoit, je commettrois plus de meschancetez qu'aucun autre.

Vous voyez, Theotime, l'advis de cet homme, qui ne fut presque pas homme, ains un seraphin en terre. Je sçay qu'il parloit ainsi de soy-mesme par humilité; mais il croyoit pourtant estre une vraye verité, qu'une grace esgale, faicte avec une pareille misericorde, puisse estre plus utilement employée par l'un des pecheurs que par l'autre. Or je tiens pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des Saincts, qui nourry en l'escole du crucifix, ne respiroit que les divines inspirations. Aussi cet apophtegme a esté loué et repeté par tous les plus devots qui sont venus depuis; entre lesquels plusieurs ont estimé que le grand apostre S. Paul avoit dit en mesme sens, qu'il estoit « (1) le premier « de tous les pecheurs. »

(2) La bienheureuse mere Therese de Jesus, vierge certes aussi toute angelique, parlant de l'o-

(1) I. Tim. I. 15. — (2) Chap. 16 de sa vie.

Google

raison de quietude, dit ces paroles : Il y a plusieurs ames, lesquelles arrivent jusques à cet estat, et celles qui passent outre sont en bien petit nombre, et ne sçay qui en est la cause. Pour certain la faute n'est pas de la part de Dieu : car puisque sa divine Majesté nous ayde et fait cette grace que nous arrivions jusques à ce poinct, je croy qu'il ne manqueroit pas de nous en faire encore davantage, si ce n'estoit nostre faute, et l'empeschement que nous y mettons de nostre part. Soyons donc attentifs, Theotime, à nostre avancement en l'amour que nous devons à Dieu; car celuy qu'il nous porte, ne nous manquera jamais.

CHAPITRE XII.

Que les attraits divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser.

Je ne parleray point icy, mon cher Theotime, de ces graces miraculeuses qui ont presque en un moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau, et les persecuteurs en predicateurs. Je laisse à part ces vocations toutes-puissantes, et ces attraits sainctement violens, par lesquels Dieu en un instant a transferé quelques ames d'eslite, de l'extremité de la coulpe à l'extremité de la grace; faisant en elles, par maniere de dire, une certaine transsubstantiation morale et spirituelle, comme il arriva au grand apostre, qui de Saul vaisseau de persecution, devint subitement Paul (1) *vaisseau d'eslec-*

(1) Act. IX. 15.

tion. Il faut donner un rang particulier à ces ames privilegiées, esquelles Dieu s'est pleu d'exercer, non la seule affluence, mais l'inondation, et, s'il faut ainsi dire, non la seule liberalité et effusion, mais prodigalité et profusion de son amour. La justice divine nous chastie en ce monde par des punitions, qui, pour estre ordinaires, sont aussi presque tousjours incogneues et imperceptibles. Quelquefois neantmoins il fait des deluges et abysmes de chastimens, pour faire recognoistre et craindre la severité de son indignation. Ainsi sa misericorde convertit et gratifie ordinairement les ames en une maniere si douce, suave et delicate, qu'à peine apperçoit-on son mouvement; et neantmoins il arrive quelquefois que ceste bonté souveraine surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux, qui se desborde emmy la plaine, elle fait une effusion de ses graces si impetueuse, quoyqu'amoureuse, qu'en un moment elle détrempe et couvre toute une ame de benedictions, afin de faire paroistre les richesses de son amour; et que comme sa justice procede communement par voye ordinaire, et quelquefois par voye extraordinaire, aussi sa misericorde fasse l'exercice de sa liberalité par voye ordinaire sur le commun des hommes, et sur quelques-uns aussi par des moyens extraordinaires.

Mais quels sont donc les cordages ordinaires, par lesquels la divine Providence a accoustumé de tirer nos cœurs à son amour? Tels certes qu'elle-mesme

les marque, descrivant les moyens dont elle usa pour tirer le peuple d'Israël de l'Egypte et du desert en la terre de promission « (1) Je les tireray, dit-elle, « par Osée, avec des liens d'humanité, avec des « liens de charité et d'amitié. » Sans doute, Theotime, nous ne sommes pas tirez à Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles; ains par maniere d'allechemens, d'attraits delicieux, et de sainctes inspirations, qui sont en somme les (2) *liens d'Adam* et d'humanité, c'est-à-dire, proportionnez et convenables au cœur humain, auquel la liberté est naturelle. Le propre lien de la volonté humaine, c'est la volupté et le plaisir. On monstre des noix à un enfant, dit S. Augustin, et il est attiré en aimant; il est attiré par le lien, non du corps, mais du cœur. Voyez donc comme le Pere eternel nous tire : en nous enseignant, il nous delecte, non pas en nous imposant aucune necessité; il jette dedans nos cœurs des delectations et plaisirs spirituels, comme des sacrées amorces, par lesquelles il nous attire suavement à recevoir et gouster la douceur de sa doctrine.

En ceste sorte doncques, tres-cher Theotime, nostre franc-arbitre n'est nullement forcé ny necessité par la grace : ains nonobstant la vigueur toute-puissante de la main misericordieuse de Dieu, qui touche, environne et lie l'ame de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraits, ceste volonté humaine demeure parfaictement libre, franche, et exempte de toute sorte de contrainte et de necessité.

(1) Osée, XI. 4. — (2) Ibid.

La grace est si gracieuse, et saisit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gaste rien en la liberté de nostre volonté; elle touche puissamment, mais pourtant si delicatement, les ressorts de nostre esprit, que nostre franc-arbitre n'en reçoit aucun forcement. La grace a des forces, non pour forcer, ains pour allecher le cœur: elle a une saincte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse nostre liberté : elle agit fortement, mais si suavement que nostre volonté ne demeure point accablée sous une si puissante action: elle nous presse, mais elle n'oppresse pas nostre franchise; si que nous pouvons, emmy ses forces, consentir ou resister à ses mouvemens, selon qu'il nous plaist. Mais ce qui est autant admirable que veritable, c'est que quand nostre volonté suit l'attraict et consent au mouvement divin, elle le suit aussi librement, comme librement elle resiste, quand elle resiste; bien que le consentement à la grace depende beaucoup plus de la grace que de la volonté, et que la resistance à la grace ne depende que de la seule volonté; tant la main de Dieu est amiable au maniement de nostre cœur; tant elle a de dexterité pour nous communiquer sa force, sans nous oster nostre liberté, et pour nous donner le mouvement de son pouvoir, sans empescher celuy de nostre vouloir, adjustant sa puissance à sa suavité : en telle sorte que, comme en ce qui regarde le bien, sa puissance nous donne suavement le pouvoir, aussi sa suavité maintient puissamment

la liberté de nostre vouloir. « (1) Si tu sçavois le don « de Dieu, dit le Sauveur de la Samaritaine, et qui « est celuy qui te dit, donne-moy à boire; toy-mesme « peut-estre luy eusses demandé, et il t'eust donné « de l'eau vive. » Voyez de grace, Theotime, le trait du Sauveur, quand il parle de ses attraits! *Si tu sçavois*, veut-il dire, *le don de Dieu*, sans doute tu serois esmeue et attirée à demander l'eau de la vie eternelle, et « peut-estre que tu la demanderois; » comme s'il disoit : Tu aurois le pouvoir, et serois provoquée à demander, et neantmoins tu ne serois pas forcée, ny necessitée, ains seulement *peut-estre tu la demanderois*, car ta liberté te demeureroit pour la demander, ou ne la demander pas. Telles sont les paroles du Sauveur, selon l'edition ordinaire, et selon la leçon de S. Augustin sur S. Jean.

En somme, si quelqu'un disoit que nostre franc-arbitre ne coopere pas, consentant à la grace dont Dieu le previent, ou que s'il ne peut pas rejetter la grace, et luy refuser son consentement, il contrediroit à toute l'Escriture, à tous les anciens peres, à l'experience; et seroit excommunié par le sacré concile de Trente. Mais quand il est dit que nous pouvons rejetter l'inspiration celeste et les attraits divins, on n'entend pas certes qu'on puisse empescher Dieu de nous inspirer, ny de jetter ses attraits en nos cœurs : car comme j'ay desja dit, cela se fait en nous, et sans nous : ce sont des faveurs que Dieu nous fait, avant que nous y ayons pensé : il nous

(1) Joan. IV. 10.

esveille lorsque nous dormons, et par consequent nous nous trouvons esveillez avant qu'y avoir pensé; mais il est en nous de nous lever, ou de nous lever pas; et bien qu'il nous ait esveillez sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or c'est resister au resveil, que de ne point se lever et se rendormir, puisqu'on ne nous resveille que pour nous faire lever. Nous ne pouvons pas empescher que l'inspiration ne nous pousse, et par consequent ne nous esbranle; mais si, à mesure qu'elle nous pousse, nous la repoussons, pour ne point nous laisser aller à son mouvement, alors nous resistons. Ainsi le vent ayant saisi et enlevé nos oyseaux apodes, il ne les portera gueres loin, s'ils n'estendent leurs aisles et ne cooperent, se guindans et volans en l'air auquel ils ont esté lancez. Que si au contraire, amorcez peut-estre de quelque verdure qu'ils voyent en bas, ou engourdis d'avoir croupis en terre, au lieu de seconder le vent, ils tiennent leurs aisles pliées, et se jettent de rechef en bas; ils ont voirement receu en effect le mouvement du vent, mais en vain, puisque ils ne s'en sont pas prevalus. Theotime, les inspirations nous previennent, et avant que nous y ayons pensé elles se font sentir; mais après que nous les avons senties, c'est à nous d'y consentir, pour les seconder et suivre leurs attraits, ou de dissentir, et les repousser. Elles se font sentir à nous sans nous, mais elles ne nous font point consentir sans nous.

CHAPITRE XIII.

Des premiers sentimens d'amour que les attraits divins font en l'ame, avant qu'elle ayt la foy.

Le mesme vent qui releve les apodes, se prend premierement à leurs plumes, comme parties plus legeres et susceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'abord du mouvement à leurs aisles, les estendant et despliant, en sorte qu'elles luy servent de prise pour saisir l'oyseau et l'emporter en l'air. Que si l'apode ainsi enlevé contribue le mouvement de ses aisles à celuy du vent, le mesme vent qui l'a poussé, l'aidera de plus en plus à voler fort aisément. Ainsi, mon cher Theotime, quand l'inspiration, comme un vent sacré, vient pour nous pousser en l'air du sainct amour, elle se prend à nostre volonté, et par le sentiment de quelque celeste delectation, elle l'esmeut, estendant et despliant l'inclination naturelle qu'elle a au bien; en sorte que cette inclination mesme luy serve de prise pour saisir nostre esprit. Et tout cela, comme j'ay dit, se fait en nous sans nous; car c'est la faveur divine qui nous previent en cette sorte. Que si nostre esprit ainsi sainctement prevenu, sentant les ailes de son inclination esmeues, despliées, estendues, poussées et agitées par ce vent celeste, contribue tant soit peu son consentement; ah! quel bonheur, Theotime! car la mesme inspiration et faveur qui nous a saisis, meslant son action avec nostre consentement, animant nos foibles mouvemens de la force

du sien, et vivifiant nostre imbecille cooperation par la puissance de son operation, elle nous aydera, conduira et accompagnera d'amour en amour, jusques à l'acte de la tres-saincte foy, requis pour nostre conversion.

Vray Dieu! Theotime, quelle consolation de considerer la sacrée methode, avec laquelle le Sainct-Esprit respand les premiers rayons et sentimens de sa lumiere et chaleur vitale dedans nos cœurs! O Jesus! que c'est un plaisir delicieux de voir l'amour celeste, qui est le soleil des vertus, quand petit à petit, par des progrez qui insensiblement se rendent sensibles, il va desployant sa clarté sur un ame, et ne cesse point qu'il ne l'ait toute couverte de la splendeur de sa presence, luy donnant enfin la parfaicte beauté de son jour! O que cette aube est gaye, belle, amiable et agreable! Mais pourtant il est vray que ou l'aube n'est pas jour, ou si elle est jour, c'est un jour commençant, un jour naissant; c'est plustost l'enfance du jour que le jour mesme. Et de mesme, sans doute, ces mouvemens d'amour, qui precedent l'acte de la foy requis à nostre justification, ou ils ne sont pas amour, à proprement parler, ou ils sont un amour commençant et imparfait. Ce sont les premiers bourgeons verdoyans, que l'ame echauffée du soleil celeste, comme un arbre mystique, commence à jetter au printemps, qui sont plustost presages de fruicts que fruicts.

S. Pacome, lors encore tout jeune soldat, et sans cognoissance de Dieu, enrollé sous les enseignes de

Google

l'armée que Constance avoit dressée contre le tyran Maxence, vint avec la troupe de laquelle il estoit, loger auprès d'une petite ville, non guere esloignée de Thebes, où non seulement luy, mais toute l'armée se trouva en extreme disette de vivres; ce qu'ayant entendu les habitans de la petite ville, qui par bonne rencontre estoient fidelles de Jesus-Christ, et par consequent amis et secourables au prochain, ils prouveurent soudain à la necessité des soldats, mais avec tant de soin, de courtoisie et d'amour, que Pacome en fut tout ravy d'admiration; et demandant quelle nation estoit celle-là, si bonteuse, amiable et gracieuse, on luy dit que c'estoient des Chrestiens; et s'enquerant derechef quelle loy et maniere de vivre estoit la leur, il apprit qu'ils croyoient en Jesus-Christ Fils unique de Dieu, et faisoyent bien à toutes sortes de personnes, avec ferme esperance d'en recevoir de Dieu mesme une ample recompense. Helas, Theotime, le pauvre Pacome, quoyque de bon naturel, dormoit pour lors dans la couche de son infidelité; et voilà que tout à coup, Dieu se trouve à la porte de son cœur, et par le bon exemple de ces chrestiens, comme par une douce voix, il l'appelle, l'esveille, et luy donne le premier sentiment de la chaleur vitale de son amour. Car à peine eut-il ouy parler, comme je viens de dire, de l'aymable loy du Sauveur, que tout remply d'une nouvelle lumiere et consolation interieure, se retirant à part, et ayant quelque temps pensé en soymesme, il haussa les mains au ciel, et avec un pro

fond soupir, il se print à dire : Seigneur Dieu, qui avez faict le ciel et la terre, si vous daignez jetter vos yeux sur ma bassesse et sur ma peine, et me donner cognoissance de vostre Divinité, je vous promets de vous servir, et d'obeïr toute ma vie à vos commandemens. Depuis cette priere et promesse, l'amour du vray bien et de la pieté prist un tel accroissement en luy, qu'il ne cessoit point de practiquer mille et mille exercices de vertu.

Il m'est advis certes que je voy en cest exemple un rossignol, qui se resveillant à la prime-aube, commence à se secouer, s'estendre, desployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazouiller son délicieux ramage. Car n'avez-vous pas pris garde, comme le bon exemple de ces charitables Chrestiens excita et resveilla en sursaut le bienheureux Pacome? Certes cest estonnement d'admiration qu'il en eut, ne fut autre chose que son resveil, auquel Dieu le toucha, comme le soleil touche la terre, avec un rayon de sa clarté qui le remplit d'un grand sentiment de plaisir spirituel. C'est pourquoy Pacome se secoue des divertissemens, pour avec plus d'attention et de facilité recueillir et savourer la grace receüe, se retirant à part pour y penser : puis il estend son cœur et ses mains au ciel, où l'inspiration l'attire; et commençant à desployer les aisles de ses affections, voletant entre la deffiance de soy-mesme et la confiance en Dieu, il entonne d'un air humblement amoureux le cantique de sa conversion, par lequel

il tesmoigne d'abord que desja il cognoist un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. Mais il cognoist aussi qu'il ne le cognoist pas encore assez pour le bien servir; et partant il supplie qu'une plus grande cognoissance luy soit donnée, afin qu'il puisse par icelle parvenir au parfait service de sa divine Majesté.

Cependant voyez, je vous prie, Theotime, comme Dieu va doucement, renforçant peu à peu la grace de son inspiration dedans les cœurs qui consentent; les tirant après soy comme de degré en degré sur cette eschelle de Jacob. (1) Mais quels sont ses attraits? Le premier par lequel il nous previent et resveille, se fait par luy en nous, et sans nous; tous les autres se font aussi par luy, et en nous, mais non pas sans nous. « (2) Tirez-moy, » dit l'Espouse sacrée, c'est à dire, commencez le premier, car je ne sçaurois m'esveiller de moy-mesme; je ne sçaurois m'esmouvoir si vous ne m'esmouvez : mais quand vous m'aurez esmue, alors, ô le cher Espoux de mon ame! (3) *nous courrons* nous deux, vous courrez devant moy en me tirant tousjours plus avant, et moy je vous suivray à la course, consentant à vos attraits. Mais que personne n'estime que vous m'alliez tirant après vous comme une esclave forcée, ou comme une charrette inanimée: ah! non, vous « (4) me tirez à l'odeur de vos parfums. » Si je vous vay suivant, ce n'est pas que vous me traisniez,

(1) Genes. XXVIII. 12. — (2) Cant. Cant. I. 3. — (3) Ibid.
(4) Cant. Cant. I. 3.

c'est que vous m'allechez; vos attraits sont puissans, mais non pas violens; puisque toute leur force consiste en leur douceur. Les parfums n'ont point d'autre pouvoir pour attirer à leur suite, que leur suavité : et la suavité comme pourroit-elle tirer, sinon suavement et agreablement?

CHAPITRE XIV.

Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foy.

Quand Dieu nous donne la foy, il entre en nostre ame, et parle à nostre esprit, non point par maniere de discours, mais par maniere d'inspiration; proposant si agréablement ce qu'il faut croire à l'entendement, que la volonté en reçoit une grande complaisance, et telle qu'elle incite l'entendement à consentir et acquiescer à la verité, sans doute ni deffiance quelconque; et voicy la merveille. Car Dieu fait la proposition des mysteres de la foy à nostre ame, parmy des obscuritez et tenebres, en telle sorte que nous ne voyons pas les veritez, ains seulement nous les entrevoyons; comme il arrive quelquefois que la terre estant couverte de brouillards, nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du costé où il est : de façon que, par maniere de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un costé nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons; et d'autre part, nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point; et c'est ce que nous appellons entrevoir. Et neantmoins

ceste obscure clarté de la foy estant entrée dans nostre esprit, non par force de discours, ni par apparence d'argumens, ains par la seule suavité de sa presence; elle se fait croire et obeyr à l'entendement avec tant d'authorité, que la certitude qu'elle nous donne de la verité, surmonte toutes les autres certitudes du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et tous les discours d'iceluy, qu'ils n'ont point de crédit en comparaison.

Mon Dieu! Theotime, pourrois-je bien dire cecy? La foy est la grande amie de nostre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines, qui se vantent d'estre plus evidentes et claires qu'elle, comme l'Espouse sacrée parloit aux autres bergeres : « (1) Je suis « brune, mais belle. » O discours humains! ô sciences acquises! *Je suis brune :* car je suis entre les obscuritez des simples revelations, qui sont sans aucune evidence apparente, et me font paroistre *noire,* me rendant presque mescognoissable : *mais je suis* pourtant *belle* en moy-mesme, à cause de mon infinie certitude; et si les yeux des mortels me pouvoient voir telle que je suis par nature, ils me trouveroient toute belle. Mais ne faut-il pas qu'en effect je sois infiniment aymable, puisque les sombres tenebres et les espais brouillards, entre lesquels je suis, non pas veue, mais seulement entreveue, ne me peuvent empescher d'estre si agreable, que l'esprit me cherissant sur tout, fendant la presse de toutes autres cognoissances, il me fait faire place, et me reçoit

(1) Cant. Cant. I. 4.

comme sa reyne dans le throsne le plus relevé dans son palais, d'où je donne la loy à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain? Ouy vrayement, Théotime, (1) tout ainsi que les chefs de l'armée d'Israël se despouillans de leurs vestemens les mirent ensemble, et en firent comme un throsne royal, sur lequel ils assirent Jehu, crians: « (2) Jehu est roy; » de mesme à l'arrivée de la foy, l'esprit se despouille de tous discours et argumens, et les sousmettant à la foy, il la fait asseoir sur iceux, la recognoissant comme reyne, et crie avec une grande joye : Vive la foy. Les discours et argumens pieux, les miracles et autres advantages de la Religion Chrestienne la rendent certes extresmement croyable et cognoissable : mais la seule foy la rend creue et recogneue, faisant aimer la beauté de sa verité, et croire la verité de sa beauté, par la suavité qu'elle respand en la volonté, et la certitude qu'elle donne à l'entendement. Les Juifs virent les miracles, et ouyrent les merveilles de Nostre-Seigneur; mais estants indisposés à recevoir la foy, c'est à dire, leur volonté n'estant pas susceptible de la douceur et suavité de la foy, à cause de l'aigreur et malice dont ils estoient remplis, ils demeurerent en leur infidelité. Ils voyoient la force de l'argument, mais ils ne savouroient pas la suavité de la conclusion; et pour cela ils n'acquiesçoient pas à sa verité, et neantmoins l'acte de la foy consiste en cet acquiescement de nostre esprit, lequel ayant receu l'agreable lu-

(1) IV. Reg. IX. 13. — (2) Ibid.

miere de la verité, il y adhere par maniere d'une douce, mais puissante et solide asseurance et certitude qu'il prend en l'authorité de la revelation qui luy en est faicte.

Vous avez ouy dire, Theotime, qu'ès Conciles generaux il se fait des grandes disputes et recherches de la verité, par discours, raisons et argumens de theologie ; mais la chose estant debattue, les pères, c'est à dire, les evesques, et spécialement le pape qui est le chef des evesques, concluent, resoluent et determinent ; et la determination estant prononcée, chacun s'y arreste et y acquiesce pleinement, non point en consideration des raisons allegueés en la dispute et recherche precedente, mais en vertu de l'authorité du Sainct-Esprit, qui presidant invisiblement ès Conciles, a jugé, determiné et conclu par la bouche de ses serviteurs qu'il a establis pasteurs du christianisme. L'enqueste donc et la dispute se fait au parvis des prestres, entre les docteurs : mais la resolution et l'acquiescement se fait au sanctuaire, où le Sainct-Esprit qui anime le corps de l'Eglise, parle par les bouches des chefs d'icelle, selon que Nostre-Seigneur l'a promis. Ainsi l'austruche produit ses œufs sur le sablon de Lybie, mais le soleil seul en fait esclorre le poussin ; et les docteurs par leurs recherches et discours proposent la verité, mais les seuls rayons du soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement. Or enfin, Théotime, cette asseurance que l'esprit humain prend ès choses revelées et mysteres de la foy, commence par un sen-

timent amoureux de complaisance, que la volonté reçoit de la beauté et suavité de la verité proposée; de sorte que la foy comprend un commencement d'amour que nostre cœur ressent envers les choses divines.

CHAPITRE XV.

Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la saincte esperance.

Comme estant exposez aux rayons du soleil de midy, nous ne voyons presque pas plustost la clarté, que soudain nous sentons la chaleur; ainsi la lumiere de la foy n'a pas plustost jetté la splendeur de ses veritez en nostre entendement, que tout incontinent nostre volonté sent la saincte chaleur de l'amour celeste. La foy nous fait connoistre, par une infaillible certitude, que Dieu est, qu'il est infini en bonté, qu'il se peut communiquer à nous, et que non seulement il le peut, ains il le veut; si que, par une ineffable douceur, il nous a preparé tous les moyens requis pour parvenir au bonheur de la gloire immortelle. Or nous avons une inclination naturelle au souverain bien, en suite de laquelle nostre cœur a un certain intime empressement et une continuelle inquiétude, sans pouvoir en sorte quelconque s'accoiser, ny cesser de tesmoigner que sa parfaicte satisfaction et son solide contentement luy manque. Mais quand la saincte foy a representé à nostre esprit ce bel object de son inclination naturelle, ô vray Dieu, Theotime, quel ayse! quel plaisir! quel

tressaillement universel de nostre ame! laquelle alors, comme toute surprise à l'aspect d'une si excellente beauté, s'escrie d'amour: O que vous estes beau, mon bien-aymé! ô que vous estes beau!

(1) Eliezer cherchoit une espouse pour le fils de son maistre Abraham. Que sçavoit-il s'il la trouveroit belle et gracieuse comme il la desiroit? Mais quand il l'eut trouvée à la fontaine, qu'il la vid si excellente en beauté et si parfaicte en douceur, mais sur-tout quand on la luy eut accordée, il en adora Dieu, et le benit avec des actions de graces pleines de joye nompareille. Le cœur humain tend à Dieu par son inclination naturelle, sans sçavoir bonnement quel il est; mais quand il le trouve à la fontaine de la foy, et qu'il le void si bon, si beau, si doux, si debonnaire envers tous, et si disposé à se donner comme souverain bien à tous ceux qui le veulent, ô Dieu, que de contentemens, et que de sacrés mouvemens en l'esprit pour s'unir à jamais à cette bonté si souverainement aymable! J'ay enfin trouvé, dit l'ame ainsi touchée, j'ay trouvé ce que je desirois, et je suis maintenant contente. (2) Et comme Jacob ayant veu la belle Rachel, fondoit en larmes de douceur pour le bonheur qu'il ressentoit d'une si desirable rencontre; de mesme nostre pauvre cœur ayant trouvé Dieu, et receu d'iceluy le don precieux de la saincte foy, il se fond par après en suavité d'amour pour le bien infiny qu'il void d'abord en cette souveraine beauté.

(1) Genes. XXIV. — (2) Genes. XXIX.

Digitized by Google

Nous sentons quelquefois de certains contentemens qui viennent comme à l'improveu, sans aucun subject apparent; et ce sont souvent des presages de quelque plus grande joye : dont plusieurs estiment que nos bons anges, prevoyans les biens qui nous doivent advenir, nous en donnent ainsi des pressentimens; comme au contraire ils nous donnent des craintes et frayeurs emmy les perils incogneus, afin de nous faire invoquer Dieu, et demeurer sur nos gardes. Or quand le bien présagé nous arrive, nos cœurs le reçoivent à bras ouverts; et se ramentevant l'aise qu'ils avoient eu sans en sçavoir la cause, ils cognoissent seulement alors que c'estoit comme un avant-coureur du bonheur advenu. Ainsi, mon cher Theotime, nostre cœur ayant eu si longuement inclination à son souverain bien, il ne sçavoit à quoy ce mouvement tendoit : mais si tost que la foy le luy a monstré, alors il void bien que c'estoit cela que son ame requeroit, que son esprit cherchoit, et que son inclination regardoit. Certes ou que nous vueillons, ou que nous ne veuillons pas, nostre esprit tend au souverain bien. Mais qui est ce souverain bien? (1) Nous ressemblons à ces bons Atheniens qui faisoient sacrifice au vray Dieu, lequel neantmoins leur estoit incogneu, jusques à ce que le grand S. Paul leur en annonça la cognoissance. Car ainsi nostre cœur, par un profond et secret instinct, tend en toutes ses actions, et pretend à la felicité, et la va cherchant çà et là, comme à tas-

(1) Act. XVII. 23.

tons, sans sçavoir toutefois ni où elle reside, ni en quoy elle consiste, jusques à ce que la foy la luy monstre, et luy en descrit les merveilles infinies; et lors ayant trouvé le thresor qu'il cherchoit, hélas! quel contentement à ce pauvre cœur humain, quelle joye, quelle complaisance d'amour! Hé je l'ay rencontré celuy que mon ame cherchoit sans le cognoistre : ô, que ne sçavois-je à quoi tendoient mes prétentions, quand rien de tout ce que je prétendois ne me contentoit, parce que je ne sçavois pas ce que en effect je pretendois! Je pretendois d'aymer, et ne cognoissois pas ce qu'il falloit aymer; et partant ma pretention ne trouvant pas son veritable amour, mon amour estoit tousjours en une veritable, mais incognue pretention : j'avois bien assez de pressentiment d'amour, pour me faire pretendre; mais je n'avois pas assez de sentiment de la bonté qu'il falloit aymer, pour exercer l'amour.

CHAPITRE XVI.

Comme l'amour se practique en l'esperance.

L'entendement humain estant donc convenablement appliqué à considerer ce que la foy luy represente de son souverain bien, soudain la volonté conçoit une extreme complaisance en ce divin object, lequel pour lors absent fait naistre un desir très-ardent de sa presence, dont l'ame s'escrie sainctement : « (1) Qu'il me baise d'un baiser de sa « bouche. »

(1) Cant. Cant. I. 1.

Google

C'est à Dieu que je souspire,
C'est Dieu que mon cœur desire.

Et comme l'oyseau auquel le fauconnier oste le chaperon, ayant la proye en veuë, s'eslance soudain au vol; et s'il est retenu par les longes, se debat sur le poing avec une ardeur extreme : de mesme la foy nous ayant osté le voile de l'ignorance, et fait voir nostre souverain bien, lequel neantmoins nous ne pouvons encore posseder, retenus par la condition de cette vie mortelle, helas! Theotime, nous le desirons alors; de sorte que

(1) Les cerfs long-temps pourchassez,
Fuyant pantois et lassez,
Si fort les eaux ne desirent,
Que nos cœurs d'ennuis pressez,
Seigneur, après toy souspirent.
Nos ames en languissant
D'un desir tousjours croissant
Crient : Helas! quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout-puissant,
Que nos yeux verront ta face?

Ce desir est juste, Theotime : car qui ne desireroit un bien si desirable? Mais ce seroit un desir inutile, ains qui ne serviroit que d'un continuel martyre à nostre cœur, si nous n'avions asseurance de le pouvoir un jour assouvir. Celuy qui pour le retardement de ce bonheur protestoit que ses « (2) larmes luy estoient un pain ordinaire nuict et jour », tandis que son Dieu luy estoit absent, et que ses ad-

(1) Ps. XLI. 2. 3. — (2) Ibid. 4.

versaires l'enqueroient, « où est ton Dieu? » helas! qu'eust-il fait, s'il n'eust eu quelque sorte d'esperance de pouvoir une fois jouyr de ce bien après lequel il souspiroit? Et la divine Espouse va toute esplorée et (2) *alangourie d'amour,* de quoy elle ne trouve pas si tost le Bien-aimé qu'elle cherche. L'amour du Bien-aimé avoit créé en elle le desir; le desir avoit fait naistre l'ardeur du pourchas; et cet ardeur luy causoit la langueur, qui eut aneanty et consumé son pauvre cœur, si elle n'eut eu quelque esperance de rencontrer enfin ce qu'elle pourchassoit. Ainsi doncques afin que l'inquietude et la douloureuse langueur que les efforts de l'amour desirant causeroient en nos esprits, ne nous portast à quelque defaillance de courage, et ne nous reduisist au desespoir; le mesme bien souverain qui nous incite à le desirer si fortement, nous assure aussi que nous le pourrons obtenir fort aisement, par mille et mille promesses qu'il nous en a faictes en sa parole et par ses inspirations, pourveu que nous vueillons employer les moyens qu'il nous a preparez, et qu'il nous offre pour cela.

Or ces promesses et assurances divines, par une merveille particuliere, accroissent la cause de nostre inquietude; et à mesure qu'elles augmentent la cause, elles ruinent et destruisent les effets. Ouy certes, Theotime; l'asseurance que Dieu nous donne que le paradis est pour nous, fortifie infiniment le desir que nous avions d'en jouyr, et neantmoins affoiblit,

(1) Cant. Cant. V. 8.

ains aneantit tout-à-fait le trouble et l'inquietude que ce desir nous apportoit : de sorte que nos cœurs par les promesses sacrées que la divine bonté nous a faictes, demeurent tout-à-fait accoisez, et cest accoisement est la racine de la tres-saincte vertu que nous appellons esperance. Car la volonté, asseurée par la foy qu'elle pourra jouyr de son souverain bien, usant des moyens à ce destinez, elle fait deux grands actes de vertu : par l'un elle attend de Dieu la jouyssance de sa souveraine bonté; et par l'autre elle aspire à cette saincte jouyssance.

Et de vray, Theotime, entre esperer et aspirer il y a seulement cette difference, que nous esperons les choses que nous attendons par le moyen d'autruy; et nous aspirons aux choses que nous pretendons par nos propres moyens, de nous-mesmes. Et d'autant que nous parvenons à la jouyssance de nostre souverain bien qui est Dieu, premierement et principalement par sa faveur, grace et misericorde; et que neantmoins cette mesme misericorde veut que nous cooperions à sa faveur, contribuant la foiblesse de nostre consentement à la force de sa grace; partant nostre esperance est aucunement meslée d'aspirement, si que nous n'esperons pas tout-à-fait sans aspirer, et n'aspirons jamais sans tout-à-fait esperer : en quoy l'esperance tient tousjours le rang principal, comme fondée sur la grace divine, sans laquelle tout ainsi que nous ne pouvons pas seulement penser à nostre souverain bien, selon qu'il convient pour y parvenir, aussi ne pouvons-

nous jamais sans icelle y aspirer comme il faut pour l'obtenir.

L'aspirement donc est un rejetton de l'esperance, comme nostre cooperation l'est de la grace : et tout ainsi que ceux qui veulent esperer sans aspirer, seront rejettez comme couards et negligens; de mesme ceux qui veulent aspirer sans esperer, sont temeraires, insolens et presomptueux. Mais quand l'esperance est suivie de l'aspirement, et que esperant nous aspirons, et aspirant nous esperons, alors, cher Theotime, l'esperance se convertit en un courageux dessein par l'aspirement, et l'aspirement se convertit en une humble pretention par l'esperance, esperant et aspirant selon que Dieu nous inspire. Mais cependant et l'un et l'autre se fait par cet amour desirant, qui tend à nostre souverain bien, lequel à mesure qu'il est plus asseurement esperé, est aussi tousjours plus aimé. Ainsi l'esperance n'est autre chose que l'amoureuse complaisance que nous avons en l'attente et pretention de nostre souverain bien. Tout y est d'amour, Theotime. Soudain que la foy m'a monstré mon souverain bien, je l'ay aimé; et parce qu'il m'estoit absent, je l'ay desiré : et d'autant que j'ay sçeu qu'il se vouloit donner à moy, je l'ay derechef plus ardemment aymé et desiré; car aussi sa bonté est d'autant plus aimable et desirable, qu'elle est disposée à se communiquer. Or, par ce progrez l'amour a converty son desir en esperance, pretention et attente; si que l'esperance est un amour attendant et pretendant. Et parce que le bien souve-

rain que l'esperance attend, c'est Dieu, et qu'elle ne l'attend aussi que de Dieu mesme auquel et par lequel elle espere et aspire; cette saincte vertu d'esperance, aboutissante de toutes parts à Dieu, est par consequent une vertu divine ou theologique.

CHAPITRE XVII.

Que l'amour d'esperance est fort bon, quoyque imparfaict.

L'amour que nous practiquons en l'esperance, Theotime, va certes à Dieu, mais il retourne à nous: il a son regard en la divine bonté, mais il a de l'esgard à nostre utilité : il tend à ceste supreme perfection, mais il pretend nostre satisfaction; c'est-à-dire, il ne nous porte pas en Dieu, parce que Dieu est souverainement bon en soy-mesme, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous-mesmes; ou, comme vous voyez, il y a du nostre et de nous-mesmes. Et partant cet amour est voirement amour; mais amour de convoitise et interessé. Je ne dis pas toutefois qu'il revienne tellement à nous, qu'il nous fasse aimer Dieu seulement pour l'amour de nous. O Dieu, nenny! car l'ame qui n'aimeroit Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, establissant la fin de l'amour qu'elle porte à Dieu en sa propre commodité, hélas! elle commettroit un extreme sacrilege. Si une femme n'aimoit son mary que pour l'amour de son valet, elle aimeroit son mary en valet, et son valet en mary. L'ame aussi qui n'aime Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, elle s'aime comme elle devroit

aimer Dieu, et elle aime Dieu comme elle se devroit aimer elle-mesme.

Mais il y a bien de la difference entre cette parole, j'aime Dieu pour le bien que j'en attends, et celle-cy, je n'aime Dieu que pour le bien que j'en attends. Comme aussi c'est chose bien diverse de dire, j'aime Dieu pour moy, et dire, j'aime Dieu pour l'amour de moy. Car quand je dis, j'aime Dieu pour moy, c'est comme si je disois, j'aime avoir Dieu, j'aime que Dieu soit à moy, qu'il soit mon souverain bien, qui est une saincte affection de l'Espouse celeste laquelle cent fois proteste par excès de complaisance : « (1) mon bien-aimé est tout « mien, et moy je suis toute sienne : il est à moy, « et je suis à luy. » Mais dire, j'aime Dieu pour l'amour de moy-mesme, c'est comme qui diroit, l'amour que je me porte, est la fin pour laquelle j'aime Dieu; en sorte que l'amour de Dieu soit dependant, subalterne et inferieur à l'amour propre que nous avons envers nous-mesmes, qui est une impieté nompareille.

Cet amour donc que nous appellons esperance, est un amour de convoitise, mais d'une saincte et bien ordonnée convoitise, par laquelle nous ne tirons pas Dieu à nous, ny à nostre utilité, mais nous nous joignons à luy, comme à nostre finale felicité. Nous nous aimons ensemblement avec Dieu par cet amour, mais non pas nous preferant ou esgalant à

(1) Cant. Cant. II. 16.

luy en cet amour : l'amour de nous-mesmes est meslé avec celuy de Dieu; mais celuy de Dieu surnage : nostre amour propre y entre voirement, mais comme simple motif, et non comme fin principale; nostre interest y tient quelque lieu, mais Dieu tient le rang principal. Ouy, sans doute, Theotime : car quand nous aimons Dieu comme nostre souverain bien, nous l'aimons pour une qualité, par laquelle nous ne le rapportons pas à nous, mais nous à luy : nous ne sommes pas sa fin, sa pretention, ny sa perfection; ains il est la nostre : il ne nous appartient pas, mais nous luy appartenons : il ne despend point de nous, ains nous de luy : et en somme par la qualité de souverain bien, pour laquelle nous l'aimons, il ne reçoit rien de nous, ains nous recevons de luy : il exerce envers nous son affluence et bonté, et nous practiquons nostre indigence et disette; de sorte que aimer Dieu en tiltre de souverain bien, c'est l'aimer en tiltre honorable et respectueux, par lequel nous l'advouons estre nostre perfection, nostre repos et nostre fin, en la jouissance de laquelle consiste nostre bonneur.

Il y a des biens desquels nous nous servons en les employant, comme sont nos esclaves, nos serviteurs, nos chevaux, nos habits; et l'amour que nous leur portons, est un amour de pure convoitise : car nous ne les aimons que pour nostre profit. Il y a des biens desquels nous jouissons, mais d'une reciproque et mutuellement esgale jouissance, comme nous faisons de nos amis : car l'amour que nous leur por-

tons entant qu'ils nous rendent du contentement, est voirement amour de convoitise, mais convoitise honneste, par laquelle ils sont à nous, et nous esgalement à eux; ils nous appartiennent, et nous pareillement leur appartenons. Mais il y a des biens dont nous jouissons d'une jouissance de dependance, participation et subjection, comme nous faisons de la bienvueillance de nos pasteurs, princes, peres, meres, ou de leur presence et faveur: car l'amour que nous leur portons est aussi certes amour de convoitise quand nous les aimons, entant qu'ils sont nos princes, nos pasteurs, nos peres, nos meres; puisque ce n'est pas la qualité de pasteur, ny de prince, ny de pere, ny de mere, qui nous les fait aimer, ains parce qu'ils sont tels en nostre endroit et à nostre regard. Mais cette convoitise est un amour de respect, de reverence, d'honneur: car nous aimons, par exemple, nos peres, non parce qu'ils sont nostres, mais parce que nous sommes à eux. Et c'est ainsi que nous aimons et convoitons Dieu par l'esperance, non afin qu'il soit nostre bien, mais parce qu'il l'est; non afin qu'il soit nostre, mais parce que nous sommes siens; non comme s'il estoit pour nous, mais d'autant que nous sommes pour luy.

Et notez, Theotime, qu'en cet amour icy la raison pour laquelle nous aimons, c'est-à-dire, pour laquelle nous appliquons nostre cœur à l'amour du bien que nous convoitons, c'est parce que c'est nostre bien; mais la raison de la mesure et quantité de cet amour depend de l'excellence et dignité du bien

que nous aimons. Nous aimons nos bienfacteurs parce qu'ils sont tels envers nous; mais nous les aimons plus ou moins selon qu'ils sont ou plus grands ou moindres bienfacteurs. Pourquoy donc aimons nous Dieu, Theotime, de cet amour de convoitise? Parce qu'il est nostre bien. Mais pourquoy l'aimons-nous souverainement? Parce qu'il est nostre bien souverain.

Or quand je dis que nous aimons souverainement Dieu, je ne dis pas que nous l'aimions pour cela du souverain amour; car le souverain amour n'est qu'en la charité : mais en l'esperance, l'amour est imparfait parce qu'il ne tend pas à sa bonté infinie, entant qu'elle est telle en elle-mesme, ains seulement entant qu'elle nous est telle. Et neantmoins, parce qu'en cette sorte d'amour il n'y a point de plus excellent motif que celuy qui provient de la consideration du souverain bien, nous disons que par iceluy nous aimons souverainement; quoyqu'en verité nul, par ce seul amour, ne puisse ny observer les commandemens de Dieu, ny avoir la vie eternelle; parce que c'est un amour qui donne plus d'affection que d'effect, quand il n'est pas accompagné de la charité.

CHAPITRE XVIII.

Quand l'amour se practique en la penitence, et premierement qu'il y a diverses sortes de penitences.

La penitence, à parler generalement, est une repentance par laquelle on rejette et deteste le peché

qu'on a commis, avec resolution de reparer, autant que l'on peut, l'offense et injure faicte à celuy contre lequel on a peché. Et j'ay enclos en la penitence le propos de reparer l'offense; parce que la repentance ne deteste pas assez le mal, quand elle laisse volontairement subsister son principal effect, qui est l'offense et l'injure : or elle le laisse subsister, tandis que le pouvant en quelque sorte reparer elle ne le fait pas.

Je laisse à part maintenant la penitence de plusieurs payens, lesquels, comme Tertullien tesmoigne, en avoient entre eux quelque apparence, mais si vaine et inutile, que mesme quelquefois ils faisoient penitence d'avoir bien fait. Car je ne parle que de la penitence vertueuse, laquelle, selon les differens motifs desquels elle provient, est aussi de diverses especes. Il y en a certes une qui est purement morale et humaine, comme fut celle d'Alexandre le Grand, lequel ayant tué son cher Clitus, cuida se laisser mourir de faim; tant la force de la penitence fut grande, dit Ciceron. Et celle d'Alcibiades, qui, convaincu par Socrate de n'estre pas sage, se print à pleurer amerement, triste et affligé de n'estre pas ce qu'il devoit estre, dit S. Augustin. Aussi Aristote recognoissant ceste sorte de penitence, assure que l'intemperant, lequel de propos deliberé s'adonne aux voluptez, est tout-à-fait incorrigible; parce qu'il ne se sçauroit repentir; et celuy qui est sans penitence est incurable.

Certes, Seneque, Plutarque, et les Pytagoriciens,

qui recommandent tant l'examen de la conscience, et sur-tout le premier qui parle si vivement du trouble que le remors interieur excite en l'ame, ont entendu sans doute qu'il y avoit une repentance; et quant au sage Epictete, il descrit si bien la reprehension que nous devons practiquer envers nous-mesmes, qu'on ne sçauroit presque mieux dire.

Il y a encore une autre penitence qui est voirement morale, mais religieuse pourtant, et en certaine façon divine, d'autant qu'elle procede de la cognoissance naturelle que l'on a d'avoir offensé Dieu en pechant. Car en verité, plusieurs philosophes ont sceu qu'on faisoit chose agreable à la divinité de vivre vertueusement, et que par consequent on l'offensoit en vivant vicieusement. Le bon homme Epictete fait un souhait de mourir en vray chrestien (comme il est fort probable qu'aussi il fit), et entre autres choses il dit qu'il seroit content s'il pouvoit en mourant eslever ses mains à Dieu, et luy dire : Je ne vous ai point, quant à ma part, fait de deshonneur. Et de plus il veut que son philosophe fasse un serment admirable à Dieu, de ne jamais desobeyr à sa divine Majesté, ny blasmer ou accuser chose quelconque qui arrive de sa part, ny de s'en plaindre en façon que ce soit : et ailleurs il enseigne que Dieu et nostre bon ange sont presens à nos actions. Vous voyez donc bien, Theotime, que ce philosophe, lors encore payen, cognoissoit que le peché offensoit Dieu, comme la vertu l'honoroit; et que par consequent il vouloit qu'on s'en repentist, puis-

Digitized by Google

que mesme il ordonnoit que l'on fist l'examen de conscience au soir, en faveur duquel, avec Pythagore, il fait cet advertissement :

Si vous avez mal fait tancez-vous aigrement ;
Si vous avez bien fait ayez contentement.

Or ceste sorte de repentance attachee à la science et dilection de Dieu, que la nature peut fournir, estoit une dependance de la religion morale. Mais comme la raison naturelle a donné plus de cognoissance que d'amour aux philosophes, qui ne l'ont pas glorifié à proportion de la notice qu'ils en avoient; aussi la nature a fourny plus de lumiere pour faire entendre combien Dieu estoit offensé par le peché, que de chaleur pour exciter le repentir requis à la reparation de l'offense.

Néantmoins bien que la penitence religieuse ait, en quelque façon, esté recognue par quelques-uns des philosophes; si est-ce que ç'a esté si rarement et foiblement, que ceux qui ont eu la reputation d'estre les plus vertueux d'entre eux, c'est-à-dire, les stoïciens, ont asseuré que l'homme sage ne s'attristoit jamais : de quoy ils ont fait une maxime autant contraire à la raison, que la proposition sur laquelle ils la fondoient estoit contraire à l'experience, à sçavoir que l'homme sage ne pechoit point.

Nous pouvons donc bien dire, mon cher Theotime, que la penitence est une vertu toute chrestienne; puisque d'un costé elle a esté si peu cogneue entre les payens, et de l'autre, elle est tellement re-

cogneue parmy les vrays chrestiens, qu'en icelle consiste une grande partie de la philosophie evangelique, selon laquelle quiconque dit qu'il ne peche point, est insensé; et quiconque craint de remedier à son peché sans penitence, il est forcené; car c'est l'exhortation des exhortations de Nostre-Seigneur : « Faictes penitence (1). » Or voicy une briefve description du progrez de ceste vertu.

Nous entrons en une profonde apprehension, de quoy, en tant qu'en nous est, nous offensons Dieu par nos pechez, le mesprisant et deshonorant, luy desobeyssant et nous rebellant à luy, lequel aussi de son costé s'en tient pour offensé, irrité et mesprisé, desagreant, reprouvant et abominant l'iniquité. De ceste veritable apprehension naissent plusieurs motifs, qui, ou tous, ou plusieurs ensemble, ou chascun en particulier, nous peuvent porter à la repentance.

Car nous considerons par fois que Dieu qui est offensé, a estably une punition rigoureuse en enfer pour les pecheurs, et qu'il les privera du paradis preparé aux gens de bien. Or comme le desir du paradis est extremement honorable, aussi la crainte de le perdre est grandement prisable, et non seulement cela; mais le desir du paradis estant fort estimable, la crainte de son contraire qui est l'enfer, est bonne et louable. Hé! qui ne craindroit une si grande perte et une si grande peine? Et ceste double crainte, dont l'une est servile, et l'autre mer-

(1) Matth. IV. 17.

cenaire, nous porte grandement à nous repentir des pechez par lesquels nous les avons encourues. Et à cet effect en la sacrée parole, ceste crainte nous est cent fois et cent fois intimée. D'autresfois nous considerons la laideur et la malice du peché, selon que la foy nous l'enseigne, comme par exemple, que par iceluy la ressemblance et image de Dieu que nous avons est barbouillée et defigurée, la dignité de nostre esprit deshonorée; que nous sommes rendus semblables aux bestes insensées; que nous avons violé nostre devoir envers le Createur du monde, et perdu le bien de la societé des anges, pour nous associer et assujettir au diable, nous rendant esclave de nos passions, et renversant l'ordre de la raison, offensant nos bons anges à qui nous sommes tant obligez.

Quelquefois encore nous sommes provoquez à penitence par la beauté de la vertu qui nous donne autant de biens, que le peché nous cause de maux; et de plus nous y sommes maintefois excitez par l'exemple des Saincts : car qui eust jamais peu voir les exercices de l'incomparable penitence de Magdeleine, de Marie Egyptiaque, ou des penitens du monastere surnommé Prison, dont S. Jean Clymacus a fait la description, sans estre esmeu à se repentir de ses pechez, puisque la seule lecture de l'histoire y provoque ceux qui ne sont pas du tout hebêtez?

CHAPITRE XIX.

Que la penitence sans amour est imparfaite.

Or tous ces motifs nous sont enseignez par la foy et religion chrestienne; et partant la penitence qui en provient, est grandement louable, quoyqu'imparfaite. Elle est à la verité louable; car ny la saincte Escriture, ny l'Eglise ne nous exciteroient pas par tels motifs, si la penitence qui en provient n'estoit bonne: et on void manifestement que c'est chose grandement raisonnable de se repentir du peché pour ces considerations, ains qu'il est impossible de ne se repentir pas à qui les considere attentivement. Mais pourtant c'est une penitence certes imparfaite, d'autant que l'amour divin n'y entre encore point. Hé! ne voyez-vous pas, Theotime, que toutes ces repentances se font pour l'interest de nostre ame, de sa felicité, de sa beauté interieure, de son honneur, de sa dignité, et en un mot, pour l'amour de nous-mesmes, mais amour neantmoins legitime, juste et bien reglé.

Et prenez garde que je ne dis pas que ces repentances rejettent l'amour de Dieu, mais je dis seulement qu'elles ne le comprennent pas: elles ne le repoussent pas, mais elles ne le contiennent pas: elles ne sont pas contre luy, mais elles sont encore sans luy; il n'en est pas forclos, mais il n'y est pas non plus enclos. La volonté qui embrasse le bien simplement, est fort bonne; mais si elle l'embrasse en rejettant le mieux, elle est certes desreglée, non

Digitized by Google

pas acceptant l'un, mais en repoussant l'autre. Ainsi le vœu de donner aujourd'huy l'aumosne est bon, mais le vœu de ne la donner qu'aujourd'huy seroit mauvais; parce qu'il forclorroit le mieux, qui est de la donner aujourd'huy et demain, et tousjours quand on pourra. C'est bien fait certes, et cela ne se peut nier, de se repentir de ses pechez pour eviter la peine de l'enfer, et obtenir le paradis: mais qui prendroit resolution de ne se vouloir jamais repentir pour aucun autre subject, il forclorroit volontairement le mieux, qui est de se repentir pour l'amour de Dieu, et commettroit un grand peché. Et qui seroit le pere qui ne trouvast mauvais que son fils le voulust voirement servir, mais non jamais avec amour ou par amour?

Le commencement des choses bonnes est bon; le progrez est meilleur; et la fin est tres-bonne. Toutefois le commencement est bon en qualité de commencement, et le progrez en qualité de progrez; mais de vouloir finir l'œuvre par le commencement, ou au progrez, c'est renverser l'ordre. L'enfance est bonne; mais si on ne vouloit jamais estre qu'enfant, cela seroit mauvais: car « (1) l'enfant de cent ans est mesprisé. » De commencer d'apprendre, cela est fort louable; mais qui commenceroit en intention de ne jamais se perfectionner, il feroit contre toute raison. La crainte et les autres motifs de repentance, dont nous avons parlé, sont bons pour le commencement de la sagesse chrestienne qui con-

(1) Isa. LXV. 20.

siste en la penitence: mais qui voudroit, de propos deliberé, ne point parvenir à l'amour, qui est la perfection de la penitence, il offenseroit grandement celuy qui a tout destiné à son amour, comme à la fin de toutes choses.

Conclusion. La repentance qui forclost l'amour de Dieu, est infernale, pareille à celle des damnez. La repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoyqu'elle soit encore sans iceluy, est une bonne et desirable repentance, mais imparfaite, et qui ne peut nous donner le salut, jusques à ce qu'elle ait atteint à l'amour, et qu'elle se soit meslée avec iceluy. Si que, comme le grand apostre a dit, (1) que s'il donnoit son corps à brusler, et tous ses biens aux pauvres, sans avoir la charité, cela luy seroit inutile; aussi pouvons-nous dire en verité, que quand nostre penitence seroit si grande, que sa douleur fist fondre nos yeux en larmes, et fendre nos cœurs de regret, si nous n'avons pas le sainct amour de Dieu, tout cela ne nous serviroit de rien pour la vie eternelle.

CHAPITRE XX.

Comme le meslange d'amour et de douleur se fait en la contrition.

La nature, que je sçache, ne convertit jamais le feu en eau, quoyque plusieurs eaux se convertissent en feu. Mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle. Car ainsi qu'il est escrit au livre des Machabées, (2) lorsque les enfans d'Israël furent conduits en

(1) I. ad Cor. XIII. 3. — (2) II. Mach. I.

Digitized by Google

Babylone, du temps de Sedecias, les prestres, par l'advis de Hieremie, cacherent le feu sacré en une vallée dans un puits sec; et au retour les enfans de ceux qui avoient ainsi caché le feu, l'allerent chercher, selon ce que leurs peres leur avoient enseigné, et ils le trouverent converty en une eau fort espaisse, laquelle estant tirée par eux et respandue sur les sacrifices, selon que Nehemias l'ordonnoit, soudain que les rayons du soleil l'eurent touchée, elle fut convertie en un grand feu.

Theotime, parmy les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de nostre cœur le feu sacré de son amour: puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles par un second changement se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Aussi la celebre amante repentie aima premierement son Sauveur; et cet amour se convertit en pleurs, et ces pleurs en un amour excellent; (1) dont Nostre-Seigneur dit que plusieurs pechez luy estoient remis, parce qu'elle avoit beaucoup aimé. Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau, que presque par-tout on appelle *eau-de-vie*, laquelle conçoit et nourrit si aisement le feu, que pour cela on la nomme aussi en plusieurs endroits *ardente*: de mesme la consideration amoureuse de la bonté, laquelle estant souverainement aimable a esté offensée par le peché, produit l'eau de la saincte penitence; puis de cette eau provient reciproquement le

(1) Luc. VII. 47.

feu de l'amour divin, dont on la peut proprement appeller *eau-de-vie* et *ardente*. Elle est certes une *eau* en sa substance; car la penitence n'est autre chose qu'un vray desplaisir, une reelle douleur et repentance: mais elle est neantmoins *ardente*, parce qu'elle contient la vertu et proprieté de l'amour, comme provenue d'un motif amoureux, et par ceste proprieté elle donne la vie de la grace. C'est pourquoy la parfaicte penitence a deux effects differens: car, en vertu de sa douleur et detestation, elle nous separe du peché et de la creature, à laquelle la delectation nous avoit attachez; mais en vertu du motif de l'amour d'où elle prend son origine, elle nous reconcilie et reunit à nostre Dieu, duquel nous nous estions separez par le mespris: si qu'à mesme temps qu'elle nous retire du peché en qualité de repentance, elle nous rejoint à Dieu en qualité d'amour.

Mais je ne veux pas dire neantmoins que l'amour parfait de Dieu, par lequel on l'aime sur toutes choses, precede tousjours cette repentance, ni que cette repentance precede tousjours cet amour. Car encore que cela se passe ainsi maintefois, si est-ce que d'autres fois aussi, à mesme tems que l'amour divin naist dedans nos cœurs, la penitence naist dedans l'amour, et plusieurs fois la penitence venant en nos esprits, l'amour vient en la penitence. (1) Et comme lorsqu'Esaü sortit du ventre de sa mere, Jacob son jumeau l'empoigna par le pied, afin que non seulement leurs naissances s'entresuivissent, mais aussi

(1) Genes. XXV. 29.

Digitized by Google

s'entretinssent et fussent entreliées l'une à l'autre; de mesme le repentir rude et aspre à cause de sa douleur naist le premier, comme un autre Esaü; et l'amour doux et gracieux, comme Jacob, le tient par le pied, et s'attache tellement à luy, qu'ils n'ont qu'une seule origine; puisque la fin de la naissance du repentir est le commencement de celle du parfait amour. Or comme Esaü parut le premier, aussi le repentir se fait ordinairement voir avant l'amour: mais l'amour, comme un autre Jacob, quoyqu'il soit le puisné, assujettit par après le repentir, le convertissant en consolation.

Voyez, je vous prie, Theotime, la bien-aimée Magdeleine, comme elle pleure d'amour: « (1) On « a enlevé mon Seigneur, dit-elle toute fondue en « larmes, et ne scay où on l'a mis; » mais l'ayant trouvé par les souspirs et les pleurs, elle le tient et possede par amour. L'amour imparfaict le desire et le requiert; la penitence le cherche et le trouve, l'amour parfait le tient et le serre, ainsi qu'on dit des rubis d'Æthiopie, qui ont naturellement leur feu fort blafastre; mais estant mis dans le vinaigre, il esclatte et jette son brillement fort clair. Car l'amour qui precede le repentir, est pour l'ordinaire imparfait; mais estant detrempé dans l'aigreur de la penitence, il se renforce et devient amour excellent.

Il arrive mesme par fois que la repentance, quoyque parfaicte, ne contient pas en soy la propre action de l'amour, ains seulement la vertu et pro-

(1) Joan. XX. 13.

prieté d'iceluy. Mais, ce me direz-vous, qu'elle vertu ou proprieté de l'amour peut avoir la repentance, si elle n'a pas l'action? Theotime, le motif de la parfaicte repentance, c'est la bonté de Dieu, laquelle il nous desplaist d'avoir offensée. Or ce motif n'est motif sinon parce qu'il esmeut et donne le mouvement : mais le mouvement que la bonté divine donne au cœur qui la considere, ne peut estre que le mouvement d'amour, c'est-à-dire, d'union. C'est pourquoy la vraye repentance, bien qu'il ne soit pas advis, et qu'on ne voye pas la propre action de l'amour, reçoit neantmoins tousjours le mouvement de l'amour et la qualité unissante d'iceluy, par laquelle elle nous reunit et rejoint à la divine bonté. Dictes-moy, de grace : c'est la proprieté de l'aymant de tirer à soy le fer, et de se joindre à luy : mais ne voyons-nous pas que le fer touché de l'aymant, sans avoir ni l'aymant, ni sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante, ne laisse pas de tirer et s'unir à un autre fer? Ainsi la parfaicte repentance touchée du motif de l'amour, sans avoir la propre action de l'amour, ne laisse pas d'en avoir la vertu et la qualité, c'est-à-dire, le mouvement d'union, pour rejoindre et reunir nos cœurs à la volonté divine. Mais quelle difference y a-t-il, me repliquerez-vous, entre ce mouvement unissant de la penitence et l'action propre de l'amour? Theotime, l'action de l'amour est un mouvement d'union voirement, mais il se fait par complaisance. Or le mouvement d'union

qui est en la penitence, se fait non par voye de complaisance, ains de desplaisir, de repentance, de reparation, de reconciliation. En tant donc que ce mouvement unit, il a la qualité de l'amour; en tant qu'il est amer et douloureux, il a la qualité de la penitence; et en somme, de sa naturelle condition, c'est un vray mouvement de penitence, mais qui a la vertu et qualité unissante de l'amour.

Ainsi le vin theriacal n'est pas appelé theriacal, pour contenir la propre substance de la theriaque; car il n'y en a point du tout: mais on le nomme ainsi, parce que la plante de la vigne ayant esté detrempée en theriaque, les raisins et le vin qui en sont provenus, ont tiré la vertu et l'operation de la theriaque contre toute sorte de venins. Si doncques la penitence, selon l'Escriture, efface le peché, sauve l'ame, la rend agreable à Dieu, et la justifie, qui sont des effects appartenants à l'amour, et qui semblent ne devoir estre attribués qu'à luy; il ne le faut pas trouver estrange: car bien que l'amour ne se trouve pas tousjours luy-mesme en la penitence parfaicte, sa vertu neantmoins et sa proprieté y est tousjours, s'y estant escoulée par le motif amoureux duquel elle provient.

Ni ne faut pas non plus s'estonner que la force de l'amour naisse dedans la repentance avant que l'amour y soit formé, puisque nous voyons que par la reflexion des rayons du soleil battants sur la glace d'un mirouer, la chaleur qui est la vertu et propre qualité du feu, s'augmente petit à petit si fort,

qu'elle commence à brusler avant qu'elle ait bonnement produit le feu, ou au moins avant que nous l'ayons apperceu. Car ainsi le Sainct-Esprit jettant dans nostre entendement la consideration de la grandeur de nos pechez, entant que par iceux nous avons offensé une si souveraine bonté, et nostre volonté recevant la reflexion de cette cognoissance, le repentir croist petit à petit si fort avec une certaine chaleur affective et desir de retourner en grace avec Dieu, qu'enfin ce mouvement arrive à tel signe qu'il brusle et unit avant mesme que l'amour soit du tout formé ; amour qui toutefois, comme un feu sacré, s'allume immediatement en ce poinct-là ; de sorte que la repentance ne parvient jamais à ce signe de brusler et reunir le cœur à Dieu, qui est son extreme perfection, qu'elle ne se trouve toute convertie en feu et flamme d'amour, la fin de l'un servant de commencement de l'autre : ains plustost la fin de la penitence est dans le commencement de l'amour, (1) comme le pied d'Esaü estoit dans la main de Jacob, de telle façon que lorsqu'Esaü achevoit sa naissance, Jacob commençoit la sienne ; la fin de la naissance de l'un estant jointe, liée, et qui plus est, environnée du commencement de la naissance de l'autre : car ainsi le commencement de l'amour parfaict ne suit pas seulement la fin de la penitence ; mais il s'attache, il se lie, et, pour le dire en un mot, ce commencement d'amour se mesle avec la fin de la repentance ; et en ce moment du

(1) Genes. XXV. 25.

meslange, la penitence et contrition merite la vie eternelle.

Or parce que cette repentance amoureuse se practique ordinairement par des eslans ou eslevemens du cœur en Dieu, pareils à ceux des anciens penitens : « (1) Je suis vostre, ô mon Dieu, sauvez-moy ; (2) Ayez « misericorde de moy, ayez-en misericorde ; car mon « ame se confie en vous. (3) Sauvez-moi, Seigneur, « car les eaux submergent mon ame. (4) Faictes-moy « comme un de vos mercenaires. (5) Seigneur, soyez-« moy propice, à moy pauvre pecheur. » Ce n'est pas sans raison que quelques-uns ont dit que l'oraison justifioit ; car l'oraison repentante, ou la repentance suppliante, elevant l'ame à Dieu et la reunissant à sa bonté, obtient sans doute le pardon en vertu du saint amour qui luy donne le mouvement sacré. Et partant nous devons tous avoir force telles oraisons jaculatoires, faictes par maniere de repentance amoureuse et de souhaits requerans nostre reconciliation avec Dieu, afin que par icelles (6) *prononçant* devant le Sauveur nostre *tribulation*, nous respandions nos ames devant et dedans son cœur pitoyable qui les recevra à mercy.

CHAPITRE XXI.

Comme les attraits amoureux de Nostre-Seigneur nous aident et accompagnent jusques à la foy et la charité.

Entre le premier resveil du peché ou de l'incre-

(1) Ps. CXVIII. 94. — (2) Ps. LVI. 7. — (3) Ps. LXVIII. 2. (4) Luc. XV. 19. — (5) Luc. XVIII. 13. — (6) Ps. XLI. 3.

dulité, et la resolution finale que l'on prend de croire parfaictement, il y a souvente fois beaucoup de temps, pendant lequel on peut prier, comme fit S. Pacome, ainsi que nous avons veu; et comme le pere du pauvre lunatique, lequel, au rapport de S. Marc, asseurant qu'il croyoit, c'est-à-dire, qu'il commençoit à croire, cogneut quant et quant qu'il ne croyoit pas assez, dont il s'escria: « (1) Hé! Seigneur, je croy, mais aidez mon incredulité; » comme s'il eust voulu dire : Je ne suis plus dans l'obscurité de la nuict d'infidelité, desja les rayons de vostre foy esclairent sur l'horizon de mon ame; mais néantmoins je ne croy pas encore convenablement, c'est une cognoissance encore toute foible et meslée de tenebres : hélas! Seigneur, secourez-moy. Aussi le grand S. Augustin prononce solennellement cette remarquable parole : Escoute une fois, ô homme! et entens. N'es-tu pas tiré? Prie afin que tu sois tiré : en laquelle son intention n'est pas de parler du premier mouvement que Dieu fait en nous sans nous, lorsqu'il nous excite et esveille du sommeil de peché. Car comme pourrions-nous demander le resveil, puisque personne ne peut prier avant qu'estre esveillé? Mais il parle de la resolution que l'on prend d'estre fidelle : car il estime que croire c'est estre tiré; et partant il admoneste ceux qui ont esté excitez à croire en Dieu, de demander le don de la foy : et personne certes ne pouvoit mieux sçavoir les difficultez qui se passent ordinairement entre le premier

(1) Marc. IX. 23.

mouvement que Dieu faict en nous, et la perfaicte resolution de bien croire, que S. Augustin, qui ayant receu une si grande varieté d'attraits par les paroles du glorieux S. Ambroise, par la conference faicte avec Potitian, et mille autres moyens, ne laissa pas neantmoins d'user de taut de remises, et d'avoir tant de peine à se resoudre : si qu'à luy, de vray, plus qu'à nul autre on eûst peu bien dire ce qu'il dict par après aux autres : Helas ! Augustin, si tu n'es pas tiré, si tu ne crois pas, prie que tu sois tiré et que tu croyes.

Nostre-Seigneur tire les cœurs par les delectations qu'il leur donne, lesquelles font trouver la doctrine celeste douce et agreable : mais avant que cette douceur ayt engagé et lié la volonté par ses amiables liens, pour la tirer à l'acquiescement et consentement parfaict de la foy; comme Dieu ne manque pas d'exercer sa bonté sur nous par ses sainctes inspirations, aussi nostre ennemy ne cesse point de practiquer sa malice par ses tentations. Et cependant nous demeurons en pleine liberté de consentir aux attraits celestes ou de les rejetter : car comme le sacré Concile de Trente a clairement resolu, « (1) si quelqu'un disoit que le franc arbitre « de l'homme estant meu et incité de Dieu qui l'esmeut et l'appelle, afin qu'il se dispose et prepare « pour obtenir la grace de la justification, et qu'il « ne peut n'y consentir point s'il veut; certes un tel « seroit excommunié et reprouvé de l'Eglise. » Que

(1) Concil. Trid. sess. 6. de Justific. Cant. IV.

si nous ne repoussons point la grace du sainct amour, elle se va dilatant par des continuels accroissemens dedans nos ames, jusques à ce qu'elle soyent entierement converties, comme les grands fleuves qui trouvant les plaines ouvertes se respandent et prennent tousjours plus de place.

Que si l'inspiration nous ayant tirez à la foy ne rencontre point de resistance en nous, elle nous tire mesme jusques à la penitence et charité. (1) S. Pierre, comme un apode, relevé par l'inspiration que les yeux de son maistre luy donnerent, se laissant librement mouvoir et porter à ce doux vent du Sainct-Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avoient excité : il lit en iceux, comme au livre de vie, la douce semonce de pardon que la debonnaireté divine luy offre; il en tire un juste motif d'esperance : il sort de la cour, il considere l'horreur de son peché et le deteste, il pleure, il gemit, il prosterne son miserable cœur devant celuy de la misericorde de son Seigneur, il crie mercy pour sa faute, il se resout à une inviolable fidelité, et par ce progrez de mouvemens practiquez à la faveur de la grace qui le conduit, l'assiste et l'aide continuellement, il parvient enfin à la saincte remission de ses pechez; passant ainsi de grace en grace, selon que S. Prosper asseure, que sans la grace on ne court point à la grace.

Ainsi donc, pour conclure ce poinct, l'ame prevenue de la grace, sentant les premiers attraits, et consentant à leur douceur, comme revenant à soy

(1) Luc. XXII. 61.

après une si longue pasmaison, elle commence à souspirer ces paroles : helas! ô mon cher Espoux, mon amy, (1) *tirez-moy*, je vous prie, et me prenez par dessous les bras, car je ne puis autrement aller; mais si vous me tirez, *nous courrons*, vous en m'aidant par l'*odeur des parfums*, et moy correspondant par mon foible consentement, et odorant vos suavitez qui me renforcent et ravigorent toute jusques à ce que le (2) *beaume de vostre nom* sacré, c'est-à-dire, l'onction salutaire de ma justification soit respandue en moy. Voyez-vous, Theotime, elle ne prieroit pas, si elle n'estoit excitée; mais si tost qu'elle l'est et qu'elle sent les attraits, elle prie qu'on la tire; estant tirée, elle court : mais elle ne courroit pas, si les parfums qui l'attirent et par lesquels on la tire, ne luy avivoient le cœur par la force de leur odeur precieuse : et comme elle court plus fort, et qu'elle s'approche de plus près de son celeste Espoux, elle sent tousjours plus delicieusement les suavitez qu'il respand, jusques à ce qu'enfin luymesme s'escoule dedans son cœur par maniere de (3) *beaume respandu*; si qu'elle s'escrie, comme surprise de ce contentement non si tost attendu et inopiné : ô mon Espoux, vous estes (4) *un beaume versé* dans mon sein : ce n'est pas merveille si *les jeunes* ames *vous cherissent*.

En cette façon, tres-cher Theotime, l'inspiration celeste vient à nous et nous previent, excitant nos volontez à l'amour sacré. Que si nous ne la repous-

(1) Cant. Cant. I. 3. — (2) Ibid. II. — (3) Ibid. — (4) Ibid.

sons pas; elle vient avec nous et nous environne, pour nous inciter et pousser tousjours plus avant; et si nous ne l'abandonnons, elle ne nous abandonne point qu'elle ne nous ait rendus au port de la tres-saincte charité, faisant pour nous les trois offices que le grand ange Raphaël fit pour son cher Tobie (1): car elle nous guide en tout nostre voyage de la saincte penitence; elle nous garantit des perils et des assauts du diable, et nous console anime et fortifie en nos difficultez.

CHAPITRE XXII.

Briefve description de la charité.

Voilà donc enfin, mon cher Theotime, comme Dieu par un progrez plein de suavité ineffable conduit l'âme qu'il fait sortir hors de l'Egypte du peché, d'amour en amour, comme de logement en logement, jusques à ce qu'il l'ait fait entrer en la terre de promission, je veux dire en la tres-saincte charité, laquelle, pour le dire en un mot, est une amitié, et non pas un amour interessé. Car par la charité nous aimons Dieu pour l'amour de luymesme, en consideration de sa bonté tres-souverainement aimable : mais ceste amitié est une vraye amitié; car elle est reciproque, Dieu ayant aimé eternellement, quiconque l'a aimé, l'aime, ou l'aimera temporellement. Elle est declarée et recognue mutuellement, attendu que Dieu ne peut ignorer l'amour que nous avons pour luy, puisque luy-mes-

(1) Tob. X.

Digitized by Google

me nous le donne; ny nous aussi ne pouvons ignorer celuy qu'il a pour nous, puisqu'il l'a tant publié, et que nous recognoissons tout ce que nous avons de bon, comme veritables effects de sa bien-vueillance; et enfin nous sommes en perpetuelle communication avec luy qui ne cesse de parler à nos cœurs par inspirations, attraits et mouvemens sacrez. Il ne cesse de nous faire du bien et rendre toutes sortes de tesmoignage de sa tres-saincte affection, nous ayant ouvertement revelé tous ses secrets comme à ses amis confidens. Et pour comble de son sainct amoureux commerce avec nous, il s'est rendu nostre propre viande au tres-sainct sacrement de l'eucharistie. Et quant à nous, nous traitons avec luy à toutes heures quand il nous plaist, par la tres-saincte oraison, ayant toute nostre vie, nostre mouvement et nostre estre, non seulement avec luy, mais en luy et par luy.

Or ceste amitié n'est pas une simple amitié, mais amitié de dilection, par laquelle nous faisons election de Dieu pour l'aimer d'amour particulier. « (1) Il est choisi, dit l'Espouse sacrée, entre mille. » Elle dit *entre mille*, mais elle veut dire, entre tous. C'est pourquoy cette dilection n'est pas dilection de simple excellence, ains une dilection incomparable; car la charité aime Dieu par une estime et preference de sa bonté si haute et relevée au-dessus de toute autre estime, que les autres amours, ou ne sont pas vrays amours en comparaison de cestuy-cy, ou

(1) Cant. Cant. V. 10.

s'ils sont vrays amours, cestuy-cy est infiniment plus qu'amour. Et partant, Theotime, ce n'est pas un amour que les forces de la nature ni humaine, ny angelique puissent produire, ains « (1) le Sainct-Es-« prit le donne et le respand en nos cœurs »; et comme nos ames qui donnent la vie à nos corps, n'ont pas leur origine de nos corps, mais sont mises dans nos corps par la providence naturelle de Dieu; ainsi la charité qui donne la vie à nos cœurs, n'est pas extraite de nos cœurs, mais elle y est versée comme une celeste liqueur par la providence surnaturelle de sa divine Majesté.

Nous l'appellons donc amitié surnaturelle pour cela; et de plus encore, parcequ'elle regarde Dieu et tend à luy, non selon la science naturelle que nous avons de sa bonté, mais selon la cognoissance surnaturelle de la foy. C'est pourquoy avec la foy et l'esperance elle fait sa residence en la poincte et cime de l'esprit, et comme une reyne de Majesté elle est assise dans la volonté comme en son throsne, d'où elle respand sur toute l'ame ses suavitez et douceurs, la rendant par ce moyen toute belle, agreable et aimable à la divine bonté : de sorte que si l'ame est un royaume duquel le Sainct-Esprit soit le roy, la charité est la « (2) Reyne seante à sa dextre « en robbe d'or recamée de belles varietez. » Si l'ame est une reyne espouse du grand Roy celeste, la charité est sa couronne qui embellit royalement sa teste. Mais si l'ame avec son corps est un petit monde, la

(1) Rom. V, 5. — (2) Ps. XLIV. 10.

charité est le soleil qui orne tout, eschauffe tout et vivifie tout.

La charité donc est un amour d'amitié, une amitié de dilection, une dilection de preference, mais de preference incomparable, souveraine et surnaturelle; laquelle est comme un soleil en toute l'ame pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultez spirituelles pour les perfectionner, en toutes les puissances pour les moderer, mais en la volonté, comme en son siege, pour y resider et luy faire cherir et aimer son Dieu sur toutes choses. O que bien-heureux est l'Esprit dans lequel cette saincte dilection est respandue, puisque « (1) tous biens « luy arrivent pareillement avec icelle. »

(1) Sap. VII. 11.

FIN DU SECOND LIVRE.

Digitized by Google

LIVRE TROISIESME.

Du progrez et perfection de l'amour.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'amour sacré peut estre augmenté de plus en plus en un chascun de nous.

Le sacré concile de Trente nous assure que les amis de Dieu, « (1) allant de vertu en vertu, » sont renouvellez de jour en jour; c'est-à-dire, croissent par bonnes œuvres en la justice qu'ils ont receue par la grace divine, et sont de plus en plus justifiez, selon ces celestes advertissemens : « (2) Qui est juste, qu'il « soit de rechef justifié; et qui est sainct, qu'il soit « encore plus santifié. » « (3) Ne doute point d'estre « justifié jusques à la mort. » « (4) Le sentier des « justes s'avance, et croist comme une lumiere res- « plendissante jusques au jour parfait. » « (5) Faisant « la verité avec charité, croissons en tout en celuy « qui est le chef, à sçavoir Jesus-Christ. » Et enfin, « (6) Je vous prie, que vostre charité croisse de plus « en plus »; qui sont toutes paroles sacrées selon David, S. Jean, l'Ecclesiastique et S. Paul.

Je n'ay jamais sceu qu'il se trouvast aucun animal qui n'eust point de bornes et limites en sa croi-

(1) Ps. LXXXIII. 8. — (2) Apoc. XXII. 11. — (3) Eccli. XVIII. 22.
(4) Prov. IV. 18. — (5) Ephes. IV. 15. — (6) Philip. I. 9.

sance sinon le crocodile, qui estant extremement petit en son commencement, ne cesse jamais de croistre tandis qu'il est en vie; en quoy il represente esgalement et les bons et les mauvais. « (1) Car l'outrecuidence de ceux qui haïssent Dieu monte tousjours », dit le grand roy David, et « (2) les bons « croissent comme l'aube du jour », de splendeur en splendeur; et de demeurer en un estat de consistance longuement il est impossible. Qui ne gaigne, perd en ce trafic; qui ne « (3) monte, descend en cette « eschelle »; qui n'est vainqueur, est vaincu en ce combat. Nous vivons entre les hazards des batailles que nos ennemis nous livrent : si nous ne resistons, nous perissons; et nous ne pouvons resister sans surmonter, ny surmonter sans victoire. Car, comme dit le glorieux S. Bernard, il est escrit tres-specialement de l'homme, que « (4) jamais il n'est en un « mesme estat », il faut ou qu'il avance ou qu'il retourne en arriere. « (5) Tous courent, mais un seul « emporte le prix : courez, en sorte que vous l'obteniez. Qui est le prix sinon Jesus-Christ? et comme le pourrez-vous apprehender, si vous ne le « suivez? Que si vous le suivez, vous irez et courrez « tousjours : car il ne s'arresta jamais, ains continua « la course de son amour, et (6) obeissance jusques « à la mort, et la mort de la croix. »

Allez donc, dit S. Bernard, allez, dis-je, avec luy :

(1) Ps. LXXIII. 23. — (2) Prov. IV. 18. — (3) Genes. XXVIII. 1
(4) Ep. 253. ad Garinum. Job. XIV. 2. — (5) I. ad Cor. IX. 24.
(6) Philip. II. 8.

allez, mon cher Theotime, et n'ayez point d'autres bornes que celles de vostre vie; et tandis qu'elle durera, courez après ce Sauveur : mais courez ardemment et vistement; car de quoy vous servira de le suivre, si vous n'estes si heureux que de l'acconsuivre? Escoutons le prophete : « (1) J'ay incliné mon « cœur à faire vos justifications eternellement. » Il ne dit pas qu'il les gardera pour un temps, mais pour jamais : et parce qu'il veut eternellement bien faire, il aura un eternel salaire. « (2) Bienheureux « sont ceux qui sont purs en la voye, qui marchent « en la loy du Seigneur. » Malheureux sont ceux qui sont souillez, qui ne marchent point en la loy du Seigneur. Il n'appartient qu'à Sathan de dire qu'il sera « (3) assis sur les flancs d'Aquilon. » Detestable, tu seras assis! Hé! ne cognois-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas faict pour s'asseoir, mais pour marcher? Et il est tellement faict pour marcher, que marcher s'appelle cheminer. Et Dieu parlant à l'un de ses plus grands amis : « (4) Marche, luy dit-il, devant moy, et sois parfaict. »

La vraye vertu n'a point de limites; elle va tousjours outre : mais sur-tout la saincte charité, qui est la vertu des vertus, et laquelle ayant un object infini, seroit capable de devenir infinie, si elle rencontroit un cœur capable de l'infinité; rien n'empeschant cet amour d'estre infini, que la condition de la volonté qui le reçoit et qui doit agir par iceluy;

(1) Ps. CXVIII. 112. — (2) Ibid. I. — (3) Isa. XIV. 13.
(4) Genes. XVII. 1.

condition à raison de laquelle, comme jamais personne ne verra Dieu autant qu'il est visible, aussi oncques nul ne le peut aimer autant qu'il est aimable. Le cœur qui pourroit aimer Dieu d'un amour esgal à la divine bonté, auroit une volonté infiniment bonne; et cela ne peut estre qu'en Dieu seul. La charité donc entre nous peut estre perfectionnée jusques à l'infini, mais exclusivement; c'est-à-dire, la charité peut estre rendue de plus en plus et tousjours plus excellente, mais non pas que jamais elle puisse estre infinie. L'esprit de Dieu peut eslever le nostre et l'appliquer à toutes les actions surnaturelles qu'il luy plaist, tandis qu'elles ne sont pas infinies; d'autant, qu'entre les choses petites et les grandes, pour excessives qu'elles soient, il y a tousjours quelque sorte de proportion, pourveu que l'excès des excessives ne soit pas infini : mais entre le fini et l'infini il n'y a nulle proportion; et pour y en mettre, il faudroit ou relever le fini et le rendre infini, ou ravaler l'infini et le rendre fini; ce qui ne peut estre.

De sorte que la charité mesme qui est en nostre Redempteur entant qu'il est homme, quoyqu'elle soit grande, au-dessus de tout ce que les anges et les hommes peuvent comprendre; si est-ce qu'elle n'est pas infinie en son estre et d'elle-mesme, ains seulement en l'estime de sa dignité et de son merite; parce qu'elle est la charité d'une personne d'infinie excellence, c'est-à-dire, d'une personne divine, qui est le Fils eternel du Pere tout-puissant.

Cependant c'est une faveur extresme pour nos ames qu'elles puissent croistre sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu, tandis qu'elles sont en cette vie caduque.

(1) Montant à la vie eternelle
De vertu en vertu nouvelle.

CHAPITRE II.

Combien Nostre-Seigneur a rendu aisé l'accroissement de l'amour.

Voyez-vous, Theotime, ce (2) *verre d'eau* ou ce petit morceau de pain qu'une saincte ame donne au pauvre pour Dieu : c'est peu de fait certes et chose presque indigne de consideration selon le jugement humain; Dieu neantmoins le recompense, et tout soudain donne pour cela quelque accroissement de charité. Les (3) *poils de chevre* presentez anciennement au tabernacle estoient bien receus, et tenoient lieu entre les sainctes offrandes; et les petites actions qui procedent de la charité, sont agreables à Dieu, et ont leur place entre les merites. Car, comme en l'Arabie heureuse, non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage; ainsi en l'ame charitable non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besongnes se ressentent de la vertu du sainct

(1) Ps. LXXXIII. 8. — (2) Matth. X. 42. — (3) Exod. XXXV. 23.

amour, et sont en bonne odeur devant la Majesté divine, qui à leur consideration augmente la saincte charité. Or je dis que Dieu fait cela, parce que la charité ne produit pas ses accroissemens comme un arbre qui pousse ses rameaux et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres : ains, comme la foy, l'esperance et la charité sont des vertus qui ont leur origine de la bonté divine, aussi en tirent-elles leur augmentation et perfection ; à guise des avettes, lesquelles estant extraictes du miel, prennent aussi leur nourriture d'iceluy.

Par quoy tout ainsi que les perles prennent non-seulement leur naissance, mais aussi leur aliment de la rosée, les meres-perles ouvrant pour cet effect leurs escailles du costé du ciel comme pour mendier les gouttes que la fraischeur de l'air fait escouler à l'aube du jour : de mesme ayans receu la foy, l'esperance et la charité de la bonté celeste, nous devons tousjours retourner nos cœurs et les tenir tendus de ce costé-là, pour en impetrer la continuation et l'accroissement des mesmes vertus. « (1) O Seigneur, « nous fait dire la saincte Eglise nostre mere, don- « nez-nous l'augmentation de la foy, de l'esperance « et de la charité ; » et c'est à l'imitation de ceux qui disoient au Sauveur : « (2) Seigneur, accroissez la foy « en nous ; » et selon l'advis de S. Paul, qui asseure que « (3) Dieu seul est puissant de faire abonder en « nous toute grace ».

(1) Oratio Dom. XIII. post Pentec. — (2) Luc. XVII. 5.
(3) II. ad. Cor. IX. 8.

C'est donc Dieu qui fait cest accroissement en consideration de l'emploite que nous faisons de sa grace, selon qu'il est escrit : « (1) A celuy qui a, » c'est-à-dire, qui employe bien les faveurs receues, « on luy en donnera davantage, et il abondera. » Ainsi se practique l'exhortation du Sauveur : « (2) Amassez « des thresors au ciel », comme s'il disoit : Adjoustez tousjours de nouvelles bonnes œuvres aux precedentes; car ce sont les pieces desquelles vos thresors doivent estre composez, le jeusne, l'oraison, l'aumosne. Or, comme au thresor du temple, « (3) les « deux petites pittes de la pauvre vefve » furent estimées; et qu'en effet, par l'addition des petites pieces, les thresors s'aggrandissent, et leur valeur s'augmente d'autant; ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoyque faictes un peu laschement, et non selon toute l'estenduë des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'estre agreables à Dieu, et d'avoir leur valeur auprès de luy : de sorte qu'encore que d'elles-mesmes elles ne puissent pas causer aucun accroissement à l'amour precedent, estant de moindre vigueur que luy; la providence divine toutefois qui en tient compte et par sa bonté en fait estat, les recompense soudain de l'accroissement de la charité pour le present, et de l'assignation d'une plus grande gloire au ciel pour l'advenir.

Theotime, les abeilles font le miel delicieux qui est leur ouvrage de haut prix; mais la cire qu'elles font aussi, ne laisse pas pour cela de valoir quelque

(1) Matth. XIII. 12. — (2) Ibid. VI. 20. — (3) Luc. XXI. 2.

Digitized by Google

chose, et de rendre leur travail recommandable. Le cœur amoureux doit tascher de produire ses œuvres avec grande ferveur et de haute estime, afin d'augmenter puissamment sa charité : mais si toutefois il en produit de moindres, il n'en perdra point la recompense; car Dieu luy en sçaura gré, c'est-à-dire, l'en aimera tousjours un peu plus. Or jamais Dieu n'aime davantage une ame qui a de la charité, qu'il ne luy en donne aussi davantage, nostre amour envers luy estant le propre et particulier effect de son amour envers nous.

A mesure que nous regardons plus vivement nostre ressemblance qui paroist en un mirouer, elle nous regarde aussi plus attentivement; et à mesure que Dieu jette plus amoureusement ses doux yeux sur nostre ame qui est faicte à son image et semblance, nostre ame reciproquement regarde sa divine bonté plus attentivement et ardemment, correspondant selon sa petitesse à tous les accroissemens que ceste souveraine douceur fait de son divin amour envers elle. Certes le sacré concile de Trente parle ainsi : « Si quelqu'un dit que la justice receue « n'est pas conservée, et que mesme elle n'est pas aug- « mentée devant Dieu par bonnes œuvres, mais que les « œuvres sont seulement fruits et signes de la justi- « fication acquise, et non pas cause de l'augmenter, « anathesme. » Voyez-vous, Theotime? la justification qui se fait par la charité est augmentée par les bonnes œuvres, et ce qu'il faut remarquer, c'est par les bonnes œuvres sans exception : car, comme dit

excellemment S. Bernard sur un autre sujet, rien n'est excepté, où rien n'est distingué. Ce concile parle des bonnes œuvres indistinctement et sans reserve; nous donnant à cognoistre que non seulement les grandes et ferventes, ainsi aussi les petites et foibles, font augmenter la saincte charité; mais les grandes grandement, et les petites beaucoup moins.

Tel est l'amour que Dieu porte à nos ames, tel le desir de nous faire croistre en celuy que nous luy devons porter. Sa divine suavité nous rend toutes choses utiles; elle prend tout à nostre advantage; elle fait valoir à nostre profit toutes nos besognes, pour basses et debiles qu'elles soient.

Au commerce des vertus morales, les petites œuvres ne donnent point d'accroissement à la vertu de laquelle elles procedent; ains, si elles sont bien petites, elles l'affoiblissent. Car une grande liberalité perit quand elle s'amuse à donner des choses de peu; et de liberalité elle devient chicheté. Mais au trafic des vertus qui viennent de la misericorde divine, et sur-tout de la charité, toutes œuvres donnent accroissement. Or ce n'est pas merveille si l'amour sacré, comme roy des vertus, n'a rien, ou petit ou grand, qui ne soit aimable; puisque le baume, prince des arbres aromatiques, n'a ni escorce, ni fueille, qui ne soit odorante. Et que pourroit produire l'amour, qui ne fust digne d'amour et ne tendist à l'amour.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Comme l'ame estant en charité, fait progrez en icelle.

Employons une parabole, Theotime, puisque cette methode a esté si agreable au souverain Maistre de l'amour que nous enseignons. Un grand et brave roy ayant espousé une très aimable jeune princesse, et l'ayant un jour menée en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus à souhait, après quelques discours il la vid tomber pasmée devant luy par un accident inopiné. Helas! cela l'estonna extremement, et le fit presque tomber luy-mesme à cœur failly de l'autre costé; car il l'aimoit plus que sa propre vie. Neantmoins le mesme amour qui luy donna ce grand assaut de douleur, luy donna quant et quant la force de le soustenir; et il le mit en action pour, avec une promptitude nompareille, remedier au mal de la chere compagne de sa vie : si qu'ouvrant de vitesse un buffet qui estoit là, il prend une eau cordiale infiniment precieuse, il ouvre de force les levres et les dents serrées de cette bien-aimée princesse, et, faisant couler dans sa bouche cette precieuse liqueur, il la fit enfin revenir à soy et reprendre sentiment; puis il la releve doucement, et à force de remede il la ravigore et ravive en telle sorte, qu'elle commença à se lever sur pied et se promener tout bellement avec luy, mais non pas toutefois sans son aide; car il l'alloit relevant et soustenant par dessous le bras jusques à ce qu'enfin il luy mit un epithesme de si grande vertu et si precieux sur le cœur,

Digitized by Google

que lors se sentant tout-à-fait remise en sa premiere santé, elle marchoit toute seule d'elle-mesme; son cher espoux ne la soustenant plus si fort, ains seulement luy tenant doucement sa main droite entre les siennes, et son bras droit replié sur le sien et sur sa poictrine, il l'alloit ainsi entretenant et luy faisant en cela quatre offices fort agreables. Car 1. il luy tesmoignoit son cœur amoureusement soigneux d'elle. 2. Il l'alloit tousjours un peu soulageant. 3. Si quelque ressentiment de la defaillance passée luy fût revenu, il l'eust soustenue. 4. Si elle eust rencontré quelque pas ou quelque endroit raboteux et malaisé, il l'eust retenue et appuyée; et ès montées, ou quand elle vouloit aller un peu viste, il la sousleyoit et supportoit puissamment. Il se tint donc avec ce soin cordial auprès d'elle jusques à la nuict, qu'il voulut encore l'assister quand on la mit dans son lict royal.

L'ame est espouse de Nostre-Seigneur, quand elle est juste; et parce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soit en charité, elle n'est point aussi espouse qu'elle ne soit menée dedans le cabinet de ces delicieux parfums, desquels il est parlé ès cantiques. Or quand l'ame qui a cest honneur, commet le peché, elle tombe pasmée d'une defaillance spirituelle; et cest accident est à la verité bien inopiné: car qui pourroit jamais penser qu'une creature voulust quitter son Createur et souverain bien pour des choses si legeres comme sont les amorces du peché? Certes le ciel s'en estonne; et si Dieu estoit subject aux passions, il tomberoit à cœur

failly pour ce malheur, comme lorsqu'il fut mortel, il expira sur la croix pour nous en racheter. Mais puisqu'il n'est plus requis qu'il employe son amour à mourir pour nous; quand il void l'ame ainsi precipitée en l'iniquité, il accourt pour l'ordinaire à son aide, et d'une misericorde nompareille entr'ouvre la porte du cœur par des eslans et remors de conscience, qui procedent de plusieurs clartez et apprehensions qu'il a jettées dedans nos esprits avec des mouvemens salutaires, par le moyen desquels, comme par des eaux odorantes et vitales, il fait revenir l'ame à soy et la remet en des bons sentimens. Et tout cela, mon Theotime, Dieu le fait en nous sans nous par sa bonté toute aimable qui nous previent de sa douceur. Car comme nostre espouse pasmée fut demeurée morte en sa pasmoison sans le secours du roy, aussi l'ame demeureroit perdue dans son peché, si Dieu ne la prevenoit. Que si l'ame estant ainsi excitée adjouste son consentement au sentiment de la grace, secondant l'inspiration qui l'a prevenue, et recevant les secours et remedes requis que Dieu luy a preparez; il la ravigorera et la conduira par divers mouvemens de foy, d'esperance et de penitence, jusques à ce qu'elle soit tout à fait remise en la vraye santé spirituelle, qui n'est autre chose que la charité. Or tandis qu'il la fait ainsi passer entre les vertus par lesquelles il la dispose à ce sainct amour, il ne la conduit pas seulement, mais il la soustient de telle façon que comme elle de son costé marche tant qu'elle peut, aussi luy pour sa part

la porte et la va soustenant; et ne sçauroit-on bonnement dire si elle va ou si elle est portée : car elle n'est pas tellement portée qu'elle n'aille, et va toutefois tellement, que si elle n'estoit pas portée, elle ne pourroit pas aller. Si que, pour parler à l'apostolique, elle doit dire : Je marche, « (1) non pas moy seule, ains « la grace de Dieu avec moy. »

Mais l'ame estant remise tout-à-fait en sa santé par l'excellent epithesme de la charité que le Sainct-Esprit met sur le cœur; alors elle peut aller et se soustenir sur ses pieds d'elle-mesme, en vertu neantmoins de cette santé et de l'epithesme sacré du sainct amour. C'est pourquoy encore qu'elle puisse aller d'elle-mesme, elle en doit toute la gloire à son Dieu qui luy a donné une santé si vigoureuse et si forte. Car soit que le Sainct-Esprit nous fortifie par les mouvemens qu'il imprime en nos cœurs, ou qu'il nous soustienne par la charité qu'il y respand, soit qu'il nous secoure par maniere d'assistance en nous relevant et portant, ou qu'il renforce nos cœurs, versant en iceux l'amour ravigorant et vivifiant, c'est tousjours en luy et par luy que nous vivons, que nous marchons, et que nous operons.

Neantmoins bien que moyennant la charité respandue dans nos cœurs nous puissions marcher en la presence de Dieu, et faire progrès en la voye de salut; si est-ce que la bonté divine assiste l'ame à laquelle il a donné son amour, le tenant continuellement de sa saincte main. Car ainsi 1. il fait mieux

(1) I. ad. Cor. XV. 10.

paroistre la douceur de son amour envers elle. 2. Il la va tousjours animant de plus en plus. 3. Il la soulage contre les inclinations depravées et les mauvaises habitudes contractées par les pechez passez. 4. Et enfin la maintient et deffend contre les tentations.

Ne voyons-nous pas, Theotime, que souvent les hommes sains et robustes ont besoin qu'on les provoque à bien employer leur force et leur pouvoir, et que, par maniere de dire, on les conduise à l'œuvre par la main. Ainsi Dieu nous ayant donné sa charité, et par icelle la force et le moyen de gagner pays au chemin de la perfection, son amour neantmoins ne luy permet pas de nous laisser aller ainsi seuls; ains il le fait mettre en chemin avec nous, il le presse de nous presser, et sollicite son cœur de solliciter et pousser le nostre à bien employer la saincte charité qu'il nous a donnée; repliquant souvent par ses inspirations les advertissemens que S. Paul nous fait : « (1) Voyez de ne point recevoir « la grace celeste en vain. » « (2) Tandis que vous « avez le temps, faictes tout le bien que vous pour- « rez. » « (3) Courez en sorte, que vous emportiez le « prix. » Si que nous nous devons imaginer souvent qu'il repete aux aureilles de nos cœurs les paroles qu'il disoit au bon pere Abraham : « (4) Marche de- « vant moy, et soit parfaict. »

Sur-tout l'assistance speciale de Dieu est requise

(1) II. ad Cor. VI. 1. — (2) Galat. VI. 10.
(3) I. ad Cor. IX. 24. — (4) Genes. XVII. 1.

à l'ame qui a le sainct amour ès entreprises signalées et extraordinaires : car bien que la charité, pour petite qu'elle soit, nous donne assez d'inclination, et, comme je pense, une force suffisante pour faire les œuvres necessaires au salut; si est-ce neantmoins que, pour aspirer et entreprendre des actions excellentes et extraordinaires, nos cœurs ont besoin d'estre poussez et rehaussez par la main et le mouvement de ce grand amoureux celeste; comme la princesse de nostre parabole, laquelle, quoyque bien remise en santé, ne pouvoit faire des montées, ny aller bien viste, que son cher Espoux ne la relevast et soustinst fortement. Ainsi S. Antoine et S. Simeon Stylite estoient en la grace et charité de Dieu, quand ils firent dessein d'une vie si relevée; comme aussi la bienheureuse mere Therese, quand elle fit le vœu d'obeyssance speciale; S. François et S. Louys, quand ils entreprirent le voyage d'outre-mer pour la gloire de Dieu; le bienheureux François Xavier, quand il consacra sa vie à la conversion des Indois; S. Charles, quand il s'exposa au service des pestiferez; S. Paulin, quand il se vendit pour racheter l'enfant de la pauvre veuve : jamais pourtant ils n'eussent fait des coups si hardis et genereux, si, à la charité qu'ils avoient en leurs cœurs, Dieu n'eust adjousté des inspirations, semonces, lumieres et forces speciales, par lesquelles il les animoit et poussoit à ces exploits extraordinaires de la vaillance spirituelle.

(1) Ne voyez-vous pas le jeune homme de l'Evan-

(1) Matth. XIX. 16.

gile que Nostre-Seigneur aimoit, et qui par consequent estoit en charité? Il n'avoit certes nulle pensée de vendre tout ce qu'il avoit pour le donner aux pauvres, et suivre Nostre-Seigneur : ains quand Nostre-Seigneur luy en eut donné l'inspiration, encore n'eut-il pas le courage de l'executer. Pour ces grandes œuvres, Theotime, nous avons besoin non seulement d'estre inspirez, mais aussi d'estre fortifiez, afin d'effectuer ce que l'inspiration requiert de nous. Comme encore ès grands assauts des tentations extraordinaires, une speciale et particuliere presence du secours celeste nous est tout-à-fait necessaire. A ceste cause la saincte Eglise nous fait si souvent exclamer : Excitez nos cœurs, ô Seigneur! ô Dieu, prevenez nos actions en aspirant sur nous, et en nous aidant accompagnez-nous. O Seigneur, soyez prompt à nous secourir, et semblables; afin que par telles prieres nous obtenions la grace de pouvoir faire des œuvres excellentes et extraordinaires, et de faire plus frequemment et fervemment les ordinaires; comme aussi de resister plus ardemment aux menues tentations, et combattre hardiment les plus grandes. S. Antoine fut assailly d'une effroyable legion de demons, desquels ayant assez longuement soustenu les efforts non sans une peine et des tourmens incroyables, enfin il vid le toict de sa cellule se fendre, et un rayon celeste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noire et tenebreuse troupe de ses ennemis, et luy osta toute la douleur des coups receus en cette bataille, dont

il cogneut la presence speciale de Dieu; et jettant un profond souspir du costé de la vision : « Où « estiez-vous, ô bon Jesus? dit-il, où estiez-vous? « Pourquoy ne vous estes-vous pas trouvé icy dès le « commencement pour remedier à ma peine? An- « toine, luy fut-il respondu d'en-haut, j'estois icy; « mais j'attendois l'issuë de ton combat. » Or parce que tu as esté brave et vaillant, je t'aideray tousjours. Mais en quoy consistoit la vaillance et le courage de ce grand soldat spirituel? Il le declara luy-mesme une autrefois, qu'estant attaqué par un diable, qui advoua estre l'esprit d'impureté, ce glorieux sainct, après plusieurs paroles dignes de son grand courage, commença à chanter le verset 7 du psalme CXVII.

L'Eternel est de mon party,
Par luy je seray garanty;
Et des ennemis de ma vie
Nullement je ne me soucie.

Certes Nostre-Seigneur revela à S[te] Catherine de Sienne qu'il estoit au milieu de son cœur en une cruelle tentation qu'elle eut, comme un capitaine au milieu d'une forteresse pour la defendre, et que sans son secours elle se fust perdue en cette bataille. Il en est de mesme de tous les grands assauts que nos ennemis nous livrent : nous pouvons bien dire, comme Jacob, que c'est « (1) l'ange qui nous ga- « rantit de tout mal », et chanter avec le grand roy David :

(1) Genes. XLVIII. 16.

(1) Le pasteur dont je suis guidé,
C'est Dieu qui gouverne le monde,
Je ne puis, ainsi commandé,
Que tout à souhait ne m'abonde:
Quand il void mon ame en langueur,
Et que quelque mal l'endommage,
Il la remet en sa vigueur,
Et me restaure le courage.

Si que nous devons souvent repeter cette exclamation et priere :

(2) Ta bonté me sûive en tout lieu,
Ta faveur me garde à toute heure;
Afin qu'en ton ciel, ô mon Dieu!
Pour jamais je fasse demeure.

CHAPITRE IV.

De la saincte perseverance en l'amour sacré.

Tout ainsi donc qu'une douce mere menant son petit enfant avec elle, l'aide et supporte selon qu'elle void la necessité, luy laissant faire quelque pas de luy-mesme ès lieux moins dangereux et bien plains; tantost le prenant par la main et l'affermissant, tantost le mettant entre ses bras et le portant : de mesme Nostre-Seigneur a un soin continuel de la conduite de ses enfans, c'est-à-dire, de ceux qui ont la charité; les faisant marcher devant luy, leur tendant la main ès difficultez, et les portant luy-mesme ès peines qu'il void leur estre autrement insupportables. Ce qu'il a declaré en Isaïe, disant : (3) Je suis « ton Dieu, prenant ta main, et te disant : Ne crains

(1) Ps. XXII, 2. — (2) Ibid. 6. — (3) Is. XLI 13.

« point, je t'ay aidé. » Si que nous devons d'un grand courage avoir une tres-ferme confiance en Dieu et en son secours. Car si nous ne manquons à sa grace, « (1) il parachevra en nous le bon œuvre » de nostre salut, ainsi qu'il l'a « (2) commencé, cooperant en « nous le vouloir et le parfaire, » comme le tres-sainct concile de Trente nous admoneste.

En ceste conduite que la douceur de Dieu fait de nos ames dès leur introduction à la charité jusques à la finale perfection d'icelle qui ne se fait qu'à l'heure de la mort, consiste le grand don de la perseverance, auquel Nostre-Seigneur attache le très-grand don de la gloire eternelle, selon qu'il a dit : « (3) Qui perseverera jusques à la fin, il sera sauvé. » Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suite de divers appuis, soulagemens et secours, par le moyen desquels nous continuons en l'amour de Dieu jusques à la fin; comme l'education, eslevement ou nourrissage d'un enfant n'est autre chose qu'une multitude de sollicitudes, aides, secours, et autres tels offices necessaires à un enfant exercez et continuez envers iceluy jusques à l'age auquel il n'en a plus besoin.

Mais la suite des secours et assistances n'est pas esgale en tous ceux qui perseverent : car ès uns elle est fort courte, comme en ceux qui se convertissent à Dieu peu avant leur mort, ainsi qu'il advint au bon larron; (4) au sergent qui voyant la constance

(1) Philip. I. 6. — (2) Ibid. II. 13. — (3) Matth. X. 22.
(4) Luc. XXIII.

de S. Jacques, fit sur le champ profession de foy, et fut rendu compagnon du martyre de ce grand apostre; au portier bienheureux qui gardoit les quarante martyrs en Sebaste, lequel voyant l'un d'iceux perdre courage et quitter la palme du martyre, se mit en sa place, et en un moment se rendit chrestien, martyr, et glorieux tout ensemble; au notaire duquel il est parlé en la vie de S. Antoine de Padoue, qui ayant toute sa vie esté un faux vilain, fut neantmoins martyr en sa mort; et à mille autres que nous avons veu et sçeu avoir esté si heureux que de mourir bons, ayant vescu mauvais. Et quant à ceux-cy, ils n'ont pas besoin de grande varieté de secours: ains si quelque grande tentation ne leur survient, ils peuvent faire une si courte perseverance avec la seule charité qui leur est donnée, et les assistances par lesquelles ils se sont convertis; car ils arrivent au port sans navigation, et font leur pelerinage en un seul saut que la puissante misericorde de Dieu leur fait faire si à propos, que leurs ennemis les voyent triompher avant que de les sentir combattre: de sorte que leur conversion et leur perseverance n'est presque qu'une mesme chose; et qui voudroit parler exactement selon la proprieté des mots, la grace qu'ils reçoivent de Dieu d'avoir aussi-tost l'issuë que le commencement de leur pretention, ne sçauroit estre bonnement appellée perseverance; bien que toutefois, parce que, quant à l'effect, elle tient lieu de perseverance en ce qu'elle donne le salut, nous ne laissons pas aussi de la comprendre

sous le nom de perseverance. En plusieurs au contraire la perseverance est plus longue, (1) comme en Ste Anne la prophetesse, en S. Jean l'evangeliste, S. Paul premier hermite, S. Hilarion, S. Romuald, S. François de Paule : et ceux-cy ont eu besoin de mille sortes de diverses assistances, selon la varieté des adventures de leurs pelerinages et de la durée d'iceluy.

Tousjours neantmoins la perseverance est le don le plus desirable que nous puissions esperer en cette vie, et lequel, comme parle le sacré concile, nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu qui seul peut affermir celuy qui est debout, et relever celuy qui tombe. C'est pourquoy il le faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignez pour l'obtenir, l'oraison, le jeusne, l'aumosne, l'usage des sacremens, la hantise des bons, l'ouïe et la lecture des sainctes paroles.

Or parce que le don de l'oraison et de la devotion est liberalement accordé à tous ceux qui de bon cœur veulent consentir aux inspirations celestes, il est par consequent en nostre pouvoir de perseverer. Non certes que je vueille dire que la perseverance ait son origine de nostre pouvoir; car au contraire je sçay qu'elle procede de la misericorde divine, de laquelle elle est un don tres-precieux. Mais je veux dire qu'encore qu'elle ne provient pas de nostre pouvoir, elle vient neantmoins en nostre pouvoir par le moyen de nostre vouloir que nous ne sçau-

(1) Luc. II. 37.

rions nier estre en nostre pouvoir. Car bien que la grace divine nous soit necessaire pour vouloir perseverer; si est-ce que ce vouloir est en nostre pouvoir, parce que la grace celeste ne manque jamais à nostre vouloir, tandis que nostre vouloir ne defaut pas à nostre pouvoir. Et de fait, selon l'opinion du grand S. Bernard, nous pouvons tous dire en verité après l'apostre que « (1) ny la mort, ny la vie, ny les « forces, ny les anges, ny la profondeur, ny la hau« teur ne nous pourra jamais separer de la charité « de Dieu qui est en Jesus-Christ. » Ouy, car nulle creature ne nous peut arracher de ce sainct amour; mais nous pouvons nous-mesmes seuls le quitter et l'abandonner par nostre propre volonté, hors laquelle il n'y a rien à craindre pour ce regard.

Ainsi, tres-cher Theotime, nous devons, selon l'advis du sainct concile, mettre toute nostre esperance en Dieu, qui parachevera nostre salut qu'il a commencé en nous, pourveu que nous ne manquions pas à sa grace. Car il ne faut pas penser que celuy qui dit au paralytique: « (2) Va et ne vueille « plus pecher », ne luy donnast aussi le pouvoir d'eviter le vouloir qu'il luy defendoit. Et certes il n'exhorteroit jamais les fideles à perseverer, s'il n'estoit prest à leur en donner le pouvoir: « (3) Sois fidele « jusques à la mort, dit-il à l'evesque de Smyrne, et « je te donneray la couronne de vie. » « (4) Veillez, « demeurez en la foy, travaillez courageusement, et

(1) Rom. VIII. 38. 39. — (2) Joan. V. 14. — (3) Apoc. II. 10. (4) I. ad Cor. XVI. 13. 14.

« confortez-vous, faictes toutes vos affaires en charité. » « (1) Courez en sorte que vous obteniez le « prix. » Nous devons donc avec le grand roy maintefois demander à Dieu le sacré don de perseverance, et esperer qu'il nous l'accordera.

(2) Seigneur Dieu, mon unique espoir,
Ne me vueille laisser deschoir
Au temps de ma pauvre vieillesse.
Quand le temps lassé me rendra,
Et que ma vigueur defaudra,
Que ta main point ne me delaisse.

CHAPITRE V.

Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don special de Dieu.

Enfin le roy celeste ayant mené l'ame qu'il aime jusques à la fin de cette vie, il l'assiste encore en son bienheureux trespas, par lequel il la tire au lict nuptial de la gloire eternelle, qui est le fruict delicieux de la saincte perseverance. Et alors, cher Theotime, cette ame toute ravie d'amour pour son bien-aimé, se representant la multitude des faveurs et secours dont il l'a prevenue et assistée, tandis qu'elle estoit en son pelerinage; elle baise incessamment cette douce main secourable, qui l'a conduite, tirée et portée en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur; puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaitoit pour son voyage, lorsqu'il

(1) I. ad Cor. IX. 24. — (2) Ps. LXX. 9.

eust veu l'eschelle du ciel. (1) O Seigneur, dit-elle donc alors, vous avez esté avec moy et m'avez gardée en la voye par laquelle je suis venue; vous m'avez donné le pain de vos sacremens pour ma nourriture; vous m'avez revestue de la robbe nuptiale de charité, vous m'avez heureusement amenée en ce sejour de gloire qui est vostre maison, ô mon Pere eternel. Hé! que reste-t'il, Seigneur, sinon que je proteste que vous estes mon Dieu ès siecles des siecles? *Amen*.

(1) O mon Dieu, mon Seigneur, Dieu pour jamais aimable,
Tu m'as tenu la dextre; et ton très-sainct vouloir
M'a seurement guidé jusqu'à me faire avoir
En ce divin sejour un rang tant honorable.

Tel doncque est l'ordre de nostre acheminement à la vie eternelle, pour l'execution duquel la divine providence establit dès l'eternité la multitude, distinction et entresuite des graces necessaires à cela, avec la dependance qu'elles ont les unes des autres.

Il voulut premierement d'une vraye volonté, qu'encore après le peché d'Adam tous les hommes fussent sauvez, mais en une façon et par des moyens convenables à la condition de leur nature douée du franc arbitre; c'est-à-dire, il voulut le salut de tous ceux qui voudroient contribuer leur consentement aux graces et faveurs qu'il leur prepareroit, offriroit et departiroit à cette intention.

Or entre ces faveurs il voulut que la vocation fust

(1) Genes. XXVIII. 20. 21. — (2) Ps. LXXII. 44.

la premiere, et qu'elle fust tellement attrempée à nostre liberté, que nous la pussions accepter ou rejetter à nostre gré. Et à ceux desquels il previt qu'elle seroit acceptée, il voulut fournir les sacrez mouvemens de la penitence. Et à ceux qui seconderoient ces mouvemens, il disposa de donner la saincte charité. Et à ceux qui auroient la charité, il delibera de donner les secours requis pour perseverer. Et à ceux qui employeroient ces divins secours, il resolut de leur donner la finale perseverance, et glorieuse felicité de son amour eternel.

Nous pouvons donc rendre raison de l'ordre des effects de la providence qui regarde nostre salut, en descendant du premier jusques au dernier, c'est-à-dire, depuis le fruict qui est la gloire, jusques à la racine de ce bel arbre qui est la redemption du Sauveur. Car la divine bonté donne la gloire ensuite des merites; les merites ensuite de la charité, la charité ensuite de la penitence; la penitence ensuite de l'obeyssance à la vocation; l'obeyssance à la vocation ensuite de la vocation; et la vocation ensuite de la redemption du Sauveur, (1) sur laquelle est appuyée toute cette eschelle mystique du grand Jacob, tant du costé du ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux de ce Pere eternel dans lequel il reçoit les esleus en les glorifiant, comme aussi du costé de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur mort pour cette occasion sur le mont de Calvaire.

(1) Genes. 28. 12.

Et que cette suitte des effects de la providence ait esté ainsi ordonnée avec la mesme dependance qu'ils ont les uns des autres en l'eternelle volonté de Dieu; la saincte Eglise le tesmoigne, quand elle fait la preface d'une de ses solemnelles prieres en cette sorte: O Dieu eternel et tout-puissant, qui estes Seigneur des vivans et des morts, et qui usez de misericorde envers tous ceux que vous prevoyez devoir estre à l'advenir vostres par foy et par œuvre. Comme si elle advouoit que la gloire qui est le comble et le fruict de la misericorde divine envers les hommes, n'est destinée que pour ceux que la divine sapience a preveu qu'à l'avenir obeyssant à la vocation, ils viendroient à la foy vive qui opere par la charité.

En somme tous ces effects dependent absolument de la redemption du Sauveur, qui les a meritez pour nous, à toute rigueur de justice, par l'amoureuse « (1) obeyssance qu'il a practiquée jusques à la mort, « et la mort de la croix »; laquelle est la racine de toutes les graces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituels, entez sur son tige. Que si ayant esté entez, nous (2) *demeurons* en luy, nous *porterons*, sans doute par la vie de la grace qu'il nous communiquera, *le fruict* de la gloire qui nous est preparée. Que si nous sommes comme jettons et greffes rompus sur cet arbre, c'est à dire, que par nostre resistance nous rompions le progrez et l'entresuitte des effects de sa debonnaireté, ce ne sera

(1) Philip. II. 8. — (2) Joan. XV. 5.

Digitized by Google

pas merveille si enfin on nous retranche du tout, et qu'on nous (1) *mette dans le feu* eternel, comme branches inutiles.

Dieu, sans doute, n'a preparé le paradis que pour ceux desquels il a preveu qu'ils seroient siens. Soyons doncques siens par foy et par œuvre, Theotime, et il sera nostre par gloire. Or il est en nous d'estre siens : car bien que ce soit un don de Dieu d'estre à Dieu, c'est toutefois un don que Dieu ne refuse jamais à personne, ains offre à tous pour le donner à ceux qui de bon cœur consentiront de le recevoir.

Mais voyez, je vous prie, Theotime, de quelle ardeur Dieu desire que nous soyons siens ; puisque à cette intention il s'est rendu tout nostre : nous donnant sa mort et sa vie : sa vie, afin que nous fussions exempts de l'eternelle mort ; et sa mort, afin que nous puissions jouir de l'eternelle vie. Demeurons donc en paix, et servons Dieu pour estre siens en cette vie mortelle, et encore plus en l'eternelle.

CHAPITRE VI.

Que nous ne sçaurions parvenir à la parfaicte union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle.

Les fleuves coulent incessamment, et, comme dit le sage, « (2) ils retournent au lieu duquel ils « sont issus. » La mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos : tout leur mouvement ne tend qu'à les unir avec leur ori-

(1) Joan. XV. 6. — (2) Eccles. I. 7.

Digitized by Google

gine. O Dieu, dit S. Augustin, vous avez créé mon cœur pour vous, et jamais il n'aura repos qu'il ne soit en vous. « (1) Mais qu'ay-je au ciel sinon vous, « ô mon Dieu ! et quelle autre chose veux-je sur la « terre. Ouy, Seigneur, car vous estes le Dieu de « mon cœur, mon lot et mon partage eternelle- « ment. » Neantmoins cette union à laquelle nostre cœur aspire, ne peut arriver à sa perfection en cette vie mortelle. Nous pouvons commencer à aimer Dieu dans ce monde; mais nous ne l'aymerons parfaictement que dans l'autre.

La celeste amante l'exprime delicatement: « (2) Je « l'ay enfin trouvé, dit-elle, celuy que mon ame « cherit; je le tiens, et ne le quitteray point jusqu'à « ce que je l'introduise dans la maison de ma mere, « et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie. » Elle le trouve donc, ce bien-aimé; car il luy fait sentir sa presence par mille consolations: elle le tient, car ce sentiment produit des fortes affections, par lesquelles elle le serre et l'embrasse: elle proteste de ne le quitter jamais. Oh non; car ces affections passent en resolutions eternelles, et toutefois elle ne pense pas le baiser du baiser nuptial jusques à ce qu'elle soit avec luy en la maison de sa mere, qui est la Hierusalem celeste, comme dit S. Paul. (3) Mais voyez, Theotime, qu'elle ne pense rien moins, cette espouse, que de tenir son bien-aimé à sa mercy comme un esclave d'amour, dont elle s'i-

(1) Ps. LXXII. 25. 26. — (2) Cant. Cant. III. 4.
(3) Galat. IV. 26.

Digitized by Google

magine que c'est à elle de le mener à son gré et l'introduire au bienheureux séjour de sa mere, où neantmoins elle sera elle-mesme introduicte par luy, (1) comme fut Rebecca en la chambre de Sara par son cher Isaac. L'esprit pressé de passion amoureuse se donne tousjours un peu davantage sur ce qu'il aime : et l'espoux mesme confesse que sa bien-aimée luy a ravy le cœur, (2) l'ayant lié par un seul cheveu de sa teste, s'advouant son prisonnier d'amour.

Cette parfaicte conjonction de l'ame à Dieu ne se fera donc point qu'au ciel, où, comme dit l'apocalypse, se fera « (3) le festin des nopces de l'agneau. » Ici en cette vie caduque l'ame est voirement espouse et fiancée de l'agneau immaculé, mais non pas encore mariée avec luy. La foy et les promesses se donnent, mais l'execution du mariage est differée. C'est pourquoy il y a tousjours lieu de nous en desdire, quoyque jamais nous n'en ayons aucune raison, puisque nostre espoux ne nous abandonne jamais, que nous ne l'obligions à cela par nostre desloyauté et perfidie. Mais estant au ciel, les nopces de cette divine union estant celebrées, le lien de nos cœurs à leur souverain principe sera eternellement indissoluble.

Il est vray, Theotime, qu'en attendant ce grand baiser d'indissoluble union que nous recevrons de l'Espoux là haut en la gloire, il nous en donne quelques-uns par mille ressentimens de son agreable presence : car si l'ame n'estoit pas caressée, elle ne

(1) Genes. XXIV. 67. — (2) Cant. Cant. IX. — (3) Apoc. XIX. 9.

Digitized by Google

seroit pas « (1) tirée, ny ne courroit pas à l'odeur des « parfums du Bien-aimé. » Pour cela, selon la naïveté du texte hebrieu et selon la traduction des septante interpretes, elle souhaite plusieurs baisers : « Qu'il me baise, dit-elle, des baisers de sa bouche. » Mais d'autant que ces menus baisers de la vie presente se rapportent tous au baiser eternel de la vie future, comme essais, preparatifs et gages d'iceluy: la sacrée vulgaire edition a sainctement reduit les baisers de la grace à celuy de la gloire, exprimant le souhait de l'amante celeste en ceste sorte : « (2) qu'il « me baise d'un baiser de sa bouche »; comme si elle disoit : entre tous les baisers, entre toutes les faveurs que l'ami de mon cœur ou le cœur de mon ame m'a preparées, hé! je ne souspire ny n'aspire qu'à ce grand et solemnel baiser nuptial qui doit durer eternellement, et en comparaison duquel les autres caresses ne meritent pas le nom de caresses, puisqu'elles sont plustost signes de l'union future entre mon Bien-aimé et moy, qu'elles ne sont l'union mesme.

CHAPITRE VII.

Que la charité des Saincts en cette vie mortelle esgale, voir surpasse quelquefois celle des bienheureux.

Quand après les travaux et hazards de cette vie mortelle les bonnes ames arrivent au port de l'eternelle, elles montent au plus haut et dernier degré d'amour auquel elles puissent parvenir : et cet ac-

(1) Cant. Cant. I. 3. — (2) Ibid. I. 1.

Digitized by Google

croissement final leur estant conferé pour recompense de leurs merites, il leur est departy non seulement à bonne mesure, mais encore « (1) à mesure « passée, entassée et qui respand de toutes parts « par-dessus », comme dit Nostre-Seigneur; de sorte que l'amour qui est donné pour salaire, est tousjours plus grand en un chascun que celuy lequel luy avoit esté donné pour meriter. Or non seulement chascun en particulier aura plus d'amour au ciel qu'il n'en eut jamais en terre : mais l'exercice de la moindre charité qui soit en la vie celeste, sera de beaucoup plus heureux et excellent, à parler généralement, que celuy de la plus grande charité qui soit, ou ait esté, ou qui sera en cette vie caduque. Car là-haut tous les Saincts practiquent leur amour incessamment, sans remise quelconque; tandis qu'icy-bas les plus grands serviteurs de Dieu, tirez et tyrannisez des necessitez de cette vie mourante, sont contraints de souffrir mille et mille distractions qui les ostent souvent de l'exercice du sainct amour.

Au ciel, Theotime, l'attention amoureuse des bienheureux est ferme, constante, inviolable, qui ne peut ny perir, ny diminuer. Leur intention est tousjours pure, exempte du meslange de toute autre intention inferieure. En somme, ce bonheur de voir Dieu clairement et de l'aimer invariablement est incomparable. Et qui pourroit jamais esgaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les perils, les tourmentes continuelles, agitations et vicissitudes

(1) Luc, VI. 38.

perpetuelles qu'on souffre sur mer, au contentement qu'il y a d'estre en un palais royal, où toutes choses sont à souhait, ains où les delices surpassent incomparablement tout souhait?

Il y a donc plus de contentement, de suavité et de perfection en l'exercice de l'amour sacré parmy les habitans du ciel, qu'en celuy des pelerins de cette miserable terre. Mais il y a bien eu pourtant des gens si heureux en leur pelerinage, que leur charité y a esté plus grande que celle de plusieurs Saincts desja jouissans de la patrie eternelle. Certes il n'y a pas de l'apparence que la charité du grand S. Jean, des apostres et hommes apostoliques, n'ait esté plus grande, tandis mesme qu'ils vivoient icy-bas, que celle des petits enfans, qui mourans en la seule grace baptismale, jouissent de la gloire immortelle.

Ce n'est pas l'ordinaire que les bergers soient plus vaillans que les soldats; (1) et toutefois David petit berger, venant en l'armée d'Israël, trouva que tous estoient plus habiles aux exercices des armes que luy, qui neantmoins se trouva plus vaillant que tous. Ce n'est pas l'ordinaire non plus que les hommes mortels ayent plus de charité que les immortels; et toutefois il y en a eu de mortels qui estant inferieurs en l'exercice de l'amour aux immortels, les ont neantmoins devancez en la charité et habitude amoureuse. Et comme mettant en comparaison un fer ardent avec une lampe allumée, nous disons

(1) I. Reg. XVII.

que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté : aussi mettant un enfant glorieux en paragon avec S. Jean encore prisonnier, ou S. Paul encore captif, nous dirons que l'enfant au ciel a plus de clarté et de lumiere en l'entendement, plus de flamme et d'exercice d'amour en la volonté, mais que S. Jean ou S. Paul ont eu en terre plus de feu de charité et plus de chaleur de dilection.

CHAPITRE VIII.

De l'incomparable amour de la mere de Dieu Nostre-Dame.

Mais en tout et par-tout, quand je fais des comparaisons, je n'entends point parler de la tres-saincte Vierge mere, Nostre-Dame. O Dieu! nenny; car elle est la Fille d'incomparable dilection, la toute (1) *unique colombe*, la toute *parfaicte* Espouse. De cette reyne celeste je prononce de tout mon cœur cette amoureuse, mais veritable pensée, qu'au moins sur la fin de ses jours mortels, sa charité surpassa celle des seraphins. Car si « (2) plusieurs filles ont « assemblé des richesses, celle-cy les a toutes sur- « passées. » Tous les Saincts et les anges ne sont comparez qu'aux estoiles, et le premier d'entr'eux à la plus belle d'entre elles : mais celle-cy est « (3) belle « comme la lune » aisée d'estre *choisie* et discernée entre tous les Saincts, *comme le soleil* entre les astres. Et passant plus outre, je pense encore que

(1) Cant. Cant. VI. 8. — (2) Proverb. XXXI. 29.
(3) Cant. Cant. VI. 9.

Digitized by Google

comme la charité de cette mere d'amour surpasse celle de tous les Saincts du ciel en perfection, aussi l'a-t-elle exercée plus excellemment, je dis mesme en cette vie mortelle. Elle ne pecha jamais veniellement, ainsi que l'Eglise estime. Elle n'eut donc point de vicissitude, ny de retardement au progrès de son amour, ains monta d'amour en amour par un perpetuel avancement : elle ne sentit oncques aucune contradiction de l'appetit sensuel; et partant son amour, comme un vray Salomon, regna paisiblement en son ame, et y fit tous ses exercices à souhait. La virginité de son cœur et de son corps fut plus digne et plus honorable que celle des anges. C'est pourquoy son esprit, non (1) *divisé* ny partagé, comme S. Paul parle, estoit tout occupé à « (2) penser aux choses divines, comme elle plairoit à son « Dieu. » Et enfin l'amour maternel, le plus pressant, le plus actif, le plus ardent de tous, amour infatigable et insatiable, que ne devoit-il pas faire dans le cœur d'une telle mere et pour le cœur d'un tel Fils?

Hé! n'alleguez pas, je vous prie, que cette saincte Vierge fust neantmoins sujette au dormir : non, ne me dites pas cela, Theotime. Car ne voyez-vous pas que son sommeil est un sommeil d'amour? de sorte que son espoux mesme veut qu'on la laisse dormir tant qu'il luy plaira. « (3) Ah! gardez bien, je vous « en conjure, dit-il, d'esveiller ma bien-aimée jus-

(1) I. ad Cor. VII. 33. 34. — (2) Ibid. 32.
(3) Cant. Cant. II. 7.

Digitized by Google

« ques à ce qu'elle le vueille. » Ouy, Theotime, cette reine celeste ne s'endormoit jamais que d'amour, puisqu'elle ne donnoit aucun repos à son precieux corps que pour le revigorer, afin qu'il servist mieux son Dieu par après : acte certes très-excellent de charité. Car, comme dit le grand S. Augustin, elle nous oblige d'aimer nos corps convenablement, entant qu'ils sont requis aux bonnes œuvres, qu'ils font une partie de nostre personne, et qu'ils seront participans de la felicité eternelle. Certes le chrestien doit aimer son corps comme une image vivante de celuy du Sauveur incarné, comme issu de mesme tige avec iceluy, et par consequent luy appartenant en partage et consanguinité, sur-tout après que nous avons renouvellé l'alliance par la reception reelle de ce divin corps du redempteur au tres-adorable sacrement de l'Eucharistie, et que par le baptesme, confirmation et autres sacremens, nous nous sommes dediez et consacrez à la souveraine bonté.

Mais quant à la tres-saincte Vierge, ô Dieu! avec quelle devotion devoit-elle aimer son corps virginal! non seulement parce que c'estoit un corps doux, humble, pur, obeyssant au sainct amour, et qui estoit tout embaumé de mille sacrées suavitez; mais aussi parce qu'il estoit la source vivante de celuy du Sauveur, et luy appartenoit si estroictement d'une appartenance incomparable. C'est pourquoy quand elle mettoit son corps angelique au repos du sommeil : Or sus, reposez, disoit-elle, ô tabernacle de l'alliance, arche de la saincteté, throsne de la divi-

nité : allegez-vous un peu de vostre lassitude, et reparez vos forces par cette douce tranquillité.

Et puis, mon cher Theotime, ne sçavez-vous pas que les songes mauvais, procurez volontairement par les pensées depravées du jour, tiennent en quelque sorte lieu de peché, parce que ce sont comme des dependances et executions de la malice precedente? Ainsi certes les songes provenant des sainctes affections de la veille sont estimez vertueux et sacrez. Mon Dieu! Theotime, quelle consolation d'ouyr S. Chrysostome (1) racontant un jour à son peuple la vehemence de l'amour qu'il luy portoit. La necessité du sommeil, dit-il, pressant nos paupieres, la tyrannie de nostre amour envers vous excite les yeux de nostre esprit; et maintefois emmy mon sommeil, il m'a esté advis que je vous parlois : car l'ame a accoustumé de voir en songe par imagination ce qu'elle pense parmy la journée. Ainsi ne vous voyant pas des yeux de la chair, nous vous voyons des yeux de la charité. Hé! doux Jesus, qu'est-ce que devoit songer vostre tres-saincte mere, lorsqu'elle dormoit, et que son cœur veilloit! Ne songeoit-elle point de vous voir encore plié dans ses entrailles, comme vous fustes neuf mois, ou bien pendant à ses mammelles, et pressant doucement son sein virginal? Helas, que de douceur en cette ame! Peut-estre songea-t-elle maintefois que, comme Nostre-Seigneur avoit jadis souvent dormy sur sa poictrine, ainsi qu'un petit agnelet sur le flanc mol-

(1) Hom. 10 de pœnitentiâ.

Digitized by Google

let de sa mere; de mesme aussi elle dormoit dans son costé percé, comme une blanche « (1) colombe « dans le trou d'un rocher asseuré. » Si que son dormir estoit tout pareil à l'extase quant à l'operation de l'esprit, bien que quant au corps ce fust un doux et gracieux allegement et repos. Mais si jamais elle songea, comme l'ancien Joseph à sa grandeur future, quand au ciel elle seroit « (2) revestue du so-« leil, couronnée d'estoiles, et la lune à ses pieds », c'est-à-dire, toute environnée de la gloire de son Fils, couronnée de celle des Saincts, et l'univers sous elle; ou que, comme Jacob, (3) elle vid le progrez et les fruicts de la redemption faicte par son Fils en faveur des anges et des hommes: Theotime, qui pourroit jamais s'imaginer l'immensité de si grandes delices? Que de colloques avec son cher enfant! que de suavitez de toutes parts!

Mais voyez, je vous prie, que ny je ne dis, ny je ne veux dire que cette ame tant privilegiée de la Mere de Dieu ait esté privée de l'usage de raison en son sommeil. Plusieurs ont estimé que Salomon (4) en ce beau songe, quoyque vray songe, auquel il demanda et receut le don de son incomparable sagesse, eust un veritable exercice de son franc arbitre à cause de l'eloquence judicieuse du discours qu'il y fit, du choix plein de discernement auquel il se determina, et de la priere tres-excellente dont il usa; le tout sans aucun meslange d'impertinence, ou

(1) Cant. Cant. II. 14. — (2) Genes. XXXVII. Apoc. XII. 1.
(3) Genes. XXVIII. — (4) III. Reg. III.

d'aucun detraquement d'esprit. Mais combien donc y a-t-il plus d'apparence, que la Mere du vray Salomon ait eu l'usage de raison en son sommeil, comme Salomon mesme la fait parler, que « (1) son cœur ait « veillé tandis qu'elle dormoit? » Certes que S. Jean eust l'exercice de son esprit dans le ventre mesme de sa mere, ce fut une bien plus grande merveille. Et pourquoy donc en refuserions-nous une moindre à celle pour laquelle et à laquelle Dieu a fait plus de faveurs qu'il ne fit ny fera jamais pour tout le reste des creatures.

En somme, comme l'abeston, pierre precieuse, conserve à jamais le feu qu'il a conceu par une proprieté nompareille; ainsi le cœur de la Vierge Mere demeura perpetuellement enflammé du sainct amour qu'elle receut de son Fils, mais avec cette difference que le feu de l'abeston, qui ne peut estre esteinct, ne peut non plus estre agrandi, et les flammes sacrées de la Vierge ne pouvant ny perir, ny diminuer, ny demeurer en mesme estat, ne cesserent jamais de prendre des accroissemens incroyables jusques au ciel, lieu de leur origine. Tant il est vray que cette mere est « (2) la mere de belle dilec- « tion »; c'est-à-dire, la plus aimable comme la plus amante, et la plus amante comme la plus aimée Mere de cet unique Fils, qui est aussi le plus aimable, le plus amant et le plus aimé Fils de cette unique Mere.

(1) Cant. Cant. V. 2. Luc, I. 41.
(2) Eccles. XXIV, 24.

CHAPITRE IX.

Preparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu.

L'amour triomphant que les bienheureux exercent au ciel, consiste en la finale, invariable et eternelle union de l'ame avec son Dieu. Mais qu'est-elle cette union?

A mesure que nos sens rencontrent des objects agreables et excellens, ils s'appliquent plus ardemment et avidement à la jouissance d'iceux. Plus les choses sont belles, agreables à la veuë et deuement esclairées, plus l'œil les regarde avidement et vivement; et plus la voix ou musique est douce et suave, plus elle attire l'attention de l'aureille : si que chaque object exerce une puissante, mais amiable violence sur le sens qui luy est destiné, violence qui prend plus ou moins de force, selon que l'excellence est moindre ou plus grande, pourveu qu'elle soit proportionnée à la capacité du sens qui en veut jouir. Car l'œil qui se plaist tant en la lumiere, n'en peut pourtant supporter l'extremité, et ne sçauroit regarder fixement le soleil; et pour belle que soit une musique, si elle est forte et trop proche de nous, elle nous importune et offense nos aureilles. La verité est l'object de nostre entendement, qui a par consequent tout son contentement à descouvrir et cognoistre la verité des choses; et selon que les veritez sont plus excellentes, nostre entendement s'applique plus delicieusement et plus attentivement à les considerer. Quel plaisir pensez-vous, Theotime,

qu'eussent ces anciens philosophes, qui cogneurent si excellemment tant de belles veritez en la nature? Certes toutes les voluptez ne leur estoient rien en comparaison de leur bien-aimée philosophie, pour laquelle quelques-uns d'entre eux quitterent les honneurs, les autres des grandes richesses, d'autres leur pays : et s'en est trouvé tel qui de sens rassis s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouissance de la belle et agreable lumiere corporelle, pour s'occuper plus librement à considerer la verité des choses par la lumiere spirituelle; car on lit cela de Democrite, tant la cognoissance de la verité est delicieuse! dont Aristote a dit fort souvent, que la felicité et beatitude humaine consiste en la sapience, qui est la cognoissance des veritez eminentes.

Mais lorsque nostre esprit eslevé au-dessus de la lumiere naturelle commence à voir les veritez sacrées de la foy, ô Dieu! Theotime, quelle allegresse! L'ame se fond de plaisir oyant la parole de son celeste espoux qu'elle trouve « (1) plus douce et suave « que le miel de toutes les sciences humaines. »

Dieu a empreint sa piste, ses alleures et passées en toutes les choses creées : de sorte que la cognoissance que nous avons de sa divine Majesté par les creatures ne semble estre autre chose que la veuë des pieds de Dieu; et qu'en comparaison de cela, la foy est une veuë de la face mesme de sa divine Majesté, laquelle nous ne voyons pas encore au plein jour de la gloire, mais nous la voyons pourtant comme en

(1) Ps. CXVIII. 103.

la prime aube du jour, ainsi qu'il advint à Jacob auprès du gay de Jaboc. (1) Car bien qu'il n'eust veu l'ange avec lequel il luitta, sinon à la foible clarté du poinct du jour; si est-ce que, tout ravi de contentement, il ne laissa pas de s'escrier : « (2) J'ay veu « le Seigneur face à face, et mon ame a esté sau- « vée. » O combien delicieuse est la saincte lumiere de la foy, par laquelle nous sçavons avec une certitude nompareille, non seulement l'histoire de l'origine des creatures et de leur vray usage, mais aussi celle de la naissance eternelle du grand et souverain Verbe divin, auquel et par lequel tout a esté fait, et lequel avec le Pere et le Sainct-Esprit est un seul Dieu, tres-unique, tres-adorable, et beny ès siecles des siecles. *Amen.* Ah! dit S. Hierosme à son Paulin, le docte Platon ne sçeust oncques cecy, l'eloquent Demosthenes l'a ignoré. « (3) O que vos pa- « roles, dit le grand roy, sont douces, Seigneur, à « mon palais, plus douces que le miel à ma bouche! » « (4) Nostre cœur n'estoit-il pas tout ardent, tandis « qu'il nous parloit en chemin? » disent ces heureux pelerins d'Emaüs parlant des flammes amoureuses dont ils estoient touchez par la parole de la foy. Que si les veritez divines sont de si grande suavité, estant proposées en la lumiere obscure de la foy : ô Dieu! que sera-ce quand nous les contemplerons en la clarté du midy de la gloire!

« (5) La reine de Saba, qui, à la grandeur de la re-

(1) Genes. XXXII. 24. — (2) Ibid. 30. — (3) Ps. CXVIII. 103.
(4) Luc. XXIV. 32. — (5) III. Reg. X. 1.

nommée de Salomon, avoit tout quitté pour le venir voir, estant arrivée en sa presence, et ayant escouté les merveilles de la sagesse qu'il respandoit en ses propos, toute esperdue et comme (1) *pasmée* d'admiration, s'escria que ce qu'elle avoit appris par ouy dire de cette celeste sagesse, n'estoit pas la (2) *moitié* de la cognoissance que la veuë et l'experience luy en donnoient.

Ah! que belles et amiables sont les veritez que la foy nous revele par l'ouye! Mais quand, arrivez en la celeste Hierusalem, nous verrons le grand Salomon roy de gloire assis sur le throsne de sa sapience, manifestant avec une clarté incomprehensible les merveilles et secrets eternels de sa verité souveraine, avec tant de lumiere que nostre entendement verra en presence ce qu'il avoit creu icy-bas; oh alors, tres-cher Theotime, quels ravissemens! quelles extases! quelles admirations! quels amours! quelles douceurs! Non jamais, dirons-nous en cet excez de suavité, non jamais nous n'eussions sceu penser de voir des veritez si delectables. Nous avons voirement creu tout ce qu'on nous avoit « (3) annoncé de ta « gloire, ô grande cité de Dieu »; mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abysmes de tes delices.

(1) III. Reg. X. 5. — (2) Ibid. 7. — (3) Ps. LXXXVI. 3.

CHAPITRE X.

Que le desir precedent accroistra grandement l'union des bienheureux avec Dieu.

Le desir qui precede la jouissance, aiguise et affine le ressentiment d'icelle; et plus le desir a esté pressant et puissant, plus la possession de la chose desirée est agreable et delicieuse. O Jesus! mon cher Theotime, quelle joye pour le cœur humain de voir la face de la divinité, face tant desirée, ains face l'unique desir de nos ames! Nos cœurs ont une soif qui ne peut estre estanchée par les contentemens de la vie mortelle; contentemens desquels les plus estimez et pourchassez, s'ils sont moderez, ils ne nous desalterent pas; et s'ils sont extremes, ils nous estouffent. On les desire neantmoins tousjours extremes; et jamais ils ne le sont qu'ils ne soient excessifs, insupportables et dommageables: car on meurt de joye comme on meurt de tristesse; ains la joye est plus active à nous ruiner que la tristesse. Alexandre ayant englouty tout ce bas monde, tant en effect qu'en esperance, ouit dire à un chetif homme du monde qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes. Et comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on luy refuse, cet Alexandre que les mondains appellent le Grand, plus fol neantmoins qu'un petit enfant, se prend à pleurer à chaudes larmes dequoy il n'y avoit pas apparence qu'il peust conquerir les autres mondes, puisqu'il n'avoit encore pas l'entiere possession de celuy-cy. Celuy qui

jouissant plus pleinement du monde que jamais nul ne fit, en est toutefois si peu content, qu'il pleure de tristesse dequoy il n'en peut avoir d'autres que la folle persuasion d'un miserable cajolleur luy fait imaginer; dites-moy, je vous prie, Theotime, monstre-t-il pas que la soif de son cœur ne peut estre assouvie en cette vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour le desalterer? O admirable, mais aimable inquietude du cœur humain! soyez à jamais sans repos ny tranquillité quelconque en cette terre, mon ame, jusqu'à ce que vous ayez rencontré les fraisches eaux de la vie immortelle, et la tres-saincte divinité, qui seules peuvent esteindre vostre alteration et accoiser vostre desir.

Cependant, Theotime, imaginez-vous avec le psalmiste, (1) ce cerf qui, mal mené par la meute, n'a plus ny haleine, ny jambes, comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va questant, avec quelle ardeur il se presse et serre dans cet element. Il semble qu'il se voudroit volontiers fondre et convertir en eau, pour jouir plus pleinement de cette fraischeur. Hé! quelle union de nostre cœur à Dieu là-haut au ciel, où, après ces desirs infinis du vray bien non jamais assouvis en ce monde, nous en trouverons la vivante et puissante source! Alors, certes, comme on voit un enfant affamé si fort collé au flanc de sa mere et attaché à son sein, presser avidement cette douce fontaine de suave et desirée liqueur, de sorte qu'il est advis qu'il vueille ou se fourrer tout dans

(1) Ps. XLI. 2.

ce sein maternel, ou bien le tirer et succer tout entier dans sa petite poictrine : ainsi nostre ame toute haletante de la soif extreme du vray bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inespuisable en la divinité; ô vray Dieu ! quelle saincte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mammelles fecondes de la toute bonté, ou pour estre tout abysmez en elle, ou afin qu'elle vienne toute en nous !

CHAPITRE XI.

De l'union des esprits bien-heureux avec Dieu en la vision de la divinité.

Quand nous regardons quelque chose, quoyqu'elle nous soit presente, elle ne s'unit pas à nos yeux elle-mesme; ains seulement leur envoye une certaine representation ou image d'elle-mesme, que l'on appelle espece sensible, par le moyen de laquelle nous voyons. Et quand nous contemplons ou entendons quelque chose, ce que nous entendons ne s'unit pas non plus à nostre entendement, sinon par le moyen d'une autre representation et image tres-delicate et spirituelle que l'on nomme espece intelligible. Mais encore ces especes par combien de destours et de changemens viennent-elles à nostre entendement? Elles abordent au sens exterieur, et de là passent à l'interieur, puis à la fantaisie, de là à l'entendement actif, et viennent enfin au passif; à ce que passant par tant d'estamines et sous tant de limes, elles soient par ce moyen purifiées, subtili-

sées et affinées; et que de sensibles elles soient rendues intelligibles.

Nous voyons et entendons ainsi, Theotime, tout ce que nous voyons ou entendons en cette vie mortelle, ouy mesme les choses de la foy. Car, comme le miroir ne contient pas la chose que l'on y void, ains seulement la representation et espece d'icelle; laquelle representation arrestée par le miroir en produit une autre en l'œil qui regarde : de mesme la parole de la foy ne contient pas les choses qu'elle annonce, ains seulement elle les represente; et cette representation des choses divines qui est en la parole de la foy, en produit une autre, laquelle nostre entendement, moyennant la grace de Dieu, accepte et reçoit comme representation de la saincte verité; et nostre volonté s'y complaist et l'embrasse comme une verité honorable, utile, aimable et tres bonne. De sorte que les veritez signifiées en la parole de Dieu sont par icelle representées à l'entendement, comme les choses exprimées au miroir sont par le miroir representées à l'œil : si que croire, c'est «(1) voir comme par un miroir », dit le grand apostre.

Mais au ciel, Theotime, ah! mon Dieu, quelle faveur! La divinité s'unira elle-mesme à nostre entendement, sans entremise d'espece ny representation quelconque; ains elle s'appliquera et joindra elle-mesme à nostre entendement, se rendant tellement presente à luy, que cette intime presence tien-

(1) I. ad Cor. XIII. 12.

dra lieu de representation et d'espece. O vray Dieu! quelle suavité à l'entendement humain d'estre à jamais uny à son souverain object, recevant non sa representation, mais sa presence; non aucune image ou espece, mais la propre essence de sa divine verité et majesté! Nous serons là comme des enfans tresheureux de la divinité, ayant l'honneur d'estre nourris de la propre substance divine, receue en nostre ame par la bouche de nostre entendement; et, ce qui surpasse toute douceur, c'est que comme les meres ne se contentent pas de nourrir leurs poupons de leur laict qui est leur propre substance, si ellesmesmes ne leur mettent le sein dans la bouche, afin qu'ils reçoivent leur substance, non en un cuillier ou autre instrument, ains en leur propre substance et par leur propre substance; en sorte que cette substance maternelle serve de tuyau, aussi bien que de nourriture pour estre receue du bien-aimé petit enfançon; ainsi Dieu nostre Pere ne se contente pas de faire recevoir sa propre substance en nostre entendement, c'est-à-dire, de nous faire voir sa divinité; mais par un abysme de sa douceur il appliquera luy-mesme sa substance à nostre esprit, afin que nous l'entendions, non plus en espece ou representation, mais en elle-mesme et par elle-mesme: en sorte que sa substance paternelle et eternelle serve d'espece aussi bien que d'object à nostre entendement. Et alors seront practiquées en une façon excellente ces divines promesses: « (1) Je la mene-

(1) Osée, II. 14.

« ray en la solitude, et parleray à son cœur et l'allecteray. » « (1) Esjouissez-vous avec Hierusalem « en liesse, afin que vous allaictiez et soyez remplis « de la mammelle de sa consolation, et que vous « succiez et que vous vous delectiez de la totale affluence de sa gloire. Vous serez portez à la mammelle, et on vous amadouera sur les genoux. »

Bonheur infiny, Theotime; et lequel ne nous a pas seulement esté promis, mais nous en avons des arrhes au tres-sainct sacrement de l'eucharistie, festin perpetuel de la grace divine; car en iceluy nous recevons le sang du Sauveur en sa chair, et sa chair en son sang; son sang nous estant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance à nostre propre bouche corporelle; afin que nous sçachions qu'ainsi nous appliquera-t-il son essence divine au festin eternel de la gloire. Il est vray qu'icy cette faveur nous est faicte reellement, mais à couvert sous les especes et apparences sacramentelles, là où au ciel la divinité se donnera à descouvert, et nous la verrons *face à face* (2) comme elle est.

CHAPITRE XII.

De l'union eternelle des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance eternelle du Fils de Dieu.

O sainct et divin esprit, amour eternel du Pere et du Fils, soyez propice à mon enfance. Nostre entendement verra donc Dieu, Theotime; mais je dis, il verra Dieu luy-mesme face à face, contemplant

(1) Is. LXVI. 10, 11, 12. — (2) I. ad. Cor. XIII. 12.

par une veuë de vraye et reelle presence la propre essence divine, et en elle ses infinies beautez, la toute-puissance, la toute-bonté, toute-sagesse, toute-justice, et le reste de cet abysme de perfections.

Il verra donc clairement cet entendement, la cognoissance infinie que de toute eternité le Pere a eue de sa propre beauté, et pour laquelle exprimer en soy-mesme il prononça et dit eternellement le mot, le verbe, ou parole et diction tres-unique et tres-infinie; laquelle comprenant et representant toute la perfection du Pere, ne peut estre qu'un mesme Dieu tres-unique avec luy, sans division ny separation. Ainsi verrons-nous donc cette eternelle et admirable generation du Verbe et Fils divin, par laquelle il nasquit eternellement à l'image et semblance du Pere: image et semblance vive et naturelle, qui ne represente aucuns accidens, ny aucun exterieur, puis qu'en Dieu tout est substance, et n'y peut avoir accident; tout est interieur, et n'y peut avoir aucun exterieur. Mais image qui represente la propre substance du Pere si vivement, si naturellement, tant essentiellement et substantiellement, que pour cela elle ne peut estre que le mesme Dieu avec luy, sans distinction ny difference quelconque d'essence ou substance, ains avec la seule distinction des personnes. Car, comme se pourroit-il faire que ce divin Fils fust la vraye, vrayement vive et vrayement naturelle image, semblance et figure de l'infinie beauté et substance du Pere, si elle ne representoit infiniment au vif et au naturel les infinies perfections du

Pere? Et comment pourroit-elle representer infiniment des perfections infinies, si elle mesme n'estoit infiniment parfaicte? Et comme pourroit-elle estre infiniment parfaicte, si elle n'estoit Dieu? Et comme pourroit-elle estre Dieu, si elle n'estoit un mesme Dieu avec le Pere?

Ce Fils donc, infinie image et figure de son Pere infiny, est un seul Dieu tres-unique et tres-infiny avec son Pere, sans qu'il y ait aucune difference de substance entre eux, ains seulement la distinction de personnes; laquelle distinction de personnes, comme elle est totalement requise, aussi est-elle tres suffisante pour faire que le Pere prononce, et que le Fils soit la parole prononcée; que le Pere die, et que le Fils soit le Verbe ou la diction; que le Pere exprime, et que le Fils soit l'image, semblance et figure exprimée; et qu'en somme le Pere soit Pere, et le Fils soit Fils, deux personnes distinctes, mais une seule essence et divinité. Ainsi Dieu qui est seul, n'est pas pourtant solitaire; car il est seul en sa tres-unique et tres-simple Divinité; mais il n'est pas solitaire, puisqu'il est Pere et Fils en deux personnes. O Theotime, Theotime, quelle joye, quelle allegresse de celebrer cette eternelle naissance qui se fait « (1) en la splendeur des Saincts »; de la celebrer, dis-je, en la voyant, et de la voir en la celebrant.

Le tres-doux S. Bernard estant encore jeune garçon à Chastillon sur Seine, la nuict de Noël atten-

(1) Ps. CIX. 3.

doit en l'eglise que l'on commençast l'office sacré; et en cette attente le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort leger, pendant lequel, ô Dieu, quelle douceur! il vit en esprit, mais d'une vision fort distincte et fort claire, comme le Fils de Dieu ayant espousé la nature humaine, et s'estant rendu petit enfant dans les entrailles tres-pures de sa Mere, naissoit virginalement de son sein sacré avec une humble suavité meslée d'une celeste majesté.

(1) Comme l'espoux qui en maintien royal
Sort tout joyeux de son lict nuptial.

Vision, Theotime, qui combla tellement le cœur amiable du petit Bernard d'aise, de jubilation et de delices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentimens extresmes; et partant, combien que depuis, comme une abeille sacrée, il recueillit tousjours de tous les divins mysteres le miel de mille douces et divines consolations, si est-ce que la solemnité de Noël luy apportoit une particuliere suavité, et parloit avec un goust nompareil de cette nativité de son Maistre. Helas! mais de grace, Theotime, si une vision mystique et imaginaire de la naissance temporelle et humaine du Fils de Dieu, par laquelle il procedoit homme de la femme, vierge d'une vierge, ravit et contente si fort le cœur d'un enfant; hé! que sera-ce, quand nos esprits glorieusement illuminez de la clarté bienheureuse verront cette eternelle naissance, par laquelle le Fils procede

(1) Ps. XVIII. 6.

Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, vray Dieu d'un vray Dieu, divinement et eternellement! Alors donc nostre esprit se joindra par une complaisance incomprehensible à cet object si delicieux, et par une invariable attention luy demeura eternellement uni.

CHAPITRE XIII.

De l'union des esprits bien-heureux avec Dieu en la vision de la production du Sainct-Esprit.

Le Pere eternel voyant l'infinie bonté et beauté de son essence si vivement, essentiellement et substantiellement exprimée en son Fils, et le Fils voyant reciproquement que sa mesme essence, bonté et beauté est originairement en son Pere comme en sa source et fontaine; hé! se pourroit-il faire que ce divin Pere et son Fils ne s'entr'aimassent pas d'un amour infiny, puisque leur volonté par laquelle ils s'aiment, et leur bonté pour laquelle ils s'aiment, sont infinies en l'un et en l'autre?

L'amour ne nous trouvant pas esgaux, il nous esgale; ne nous trouvant pas unis, il nous unit. Or le Pere et le Fils se trouvant non seulement esgaux et unis, ains un mesme Dieu, une mesme bonté, une mesme essence, et une mesme unité, quel amour doivent-ils avoir l'un à l'autre! Mais cet amour ne se passe pas comme l'amour que les creatures intellectuelles ont entr'elles ou envers leur Createur. Car l'amour creé se fait par plusieurs et divers eslans, souspirs, unions et liaisons qui s'entresuivent, et font la continuation de l'amour avec une douce

vicissitude de mouvemens spirituels. Mais l'amour divin du Pere eternel envers son Fils est practiqué en un seul souspir eslancé reciproquement par le Pere et le Fils, qui en cette sorte demeurent unis et liez ensemble. Ouy, mon Theotime : car la bonté du Pere et du Fils n'estant qu'une seule tres-uniquement unique bonté, commune à l'un et à l'autre, l'amour de cette bonté ne peut estre qu'un seul amour; parce qu'encore qu'il y ait deux amans, à sçavoir le Pere et le Fils, neantmoins il n'y a que leur seule tres-unique bonté qui leur est commune laquelle est aimée, et leur tres-unique volonté qui aime : et partant il n'y a aussi qu'un seul amour exercé par un seul souspir amoureux. Le Pere souspire cet amour, le Fils le souspire aussi; mais parce que le Pere ne souspire cet amour que par la mesme volonté et pour la mesme bonté qui est esgalement et uniquement en luy et en son Fils, et le Fils mutuellement ne souspire ce souspir amoureux que pour cette mesme bonté et par cette mesme volonté; partant ce souspir amoureux n'est qu'un seul souspir, ou un seul esprit eslancé par deux souspirans.

Et d'autant que le Pere et le Fils qui souspirent, ont une essence et volonté infinie par laquelle ils souspirent; et que la bonté pour laquelle ils souspirent, est infinie : il est impossible que le souspir ne soit infiny. Et d'autant qu'il ne peut estre infiny qu'il ne soit Dieu, partant cet esprit souspiré du Pere et du Fils est vray Dieu. Et parce qu'il n'y a, ny peut avoir qu'un seul Dieu, il est un seul vray Dieu avec

le Pere et le Fils. Mais de plus, parce que cet amour est un acte qui procede reciproquement du Pere et du Fils, il ne peut estre ny le Pere ny le Fils desquels il est procedé, quoyqu'il ait la mesme bonté et substance du Pere et du Fils : ains faut que ce soit une troisiesme personne divine, laquelle avec le Pere et le Fils ne soit qu'un seul Dieu. Et d'autant que cet amour est produit par maniere de souspir ou d'inspiration, il est appellé Sainct-Esprit.

Or sus, Theotime, le roy David descrivant la suavité de l'amitié des serviteurs de Dieu, s'escrie :

(1) O voicy que c'est chose bonne
Qui mille suavitez donne,
Quand les freres ensemblement
Habitent unanimement :
Car cette douceur amiable
Au tres-sainct onguent est semblable,
Que dessus le chef on versa,
D'Aaron quand on le consacra :
Onguent, dont la teste sacrée
D'Aaron estoit toute trempée,
Jusqu'à la robe s'escoulant,
Et tout son collet parfumant.

Mais, ô Dieu, si l'amitié humaine est tant agreablement aimable, et respand une odeur si delicieuse sur ceux qui la contemplent; que sera-ce, mon bien-aimé Theotime, de voir l'exercice sacré de l'amour reciproque du Pere envers le Fils eternel? S. Gregoire Nazianzene raconte que l'amitié incomparable qui estoit entre luy et son grand S. Basile, estoit ce-

(1) Ps. CXXXII.

lebrée par toute la Grece : et Tertullian tesmoigne que les payens admiroient cet amour plus que fraternel, qui regnoit entre les premiers chrestiens. O quelle feste! quelle solemnité! de quelles louanges et benedictions doit estre celebrée, de quelles admirations doit estre honorée et aimée l'eternelle et souveraine amitié du Pere et du Fils! Qu'y a-t-il d'aimable et d'amiable, si l'amitié ne l'est pas? Et si l'amitié est amiable et aimable, quelle amitié le peut estre en comparaison de cette infinie amitié qui est entre le Pere et le Fils, et qui est un mesme Dieu tres-unique avec eux? Nostre cœur, Theotime, s'abysmera d'amour en l'admiration de la beauté et suavité de l'amour que ce Pere eternel et ce Fils incomprehensible practiquent divinement et eternellement.

CHAPITRE XIV.

Que la saincte lumiere de la gloire servira à l'union des esprits bienheureux avec Dieu.

L'entendement creé verra donc l'essence divine sans aucune entremise d'espece ou representation; mais il ne la verra pas neantmoins sans quelque excellente lumiere qui le dispose, esleve et renforce pour faire une veuë si haute, et d'un object si sublime et et esclatant. Car, comme la chouette a bien la veuë assez forte pour la sombre lumiere de la nuict sereine, mais non pas toutefois pour voir la clarté du midy qui est trop brillante pour estre receue par des yeux si troubles et imbecilles : ainsi nostre entendement qui a bien assez de force pour considerer

les veritez naturelles par son discours, et mesme les choses surnaturelles de la grace par la lumiere de la foy, ne sçauroit pas neantmoins ny par la lumiere de la nature, ny par la lumiere de la foy, atteindre jusques à la veuë de la substance divine en elle-mesme. C'est pourquoy la suavité de la sagesse eternelle a disposé de ne point appliquer son essence à nostre entendement, qu'elle ne l'ait preparé, revigoré et habilité pour recevoir une veuë si eminente, et disproportionnée à sa condition naturelle, comme est la veuë de la Divinité. Car ainsi le soleil, souverain object de nos yeux corporels entre les choses naturelles, ne se presente point à nostre veuë que premier il n'envoye ses rayons par le moyen desquels nous le puissions voir, de sorte que nous ne le voyons que par sa lumiere. Toutefois il y a de la difference entre les rayons que le soleil jette à nos yeux corporels, et la lumiere que Dieu créera en nos entendemens au ciel; car le rayon du soleil corporel ne fortifie point nos yeux quand ils sont foibles et impuissans à voir, ains plustost il les aveugle, esblouissant et dissipant leur veuë infirme : où au contraire cette sacrée lumiere de gloire trouvant nos entendemens inhabiles et incapables de voir la Divinité, elle les esleve, renforce et perfectionne si excellemment, que par une merveille incomprehensible ils regardent et contemplent l'abysme de la clarté divine fixement et droitement en elle-mesme, sans estre esblouis ny rebouchez de la grandeur infinie de son esclat.

Tout ainsi donc que Dieu nous a donné la lumiere de la raison par laquelle nous le pouvons cognoistre comme autheur de la nature, et la lumiere de la foy par laquelle nous le considerons comme source de la grace : de mesme il nous donnera la lumiere de gloire par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la béatitude et vie eternelle, mais fontaine, Theotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faisons maintenant par la foy, ains que nous verrons par la lumiere de gloire, plongez et abysmez en icelle. Les plongeons, dit Pline, qui pour pescher les pierres precieuses s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huile en leurs bouches, afin que la respandant, ils ayent plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelles ils nagent. Theotime, l'ame bienheureuse estant enfoncée et plongée dans l'océan de la divine essence, Dieu respandra dans son entendement la sacrée lumiere de gloire, qui luy fera jour en cet abysme de (1) *lumiere inaccesible,* afin que par la clarté de la gloire nous voyons la clarté de la Divinité.

En Dieu gist la fontaine mesme
De vie et de plaisir supresme ;
Sa clarté nous apparoistra
Aux rais de sa vive lumiere,
Et nostre liesse pleniere
De son jour seulement naistra (2).

(1) I. ad Tim. VI. 6. — (2) Ps. XXXV. 10.

CHAPITRE XV.

Que l'union des bienheureux avec Dieu aura des differens degrez.

Or ce sera cette lumiere de gloire, Theotime, qui donnera la mesure à la veuë et contemplation des bienheureux; et selon que nous aurons plus ou moins de cette saincte splendeur, nous verrons aussi plus ou moins clairement, et par consequent plus ou moins heureusement la tres-saincte Divinité, qui, regardée diversement nous rendra de mesme differemment glorieux. Certes en ce paradis celeste tous les esprits voyent toute l'essence divine; mais nul d'entr'eux, ny tous eux ensemble ne la voyent, ny peuvent voir totalement. Non, Theotime; car Dieu estant tres-uniquement un et tres-simplement indivisible, on ne le peut voir qu'on ne le voye tout. Et d'autant qu'il est infiny, sans limite, ny borne, ny mesure quelconque en sa perfection, il n'y a, ny peut avoir aucune capacité hors de luy, qui jamais puisse totalement comprendre ou penetrer l'infinité de sa bonté infiniment essentielle et essentiellement infinie.

Cette lumiere creée du soleil visible qui est limitée et finie est tellement veue toute de tous ceux qui la regardent, qu'elle n'est pourtant jamais veue totalement de pas un, ny mesme de tous ensemble. Il en est presque ainsi de tous nos sens. Entre plusieurs qui oyent une excellente musique, quoyque tous l'entendent toute, les uns pourtant ne l'oyent pas si bien, ny avec tant de plaisir que les autres, selon

que les aureilles sont plus ou moins delicates. La manne estoit savourée toute de quiconque la mangeoit, mais differemment neantmoins, selon la diversité des appetits de ceux qui la prenoient, et ne fut jamais savourée totalement; car elle avoit plus de differentes saveurs, qu'il n'y avoit de varietez de goust ès Israélites. Theotime, nous verrons et savourerons là-haut au ciel toute la Divinité; mais jamais nul des bienheureux, ny tous ensemble, ne la verront ou savoureront totalement. Cette Infinité divine aura tousjours infiniment plus d'excellences que nous ne sçaurions avoir de suffisance et de capacité : et nous aurons un contentement indicible de cognoistre, qu'après avoir assouvi tout le desir de nostre cœur, et remply pleinement sa capacité en la jouissance du bien infiny qui est Dieu; neantmoins il restera encore en cette infinité des infinies perfections à voir, à jouir et posseder, que sa divine Majesté comprend et voit elle seule, elle seule se comprenant soy-mesme.

Ainsi les poissons jouissent de la grandeur incroyable de l'ocean; et jamais pourtant aucun poisson, ny mesme toute la multitude des poissons, ne vid toutes les plages, ny ne trempa ses escailles en toutes les eaux de la mer. Et les oiseaux s'esgayent à leur gré dans la vasteté de l'air; mais jamais aucun oiseau, ny mesme toute la race des oiseaux ensemble, n'a battu des aisles toutes les contrées de l'air, et n'est jamais parvenu à la supresme region d'iceluy. Ah! Theotime, nos esprits, à leur gré et

Digitized by Google

selon toute l'estenduë de leurs souhaits, nageront en l'ocean, et voleront en l'air de la Divinité, et se resjouiront eternellement de voir que cet air est tant infiny, cet ocean si vaste, qu'il ne peut estre mesuré par leurs ailes; et que jouissans, sans reserve ny exception quelconque, de tout cet abysme infiny de la Divinité, ils ne peuvent neantmoins jamais esgaler leur jouissance à cette infinité, laquelle demeure tousjours infiniment infinie au-dessus de leur capacité.

Et sur ce subjet les esprits bienheureux sont ravis de deux admirations : l'une pour l'infinie beauté qu'ils contemplent, et l'autre pour l'abysme de l'infinité qui reste à voir en cette mesme beauté. O Dieu, que ce qu'ils voyent est admirable! mais, ô Dieu, que ce qu'ils ne voyent pas l'est beaucoup plus! Et toutefois, Theotime, la tres-saincte beauté qu'ils voyent estant infinie, elle les rend parfaictement satisfaicts et assouvis; et se contentans d'en jouir, selon le rang qu'ils tiennent au ciel, à cause de la tres-aimable providence divine qui en a ainsi ordonné, ils convertissent la cognoissance qu'ils ont de ne posseder pas, ny ne pouvoir posseder totalement leur object, en une simple complaisance d'admiration, par laquelle ils ont une joye souveraine de voir que la beauté qu'ils aiment est tellement infinie, qu'elle ne peut estre totalement cogneue que par elle-mesme. Car en cela consiste la Divinité de cette beauté infinie, ou la beauté de cette infinie Divinité.

LIVRE QUATRIESME.

De la decadence et ruine de la charité.

CHAPITRE PREMIER.

Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu, tandis que nous sommes en cette vie mortelle.

Nous ne faisons pas ces discours pour ces grandes ames d'elite que Dieu par une tres-speciale faveur maintient et confirme tellement en son amour, qu'elles sont hors le hasard de jamais le perdre. Nous parlons pour le reste des mortels, ausquels le Sainct-Esprit adresse ces advertissemens : « (1) Qui est de-« bout, qu'il prenne garde à ne point tomber. » « (2) Tiens ce que tu as. » « (3) Ayez soin et travail-« lez, afin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vo-« cation. » Ensuite de quoy il leur fait sentir cette priere : « (4) Ne me rejettez point de devant vostre « face, et ne m'ostez point vostre sainct esprit. » « (5) Et ne nous induisez point en tentation ; (5) afin « qu'ils fassent leur salut avec un sainct tremble-« ment, et une crainte sacrée » ; sçachant qu'ils ne sont plus invariables et fermes à conserver l'amour de Dieu, que le premier ange avec ses sectateurs et

(1) I. ad Cor. X. 12. — (2) Apoc. III. 11. — (3) II. Petr. I. 10. (4) Ps. L. 13. — (5) Matth. VI. 13. — (6) Philip. II. 12.

Judas, qui l'ayant receu le perdirent, et en le perdant se perdirent eternellement eux-mesmes; ny que Salomon qui l'ayant une fois quitté, tient tout le monde en doute de sa damnation; ny qu'Adam, Eve, David, S. Pierre, qui estant enfans de salut, ne laisserent pas de descheoir pour un temps de l'amour sans lequel il n'y a point de salut. Helas! ô Theotime, qui sera donc asseuré de conserver l'amour sacré en cette navigation mortelle, puisqu'en la terre et au ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait de si cruels naufrages?

Mais, ô Dieu eternel! comme est-il possible, direz-vous, qu'une ame qui a l'amour de Dieu, le puisse jamais perdre? car où l'amour est, il resiste au peché. Et comme se peut-il donc faire que le peché y entre? Puisque « (1) l'amour est fort comme la « mort, aspre au combat comme l'enfer »; comme peuvent les forces de la mort ou de l'enfer, c'est-à-dire, les pechez, vaincre l'amour, qui pour le moins les esgale en force, et les surmonte en assistance et en droit? Mais comme peut-il estre qu'une ame raisonnable qui a une fois savouré une si grande douceur, comme est celle de l'amour divin, puisse oncques volontairement avaler les eaux ameres de l'offense? Les enfans, tout enfans qu'ils sont, estant nourris au laict, au beurre et au miel, abhorrent l'amertume de l'absynthe et du chicotin, et pleurent jusques à pasmer, quand on leur en fait gouster. Hé! doncques, ô vray Dieu, l'ame une fois joincte

(1) Cant. Cant. VIII. 6.

à la bonté du Createur, comme le peut-elle quitter pour suivre la vanité de la creature?

Mon cher Theotime, « (1) les cieux mesmes s'esbahissent; leurs portes se froissent de frayeur, et « (2) les anges de paix » demeurent esperdus d'estonnement sur cette prodigieuse misere du cœur humain, qui abandonne un bien tant aimable pour s'attacher à des choses si deplorables. Mais avez-vous jamais veu cette petite merveille que chascun sçait, et de laquelle chascun ne sçait pas la raison? Quand on perce un tonneau bien plein, il ne respandra point son vin, qu'on ne luy donne de l'air par-dessus; ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquels il y a desja du vuide, car on ne les a pas plustost ouverts que le vin en sort. Certes en cette vie mortelle, quoyque nos ames abondent en amour celeste, si est-ce que jamais elles n'en sont si pleines, que par la tentation cet amour ne puisse sortir. Mais là-haut au ciel, quand les suavitez de la beauté de Dieu occuperont tout nostre entendement, et les delices de sa bonté assouviront toute nostre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plenitude de son amour ne remplisse; nul object, quoyqu'il penetre jusqu'à nos cœurs, ne pourra jamais tirer ny faire sortir une seule goutte de la precieuse liqueur de leur amour celeste. Et de penser donner du vent par-dessus, c'est-à-dire, decevoir ou surprendre l'entendement, il ne sera plus possible; car il sera immobile en l'apprehension de la verité souveraine.

(1) Jerem. II. 12. — (2) Isa. XXXIII. 7.

Ainsi le vin qui est bien espuré et separé de sa lie, peut aisement estre garanty de tourner et pousser, mais celuy qui est sur la lie, y est presque tousjours subjet. Et quant à nous, tandis que nous sommes en ce monde, nos esprits sont sur la lie et le tartre de mille humeurs et miseres, et par consequent aisez à changer et tourner en leur amour. Mais estant au ciel, où, comme en ce grand « (1) *festin* descrit par Isaïe, nous aurons le « vin purifié de « toute lie », nous ne serons plus subjects au change, ains demeurerons inseparablement unis par amour à nostre souverain bien. Icy, parmy les crepuscules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'espoux nous ne rencontrions quelque autre object qui nous amuse et deçoive; mais quand nous le trouverons là-haut où il « (2) repaist et repose au midy de « sa gloire », il n'y aura plus moyen d'estre trompez : car sa lumiere sera trop claire, et sa douceur nous liera si serré à sa bonté, que nous ne pourrons plus vouloir nous en desprendre.

Nous sommes comme le corail qui, dans l'ocean, lieu de son origine, est un arbrisseau pasle-verd, foible, fleschissant et pliable; mais estant tiré hors du fond de la mer comme du sein de sa mere, il devient presque pierre; se rendant ferme et impliable, à mesure qu'il change son verd-blafastre en un vermeil fort vif. Car ainsi estant encore emmy la mer de ce monde, lieu de nostre naissance, nous sommes subjects à des vicissitudes extremes, et pliables

(1) Isa. XXV. 6. — (2) Cant. Cant. I. 6.

à toutes mains; à la droicte de l'amour celeste par l'inspiration, à la gauche de l'amour terrestre par la tentation. Mais si une fois tirez hors de cette mortalité, nous avons changé le pasle-verd de nos craintives esperances au vif vermeil de l'asseurée jouissance, jamais plus nous ne serons muables; ains demeurerons à tousjours arrestez en l'amour eternel.

Il est impossible de voir la divinité et ne l'aimer pas. Mais icy-bas, où, sans la voir, nous l'entrevoyons seulement au travers des ombres de la foy, comme « (1) en un miroir »; nostre cognoissance n'est pas si grande, qu'elle ne laisse encore l'entrée à la surprise des autres objects et biens apparens, lesquels entre les obscuritez qui se meslent en la certitude et verité de la foy se glissent insensiblement comme « (2) petits renardeaux, et demolis« sent nostre vigne fleurie. » En somme, Theotime, quand nous avons la charité, nostre franc arbitre est paré de la robbe nuptiale, de laquelle comme il peut tousjours demeurer vestu, s'il veut, en bien faisant, aussi s'en peut-il despouiller, s'il luy plaist, en pechant.

CHAPITRE II.

Du refroidissement de l'ame en l'amour sacré.

L'ame est maintefois contristée et affligée dans le corps jusques mesme à quitter plusieurs membres d'iceluy, qui demeurent privez de mouvement et

(1) I. ad Cor. XIII. 12. — (2) Cant. Cant. II. 15.

sentiment, encore qu'elle n'abandonne pas le cœur, où elle est tousjours entiere jusques à l'extremité de la vie. Ainsi la charité est quelquefois tellement allangourie et abbatue dans le cœur, qu'elle ne paroist presque plus en aucun exercice, et neantmoins elle ne laisse pas d'estre entiere en la supreme region de l'ame. Et c'est lorsque sous la multitude des pechez veniels, comme sous des cendres, le feu du sainct amour demeure couvert et sa lueur estouffée, quoyque non pas amorty ny esteint. Car tout ainsi que la presence du diamant empesche l'exercice et l'action de la proprieté que l'aimant a d'attirer le fer, sans toutefois luy oster la proprieté, laquelle opere soudain que cet empeschement est esloigné; de mesme la presence du peché veniel n'oste pas voirement à la charité sa force et puissance d'operer, mais elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activité, si qu'elle demeure sans action, sterile et infeconde.

Certes le peché veniel, ny mesme l'affection au peché veniel, n'est pas contraire à l'essentielle resolution de la charité, qui est de preferer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce peché nous aimons quelque chose hors de la raison, mais non pas contre la raison : nous deferons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable, à la creature, mais non pas en la preferant au Createur : nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les celestes. En somme cette sorte de peché nous retarde au chemin de la

charité, mais il ne nous en retire pas; et partant le peché veniel n'estant pas contraire à la charité, il ne la destruit jamais, ny en tout ny en partie.

Dieu fit sçavoir à l'evesque d'Ephese qu'il avoit « (1) delaissé sa premiere charité. » Où il ne dit pas qu'il estoit sans charité, mais seulement qu'elle n'estoit plus telle qu'au commencement; c'est-à-dire, qu'elle n'estoit plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse, ainsi que nous avons accoustùmé de dire d'un homme, qui de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade; ce n'est plus celuy d'autrefois. Car nous ne voulons pas entendre que ce ne soit pas le mesme selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices. Et de mesme Nostre-Seigneur a dit, qu'ès derniers jours « (2) la charité de plusieurs se refroidira »; c'est-à-dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennuy qui oppressera les cœurs. Certes « (3) la concupiscence ayant conceu, elle engendre le peché »: mais ce peché, quoyque peché, « (4) n'engendre pas tousjours la mort de l'ame, « ains seulement lorsqu'il a une malice entiere, et « qu'il est consommé et accomply », comme dit S. Jacques, qui en cela establit si clairement la difference entre le peché veniel et le peché mortel, que je ne sçay comme il s'est trouvé des gens en nostre siecle qui ayent eu la hardiesse de le nier.

Neantmoins le peché veniel est peché, et par consequent il desplaist à la charité, non comme chose

(1) Apoc. II, 4. — (2) Matth. XXIV. 12. — (3) Jac. I. 15. — (4) Ibid.

qui luy soit contraire, mais comme chose contraire à ses operations et à son progrez, voire mesme à son intention, laquelle estant que nous rapportions toutes nos operations à Dieu, elle est violée par le peché veniel, qui porte les actions par lesquelles nous le commettons, non pas voirement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a esté rudement touché et reduit en frische par la tempeste, que rien n'y est demeuré, parce qu'encore que l'arbre est entier, neantmoins il est resté sans fruict; de mesme, quand nostre charité est battue des affections que l'on a aux pechez veniels, nous disons qu'elle est diminuée et defaillie, non que l'habitude de l'amour ne soit entiere en nos esprits, mais parce qu'elle est sans les œuvres qui sont ses fruicts.

L'affection aux grands pechez rendoit tellement « (1) la verité prisonniere de l'injustice » entre les philosophes payens, que, comme dit le grand apostre, « (2) cognoissant Dieu, ils ne le glorifioient pas » selon que cette cognoissance requeroit; si que cette affection n'exterminant pas la lumiere naturelle, elle la rendoit infructueuse. Aussi les affections au peché veniel n'abolissent pas la charité; mais elles la tiennent comme un esclave, liée pieds et mains, empeschant sa liberté et son action. Cette affection nous attachant par trop à la jouissance des creatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraye

(1) Ad Rom. I. 18. — (2) Ibid. 21.

amitié, nous incite. Et par consequent elle nous fait perdre les secours et assistances interieures, qui sont comme les esprits vitaux et animaux de l'ame, du defaut desquels provient une certaine paralysie spirituelle; laquelle enfin, si on n'y remedie, nous conduit à la mort. Car en somme la charité estant une qualité active, ne peut estre long-temps sans agir ou perir. Elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel: « (1) Donne-moy des enfans, di« soit celle-cy à son mary, autrement je mourray. » Et la charité presse le cœur auquel elle est mariée, de la feconder en bonnes œuvres, autrement elle perira.

Nous ne sommes gueres en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or ces esprits vils, paresseux et adonnez aux plaisirs exterieurs, n'estant pas duicts aux combats, ny exercez aux armes spirituelles, ils ne gardent jamais gueres la charité, ains se laissent ordinairement surprendre à la coulpe mortelle : ce qui arrive d'autant plus aisement, que par le peché veniel l'ame se dispose au mortel. Car, comme cet ancien, ayant continué à porter tous les jours un mesme veau, le porta enfin encore qu'il fut devenu un gros bœuf: la coustume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau : ainsi celuy qui s'affectionne à jouer des testons, joueroit enfin des escus, des pistoles, des chevaux, et après ses chevaux toute sa chevance. Qui lasche la bride aux menues coleres, se trouve

(1) Genes. XXX. 1.

enfin furieux et insupportable : qui s'adonne à mentir par raillerie, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

Enfin, Theotime, nous disons de ceux qui ont la complexion fort foible, qu'ils n'ont point de vie, qu'ils n'en ont pas une once, ou qu'ils n'en ont pas plein le poing ; parce que ce qui doit bientost finir, semble en effect n'estre plus. Et ces ames faineantes, adonnées aux plaisirs et affectionnées aux choses transitoires, peuvent bien dire qu'elles n'ont plus de charité ; puisque, si elles en ont, elles sont en voye de la perdre bientost.

CHAPITRE III.

Comme on quitte le divin amour pour celuy des creatures.

Ce malheur de quitter Dieu pour la creature arrive ainsi. Nous n'aimons pas Dieu sans intermission ; d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par maniere de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plaist, et non jamais contre nostre gré. Quand donc nous n'usons pas de la charité qui est en nous : c'est-à-dire, quand nous n'employons pas nostre esprit aux exercices de l'amour sacré, ains que le tenant diverty à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soy-mesme, il se tient inutile et negligent ; alors, Theotime, il peut estre touché de quelque object mauvais, et surpris de quelque tentation. Et bien que l'habitude de la charité en mesme temps soit au fond de nostre ame

et qu'elle fasse son office, nous inclinant à rejetter la suggestion mauvaise; si est-ce qu'elle ne nous presse pas, ny nous porte à l'action de la resistance qu'à mesure que nous la secondons, comme les habitudes ont coustume de faire : et partant nous laissant en nostre liberté, il advient maintefois que le mauvais object ayant jetté bien avant ses attraits dans nostre cœur, nous nous attachons à luy par une complaisance excessive, laquelle venant à croistre, il nous est mal-aisé de nous en defaire; et comme des (1) *espines*, selon que dit Nostre-Seigneur, elle *suffoque* enfin *la semence* de la grace et dilection celeste. (2) Ainsi arriva-t-il à nostre premiere mere Eve, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit à deviser avec le serpent; recevant de la complaisance d'ouyr parler de son aggrandissement en science, et de voir la beauté du fruict defendu : si que la complaisance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourrissant dans la complaisance, elle s'y trouva enfin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le malheureux peché auquel par après elle attira son mary.

On void que les pigeons touchez de vanité se pavannent quelquefois en l'air, et font des esplanades ça et là, se mirant en la varieté de leur pennage : et lors les tiercelets et faucons qui les espient, viennent fondre sur eux et les attrapent; ce qu'ils ne feroient jamais, si les pigeons voloient leur droit vol,

(1) Luc. IV. 7. — (2) Genes. III.

d'autant qu'ils ont l'aisle plus roide que les oiseaux de proye. Helas! Theotime, si nous ne nous amusions pas en la vanité des plaisirs caduques, et surtout en la complaisance de nostre amour propre; ains qu'ayant une fois la charité, nous fussions soigneux de voler droit là par où elle nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attraperoient. Mais parce que, comme colombes seduites et deceues de nostre propre estime, nous retournons sur nous-mesmes et entretenons trop nos esprits parmy les creatures; nous nous trouvons souvent surpris entre les serres de nos ennemis qui nous emportent et devorent.

Dieu ne veut pas empescher que nous ne soyons attaquez de tentations, afin que resistans, nostre charité soit plus exercée, et puisse par le combat emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mais que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous delecter en la tentation, cela vient de la condition de nostre nature qui aime tant le bien, que pour cela elle est subjecte d'estre allechée par tout ce qui a apparence de bien : et ce que la tentation nous presente pour amorce, est tousjours de cette sorte. Car, comme enseignent les sainctes lettres (1), ou c'est un bien honorable, selon le monde, pour nous provoquer à *l'orgueil de la vie* mondaine, ou un bien delectable aux sens, pour nous porter à la *convoitise charnelle;* ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la *convoi-*

(1) I. Joan. II. 16.

tise et avarice *des yeux*. Que si nous tenions nostre foy, laquelle sçait discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejetter, vivement attentive à son devoir; certes elle serviroit de sentinelle assurée à la charité, et luy donneroit advis du mal qui s'aproche du cœur sous pretexte du bien, et la charité le repousseroit soudain. Mais parce que nous tenons ordinairement nostre foy ou dormante, ou moins attentive qu'il ne seroit requis pour la conservation de nostre charité; nous sommes aussi souvent surpris de la tentation, laquelle seduisant nos sens, et nos sens incitant la partie inferieure de nostre ame à rebellion, il advient que maintefois la partie superieure de la raison cede à l'effort de cette revolte, et commettant le peché elle perd la charité.

Tel fut le progrès de la sedition que le desloyal Absalon excita contre son bon pere David (1). Car il mit en avant des propositions bonnes en apparence, lesquelles estant une fois receues par les pauvres Israëlites, desquels la prudence estoit endormie et engourdie, il les sollicita tellement qu'il les reduisit à une entiere rebellion : de sorte que David fut contrainct de sortir tout espleuré de Hierusalem avec tous ses plus fideles amis, ne laissant en la ville de gens de marque, sinon Sadoc et Abiathar, prestres de l'Eternel, avec leurs enfans : or Sadoc estoit *voyant* (2), c'est-à-dire prophete.

Car de mesme, tres-cher Theotime, l'amour pro-

(1) II. Reg. XV. — (2) Ibid. 27.

pre trouvant nostre foy hors d'attention et sommeillante, il nous presente des biens vains, mais apparens; seduit nos sens, nostre imagination et les facultez de nos ames, et presse tellement nos francs arbitres qu'il les conduit à l'entiere revolte contre le sainct amour de Dieu; lequel alors, comme un autre David, sort de nostre cœur avec tout son train, c'est-à-dire, avec les dons du Sainct-Esprit et les autres vertus celestes, qui sont compagnes inseparables de la charité, si elles ne sont ses proprietez et habilitez : et ne reste plus en la Hierusalem de nostre ame aucune vertu d'importance, sinon Sadoc *le voyant*, c'est-à-dire, le don de la foy, qui nous peut faire voir les choses eternelles, avec son exercice; et encore Abiathar, c'est-à-dire, le don de l'esperance avec son action, qui tous deux demeurent bien affligez et tristes, maintenant toutesfois en nous l'arche de l'aillance, c'est-à-dire, la qualité et le tiltre de chrestien qui nous est acquis par le baptesme.

Helas! Theotime, quel pitoyable spectacle aux anges de paix de voir ainsi sortir le Sainct-Esprit, et son amour de nos ames pecheresses! Hé! je croy certes que, s'ils pouvoient alors pleurer, ils verseroient des larmes infinies, et d'une voix lugubre lamantant nostre malheur, ils chanteroient le triste cantique que Hieremie entonna, quand assis sur le seuil du temple desolé, il contempla la ruine de Hierusalem au temps de Sedecie.

Ah! combien voy-je desolée
Cette cité jadis comblée

De peuple, de bien et d'honneur,
Maintenant siege de l'horreur (1)!

CHAPITRE IV.

Que l'amour sacré se perd en un moment.

L'amour de Dieu qui nous porte jusques au mespris de nous-mesmes, nous rend citoyens de la Hierusalem celeste : l'amour de nous-mesmes qui nous pousse jusques au mespris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or nous allons certes petit à petit à ce mespris de Dieu; mais nous n'y sommes pas plustost parvenus, que soudain, en un moment, la saincte charité se separe de nous, ou, pour mieux dire, elle perit tout-à-fait. Ouy, Theotime; car en ce mespris de Dieu consiste le peché mortel; et un seul peché mortel bannit la charité de l'ame, d'autant qu'il rompt le lien et l'union d'icelle avec Dieu, qui est l'obeissance et sousmission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut estre vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'ame et l'ame du cœur, ne peut jamais estre blessée qu'elle ne soit tuée; ainsi qu'on dit des perles, qui conceues de la rosée celeste, perissent si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur escaille. Nostre esprit certes ne sort pas petit à petit de son corps, ains en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y faire les actions de vie : et de mesme, à l'instant que le cœur est tellement detraqué en ses passions, que

(1) Threń. I. 1.

la charité n'y peut plus regner, elle le quitte et abandonne; car elle est si genereuse, qu'elle ne peut cesser de regner sans cesser d'estre.

Les habitudes que nous acquerons par nos seules actions humaines, ne perissent pas par un seul acte contraire; car nul ne dira qu'un homme soit intemperant pour un seul acte d'intemperance, ny qu'un peintre ne soit pas bon maistre pour avoir une fois manqué à l'art : ains comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsi nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par une multitude d'actes contraires. Mais la charité, Theotime, que le Sainct-Esprit respand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi en un instant elle nous est ostée si-tost que destournant nostre volonté de l'obeissance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rebellion et desloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vray que la charité s'aggrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection à perfection, selon que par nos œuvres ou la reception des sacremens nous luy faisons place. Mais toutefois elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection; car jamais on n'en perd un seul brin qu'on ne la perde toute. En quoy elle ressemble au chef-d'œuvre de Phidias, tant celebré par les anciens : car on dit que ce grand sculpteur fit en Athenes une statuë de Minerve toute d'yvoire, haute de vingt-

six coudées; et au bouclier d'icelle, auquel il avoit relevé les batailles des amazones et des geans, il grava avec tant d'art son visage de luy-mesme, qu'on ne pouvoit oster un seul brin de son image, dit Aristote, que toute la statuë ne tombast defaite : si que cette besongne ayant esté perfectionnée par assemblage de piece à piece, en un moment neantmoins elle perissoit, si on eust osté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de mesme, Theotime, encore que le Sainct-Esprit ayant mis la charité en une ame, luy donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour; si est-ce toutefois que la resolution de preferer la volonté de Dieu à toutes choses estant le poinct essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour eternel, c'est-à-dire du Sainct-Esprit, est representée, on ne sçauroit en oster une seule piece, que soudain toute la charité ne perisse.

Cette preferance de Dieu à toutes choses est le cher enfant de la charité. Que si Agar, qui n'estoit qu'une Egyptienne, voyant son fils en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer aupres de luy, ains le voulut quitter, disant : « (1) Ah! je ne « sçaurois voir mourir cet enfant »; quelle merveille y a-t-il que la charité, fille de douceur et suavité celeste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu? Si qu'à mesure que nostre franc arbitre se resolut de consentir au peché, donnant par mesme moyen la mort à ce sa-

(1) Genes. XXI. 16.

cré propos, la charité meurt avec iceluy, et dit en son dernier souspir : Hé! non jamais « je ne verray « mourir cet enfant. » En somme, Theotime, comme la pierre precieuse, nommée Prassius, perd sa lueur en la presence de quel venin que ce soit, ainsi l'ame perd en un instant sa splendeur, sa grace et sa beauté qui consiste au saint amour, à l'entrée et presence de quel peché mortel que ce soit, dont il est escrit que « (1) l'ame qui pechera mourra. »

CHAPITRE V.

Que la seule cause du manquement et refroidissement de la charité est en la volonté des creatures.

Comme ce seroit une effronterie impie de vouloir attribuer aux forces de nostre volonté les œuvres de l'amour sacré que le Sainct-Esprit fait en nous et avec nous, aussi seroit-ce une impieté effrontée de vouloir rejetter le defaut d'amour qui est en l'homme ingrat sur le manquement de l'assistance et grace celeste. Car le Sainct-Esprit crie partout au contraire que nostre « (2) perte vient de nous » : que le Sauveur a « (3) apporté le feu du sainct amour, « et ne desire rien plus sinon qu'il brusle nos cœurs » : que « (4) le salut est preparé devant la face de toutes « nations, lumiere pour esclairer les gentils et pour « la gloire d'Israël » : que la divine bonté « (5) ne « veut point qu'aucun perisse », mais « (6) que tous « viennent à la cognoissance de la verité; veut que

(1) Ezech. XVIII. 4. — (2) Osée, XIII. 9. — (3) Luc, XII. 49. (4) Luc, II. 30. 31. 32. — (5) II. Petr. III. 9. — (6) I. Tim. 2. 4.

by Google

« tous hommes soient sauvez », le Sauveur d'iceux estant venu au monde, afin que tous « (1) receussent l'adoption des enfans »; et le sage nous avertit clairement : « (2) Ne dis point, il tient à Dieu. » Ainsi le sacré concile de Trente inculque divinement à tous les enfans de l'Eglise saincte, que la grace divine ne manque jamais à ceux qui font ce qu'ils peuvent, invoquant le secours celeste : que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiez, sinon qu'eux-mesmes les premiers l'abandonnent; de sorte que s'ils ne manquent à la grace, ils obtiendront la gloire.

En somme, Theotime, le Sauveur est une « (3) lumiere qui esclaire tout homme qui vient en ce « monde. »

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midy, un jour d'esté, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mais tandis que leur lassitude et la fraischeur de l'ombrage les tint en sommeil, le soleil s'advançant sur eux, leur porta droit aux yeux sa plus forte lumiere, laquelle par l'esclat de sa clarté faisoit des transparences, comme par des petits esclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormans; et par la chaleur qui perçoit leurs paupieres, les força d'une douce violence de s'esveiller: mais les uns esveillez se levent, et gagnant pays allerent heureusement au giste; les autres, non seulement ne se levent pas, mais tournant le dos au soleil et enfonçant leurs chapeaux sur leurs yeux, passerent là leur journée

(1) Galat. IV. 5. — (2) Eccli. XV. 11. — (3) Joan. I. 9.

à dormir, jusqu'à ce que surpris de la nuict, et voulant neantmoins aller au logis, ils s'esgarent, qui çà qui là, dans une forest a la mercy des loups, sangliers et autres bestes sauvages. Or dictes, de grace, Theotime, ceux qui sont arrivez ne devoient-ils pas sçavoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler plus chrestiennement, au createur du soleil? Ouy certes, car ils ne pensoient nullement à s'esveiller quand il en estoit temps: le soleil leur fit ce bon office, et par une agreable semonce de sa clarté et de sa chaleur les vint amiablement resveiller. Il est vray qu'ils ne firent pas resistance au soleil, mais il les aida aussi beaucoup à ne point resister; car il vint doucement respandre sa lumiere sur eux, se faisant entrevoir au travers de leurs paupieres, et par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errans n'avoient-ils pas tort de crier dans ce bois: Hé! qu'avons-nous fait au soleil, pourquoy il ne nous a pas fait voir sa lumiere comme à nos compagnons, afin que nous fussions arrivez au logis, sans demeurer en ces effroyables tenebres? Car qui ne prendroit la cause du soleil, ou plustost de Dieu en main, mon cher Theotime, pour dire à ces chetifs malencontreux: Qu'est-ce, miserables, que le soleil pouvoit bonnement faire pour vous, qu'il ne l'ait fait? Ses faveurs estoient esgales envers tous vous autres qui dormiez: il vous aborda tous avec une mesme lumiere, il vous toucha de mesmes rayons, il respandit sur vous une

chaleur pareille : et malheureux que vous estes, quoyque vous vissiez vos compagnons levez prendre le bourdon pour tirer chemin, vous tournastes le dos au soleil, et ne voulustes pas employer sa clarté, ny vous laisser vaincre à sa chaleur.

Tenez, voilà maintenant, Theotime, ce que je veux dire. Tous les hommes sont voyageurs en cette vie mortelle : presque tous, nous nous sommes volontairement endormis en l'iniquité ; et Dieu soleil de justice darde sur tous tres-suffisamment, ains abondamment, les rayons de ses inspirations : il eschauffe nos cœurs de ses benedictions, touchant un chascun des attraits de son amour. Hé ! que veut dire donc que ces attraits en attirent si peu, et en tirent encore moins ? Ah ! certes ceux qui estant attirez, puis tirez, suivent l'inspiration, ont grande occasion de s'en resjouir, mais non pas de s'en glorifier. Qu'ils se resjouissent, parce qu'ils jouissent d'un grand bien ; mais qu'ils ne s'en glorifient pas, puisque c'est par la pure bonté de Dieu, qui leur laissant l'utilité de son bienfait s'en est reservé la gloire.

Mais quant à ceux qui demeurent au sommeil de peché, ô Dieu ! qu'ils ont une grande raison de lamenter, gemir, pleurer et regretter ! car ils sont au malheur le plus lamentable de tous. Mais ils n'ont pas raison de se douloir et plaindre sinon d'eux-mesmes, qui ont mesprisé, ains ont esté rebelles à la lumiere, reveches aux attraits, et se sont obstinez contre l'inspiration ; de sorte qu'à leur malice seule doit estre à jamais malediction et confusion, puis-

qu'ils sont seuls autheurs de leur perte, seuls ouvriers de leur damnation. Ainsi les Japonois se plaignant au bienheureux François Xavier leur apostre, de quoy Dieu qui avoit eu tant de soin des autres nations, sembloit avoir oublié leurs predecesseurs, ne leur ayant point fait avoir sa cognoissance par le manquement de laquelle ils auroient esté perdus, l'homme de Dieu leur respondit que la divine loy naturelle estoit plantée en l'esprit de tous les mortels; laquelle si leurs devanciers eussent observée, la celeste lumiere les eust sans doute esclairez; comme au contraire l'ayant violée, ils meriterent d'estre damnez. Response apostolique d'un homme apostolique, et toute pareille à la raison que le grand apostre rend de la perte des anciens Gentils, qu'il dit estre « (1) inexcusables, d'autant qu'ayant cogneu le « bien, ils suivirent le mal »: car c'est, en un mot, ce qu'il inculque au premier chapitre aux Romains. Malheur sur malheur à ceux qui ne recognoissent pas que leur malheur provient de leur malice.

CHAPITRE VI.

Que nous devons recognoistre de Dieu tout l'amour que nous luy portons.

L'amour des hommes envers Dieu tient son origine, son progrès et sa perfection de l'amour eternel de Dieu envers les hommes. C'est le sentiment universel de l'Eglise nostre mere, laquelle, avec une ardente jalousie, veut que nous recognoissions nos-

(1) Rom. I. 20. 21.

Digitized by Google

tre salut et les moyens pour y parvenir de la seule misericorde du Sauveur, afin qu'en la terre comme au ciel à luy seul soit honneur et gloire.

« (1) Qu'as-tu que tu n'ayes receu? » dit le divin apostre, parlant des dons de science, eloquence, et autres telles qualitez des pasteurs ecclesiastiques; « et si tu l'as receu, pourquoy t'en glorifies-tu comme « si tu ne l'avois pas receu? » Il est vray, nous avons tout receu de Dieu; mais par-dessus tout, nous avons receu les biens surnaturels du sainct amour. Que si nous les avons receus, pourquoy en prendrons-nous de la gloire?

Certes si quelqu'un se vouloit rehausser, pour avoir fait quelque progrès en l'amour de Dieu; helas! chetif homme, luy dirions-nous, tu estois pasmé en ton iniquité, sans qu'il te fust resté ny de vie, ny de force pour te relever (comme il advint à la princesse (2) de nostre parabole), et Dieu, par son infinie bonté, accourut à ton aide, et criant à haute voix: « (3) Ouvre la bouche de ton attention, et je « la rempliray »: il mit luy-mesme ses doigts entre tes levres et desserra tes dents, jettant dedans ton cœur sa saincte inspiration, et tu l'as receue; puis estant remis en sentiment, il continua par divers mouvemens et differens moyens de revigorer ton esprit, jusques à ce qu'il respandit en iceluy sa charité comme ta vitale et parfaite santé.

Or dis-moy donc maintenant, miserable, qu'as-tu fait en tout cela dequoy tu te puisses vanter? Tu as

(1) I. ad Cor. IV. 7. — (2) Liv. III. chap. III. — (3) Ps. LXXX. 2.

consenti, je le sçay bien: le mouvement de ta volonté a librement suivy celuy de la grace celeste. Mais tout cela, qu'est-ce autre chose, sinon recevoir l'operation divine et n'y resister pas? Et qu'y a-t-il en cela que tu n'ayes receu? Ouy mesme, pauvre homme que tu es, tu as receu la reception de laquelle tu te glorifies, et le consentement duquel tu te vantes. Car, dis-moy, je te prie, ne m'advoueras-tu pas que si Dieu ne t'eust prevenu, tu n'eusses jamais senti sa bonté, ny par consequent consenti à son amour? non, ny mesme tu n'eusses pas fait une seule bonne pensée pour luy. Son mouvement a donné l'estre et la vie au tien: et si sa liberalité n'eust animé, excité et provoqué ta liberté par les puissans attraits de sa suavité, ta liberté fut tousjours demeurée inutile à ton salut. Je confesse que tu as cooperé à l'inspiration en consentant: mais si tu ne le sçais pas, je t'apprends que ta cooperation a pris naissance de l'operation de la grace, et de ta franche volonté tout ensemble; mais en telle sorte neantmoins que, si la grace n'eust prevenu et remply ton cœur de son operation, jamais il n'eust eu ny le pouvoir, ny le vouloir de faire aucune cooperation.

Mais dis-moy derechef, je te prie, homme vil et abject, es-tu pas ridicule, quand tu penses avoir part en la gloire de ta conversion: parce que tu n'as pas repoussé l'inspiration? N'est-ce pas la fantaisie des voleurs et tyrans de penser donner la vie à ceux ausquels ils ne l'ostent pas? et n'est-ce pas une for-

Digitized by Google

ecnée impieté de penser que tu aies donné la saincte efficace et vive activité à l'inspiration divine, parce que tu ne la luy as pas ostée par ta resistance? Nous pouvons empescher les effects de l'inspiration, mais nous ne les luy pouvons pas donner. Elle tire sa force et vertu de la bonté divine qui est le lieu de son origine, et non de la volonté humaine qui est le lieu de son abord. S'indigneroit-on pas de la princesse de nostre parabole, si elle se vantoit d'avoir donné la vertu et proprieté aux eaux cordiales et autres medicamens, ou de s'estre guerie elle-mesme; parce que, si elle n'eust receu les remedes que le roy luy donna et versa dans sa bouche, lorsqu'à moitié morte elle n'avoit presque plus de sentiment, ils n'eussent point eu d'operation? Ouy, luy diroit-on, ingrate que vous estes, vous pouviez vous opiniaster à ne point recevoir les remedes; et mesme les ayant receus en vostre bouche, vous les pouviez rejetter: mais il n'est pas vray pourtant que vous leur ayez donné la vigueur ou vertu; car ils l'avoient par leur proprieté naturelle. Seulement vous avez consenti de les recevoir, et qu'ils fissent leur action; et encore n'eussiez-vous jamais consenti, si le roy ne vous eust premierement revigorée et puis sollicitée à les prendre : oncques vous ne les eussiez receus, s'il ne vous eust aidé à les recevoir, ouvrant vostre bouche avec ses doigts et respandant la potion dedans icelle. N'estes-vous pas donc un monstre d'ingratitude de vous vouloir attribuer un bien que vous devez en tant de façons à vostre cher Espoux?

Le petit admirable poisson que l'on nomme Echineis, Remore ou Arrestenef, a bien le pouvoir d'arrester ou de n'arrester point le navire cinglant en haute mer à pleine voile; mais il n'a pas le pouvoir de le faire ny voguer, ny cingler ou surgir; il peut empescher le mouvement, mais il ne le peut pas donner. Nostre franc arbitre peut arrester et empescher la course de l'inspiration; et quand le vent favorable de la grace celeste enfle les voiles de nostre esprit, il est en nostre liberté de refuser nostre consentement, et empescher par ce moyen l'effect de la faveur du vent: mais quand nostre esprit cingle et fait heureusement sa navigation, ce n'est pas nous qui faisons venir le vent de l'inspiration, ny qui en remplissons nos voiles, ny qui donnons le mouvement au navire de nostre cœur; ains seulement nous recevons le vent qui vient du ciel, consentons à son mouvement, et laissons aller le navire sous le vent sans l'empescher par le remore de nostre resistance. C'est donc l'inspiration qui imprime en nostre franc arbitre l'heureuse et suave influence, par laquelle non seulement elle luy fait voir la beauté du bien, mais elle l'eschauffe, l'aide, le renforce et l'esmeut si doucement, que par ce moyen il se plaist et escoule librement au party du bien.

Le ciel prepare les gouttes de la fraische rosée au printemps, et les espluye sur la face de la mer, et les mere-perles qui ouvrent leurs escailles, reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent en perles: mais au contraire les mere-perles qui tien-

nent leurs escailles fermées, n'empeschent pas que les gouttes ne tombent sur elles; elles empeschent neantmoins qu'elles ne tombent pas dans elles. Or le ciel a-t-il pas envoyé sa rosée et son influence sur l'une et l'autre mere-perle? Pourquoy donc l'une a-t-elle par effect produit sa perle, et l'autre non? Le ciel avoit esté liberal pour celle qui est demeurée sterile, autant qu'il estoit requis pour la rendre fertile; mais elle a empesché l'effect de son benefice, se tenant fermée et couverte. Et quant à celle qui a conceu la perle, elle n'a rien en cela qu'elle ne tienne du ciel, non pas mesme son ouverture par laquelle elle a receu la rosée; car sans le ressentiment des rayons de l'aurore qui l'ont doucement excitée, elle ne fust pas venue en la surface de la mer, ny n'eust pas ouvert son escaille. Theotime, si nous avons quelque amour envers Dieu, à luy en soit l'honneur et la gloire qui a tout fait en nous, et sans lequel rien n'a esté fait; à nous en soit l'utilité et l'obligation. Car c'est le partage de sa divine bonté avec nous, il nous laisse le fruict de ses bienfaits et s'en reserve l'honneur et la louange: et certes puisque nous ne sommes tous rien que par sa grace, nous ne devons rien estre que pour sa gloire.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut eviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la tres-sage providence de Dieu.

L'esprit humain est si foible, que quand il veut trop curieusement rechercher les causes et raisons

de la volonté divine, il s'embarrasse et entortille dans les filets de mille difficultez, desquelles par après il ne se peut desprendre. Il ressemble à la fumée; car en montant il se subtilise, et en se subtilisant il se dissipe. A force de vouloir relever nos discours ès choses divines par curiosité, nous nous « (1) eva-« nouissons en nos pensées; et en lieu de parvenir à « la science de la verité, nous tombons en la folie de « nostre vanité. »

Mais sur tout nous sommes bigearres en ce qui regarde la providence divine, touchant la diversité des moyens qu'elle nous distribue pour nous tirer à son sainct amour, et par son sainct amour à la gloire. Car nostre temerité nous presse tousjours de rechercher pourquoy Dieu donne plus de moyens aux uns qu'aux autres; (2) pourquoy il ne fit entre les Tyriens et Sidoniens les merveilles qu'il fit en Corozaïn et Bethsaïda, puisqu'ils en eussent si bien fait leur profit; et en somme pourquoy il tire à son amour plustost l'un que l'autre.

O Theotime, mon amy, jamais, non jamais, nous ne devons laisser emporter nostre esprit à ce tourbillon de vent follet, ny penser de trouver une meilleure raison de la volonté de Dieu, que sa volonté mesme, laquelle est souverainement raisonnable, ains la raison de toutes les raisons, la regle de toute bonté, la loy de toute equité. Et bien que le tres-sainct Esprit parlant en l'Escriture saincte rende raison en plusieurs endroits de presque tout ce que nous

(1) Rom. I. 21. II. Tim. III. 7. Rom. I. 22. — (2) Matth. XI. 21.

saurions desirer, touchant ce que sa providence fait en la conduite des hommes au sainct amour et au salut eternel; si est-ce neantmoins qu'en plusieurs occasions il declare qu'il ne faut nullement se departir du respect qui est deu à sa volonté, de laquelle nous devons adorer le propos, le decret, le bon plaisir et l'arrest, au bout duquel, comme souverain juge et souverainement equitable, il n'est pas raisonnable qu'elle manifeste ses motifs; ains suffit qu'elle die simplement (et pour cause). Que si nous devons charitablement porter tant d'honneur aux decrets des cours souveraines composées de juges corruptibles de la terre et de terre, que de croire qu'ils n'ont pas esté faits sans motifs, quoyque nous ne les sçachions pas; hé, Seigneur Dieu! avec quelle reverence amoureuse devons-nous adorer l'equité de vostre providence supreme, laquelle est infinie en justice et bonté?

Ainsi en mille lieux de la sacrée parole nous trouvons la raison pour laquelle Dieu a reprouvé le peuple juif. « (1) Parce, disent S. Paul et S. Barnabas, « que vous repoussez la parole de Dieu, et que vous « vous jugez vous-mesmes indignes de la vie eter- « nelle, voici nous nous tournons devers les gentils. » Et qui considerera en tranquillité d'esprit le IX, X, et XI. chap. de l'espistre aux Romains, verra clairement que la volonté de Dieu n'a point rejetté le peuple juif sans raison; mais neantmoins cette raison ne doit point estre recherchée par l'esprit humain,

(1) Act. XIII. 46.

qui au contraire est obligé de s'arrester purement et simplement à reverer le decret divin, l'admirant avec amour comme infiniment juste et equitable, et l'aimant avec admiration comme impenetrable et incomprehensible. C'est pourquoy ce divin apostre conclut en cette sorte le long discours qu'il en avoit fait : « (1) O profondité des richesses de la sagesse et « science de Dieu! Que ses jugemens sont incom- « prehensibles, et ses voyes imperceptibles! Qui co- « gnoist les pensées du Seigneur? ou qui a esté son « conseiller? » Exclamation par laquelle il tesmoigne que Dieu fait toutes choses avec une grande sagesse, science et raison; mais en telle sorte neantmoins que l'homme n'estant pas entré au divin conseil, duquel les jugemens et projects sont infiniment eslevez au-dessus de nostre capacité, nous devons devotement adorer ses decrets, comme très-equitables, sans en rechercher les motifs qu'il retient en secret par devers soy, afin de tenir nostre entendement en respect et humilité par devers nous.

S. Augustin en cent endroits enseigne cette mesme practique. « (2) Personne, dit-il, ne vient au Sau- « veur sinon estant tiré. Qui c'est qu'il tire, et qui « c'est qu'il ne tire pas; pourquoy il tire celuy-cy, et « non pas celuy-là, n'en veuille pas juger, si tu ne « veux errer. Escoute une fois et entens. N'es-tu pas « tiré? prie afin que tu sois tiré. (3) Certes c'est assez « au chrestien vivant encore de la foy, et ne voyant « pas ce qui est parfait, mais sçachant seulement en

(1) Rom. XI. 33, 34. — (2) Tract. 26. in Joan. — (3) Ep. 105.

« partie, de sçavoir et croire que Dieu ne delivre « personne de la damnation, sinon par misericorde « gratuite par Jesus-Christ Nostre-Seigneur; et qu'il « ne damne personne, sinon par sa tres-equitable « verité par le mesme Jesus-Christ Nostre-Seigneur. « Mais de sçavoir pourquoy il delivre celuy-cy plus-« tost que celuy-là, recherche qui pourra une si « grande profondité de ses jugemens, mais qu'il se « garde du precipice : car ses decrets ne sont pas « pour cela injustes, encore qu'ils soient secrets. « (1) Mais pourquoy delivre-t-il donc ceux-cy plus-« tost que ceux-là? Nous disons derechef : (2) O « homme! qui es-tu qui respondes à Dieu? (3) Ses « jugemens sont incomprehensibles. Et adjoustons « cecy : (4) Ne t'enquiers pas des choses qui sont au-« dessus de toy; (5) et ne recherche pas ce qui est « au-delà de tes forces. Or il ne fait pas misericorde « à ceux ausquels, par une verité tres-secrette et tres-« éloignée des pensées humaines, il juge qu'il ne « doit pas departir sa faveur ou misericorde. »

Nous voyons quelquefois des enfans jumeaux, dont l'un naist plein de vie, et reçoit le baptesme; l'autre en naissant perd la vie temporelle avant que de renaistre à l'eternelle : l'un par consequent est heritier du ciel, l'autre privé de l'heritage. Or pourquoy la divine providence donne-t-elle des evenemens si divers à une si pareille naissance? Certes on peut dire que la providence de Dieu ne viole pas

(1) De bono persever. c. 12. — (2) Rom. IX. 20. — (3) Ibid. XI. 33.
(4) Eccli. III. 22. — (5) Quæst. 2. ad Simplic.

ordinairement les loix de la nature; si que l'un de ces besoins estant vigoureux, et l'autre estant trop foible pour supporter l'effort de la sortie du sein maternel, celuy-cy est mort avant que de pouvoir estre baptisé, et l'autre a vescu; la providence n'ayant pas voulu empescher le cours des causes naturelles, lesquelles, en cette occurrence, auront esté la raison de la privation du baptesme en celuy qui ne l'a pas eu. Et certes cette response est bien solide. Mais suivant l'advis du divin S. Paul et de S. Augustin, nous ne nous devons pas amuser à cette consideration, laquelle, quoyque bonne, n'est pas toutefois comparable à plusieurs autres que Dieu s'est reservées, et qu'il nous fera cognoistre en paradis. (1) Alors, dit S. Augustin, ce ne sera plus chose secrette, pourquoy l'un plustost que l'autre est eslevé, la cause estant esgale de l'un et de l'autre; ny pourquoy des miracles n'ont « pas esté faits parmy ceux, entre les« quels s'ils eussent esté faits, ils eussent fait peni« tence, et ont esté faits parmy ceux qui n'estoient « pas pour croire. » Et ailleurs ce mesme sainct, parlant des pecheurs dont Dieu laisse l'un en son iniquité, et en releve l'autre : « (2) Or pourquoy il « retient l'un, dit-il, et ne retient pas l'autre, il n'est « pas possible de le comprendre, ny loisible de s'en « enquerir; puisque il suffit de sçavoir qu'il depend « de luy qu'on demeure debout, et ne vient pas « de luy qu'on tombe : et derechef cela est caché

(1) In enchir. ad Laur. c. 94. et 95. — (2) Resp. ad art. sibi falsò impositos. Resp. ad art. 14. lib. 10. de Gen. ad lit.

« et tres-esloigné de l'esprit humain, au moins du « mien. »

Voilà, Theotime, la plus saincte façon de philosopher en ce subject. C'est pourquoy j'ay tousjours trouvé admirable et aimable la sçavante modestie et tres-sage humilité du docteur Seraphique S. Bonaventure, au discours qu'il fait de la raison pour laquelle la providence divine destine les eslus à la vie eternelle. « Peut-estre, dit-il, que c'est par la « prevision des biens qui se feront par celuy qui est « tiré, entant qu'ils proviennent aucunement de la « volonté; mais de sçavoir dire quels biens sont ceux, « la prevision desquels sert de motif à la divine vo-« lonté, ny je ne le sçay pas distinctement, ny je ne « m'en veux pas enquerir; et il n'y a point de raison, « que de quelque sorte de convenance, de maniere « que nous en pourrions dire quelqu'une et ç'en se-« roit une autre. C'est pourquoy nous ne sçaurions « avec certitude masquer la vraye raison, ny le vray « motif de la volonté de Dieu pour ce regard. Car, « comme dit S. Augustin, bien que la verité en soit « tres-certaine, elle est neantmoins tres-esloignée de « nos pensées; de sorte que nous n'en sçaurions rien « dire d'asseuré, sinon par la revelation de celuy au-« quel toutes choses sont cogneues. Et d'autant qu'il « n'estoit pas expedient pour nostre salut, que nous « eussions cognoissance de ces secrets, ains nous es-« toit plus utile de les ignorer, pour nous tenir en « humilité, pour cela Dieu ne les a pas voulu re-« veler; et mesme le sainct apostre n'a pas osé s'en

« enquerir, ains a tesmoigné l'insuffisance de nostre « entendement pour ce subject, lorsqu'il s'est escrié : « (1) O profondité des richesses de la sapience et « science de Dieu ! » Pourroit-on parler plus sainctement, Theotime, d'un si sainct mystere? Aussi ce sont les paroles d'un tres-sainct et judicieux docteur de l'église.

CHAPITRE VIII.

Exhortation à l'amoureuse soubmission que nous devons aux decrets de la providence divine.

Aimons donc et adorons en esprit d'humilité cette profondité des jugemens de Dieu, Theotime; laquelle, comme dit S. Augustin, (2) le sainct apostre ne descouvre pas, ains l'admire, quand il exclame : « (3) O profondité des jugemens de Dieu ! Qui pour-« roit compter le sable de la mer, les gouttes de la « pluye, et mesurer la largeur de l'abysme? » dit cet « excellent esprit de S. Gregoire Nazianzene. Et qui « pourra sonder la profondité de la divine sagesse, « par laquelle elle a creé toutes choses, et les modere « comme elle veut et entend? Car, de vray, il suffit « qu'à l'exemple de l'apostre, sans nous arrester à « la difficulté et obscurité d'icelle, nous l'admirions. « (4) O profondité des richesses et de la sagesse et « de la science de Dieu ! ô que ses jugemens sont in-« scrutables, et ses voyes inaccessibles ! Qui a cogneu « le sentiment du Seigneur, et qui a esté son con-

(1) Rom. XI, 33. — (2) Ep. 105.
(3) Orat. de paup. am. Eccli. I. 2. — (4) Rom. XI. 33. 34.

« seiller? » Theotime, les raisons de la volonté divine ne peuvent estre penetrées par nostre esprit, jusques à ce que nous voyons la face de celuy qui « (1) atteint « de bout à bout fortement, et dispose toutes choses « suavement », faisant tout ce qu'il a fait, « (2) en nombre, poids et mesure »; et auquel le psalmiste dit; « (3) Seigneur, vous avez tout fait en sagesse. »

Combien de fois nous arrive-t-il d'ignorer comment et pourquoy les œuvres mesmes des hommes se font, et dont, dit le mesme sainct evesque de Nazianze, « l'artisan n'est pas ignorant, encore que « nous ignorions son artifice? Ny de mesme certes « les choses de ce monde ne sont pas temerairement « et imprudemment faictes, encore que nous ne « sçachions pas leurs raisons. » Si nous entrons en la boutique d'un horloger, nous trouverons quelquefois un horloge, qui ne sera pas plus gros qu'une orange, auquel il y aura neantmoins cent ou deux cents pieces, desquelles les unes serviront à la monstre, les autres à la sonnerie des heures et du resveille-matin : nous y verrons des petites roues, dont les unes vont à droicte, les autres à gauche; les unes tournent par dessus, les autres par bas; et le balancier, qui à coups mesurez va balançant son mouvement de part et d'autre : et nous admirons comme l'art a sceu joindre une telle quantité de si petites pieces les unes aux autres, avec une correspondance si juste; ne sçachant ny à quoy chaque piece sert, ny à quel effect elle est faicte ainsi, si le maistre ne

(1) Sap. VIII. 1. — (2) Ibid. XI. 21. — (3) Ps. CIII. 24.

le nous dit; et seulement en general nous sçavons que toutes servent pour la monstre ou pour la sonnerie. On dit que les bons Indois s'amuseront des jours entiers auprès d'un horloge, pour ouyr sonner les heures à poinct nommé; et ne pouvant deviner comme cela se fait, ils ne dient pas pourtant que c'est sans art et raison, ains demeurent ravis d'amour et d'honneur envers ceux qui gouvernent les horloges, les admirans comme gens plus qu'humains. Theotime, nous voyons ainsi cest univers, et surtout la nature humaine, comme un horloge composé d'une si grande varieté d'actions et de mouvemens, que nous ne sçaurions nous empescher de l'estonnement. Et nous sçavons bien en general que ces pieces diversifiées en tant de sortes servent toutes, ou pour faire paroistre, comme en une monstre, la tres-saincte justice de Dieu, ou pour manifester la triomphante misericorde de sa bonté, comme par une sonnerie de louange. Mais de cognoistre en particulier l'usage de chasque piece, ou comme elle est ordonnée à la fin generale, ou pourquoy elle est faicte ainsi, nous ne le pouvons pas entendre, sinon que le souverain ouvrier nous l'enseigne. Or il ne nous manifeste pas son art, afin que nous l'admirions avec plus de reverance; jusques à ce qu'estant au ciel, il nous ravisse en la suavité de sa sagesse, lorsqu'en l'abondance de son amour il nous descouvrira les raisons, moyens et motifs de tout ce qui se sera passé en ce monde au profit de nostre salut eternel.

« Nous ressemblons, dit derechef le grand Nazianzene, à ceux qui sont affligez du vertigo ou tournoyement de teste. Il leur est advis que tout tourne c'en-dessus-dessous autour d'eux, bien que ce soit leur cervelle et imagination qui tournent, et non pas les choses. Car ainsi rencontrans quelques evenemens, desquels les causes nous sont incogneues, il nous semble que les choses du monde sont administrées sans raison; parce que nous ne la sçavons pas. Croyons donceques, que comme Dieu est le facteur et Pere de toutes choses, aussi en a-t-il le soin par sa providence, qui serre et embrasse toute la machine des creatures; et sur-tout croyons qu'il preside à nos affaires, de nous autres qui le cognoissons, encore que nostre vie soit agitée de tant de contrarietez d'accidents dont la raison nous est incogneue, afin peut-estre que, ne pouvans pas arriver à cette cognoissance, nous admirions la raison souveraine de Dieu, qui surpasse toutes choses: car envers nous, la chose est aisement mesprisée, qui est aisement cogneue; mais ce qui surpasse la pointe de nostre esprit, plus il est difficile d'estre entendu, plus aussi il nous excite à une grande admiration. Certes les raisons de la Providence celeste seroient bien basses, si nos petits esprits y pouvoient atteindre: elles seroient moins aimables en leur suavité, et moins admirables en leur majesté, si elles estoient moins esloignées de nostre capacité. »

Exclamons donc, Theotime, en toutes occur-

rences, mais exclamons d'un cœur tout amoureux envers la Providence toute sage, toute puissante et toute douce de nostre Pere eternel : « (1) O profon- « deur des richesses, de la sagesse et de la science de « Dieu! » O Seigneur Jesus, Theotime, que les richesses de la bonté divine sont excessives! Son amour envers nous est un abysme incomprehensible : c'est pourquoy il nous a preparé une riche suffisance, ou plustost une riche affluence de moyens propres pour nous sauver : et pour les nous appliquer suavement, il use d'une sagesse souveraine, ayant par son infinie science preveu et cogneu tout ce qui estoit requis à cet effect. Hé! que pouvons-nous craindre? ains que ne devons-nous pas esperer, estant enfans d'un Pere si riche en bonté, pour nous aimer et vouloir sauver, si sçavant pour preparer les moyens convenables à cela, et si sage pour les appliquer, si bon pour vouloir, si clair-voyant pour ordonner, si prudent pour executer?

Ne permettons jamais à nos esprits de voleter par curiosité autour des jugemens divins : car, comme petits papillons, nous y buslerons nos aisles, et perirons en ce feu sacré. « (2) Ces jugemens sont in- « comprehensibles » ; ou, comme dit S. Gregoire Nazianzene, ils sont inscrutables, c'est-à-dire, nous n'en sçaurions recognoistre et penetrer les motifs. Les voyes et moyens par lesquels il les execute et conduit à chef, ne peuvent estre discernez et recogneus : et pour bon sentiment que nous ayons, nous

(1) Rom. XI. 33. — (2) Ibid.

demeurons en defaut à chaque bout de champ, et en perdons la trace. « (1) Car qui peut penetrer le « sens, » l'intelligence et l'intention de Dieu? « Qui « a esté son conseiller » pour sçavoir ses projects et leurs motifs? « (2) ou qui l'a jamais prevenu » par quelque service? N'est-ce pas lui au contraire qui nous previent ès benedictions de sa grace, pour nous couronner en la felicité de sa gloire. Ah! Theotime, « (3) toutes choses sont de luy » qui en est le createur : toutes choses sont *par luy* qui en est le gouverneur : toutes choses sont *en luy* qui en est le protecteur. « A luy soit honneur et gloire ès siecles « des siecles. Amen. » Allons en paix, Theotime, au chemin du tres-sainct amour : car qui aura le divin amour en la mort, apres la mort il jouira eternellement de l'amour.

CHAPITRE IX.

D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintefois en l'ame qui a perdu la saincte charité.

Certes la vie d'un homme qui tout alangouri, va petit à petit mourant dans un lict, ne merite presque plus que l'on l'appelle vie; puisqu'encore qu'elle soit vie, elle est toutefois tellement meslée avec la mort, qu'on ne sçauroit dire si c'est une mort encore vivante, ou une vie mourante. Helas! que c'est un piteux spectacle, Theotime : mais bien plus lamentable est l'estat d'une ame, laquelle, ingrate à son Sauveur, va de moment en moment en arriere, se

(1) Rom. XI. 34. — (2) Ibid. 35. — (3) Ibid. 36.

retirant de l'amour divin par certains degrés d'indevotion et de desloyauté, jusqu'à tant que l'ayant du tout quitté, elle demeure en l'horrible obscurité de perdition : et cet amour qui est en son declin, et qui va perissant et deffaillant, est appellé amour imparfaict; parce qu'encore qu'il soit entier en l'ame, il n'y est pas, ce semble, entierement, c'est-à-dire, il ne tient quasi plus à l'ame, et est sur le point de l'abandonner. Or la charité estant séparée de l'ame par le peché, il y reste maintefois une certaine ressemblance de charité, qui nous peut decevoir et amuser vainement; et je vous diray ce que c'est.

La charité, tandis qu'elle est en nous, produit force actions d'amour envers Dieu, par le frequent exercice desquelles nostre ame prend une certaine habitude et coustume d'aimer Dieu, qui n'est pas la charité, ains seulement un pli et inclination, que la multitude des actions a donné à nostre cœur.

Après avoir fait une longue habitude de prescher ou dire la messe par election, il nous arrive maintefois en songe de parler et de dire les mesmes choses que nous dirions en preschant ou celebrant; si que la coustume ou habitude acquise par election et vertu est en quelque sorte practiquée par après sans election et sans vertu, puisque les actions faictes en dormant n'ont de la vertu, à parler generalement, qu'une apparente image, et en sont seulement des simulacres et representations. Ainsi la charité, par la multitude des actes qu'elle produit, imprime en nous une certaine facilité d'aimer, laquelle elle nous

laisse, après mesme que nous sommes privez de sa presence. J'ay veû, estant jeune escholier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puits il y avoit un echo, lequel repetoit les paroles que nous prononcions là auprès, plusieurs fois. Que si quelque idiot sans experience eust ouy ces repetitions de paroles, il eust creu qu'il y eust eu quelque homme au fond du puits qui les eust faictes. Mais nous sçavions desja par la philosophie, qu'il n'y avoit personne dans le puits, qui redit nos paroles; ains que seulement il y avoit quelques concavitez, en l'une desquelles nos voix estant ramassées, et ne pouvant passer outre, pour ne point perir du tout, et employer les forces qui leur restoient, elles produisoient des secondes voix; et ces secondes voix ramassées dans une autre concavité, en produisoient des troisiesmes; et ces troisiesmes, en pareille façon des quatriesmes; et ainsi consecutivement jusques à onze: si que ces voix-là faictes dans le puits n'estoient plus nos voix, ains des ressemblances et images d'icelles. Et de fait il y avoit beaucoup à dire entre nos voix et celles-là: car quand nous disions une grande suite de mots, elles n'en redisoient que quelques uns, accourcissoient la prononciation des syllabes qu'elles passoient fort vistement; et avec des tons et accens tous differens des nostres, et si elles ne commençoient à former ces mots qu'après que nous les avions achevez de prononcer. En somme ce n'estoient point des paroles d'un homme vivant, mais, par maniere de dire, des paroles d'un rocher

d'un rocher creux et vain; lesquelles toutefois representoient si bien la voix humaine de laquelle elles avoient pris leur origine, qu'un ignorant s'y fust amusé et mespris.

Or je veux maintenant dire ainsi. Quand le sainct amour de charité rencontre une ame maniable, et qu'il fait quelque long sejour en icelle, il y produit un second amour, qui n'est pas un amour de charité, quoyqu'il provienne de la charité; ains c'est un amour humain, lequel neantmoins ressemble tellement à la charité, qu'encore que par après elle perisse en l'ame, il est advis qu'elle y soit tousjours; d'autant qu'elle y a laissé après soy cette sienne image et ressemblance qui la represente: en sorte qu'un ignorant s'y tromperoit, ainsi que les oyseaux firent en la peinture des raisins de Zeuxis, qu'ils cuiderent estre des vrais raisins; tant l'art avoit proprement imité la nature. Et neantmoins il y a bien de la difference entre la charité et l'amour humain qu'elle produit en nous: car la voix de la charité prononce, intime et opere tous les commandemens de Dieu dedans nos cœurs: l'amour humain qui reste après elle, les dit voirement et intime quelquefois tous; mais il ne les opere jamais tous, ains quelques uns seulement. La charité prononce et assemble toutes les syllabes, c'est-à-dire, toutes les circonstances des commandemens de Dieu; cet amour humain en laisse tousjours quelqu'une en arriere, et sur-tout celle de la droicte et pure intention. Et quant au ton, la charité l'a fort esgal, doux et gra-

cieux; mais cet amour humain va tousjours ou trop haut ès choses terrestres, ou trop bas ès celestes; et ne commence jamais sa besoigne, qu'après que la charité a cessé de faire la sienne. Car taudis que la charité est en l'ame, elle se sert de cet amour humain qui est sa creature, et l'employe pour faciliter ses operations; si que pendant ce temps-là les œuvres de cet amour, comme d'un serviteur, appartiennent à la charité qui en est la dame: mais la charité estant esloignée, alors les actions de cet amour sont du tout à luy, et n'ont plus l'estime et valeur de la charité. (1) Car comme le baston d'Elisée, en l'absence d'iceluy, quoyqu'en la main du serviteur Giezi qui l'avoit receu de celles d'Elisée, ne faisoit nul miracle; aussi les actions faictes en l'absence de la charité par la seule habitude de l'amour humain, ne sont d'aucun merite ny d'aucune valeur pour la vie eternelle, quoyque cet amour humain ait appris à les faire de la charité, et ne soit que son serviteur. Et cela se fait de la sorte, parce que cet amour humain, en l'absence de la charité, n'a plus aucune force surnaturelle, pour porter l'ame à l'excellente action de l'amour de Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE X.

Combien cet amour imparfait est dangereux.

Helas! mon Theotime, voyez, je vous prie, le pauvre Judas (2), après qu'il eust trahi son Maistre,

(1) IV. Reg. IV. 29. — (2) Matth. XXVII. 3. 4.

comme il va rapporter l'argent aux Juifs, comme il recognoist son peché, comme il parle honorablement du sang de cet agneau immaculé. C'estoient des effects de l'amour imparfaict, que la precedente charité passée luy avoit laissés dans le cœur. On descend à l'impieté par certains degrez; et nul presque ne parvient à l'extremité de la malice en un instant.

Les parfumiers, quoyqu'ils ne soient plus en leurs boutiques, portent long-temps l'odeur des parfums qu'ils ont maniez. Ainsi ceux qui ont esté ès cabinets des onguents celestes, c'est-à-dire, en la tres-saincte charité, ils en gardent encore quelque temps après la senteur.

Quand le cerf a passé la nuict en quelque lieu, la matinée mesme l'assentiment et le vent en est encore frais; le soir il est plus malaisé à prendre : mais à mesme que ses alleures sont vieilles et dures, les chiens vont aussi perdant cognoissance. Quand la charité a regné quelque temps en une ame, on y trouve ses passées, sa piste, ses alleures, son vent pour quelque temps après qu'elle l'a quitté : mais petit à petit enfin tout cela s'evanouit, et on perd toute sorte de cognoissance que jamais la charité y ayt esté.

Nous avons veu des jeunes gens bien nourris en l'amour de Dieu, qui se detraquant ont demeuré quelque temps au milieu de leur malheureuse decadence, qu'on ne laissoit pas de voir en eux des grandes marques de leur vertu passée; et que l'habitude

acquise du temps de la charité respugnant au vice present, on avoit peine durant quelques mois de discerner s'ils estoient hors de la charité ou non, et s'ils estoient vertueux ou vicieux; jusques à ce que le progrès faisoit clairement cognoistre que ces exercices vertueux ne prenoient pas leur origine de la charité presente, mais de la charité passée; non de l'amour parfait, mais de l'imparfait, que la charité avoit laissé après soy, comme marque du logement qu'elle avoit fait en ces ames-là.

Or cet amour imparfait est bon en soy-mesme, Theotime: car estant creature de la saincte charité, et comme de son train, il ne se peut qu'il ne soit bon, et d'effect à servir fidellement la charité, tandis qu'elle a sejourné dedans l'ame, et est tousjours prest de la servir si elle y retournoit. Que s'il ne peut faire les actions de l'amour parfait, il n'en est pourtant pas à mespriser; car la condition de sa nature est telle. Ainsi les estoilles, qui, en comparaison du soleil, sont fort imparfaictes, sont neantmoins extremement belles regardées en particulier; et ne tenant point de rang en la presence du soleil, elles en tiennent en son absence.

Toutefois, quoyque cet amour imparfait soit bon en soy, il nous est neantmoins perilleux, pour autant que souvent nous nous contentons de l'avoir luy seul; parce qu'ayant plusieurs traits exterieurs et interieurs de la charité, pensant que ce soit elle-mesme que nous avons, nous nous amusons, et estimons d'estre Saincts, tandis qu'en cette vaine persuasion

Digitized by Google

les pechez qui nous ont privez de la charité croissent, grossissent et multiplient si fort, qu'enfin ils se rendent maistres de nostre cœur.

(1) Si Jacob n'eust point abandonné sa parfaicte Rachel, et se fust tousjours tenu près d'elle au jour de ses nopces, il n'eust pas esté trompé comme il fust: mais parce qu'il la laissa aller sans luy à la chambre, il fut tout estonné, le jour suivant, de trouver qu'en son lieu il n'avoit que l'imparfaicte Lia, qu'il croyoit neantmoins estre sa chere Rachel: mais Laban l'avoit ainsi trompé. Or l'amour-propre nous deçoit de mesme façon. Pour peu que nous quittions la charité, il fourre en nostre estime cette habitude imparfaicte, et nous prenons nostre contentement en elle, comme si c'estoit la vraye charité, jusques à ce que quelque claire lumiere nous fasse voir que nous sommes abusez.

Hé Dieu! n'est-ce pas une grande pitié de voir une ame, qui se flatte en cette imagination d'estre saincte, demeurant en repos, comme si elle avoit la charité, se trouver toutefois enfin que sa saincteté est feinte, et que son repos n'est qu'une lethargie, et sa joye une manie?

CHAPITRE XI.

Moyen pour recognoistre cet amour imparfait.

(2) Mais quel moyen, me direz-vous, de discerner si c'est Rachel ou Lia, la charité ou l'amour imparfaict qui me donne les sentimens de devotion dont

(1) Genes. XXIX. — (2) Genes. XXIX.

je suis touché? Si examinant en particulier les objects des desirs, des affections et des desseins que vous avez presentement, vous en trouvez quelqu'un pour lequel vous voulussiez contrevenir à la volonté et au bon plaisir de Dieu, pechant mortellement; c'est hors de doute que tout le sentiment, toute la facilité et promptitude que vous avez à servir Dieu, n'a point d'autre source que de l'amour humain et imparfaict. Car si l'amour parfaict regnoit en vous, ô Seigneur Dieu, il romproit toute affection, tout desir, tout dessein, duquel l'object seroit si pernicieux, et ne pourroit souffrir que vostre cœur le regardast.

Mais remarquez que j'ay dit cet examen devoir estre fait des affections que vous avez presentement. Car il n'est pas besoin de vous imaginer celles qui pourroient naistre par après; puisqu'il suffit que nous soyons fideles ès occurrences presentes, selon la diversité des temps, et que chaque saison a bien assez de son travail et de sa peine.

Que si toutesfois vous vouliez exercer vostre cœur à la vaillance spirituelle, par la representation de diverses rencontres et de divers assauts, vous le pourriez utilement faire; pourveu qu'après les actes de cette vaillance imaginaire que vostre cœur auroit faits, vous ne vous estimassiez point plus vaillant. (1) Car les enfans d'Ephraïm, qui faisoient merveilles à bien descocher leurs arcs ès essais de guerre qu'ils faisoient entre eux, quand ce vint au faict et

(1) Psalm. LXXVII. 9.

au prendre, « (1) au jour de la bataille ils tourne« rent le dos », et n'eurent seulement pas l'asseurance de mettre leurs flesches au trait, ny de regarder la poincte de celles de leurs ennemis.

Quand doncques on fait la practique de cette vaillance pour les occurrences futures, ou seulement possibles; si on a un sentiment bon et fidele, on en remercie Dieu; car ce sentiment est tousjours bon: mais pourtant on demeure avec humilité entre la confiance et defiance, esperant que moyennant l'assistance divine on feroit en l'occasion ce qu'on s'imagine, et craignant toutefois que, selon nostre misere ordinaire, peut-estre n'en ferions-nous rien, et perdrions courage. Mais si la defiance se rendoit si demesurée, qu'il nous semblast de n'avoir ny force, ny courage, et que partant il nous arrivast du desespoir sur le subject des tentations imaginées, comme si nous n'estions pas en la charité et grace de Dieu; il nous faut alors faire resolution, malgré nostre sentiment et descouragement, de bien estre fideles en tout ce qui nous arrivera jusqu'à la tentation qui nous met en peine, et esperer que, lorsqu'elle arrivera, Dieu multipliera sa grace, redoublera son secours, et nous fera toute l'assistance requise; et que ne nous donnant pas la force pour une guerre imaginaire, et non necessaire, il la nous donnera quand ce viendra au besoin. Car comme plusieurs ont perdu le cœur en l'assaut, plusieurs aussi y ont perdu la crainte, et ont pris du courage et resolution en la

(1) Psalm. LXXVII.

presence du peril et de la necessité, qui ne l'eussent jamais sceu prendre en son absence. Et ainsi plusieurs serviteurs de Dieu, se representant les tentations absentes, s'en sont effrayez jusques presque à perdre courage, qui les voyant presentes se sont comportez fort courageusement. Enfin ces espouvantemens pris pour la representation des assauts futurs, lorsqu'il nous semble que le cœur nous manque, il suffit de desirer du courage, et se confier en Dieu qu'il nous en donnera quand il sera temps. Samson n'avoit certes pas tousjours son courage; ains il est marqué en l'Escriture, que le lyon des vignes de Tamnatha, « (1) venant à luy furieusement « et rugissant, l'esprit de Dieu le saisit »; c'est-à-dire, Dieu luy donna le mouvement d'une nouvelle force et d'un nouveau courage; et « (2) il mit en pieces le « lyon, comme il eust fait un chevreau »; et tout de mesme quand il desfit les mille Philistins qui le vouloient desfaire en la campagne de Lechi. Ainsi, mon cher Theotime, il n'est pas necessaire que nous ayons tousjours le sentiment et mouvement du courage requis à surmonter le « (3) lyon rugissant qui « va çà et là rodant pour nous devorer »; cela nous pourroit donner de la vanité et presomption. Il suffit bien que nous ayons bon desir de combattre vaillamment, et une parfaicte confiance que l'esprit divin nous assistera de son secours, lorsque l'occasion de l'employer se presentera.

(1) Judic. XIV. 5. 6. — (2) Judic. XV. — (3) I. Petr. V. 8.

LIVRE CINQUIESME.

Des deux principaux exercices de l'amour sacré, qui se font par complaisance et bien-veuillance.

CHAPITRE PREMIER.

De la sacrée complaisance de l'amour; et premierement en quoy elle consiste.

L'AMOUR n'est autre chose, ainsi que nous l'avons dit, sinon le mouvement et escoulement du cœur, qui se fait envers le bien, par le moyen de la complaisance que l'on a en iceluy; de sorte que la complaisance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand motif de la complaisance.

Or ce mouvement se practique ainsi envers Dieu. Nous sçavons par la foy, que la Divinité est un abysme incomprehensible de toute perfection, souverainement infiny en excellence, et infiniment souverain en bonté. Et cette verité que la foy nous enseigne, nous la considerons attentivement par la meditation; regardant cette immensité de biens qui sont en Dieu, ou tous ensemble, par maniere d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement, considerant ses excellences l'une après l'autre; comme, par exemple, sa toute-puissance, sa toute sagesse, sa toute bonté, son eternité, son infinité. Or quand nous avons rendu nostre entendement fort

attentif à la grandeur des biens qui sont en ce divin object, il est impossible que nostre volonté ne soit touchée de complaisance en ce bien : et lors nous usons de nostre liberté, et de l'autorité que nous avons sur nous-mesmes, provoquans nostre propre cœur à repliquer et renforcer sa premiere complaisance par des actes d'approbation et resjouissance. O! dit alors l'ame devote, que vous estes beau, mon bien-aimé, que vous estes beau! vous estes « (1) tout « desirable; ains vous estes le desir mesme. Tel est « mon bien aimé, et il est l'amy de mon cœur, ô « filles de Hierusalem. » O que beny soit à jamais mon Dieu, de quoy il est si bon : hé! que je meure, ou que je vive, je suis trop heureuse de sçavoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est si infinie, et son infinité si bonne.

Ainsi, approuvant le bien que nous voyons en Dieu, et nous resjouissans d'iceluy, nous faisons l'acte d'amour, que l'on appelle complaisance. Car nous nous plaisons du plaisir divin infiniment plus que du nostre propre : et c'est cet amour qui donnoit tant de contentement aux Saincts, quand ils pouvoient raconter les perfections de leur bien-aimé, et qui leur faisoit prononcer avec tant de suavité que Dieu estoit Dieu. « (2) Or sçachez, disoient-ils, « que le Seigneur est Dieu : » O Dieu! mon Dieu, vous estes mon Dieu : « (3) J'ay dit au Seigneur : « Vous estes mon Dieu, Dieu de mon cœur, et mon

(1) Cant. Cant, V. 16. — (2) Psalm. XCIX. 3.
(3) Psalm. XV. 2. Ps. LXXII. 26.

« Dieu est le lot de mon heritage eternellement. » Il est Dieu de nostre cœur par cette complaisance, d'autant que par icelle nostre cœur l'embrasse et le rend sien. Il est nostre heritage, d'autant que par cest acte nous jouyssons des biens qui sont en Dieu, et, comme d'un heritage, nous en tirons toute sorte de plaisir et de contentement. Par cette complaisance nous beuvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité : car nous les nous rendons propres, et les tirons dedans nostre cœur.

(1) Les brebis de Jacob attirerent dans leurs entrailles la varieté des couleurs qu'elles voyoient en la fontaine, en laquelle on les abbreuvoit; car en effect leurs petits agneaux s'en trouvoient par après tachetez. Ainsi une ame esprise de l'amoureuse complaisance qu'elle prend à considerer la Divinité, et en icelle une infinité d'excellence, en attire aussi dans son cœur les couleurs, c'est-à-dire, la multitude des merveilles et perfections qu'elle contemple, et les rend siennes par le contentement qu'elle y prend.

O Dieu! quelle joye aurons nous au ciel, Theotime, lorsque nous verrons le bien-aimé de nos cœurs, comme une mer infinie, de laquelle les eaux ne sont que perfection et bonté? Alors, comme des cerfs, qui longuement pourchassez et mal menez, s'abouchans à une claire et fraische fontaine, tirent à eux la fraischeur de ces belles eaux; ainsi nos cœurs après tant de langueurs et de desirs, arrivans à la source forte et vivante de la Divinité, tireront par

(1) Genes. XXX. 39.

leur complaisance toutes les perfections de ce bien-aimé, et en auront la parfaicte jouyssance, par la resjouissance qu'ils y prendront, se remplissant de ses delices immortelles : et en cette sorte le cher Espoux entrera dedans nous, comme dans son lict nuptial, pour communiquer sa joye eternelle à nostre amé, selon qu'il dit luy-mesme, (1) que si nous gardons la saincte loy de son amour, il viendra et fera son sejour en nous.

Tel est le doux et noble larcin de l'amour, qui, sans decolorer le bien-aimé, se colore de ses couleurs; sans le despouiller, se revest de sa robbe; sans luy rien oster, prend tout ce qu'il a; et sans l'appauvrir, s'enrichit de ses biens : comme l'air prend la lumiere, sans amoindrir la splendeur originaire du soleil; et le miroüer la grace du visage, sans diminuer celle de l'homme qui se mire.

« (2) Ils ont esté faicts abominables, comme les « choses qu'ils ont aymées », dit le prophete parlant des meschans : et on peut de mesme dire des bons, qu'ils se sont faits aimables comme les choses qu'ils ont aimées. Voyez, je vous prie, le cœur de Ste Claire de Montefalcoz. Il prit tant de plaisir en la passion du Sauveur, et à mediter la tres-saincte Trinité, qu'aussi tira-t-il dedans soy toutes les marques de la passion, et une representation admirable de la Trinité, s'estant faict comme les choses qu'il aimoit. L'amour que le grand apostre S. Paul portoit à la vie, mort et passion de Nostre-Seigneur, fut si grand,

(1) Joan. XIV. 23. — (2) Osée, IX. 10

qu'il tira la vie mesme, la mort et la passion de ce divin Sauveur dans le cœur de son amoureux serviteur, duquel la volonté en estoit remplie par dilection, sa memoire par meditation, et son entendement par contemplation. Mais par quel canal et conduict estoit venu le doux Jesus dans le cœur de S. Paul? Par le canal de la complaisance, comme il le declare luy-mesme, disant : « (1) Ja n'advienne « que je me glorifie, sinon en la croix de Nostre-« Seigneur Jesus-Christ. » Car si vous y prenez bien garde, entre se glorifier en une personne, et se complaire en icelle; prendre à gloire, et prendre à plaisir une chose, il n'y a pas autre difference, sinon que celui qui prend une chose à gloire, outre le plaisir, il adjouste l'honneur, l'honneur n'estant pas sans plaisir, bien que le plaisir puisse estre sans honneur. Cette ame doncques avoit une telle complaisance, et se sentoit tant honorée en la bonté divine qui reluit en la vie, mort et passion du Sauveur, qu'il ne prenoit aucun plaisir qu'en cet honneur. Et c'est cela qui luy fait dire : « (2) Ja n'advienne que « je me glorifie, sinon en la croix » de mon Sauveur, comme il dit aussi qu'il ne vivoit pas luy-mesme, ains Jesus-Christ vivoit en luy.

CHAPITRE II.

Que par la saincte complaisance nous sommes rendus comme petits enfans aux mammelles de Nostre-Seigneur.

O Dieu! que l'ame est heureuse, qui prend son

(1) Galat. VI. 14. — (2) Galat. II. 20.

plaisir à sçavoir et cognoistre que Dieu est Dieu, et que sa bonté est une infinie bonté! Car ce celeste Espoux, par cette porte de la complaisance « (1) entre « en elle et soupe avec nous, comme nous avec luy. » Nous nous paissons avec luy de sa douceur, par le plaisir que nous y prenons; et rassasions nostre cœur ès perfections divines, par l'aise que nous en avons. Et ce repas est un *souper*, à cause du repos qui le suit; la complaisance nous faisant doucement reposer en la suavité du bien qui nous delecte, et duquel nous repaissons nostre cœur. Car, comme vous sçavez, Theotime, le cœur se paist des choses esquelles il se plaist; si qu'en nostre langue françoise on dit que l'un se paist de l'honneur, l'autre des richesses, comme le sage avoit dit que « (2) la bouche « des fols se paist d'ignorance » : et la souveraine sagesse proteste que sa (3) *viande*, c'est-à-dire, son plaisir, n'est autre chose que de *faire la volonté* de de son Pere. En somme l'aphorisme des medecins est vray, que ce qui est savouré, nourrit; et celuy des philosophes, ce qui plaist, paist.

« (4) Que mon bien-aimé vienne en son jardin, « dit l'Espouse sacrée, et qu'il y mange le fruict de « ses pommes. » Or le divin Espoux vient en son jardin, quand il vient en l'ame devote : car puisqu'il se « (5) plaist d'estre avec les enfans des hommes », où peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son image et ressemblance? En ce jar-

(1) Apoc. III. 20. — (2) Prov. XV. 14. — (3) Joan. IV. 39.
(4) Cant. Cant. V. 1. — (5) Prov. VIII. 31.

din, luy-mesme y plante la complaisance amoureuse, que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissons; comme de mesme sa bonté se plaist et se paist en nostre complaisance, ainsi que derechef nostre complaisance s'augmente dequoy Dieu se plaist de nous voir plaire en lui : de sorte que ces reciproques plaisirs font l'amour d'une incomparable complaisance, par laquelle nostre ame, faicte (1) *jardin* de son Espoux, et ayant de sa bonté les *pommiers* des delices, elle luy en rend *le fruict*; puisqu'il se plaist de la complaisance qu'elle a en luy. Ainsi tirons-nous le cœur de Dieu dedans le nostre, et il y respand son baume precieux. Et ainsi se practique ce que la saincte Espouse dit avec tant d'allegresse : Le roy de mon cœur « (2) m'a menée « dans ses cabinets : nous tressaillirons et nous res« jouirons en vous, nous ramentevant de vos mam« melles plus aimables que le vin : les bons vous ai« ment. » Car je vous prie, Theotime, qui sont les *cabinets* de ce roy d'amour, sinon ses mammelles qui abondent en varieté de douceurs et suavitez? La poictrine et les mammelles de la mere sont les cabinets des thresors du petit enfant : il n'a point d'autres richesses que celles-là, qui luy sont plus precieuses que l'or et le topase, plus aimables que le reste du monde.

L'ame doncques qui contemple les thresors infinis de perfections divines en son bien-aimé, se tient pour trop heureuse et riche, d'autant que l'amour

(1) Cant. Cant. V. 1. — (2) Ibid. I. 3.

rend sien par complaisance tout le bien et contentement de ce cher Espoux. Et tout ainsi que l'enfançon fait des petits eslans du costé du sein de sa mere, et trepigne d'aise de le voir descouvert; comme la mere aussi, de son costé, le luy presente avec un amour tousjours un peu empressé : de mesme l'âme devote ressent des tressaillements et eslans de joye nompareille pour le plaisir qu'elle a de regarder les thresors des perfections du roy de son sainct amour; et sur-tout quand elle voit que luy-mesme les luy monstre par amour, et qu'entre ces perfection celle de son amour infiny reluit excellemment. Hé! n'a-t-elle pas raison, cette belle ame, de s'escrier : O mon roy, que vos richesses sont aimables, et que vos amours sont riches! Hé, qui en a plus de joye, ou vous qui en jouyssez, ou moy qui m'en resjouys? « (1) Nous tressaillirons d'allegresse en la souve« nance de vostre sein » si fecond en toute excellence de suavité; moy, parce que mon bien-aimé en jouyt; vous, parce que vostre bien-aimée s'en resjouyt : car ainsi nous en jouissons tous deux, puisque vostre bonté vous fait jouyr de ma resjouyssance, et mon amour me fait resjouyr de vostre jouyssance. « (2) Ah! « les justes et bons vous ayment. » Et comme pourroit-on estre bon, et n'aimer pas une si grande bonté? Les princes terrestres ont leurs thresors ès cabinets de leurs palais, leurs armes en leurs arcenals; mais le prince celeste, il a son thresor en son sein, ses armes dans sa poictrine : et parce que son thresor

(1) Cant. Cant. I. 5. — (2) Ibid.

est sa bonté, comme ses armes sont ses amours, son sein ressemble à celuy d'une douce mere, dont les mammelles sont comme deux cabinets riches en douceur de bon laict, armez d'autant de traits pour assubjettir le cher petit poupon, comme il en peut faire de traictes en tettant.

Certes, la nature a logé les mammelles en la poictrine, afin que la chaleur du cœur y faisant la concoction du laict, comme la mere est la nourrice de l'enfant, le cœur d'icelle en fust aussi le nourricier; et que le laict fust une viande toute d'amour, « (1) meilleure cent fois que le vin. » Notez cependant, Theotime, que la comparaison du laict et du vin semble si propre à l'Espouse sacrée, qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les « (2) mammelles de son Espoux surpassent le vin »; mais elle le repete par trois fois. Le vin, Theotime, est le laict des raisins; et le laict est le vin des mammelles: aussi l'Espouse sacrée dit que son bien-aimé est raisin pour elle, mais (3) *raisin cyprin*, c'est-à-dire, d'une odeur excellente. Moyse dit que les Israëlites pouvoient « (4) boire le sang tres-pur et tres-bon du « raisin »; et Jacob descrivant à son fils Judas la fertilité du lot qu'il auroit en la terre promise, prophetisa sous cette figure la veritable felicité des Chrestiens, disant que le Sauveur « (5) laveroit sa « robe, c'est-à-dire, la saincte eglise, au sang du raisin », c'est-à-dire en son propre sang. Or le sang et

(1) Cant. Cant. I. 3. — (2) Ibid. — (3) Ibid. XIII.
(4) Deuter. XXXII. 14. — (5) Genes. XLIX. 11.

le laict ne sont non plus differens l'un de l'autre, que le verjus et le vin : car comme le verjus meurissant par la chaleur du soleil change de couleur, devient vin agreable, et se rend propre à nourrir; aussi le sang assaisonné par la chaleur du cœur prend la belle couleur blanche, et devient une nourriture grandement convenable aux enfans.

Le laict, qui est une viande cordiale toute d'amour, represente la science et theologie mystique, c'est-à-dire, le doux savourement provenant de la complaisance amoureuse que l'esprit reçoit, lorsqu'il medite les perfections de la bonté divine : mais le vin signifie la science ordinaire et acquise, qui se tire à force de speculation sous le pressoir de plusieurs argumens et disputes. Or le laict que nos ames succent ès mammelles de la charité de Nostre-Seigneur, vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains : car ce laict prend son origine de l'amour celeste, qui le prepare à ses enfans avant mesme qu'ils y ayent pensé; il a un goust amiable et suave, son odeur surpasse tous les parfums, il rend l'haleine franche et douce comme d'un enfant de laict, il donne une joye sans insolence, il enyvre sans hebeter; il ne leve pas le sens, mais il le releve.

Quand le sainct homme Isaac embrassa et baisa son cher enfant Jacob « (1) il sentit la bonne odeur « de ses vestemens »; et soudain parfumé d'un plaisir extresme : O! dit-il, « voicy que l'odeur de mon fils

(1) Genes. XXVII. 27.

« est comme l'odeur d'un champ fleury que Dieu a « beny. » L'habit et le parfum estoit en Jacob, mais Isaac en eust la complaisance et resjouissance. Helas! l'ame qui tient par amour son Sauveur entre les bras de ses affections, combien delicieusement sent-elle les parfums des perfections infinies qui se retrouvent en luy! et avec quelle complaisance dit-elle en soy-mesme : Ah! « voicy que la senteur de « mon Dieu est comme la senteur d'un jardin fleu-« rissant! Hé que (1) ses mammelles sont precieuses, « respandant des parfums souverains! » Ainsi l'esprit du grand S. Augustin, balançant entre les sacrez contentemens qu'il avoit à considerer d'un costé le mystere de la naissance de son Maistre, et de l'autre part le mystere de la passion, s'escrioit tout ravy en cette complaisance :

Entre l'un et l'autre mystere,
Auquel dois-je mon cœur ranger?
D'un costé le sein de la mere
M'offre son laict pour en manger;
De l'autre la playe salutaire
Jette son sang pour m'abbreuver.

CHAPITRE III.

Que la sacrée complaisance donne nostre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpetuel desir en la jouyssance.

L'amour que nous portons à Dieu prend son origine de la premiere complaisance que nostre cœur sent, soudain qu'il apperçoit la bonté divine, lors-

(1) Cant. Cant. I. 2.

qu'il commence à tendre vers icelle. Or quand nous accroissons et renforçons cette premiere complaisance par le moyen de l'exercice de l'amour, ainsi que nous avons declaré ès chapitres precedens, alors nous attirons dedans nostre cœur les perfections divines, et jouyssons de la divine bonté, par la resjouyssance que nous y prenons; practiquant cette premiere partie du contentement amoureux que l'Espouse sacrée exprime, disant: « (1) Mon bien-« aimé est à moy. » Mais parce que cette complaisance amoureuse estant en nous qui l'avons, ne laisse pas d'estre en Dieu en qui nous la prenons; elle nous donne reciproquement à la divine bonté: si que par ce sainct amour de complaisance nous jouyssons des biens qui sont en Dieu, comme s'ils estoient nostres. Mais parce que les perfections divines sont plus fortes que nostre esprit; entrant en iceluy elles le possedent reciproquement: de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est nostre, par cette complaisance, mais aussi que nous sommes à luy.

L'herbe aproxis, ainsi que nous avons dit ailleurs, a une si grande correspondance avec le feu, qu'encore qu'elle en soit esloignée, soudain neantmoins qu'elle est à son aspect, elle attire la flamme et commence à brusler, concevant son feu, non tant à la chaleur qu'à la lueur de celuy qu'on luy presente. Quand donc par cette attraction elle s'est unie au feu, si elle sçavoit parler, ne pourroit-elle pas

(1) Cant. Cant. II. 16.

dire : Mon bien-aymé feu est mien ; puisque je l'ay attiré à moy, et que je jouis de ses flammes : mais moy je suis aussi à luy ; car si je l'ay tiré à moy, il me reduit en luy, comme plus fort et plus noble : il est mon feu, et je suis son herbe : je l'attire, et il me brusle. Ainsi nostre cœur s'estant mis en la presence de la divine bonté, et ayant attiré les perfections d'icelle par la complaisance qu'il y prend, peut dire en verité : La bonté de Dieu est toute mienne, puisque je jouis de ses excellences, et moy je suis tout sien, puisque ses contentemens me possedent.

Par la complaisance, nostre ame, (1) comme une toison de Gedeon, se remplit toute de la rosée celeste : et cette rosée est à la toison, parce qu'elle est descendue en icelle ; mais reciproquement la toison est à la rosée, parce qu'elle est detrempée par icelle et en reçoit le prix. Qui est plus l'un à l'autre, ou la perle à l'huistre, ou l'huistre à la perle? La perle est à l'huistre qui l'a attirée à soy; mais l'huistre est à la perle, laquelle luy donne la valeur et l'estime. La complaisance nous rend possesseurs de Dieu, tirant en nous les perfections d'iceluy, et nous rend possedez de Dieu, nous attachant et appliquant aux perfections d'iceluy.

Or en cette complaisance nous assouvissons tellement nostre ame de contentement, que nous ne laissons pas de desirer de l'assouvir encore; et savourant la bonté divine, nous la voudrions encore savourer: en nous rassasiant, nous voudrions tous-

(1) Judic. VI. 38.

jours manger, comme en mangeant nous nous sentons rassasier. (1) Le chef des apostres ayant dit en sa premiere epistre, que les anciens prophetes avoient manifesté les graces qui devoient abonder parmy les chrestiens, et entre autres choses la passion de Nostre-Seigneur et la gloire qui la devoit suivre, tant par la resurrection de son corps que par l'exaltation de son nom; enfin il conclut que les anges mesmes desirent de regarder les mysteres de la redemption en ce divin Sauveur, « (2) auquel, dit-« il, les anges desirent regarder. » Mais comme donc se peut-il entendre que les anges qui voient le Redempteur, et en iceluy tous les mysteres de nostre salut, desirent neantmoins encore de le voir? Theotime, ils le voient certes tousjours, mais d'une veuë si agreable et delicieuse, que la complaisance qu'ils en ont, les assouvit sans leur oster le desir, et les fait desirer sans leur oster l'assouvissement; la jouissance n'est pas diminuée par le desir, ains en est perfectionnée; comme leur desir n'est pas estouffé, ains affiné par la jouyssance.

La jouyssance d'un bien qui contente tousjours, ne flestrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse: elle est tousjours aimable, tousjours desirable. Le continuel contentement des celestes amoureux produict un desir perpetuellement content, comme leur continuel desir fait naistre en eux un contentement perpetuellement desiré. Le bien qui est finy, termine le desir, quand il donne la jouys-

(1) I. Petr. I. 10. 11. — (2) Ibid. 12.

Digitized by Google

sance, et oste la jouyssance, quand il donne le desir, ne pouvant estre possedé et desiré tout ensemble. Mais le bien infiny fait regner le desir dans la possession, et la possession dans le desir; ayant de quoy assouvir le desir par sa saincte presence, et de quoy le faire tousjours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit en tous ceux qui la possedent, un desir tousjours content, et un contentement tousjours desireux.

Imaginez-vous, Theotime, ceux qui tiennent en leurs bouches l'herbe scitique; car, à ce qu'on dit, ils n'ont jamais ny faim ny soif, tant elle les rassasie; et jamais pourtant ils ne perdent l'appetit, tant elle les sustente delicieusement. Quand nostre volonté a rencontré Dieu, elle se repose en luy, prenant une souveraine complaisance, et neantmoins elle ne laisse pas de faire le mouvement de son desir: car comme elle desire d'aimer, elle aime aussi de desirer; elle a le desir de l'amour, et l'amour du desir. Le repos du cœur ne consiste pas à demeurer immobile, mais à n'avoir besoin de rien; il ne gist pas à n'avoir point de mouvement, mais à n'avoir point d'indigence de se mouvoir.

Les esprits perdus ont un mouvement eternel sans nul meslange de tranquillité: nous autres mortels qui sommes encore en ce pelerinage, avons tantost du repos, tantost du mouvement en nos affections; les esprits bienheureux ont tousjours le repos en leurs mouvemens, et le mouvement en leur repos, n'y ayant que Dieu seul qui ait le repos sans

mouvement, parce qu'il est souverainement un acte pur et substantiel. Or bien que selon la condition ordinaire de cette vie mortelle, nous n'ayons pas le repos en nostre mouvement, si est-ce toutefois que lorsque nous faisons les essais des exercices de la vie immortelle, c'est-à-dire, que nous practiquons les actes du sainct amour, nous trouvons du repos dans le mouvement de nos affections, et du mouvement au repos de la complaisance que nous avons en nostre bien-aimé, recevant par ce moyen des avant-gousts de la future felicité à laquelle nous aspirons.

S'il est vray que le cameleon vive de l'air, par-tout où il va dans l'air, il a de quoy se repaistre : que s'il se remue d'un lieu à l'autre, ce n'est pas pour chercher de quoy se rassasier, mais pour s'exercer dedans son aliment, comme les poissons dedans la mer. Qui desire Dieu en le possedant, ne le desire pas pour le chercher, mais pour exercer cette affection dedans le bien mesme duquel il jouyt : car le cœur ne fait pas ce mouvement de desir comme pretendant à la jouyssance pour l'avoir, puisqu'il l'a desja, mais comme s'estendant en la jouyssance laquelle il a : non pour obtenir le bien, mais pour s'y recreer et entretenir : non pour en jouyr, mais pour s'y esjouir ; ainsi que nous marchons et nous esmouvons pour aller en quelque delicieux jardin, auquel estant arrivez, nous ne laissons pas de marcher et nous remuer derechef, non plus pour y venir, mais pour nous promener et passer le temps en

iceluy : nous avons marché pour aller jouyr de l'amenité du jardin; y estant, nous marchons pour nous esjouyr en la jouyssance d'iceluy.

Requerez l'Eternel avec un grand courage,
Sans cesser de tousjours rechercher son visage (1).

On cherche tousjours celuy qu'on aime tousjours, dit le grand S. Augustin : l'amour cherche ce qu'il a trouvé, non afin de l'avoir, mais pour tousjours l'avoir.

En somme, Theotime, l'ame qui est en l'exercice de l'amour de complaisance, crie perpetuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense; que je meure, ou que je vive, il importe peu pour moy, puisque mon cher bien-aimé vit eternellement d'une vie toute triomphante : la mort mesme ne peut attrister le cœur qui sçait que son souverain amour est vivant. C'est assez pour l'ame qui aime, que celuy qu'elle aime plus que soy-mesme, soit comblé de biens eternels, puisqu'elle vit plus en celuy qu'elle aime, qu'en celuy qu'elle anime; ains qu'elle ne vit pas elle-mesme, mais son bien-aimé vit en elle (2).

CHAPITRE IV.

De l'amoureuse condoleance par laquelle la complaisance de l'amour est encore mieux declarée.

La compassion, condoleance, commiseration, ou

(1) Ps. CIV. 4. — (2) Galat. II. 20.

misericorde, n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la passion et douleur de celuy que nous aimons, tirant la misere qu'il souffre dans nostre cœur, dont elle est appellée misericorde, comme qui diroit une misere de cœur : comme la complaisance tire dedans le cœur de l'amant le plaisir et contentement de la chose aimée. Or c'est l'amour qui fait l'un et l'autre effect, par la vertu qu'il a d'unir le cœur qui aime à ce qui est aimé, rendant par ce moyen les biens et les maux des amis communs; et ce qui se passe en la compassion, donne beaucoup de clarté à ce qui regarde la complaisance.

La compassion tire sa grandeur de celle de l'amour qui la produit. Ainsi sont grandes les condoleances des meres sur les afflictions de leurs enfans uniques, comme l'Escriture tesmoigne souvent. (1) Quelle condoleance dans le cœur d'Agar sur la douleur de son Ismaël qu'elle voyoit presque perir de soif au desert! (2) Quelle commiseration en l'ame de David sur la mort de son Absalon! Hé! ne voyez-vous pas le cœur maternel du grand apostre, « (3) malade avec les malades, bruslant du zele pour les « scandalisez, avec une douleur continuelle pour la « perte des Juifs, et mourant tous les jours pour ses « chers enfans spirituels? » Mais sur-tout considerez comme l'amour tire toutes les peines, tous les tourmens, les travaux, les souffrances, les douleurs, les

(1) Genes. XXI. — (2) II. Reg. XVIII. 33.
(3) II. ad Cor. XI. 29. Rom. IX. 2. I. ad Cor. XV. 31.

blesseures, la passion, la croix et la mort mesme de nostre Redempteur dans le cœur de sa tres-sacrée Mere. Helas! les mesmes clous qui crucifierent le corps de ce divin Enfant, crucifierent aussi le cœur de la Mere; les mesmes espines qui percerent son chef, outrepercerent l'ame de cette Mere toute douce; elle eut les mesmes miseres de son Fils, par commiseration; les mesmes douleurs, par condoleance; les mesmes passions, par compassion; et en somme, *l'espée* (1) de la mort qui transperça le corps de ce tres-aimé Fils, *outreperça* de mesme le *cœur* de cette tres-amante mere : dont elle pouvoit bien dire, qu'il luy estoit « (2) un bouquet de myrrhe au milieu de « ses mammelles », c'est à dire, en sa poictrine et au milieu de son cœur. Jacob oyant la triste, quoyque fausse, nouvelle de la mort de son cher Joseph, vous voyez quelle affliction il en sent : « (3) Ah! « dit-il, je descendray en regret aux enfers », c'est-à-dire, au lymbe, dans le sein d'Abraham, « vers « cet enfant. »

La condoleance tire aussi sa grandeur de celle des douleurs que l'on voit souffrir à ceux que l'on aime : car pour petite que soit l'amitié, si les maux qu'on voit endurer sont extremes, ils nous font une grande pitié. On voit pour cela Cesar pleurer sur Pompée : (4) et les filles de Hierusalem ne sceurent jamais s'empescher de pleurer sur Nostre-Seigneur, bien que la pluspart d'entre elles ne luy fussent pas gran-

(1) Luc, II. 35. — (2) Cant. Cant. I. 12.
(3) Genes. XXXVII. 35. — (4) Luc. V. XXIII. 27.

dement affectionnées : comme aussi les amis de Job (1), quoyque mauvais amis, firent des grands gemissemens, voyant l'effroyable spectacle de son incomparable misere. (2) Et quel grand coup de doulcur au cœur de Jacob de penser que son cher enfant estoit trespassé d'une mort si cruelle, comme est celle d'estre devoré d'une beste sauvage! Mais la commiseration, outre tout cela, se renforce merveilleusement par la presence de l'object miserable. Pour cela la pauvre Agar s'esloignoit de son fils languissant, afin d'alleger en quelque sorte la douleur de compassion qu'elle sentoit, disant : « (3) Je ne « verray pas mourir l'enfant » : (4) comme au contraire Nostre-Seigneur pleure, voyant le sepulchre de son bien-aimé Lazare, (5) et regardant sa chere Hierusalem ; (6) et nostre bon homme Jacob est outré de douleur quand il voit la robe ensanglantée de son pauvre petit Joseph.

Or autant de causes aggrandissent la complaisance. A mesure que l'amy nous est plus cher, nous avons plus de plaisir en son contentement, et son bien entre plus avant en nostre ame. Que si le bien est excellent, nostre joye en est aussi plus grande. Mais si nous voyons l'amy en la jouyssance d'iceluy, nostre resjouissance en devient extreme. Quand le bon Jacob sceut que son fils vivoit, ô Dieu! quelle joye! « (7) son esprit revint en luy, il revescut », et par

(1) Job. II, 12. — (2) Genes. XXXVII. 34. — (3) Genes. XXI. 16.
(4) Joan. XI. 35. — (5) Luc. XIX. 41. — (6) Genes. XXXVII.
(7) Genes. XLV. 27.

maniere de dire, il ressuscita. Mais qu'est-ce à dire, il revescut ou il ressuscita? Theotime, les esprits ne meurent de leur propre mort que par le peché qui les separe de Dieu, lequel est leur vraye vie surnaturelle : mais ils meurent quelquefois de la mort d'autruy; et cela arriva au bon Jacob duquel nous parlons. Car l'amour, qui tire dans le cœur de l'amant le bien et le mal de la chose aimée, l'un par complaisance, l'autre par commiseration, tira la mort de l'aimable Joseph dans le cœur de l'amant Jacob; et par un miracle impossible à toute autre puissance qu'à celle de l'amour, l'esprit de ce bon pere estoit plein de la mort de celuy qui estoit vivant et regnant, d'autant que l'affection ayant esté trompée devança l'effect.

Or quand au contraire il sceut qu'en verité son fils estoit en vie, l'amour qui avoit si longuement tenu le trespas presupposé du fils dans l'esprit de ce bon pere, voyant qu'il avoit esté deceu, rejetta promptement cette feinte mort, et en sa place fit entrer la veritable vie de ce mesme enfant. Ainsi donc *il revescut* d'une nouvelle vie, parce que la vie de son fils entra dans son esprit par complaisance, et l'anima d'un contentement nompareil; duquel se trouvant assouvy, et ne tenant plus compte d'aucun autre plaisir en comparaison d'iceluy, « Il me suffit, « dit-il, si mon enfant Joseph est en vie ». Mais quand de ses propres yeux il vit par experience la verité des grandeurs de ce cher enfant en Gessen, *panché* sur luy, et *pleurant* assez long-temps *sur le*

Google

col d'iceluy : « Hé! dit-il, (1) maintenant je mourray « joyeux, mon cher fils, puisque j'ay veu vostre face, « et que vous vivez encore. » O Dieu! Theotime, quelle joye! et que ce vieillard l'exprime excellemment! Car que veut-il dire par ces paroles : *Maintenant je mourray content, puisque j'ay veu ta face;* sinon que son allegresse est si grande, qu'elle est capable de rendre joyeuse et agreable la mort mesme, qui est la plus triste et horrible chose du monde. Dites-moy, je vous prie, Theotime, qui ressent plus le bien de Joseph, ou luy qui en jouyt, ou Jacob qui s'en resjouit? Certes, si le bien n'est bien que pour le contentement qu'il nous donne, le pere en a autant et plus que le fils : car le fils, avec la dignité de vice-roi qu'il possede, a par consequent beaucoup de soins et d'affaires; mais le pere jouyt par complaisance, et possede purement ce qui est de bon en cette grandeur et dignité de son fils, sans charge, sans soin et sans peine. *Je mourray joyeux*, dit-il. Helas! qui ne voit son contentement? Si la mort mesme ne peut troubler sa joye, qui la pourra donc jamais alterer? Si son aise vit emmy les destresses de la mort, qui le pourra jamais esteindre? «(2) L'amour « est fort comme la mort; » et les allegresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort; car la mort ne les peut faire mourir, ains les avive : si que comme il y a un feu qui par merveille se nourrit en une fontaine proche de Grenoble, ainsi que nous sçavons fort asseurement, et que mesme le grand

(1) Genes. XLVI. 30. — (2) Cant. Cant. VIII. 6.

S. Augustin atteste; aussi la saincte charité est si forte qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmy les plus tristes angoisses de la mort; et « (1) les eaux « des tribulations ne peuvent esteindre son feu. »

CHAPITRE V.

De la condoleance et complaisance de l'amour en la passion de Nostre-Seigneur.

Quand je voy mon Sauveur sur le mont des Olives, avec son « (2) ame triste jusqu'à la mort; » hé! Seigneur Jesus, ce dis-je, qui a peu porter ces tristesses de la mort dans l'ame de la vie, sinon l'amour, qui excitant la commiseration, attira par icelle nos miseres dans vostre cœur souverain? Or une ame devote voyant cet abysme d'ennuis et de detresses en ce divin amant, comme peut-elle demeurer sans une douleur sainctement amoureuse? Mais considerant d'ailleurs que toutes les afflictions de son bien-aimé ne procedent pas d'aucune imperfection ni manquement de force, ains de la grandeur de sa chere dilection; elle ne peut qu'elle ne se fonde toute d'un amour sainctement douloureux. Si qu'elle s'escrie, *je suis noire* (3) de douleur par compassion, *mais* je suis *belle* d'amour par complaisance : les angoisses de mon bien-aimé m'ont toute *decolorée* (4). Car comme pourroit une fidelle amante voir tant de tourmens en celuy qu'elle aime plus que sa vie, sans en devenir toute transie, have et desseichée de

(1) Cant. Cant. VII. — (2) Matth. XXVI. 38.
(3) Cant. Cant. I. 4. — (4) Ibid. 5.

douleur? Les pavillons des nomades perpétuellement exposez aux injures de l'air et de la guerre sont presque tousjours frippez et couverts de poussiere; et moy toute exposée aux regrets que par condoleance je reçois des travaux nompareils de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de destresse et transpercée de douleur. Mais parce que les douleurs de celuy que j'aime proviennent de son amour, à mesure qu'elles m'affligent par compassion, elles me delectent par complaisance. Car comme pourroit une fidelle amante n'avoir pas un extreme contentement de se voir tant aimée de son celeste Espoux? Pour cela doncques la beauté de l'amour est en la laideur de la douleur. Que si je porte le deuil sur la passion et mort de mon roy, toute haslée et noire de regret, je ne laisse pas d'avoir une douceur incomparable de voir l'excez de son amour emmy les travaux de ses douleurs. Et (1) *les tentes de Salomon* toutes brodées et recamées en une admirable diversité d'ouvrages ne furent jamais si belles que je suis contente, et par consequent douce, amiable et agreable en la varieté des sentimens d'amour que j'ay parmy ces douleurs. L'amour esgale les amans : hé! je le voy, ce cher amant, qu'il est un *feu* (2) d'amour, bruslant dans un *buisson* espineux de douleur, et j'en suis toute de mesme : je suis toute enflammée d'amour dedans les haillers de mes douleurs, je suis un *lys environné d'espines* (3). Hé! ne veuillez pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes

(1) Cant. Cant. I. 4. — (2) Exod. III. 2. — (3) Cant. Cant. II. 1.

douleurs, mais voyez la beauté de mes agreables amours. Helas! il souffre des douleurs insupportables, ce divin amant bien-aimé : c'est cela qui m'attriste et me fait pasmer d'angoisse : mais il prend plaisir à souffrir, il aime ses tourmens et meurt d'aise de mourir de douleur pour moy. C'est pourquoy, comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'aise de son amour : non-seulement je m'attriste avec luy, mais je me glorifie en luy.

Ce fut cet amour, Theotime, qui attira sur l'amoureux seraphique S. François les stigmates, et sur l'amoureuse angelique Ste Catherine de Sienne les ardentes blesseures du Sauveur, la complaisance amoureuse ayant aiguisé les pointes de la compassion douloureuse, ainsi que le miel rend plus penetrant et sensible l'amertume de l'absynthe : comme au contraire la souefve odeur des roses est affinée par le voisinage des aulx qui sont plantez près des rosiers. Car de mesme l'amoureuse complaisance que nous avons prise en l'amour de Notre-Seigneur, rend infiniment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs : comme reciproquement, repassans de la compassion des douleurs à la complaisance des amours, le plaisir en est bien plus ardent et relevé. Alors se practique la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur : alors la condoleance amoureuse et la complaisance douloureuse, comme d'autres Esaü et Jacob, *debattans* (1) à qui fera plus d'effort, mettent l'ame en des convulsions et agonies

(1) Genes. XXV. 22.

incroyables; et se fait une extase amoureusement douloureuse, et douloureusement amoureuse. Aussi ces grandes ames de S. François et S[te] Catherine sentirent des amours nompareilles en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours, lorsqu'elles furent stigmatizées; savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'amy, que leur Sauveur exerça au supreme degré sur l'arbre de la croix. Ainsi naist l'union precieuse de nostre cœur avec son Dieu, laquelle, comme un Benjamin mystique, est « enfant de douleur et de joye tout ensemble (1) ».

Il ne se peut dire, Theotime, combien le Sauveur desire d'entrer en nos ames par cet amour de complaisance douloureuse. « (2) Helas ! dit-il, ouvre-« moy, ma chere sœur, m'amie, ma colombe, ma « toute pure; car ma teste est toute pleine de ro-« sée, et mes cheveux des gouttes de la nuit. » Qui est cette *rosée*, et qui sont ces *gouttes de la nuit*, sinon les afflictions et peines de sa passion? Les perles, certes (comme nous avons dit assez souvent), ne sont autre chose que gouttes de la rosée, que la fraischeur de la nuict esploye sur la face de la mer, receues dans les escailles des huistres ou mere-perles. Hé! veut dire le divin amoureux de l'ame, je suis chargé des peines et sueurs de ma passion qui se passa presque toute, ou ès tenebres de la nuict, ou en la nuict des tenebres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midy. Ouvre doncques ton cœur devers moy, comme les mere-perles leurs

(1) Genes. XXXV. 18. — (2) Cant. Cant. V. 2.

escailles du costé du ciel, et je respandray sur toi la rosée de ma passion qui se convertira en perles de consolation.

CHAPITRE VI.

De l'amour de bienveuillance que nous exerçons envers Nostre-Seigneur par maniere de desir.

En l'amour que Dieu exerce envers nous, il commence tousjours par la bienveuillance, voulant et faisant en nous tout le bien qui y est, auquel par après il se complaist. Il fit David selon son cœur par bienveuillance, puis il le « (1) trouva selon son cœur par complaisance. » Il crea premierement l'univers pour l'homme, et l'homme en l'univers, donnant à chasque chose le degré de bonté qui luy estoit convenable, par sa pure bienveuillance; puis il approuva « (2) tout ce qu'il avoit fait, trouvant que tout « estoit très-bon, » et se reposa par complaisance en son ouvrage.

Mais nostre amour envers Dieu commence au contraire par la complaisance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous sçavons estre en la Divinité; puis nous venons à l'exercice de la bienveuillance. Et comme la complaisance que Dieu prend en ses créatures, n'est autre chose qu'une continuation de sa bienveuillance envers elles; aussi la bienveuillance que nous portons à Dieu, n'est autre chose qu'une approbation et perseverance de la complaisance que nous avons en luy.

(1) Act. XIII. 22. — (2) Genes. I. 31.

Or cet amour de bienveuillance envers Dieu se practique ainsi. Nous ne pouvons desirer d'un vray desir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaicte que nous ne sçaurions ny desirer ny penser. Le desir n'est que d'un bien fùtur, et nul bien n'est futur en Dieu; puisque tout bien luy est tellement present, que la presence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité mesme. Ne pouvant donc point faire aucun desir absolu pour Dieu, nous en faisons des imaginaires et conditionels en cette sorte : Je vous ay dit, « (1) Seigneur, vous estes mon Dieu, qui tout plein « de vostre infinie bonté ne pouvez avoir indigence, « ny de mes biens », ny de choses quelconque ; mais si, par imagination de chose impossible, je pouvois penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserois jamais de vous le souhaiter, au prix de ma vie, de mon estre, et de tout ce qui est au monde. Que si estant ce que vous estes, et que vous ne pouvez jamais cesser d'estre, il estoit possible que vous receussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu, quel desir aurois-je que vous l'eussiez! alors, ô Seigneur eternel, je voudrois voir convertir mon cœur en souhait, et ma vie en souspir, pour vous desirer ce bien-là. Ah! mais pourtant, ô le sacré bien-aimé de mon ame, je ne desire pas de pouvoir desirer aucun bien à vostre Majesté; ains je me complais de tout mon cœur en ce supresme degré de bonté que vous avez, auquel ny par desir, ny

(1) Ps. XV. 2.

mesme par pensée, on ne peut rien adjouster. Mais si ce desir estoit possible, ô Divinité infinie, ô infinité divine, mon ame voudroit estre ce desir, et n'estre rien autre que cela, tant elle desireroit de desirer pour vous ce qu'elle se complaist infiniment de ne pouvoir pas desirer, puisque l'impuissance de faire ce desir provient de l'infinie infinité de vostre perfection, qui surpasse tout souhait et toute pensée. Hé! que j'aime cherement l'impossibilité de vous pouvoir desirer aucun bien, ô mon Dieu, puisqu'elle provient de l'incomprehensible immensité de vostre abondance, laquelle est si souverainement infinie, que s'il se trouvoit un desir infiny, il seroit infiniment assouvy par l'infinité de vostre bonté qui le convertiroit en une infinie complaisance. Ce desir doncques, par imagination de choses impossibles, peut estre quelquefois utilement practiqué emmy les grands sentimens et ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand S. Augustin, en faisoit souvent de pareille sorte.

C'est encore une sorte de bien-veuillance envers Dieu, quand considerant que nous ne pouvons l'agrandir en luy-mesme, nous desirons de l'agrandir en nous, c'est-à-dire, de rendre de plus en plus et tousjours plus grande la complaisance que nous avons en sa bonté. Et lors, mon Theotime, nous ne desirons pas la complaisance pour le plaisir qu'elle nous donne, mais parce seulement que ce plaisir est en Dieu. Car comme nous ne desirons pas la condoleance pour la douleur qu'elle met en nos

cœurs, mais parce que cette douleur nous unit et associe à nostre bien-aimé douloureux; ainsi n'aimons-nous pas la complaisance, parce qu'elle nous rend du plaisir, mais d'autant que ce plaisir se prend en l'union du plaisir et bien qui est en Dieu, auquel pour nous unir davantage nous voudrions nous complaire d'une complaisance infiniment plus grande, à l'imitation de la tres-saincte Reyne et mere d'amour, de laquelle l'ame sacrée *magnifioit* (1) et agrandissoit perpetuellement Dieu. Et afin que l'on sçeut que cet agrandissement se faisoit par la complaisance qu'elle avoit en la divine bonté, elle declare que son « (2) esprit avoit tressailly de contentement en Dieu son Sauveur. »

CHAPITRE VII.

Comme le desir d'exalter et magnifier Dieu nous separe des plaisirs inferieurs, et nous rend attentifs aux perfections divines.

Doncques l'amour de bienveuillance nous fait desirer d'agrandir en nous de plus en plus la complaisance que nous prenons en la bonté divine : et pour faire cet agrandissement, l'ame se prive soigneusement de tout autre plaisir pour s'exercer plus fort à se plaire en Dieu. Un religieux demanda au devot frere Gilles, l'un des premiers et plus saincts compagnons de S. François, ce qu'il pourroit faire pour estre plus agreable à Dieu; et il luy respondit en chantant, « l'une à l'un, l'une à l'un. » Ce que par apres expliquant; donnez toujours, dit-il,

(1) Luc, I. 46. — (2) Ibid. 47.

toute vostre ame qui est une à Dieu seul qui est un. L'ame s'escoule par les plaisirs, et la diversité d'iceux la dissipe et l'empesche de se pouvoir appliquer attentivement à celuy qu'elle doit prendre en Dieu. Le vray amant n'a presque point de plaisir, sinon en la chose aimée. Ainsi « (1) toutes choses « sembloient ordure » et boue au glorieux S. Paul, en comparaison de son Sauveur. Et l'Espouse sacrée n'est toute que pour son bien-aimé : « (2) Mon cher « amy est tout à moy, et moy je suis toute à luy. » Que si l'ame qui est en cette saincte affection rencontre les creatures pour excellentes qu'elles soient, voire mesme quand ce seroient les anges; elle ne s'arreste point avec icelles, sinon autant qu'il faut pour estre aidée et secourue en son desir. Dites-moy doncques, leur fait-elle, dites-moy, je vous en conjure, « (3) avez-vous point veu celuy qui est l'amy « de mon ame? » La glorieuse amante Magdeleine rencontra les anges au sepulcre, qui luy parlerent sans doute angeliquement, c'est-à-dire, bien suavement, voulant appaiser l'ennuy auquel elle estoit : mais au contraire toute espleurée elle ne sceut prendre aucune complaisance ny en leur douce parole, ny en la splendeur de leurs habits, ny en la grace toute celeste de leur maintien, ny en la beauté toute aimable de leurs visages; ains toute couverte de larmes, « (4) ils m'ont enlevé mon Seigneur, disoit- « elle, et je ne sçay où ils l'ont mis : et se tournant,

(1) Ad Philipp. III. 8. — (2) Cant. Cant. II. 16.
(3) Cant. Cant. III. 3. — (4) Joan. XX. 13.

« elle voit son doux Sauveur », mais en forme de jardinier, dont son cœur ne se peut contenter; car toute pleine de l'amour de la mort de son maistre, elle ne veut point de fleurs, ny par consequent de jardinier. Elle a dedans son cœur la croix, les cloux, les espines; elle cherche son crucifié. Hé! mon cher maistre jardinier, dit-elle, si vous aviez peut-estre point planté mon bien-aimé Seigneur trespassé comme un lys froissé et fauné entre vos fleurs; « (1) dites-le moy vistement, et moy je l'emporteray. » Mais il ne l'appelle pas plustost par son nom, que toute fondue en plaisir, « (2) Hé, Dieu, dit-elle, mon « maistre! » Rien certes ne la peut assouvir, elle ne sçauroit se plaire avec les anges, non pas mesme avec son Sauveur s'il ne paroist en la forme en laquelle il luy avoit ravy son cœur. (3) Les mages ne peuvent se complaire ny en la beauté de la ville de Hierusalem, ny en la magnificence de la cour d'Herodes, ny en la clarté de l'estoille, leur cœur cherche la petite spelonque et le petit enfant de Bethleem. (4) La mere de belle dilection, et l'espoux de tres-sainct amour ne se peuvent arrester entre les parens et amis, ils vont tousjours *en douleur cherchant* (5) l'unique objet de leur complaisance. Le desir d'agrandir la saincte complaisance retranche tout autre plaisir pour plus fortement practiquer celuy auquel la divine bien-veuillance l'excite.

Or pour encore mieux magnifier ce souverain

(1) Joan. XX. 15. — (2) Ibid. 16. — (3) Matth. II.
(4) Luc. II. — (5) Ibid.

Bien-aimé, l'ame va tousjours «(1) cherchant la «face d'iceluy» : c'est-à-dire, avec une attention tousjours plus soigneuse et ardente, elle va remarquant toutes les particularitez des beautez et perfections qui sont en luy, faisant un progrès continuel en cette douce recherche de motifs qui la puissent perpetuellement presser de se plaire de plus en plus en l'incomprehensible bonté qu'elle aime. Ainsi David cotte par le menu les œuvres et merveilles de Dieu en plusieurs de ses psalmes celestes; (2) et l'amante sacrée arrange ès cantiques divins comme une armée bien ordonnée toutes les perfections de son Espoux, l'une apres l'autre, pour provoquer son ame à la tres-saincte complaisance, afin de magnifier plus hautement son excellence, et d'assujettir encore tous les autres esprits à l'amour de son amy tant aimable.

CHAPITRE VIII.

Comme la saincte bienveuillance produit la louange du divin bien-aimé.

L'honneur, mon cher Theotime, n'est pas en celuy que l'on honore, mais en celuy qui honore. Car combien de fois arrive-t-il que celuy que nous honorons n'en sçait rien, et n'y a seulement pas pensé? Combien de fois louons-nous ceux qui ne nous cognoissent pas ou qui dorment? Et toutefois, selon l'estime commune des hommes et leur ordinaire façon de concevoir, il semble que c'est faire

(1) Ps. XXVI. 8. — (2) Cant. Cant. V. 10. et seq.

Digitized by Google

du bien à quelqu'un quand on luy fait de l'honneur, et qu'on luy donne beaucoup quand on luy donne des titres et des louanges; et nous ne faisons pas difficulté de dire qu'uue personne est riche d'honneur, de gloire, de réputation, de louange, encore qu'en verité nous sçachions bien que tout cela est hors de la personne honorée, et que bien souvent elle n'en reçoit aucune sorte de profit, suivant ce mot attribué au grand S. Augustin : O pauvre Aristote, tu es loué où tu es absent, et tu es buslé où tu es present. Quel bien revient-il, je vous prie, à Cesar et Alexandre-le-Grand de tant de vaines paroles que plusieurs vaines ames employent à leur louange.

Dieu, comblé d'une bonté qui surmonte toute louange et tout honneur, ne reçoit aucun advantage ny surcroist de bien pour toutes les benedictions que nous luy donnons; il n'en est ny plus riche, ny plus grand, ny plus content, ny plus heureux : car son heur, son contentement, sa grandeur et ses richesses ne sont ny ne peuvent estre que la divine infinité de sa bonté. Toutefois parce que, selon nostre apprehensiou ordinaire, l'houneur est estimé l'un des plus grands effects de nostre bienveuillance envers les autres, et que par iceluy non-seulement nous ne presupposons point d'indigence en ceux que nous honorons, mais plustost nous protestons qu'ils abondent en excellence; partant nous employons cette sorte de bienveuillance envers Dieu, qui non-seulement l'agrée, mais la requiert comme conforme à nostre condition, et si propre pour tesmoigner l'a-

mour respectueux que nous luy devons, que mesme il nous a ordonné de luy rendre et rapporter tout honneur et gloire.

Ainsi donc l'ame qui a pris une grande complaisance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut luy souhaitter aucun agrandissement de bonté, parce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut desirer ny mesme penser, elle desire au moins que son nom soit beny, exalté, loué, honoré et adoré de plus en plus; et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provoquer à ce sainct exercice : et comme une avette sacrée elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et excellences divines, recueillant d'icelles une douce varieté de complaisances, desquelles elle fait naistre et compose le miel celeste de benedictions, louanges et confessions honorables, par lesquelles autant qu'elle peut elle magnifie et glorifie le nom de son bienaimé, à l'imitation du grand psalmiste qui ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la divine bonté, immoloit sur l'autel de son cœur l'hostie mystique des eslans de sa voix par cantiques et psalmes d'admiration et benediction.

Mon cœur volant çà et là
Des aisles de sa pensée,
Ravy d'admiration,
D'une voix haut eslancée,
Un sacrifice immola,
Sur là harpe bien sonnée
Chantant benediction
Au Seigneur Dieu de Sion.

Mais ce desir de louer Dieu que la saincte bienveuillance excite en nos cœurs, Theotime, est insatiable : car l'ame qui en est touchée, voudroit avoir des louanges infinies pour les donner à son bien-aimé, parce qu'elle voit que ses perfections sont plus qu'infinies; si que se trouvant bien esloignée de pouvoir satisfaire à son souhait, elle fait des extremes efforts d'affection pour en quelque sorte louer cette bonté toute louable; et ces efforts de bienveuillance s'aggrandissent admirablement par la complaisance, car à mesure que l'ame trouve Dieu bon, savourant de plus en plus la suavité d'iceluy, et se complaisant en son infinie beauté, elle voudroit aussi relever plus hautement les louanges et benedictions qu'elle luy donne. Or à mesure aussi que l'ame s'eschauffe à louer la douceur incomprehensible de Dieu, elle aggrandit et dilate la complaisance qu'elle prend en icelle, et par cet aggrandissement elle s'anime de plus fort à la louange. De sorte que l'affection de complaisance et celle de louange par ces reciproques poussemens et mutuelles inclinations qu'elles font l'une à l'autre, s'entredonnent des grands et continuels accroissemens.

Ainsi les rossignols se complaisent tant en leur chant, au rapport de Pline, que pour cette complaisance quinze jours et quinze nuicts durant ils ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçant de tousjours mieux chanter à l'envy les uns des autres : de sorte que lorsqu'ils se desgoisent le mieux, ils y ont plus de complaisance, et cet accroissement de complai-

sance les porte à faire des plus grands efforts de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaisance par leur chant, et leur chant par leur complaisance, que maintefois on les voit mourir, et leur gosier esclatter à force de chanter : oyseaux dignes du beau nom de Philomele, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la melodie.

O Dieu! mon Theotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douleur grandement delicieuse et une douceur grandement douloureuse, quant après mille efforts de louange il se trouve si court! Helas! il voudroit ce pauvre rossignol tousjours plus hautement lancer ses accens et perfectionner sa melodie pour mieux chanter les benedictions de son cher bien-aimé. A mesure qu'il loue, il se plaist à louer; et à mesure qu'il se plaist à louer, il se desplaist de ne pouvoir encore mieux louer; et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toutes sortes d'efforts entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenoit au tres-glorieux S. François, qui emmy les plaisirs qu'il prenoit à louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jettoit une grande affluence de larmes, et laissoit souvent tomber de foiblesse ce que pour lors il tenoit en main, demeurant comme un sacré Philomele à cœur failly, et perdant souvent le respirer à force d'aspirer aux louanges de celuy qu'il ne pouvoit jamais assez louer.

Mais oyez une similitude agreable sur ce subject tirée du nom que ce sainct amoureux donnoit à ses

religieux; car il les appelloit cygales, à raison des louanges qu'ils rendoient à Dieu emmy la nuict. Les cygales, Theotime, ont leur poictrine pleine de tuyaux, comme si elles estoient des orgues naturelles, et pour mieux chanter elles ne vivent que de la rosée, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la succent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomach, par laquelle elles jettent aussi tous leurs sons avec tant de bruit qu'elles semblent n'estre que voix. Or l'Amant sacré est comme cela; car toutes les facultez de son ame sont autant de tuyaux qu'il a en sa poictrine pour resonner les cantiques et louanges du bien-aimé: sa dévotion au milieu de toutes est la langue de son cœur, selon S. Bernard, par laquelle il reçoit la rosée des perfections divines, les suçant et attirant à soy comme son aliment par la tres-saincte complaisance qu'il y prend, et par cette mesme langue de devotion il fait toutes ses voix d'oraison, de louange, de cantiques, de psalmes, de benedictions, selon le tesmoignage d'une des plus insignes cygales spirituelles qui ait jamais esté ouye, laquelle chantoit ainsi:

(1) Beny Dieu, sainctement poussée,
O mon ame, et vous, mes esprits:
Que je n'aye aucune pensée
Ny force au dedans ramassée,
Qui du Seigneur taise le prix.

Car n'est-ce pas comme s'il eut dit: Je suis une cy-

(1) Ps. CII. 1.

gale mystique. Mon ame, mes esprits, mes pensées et toutes les facultez qui sont ramassées au dedans de moi sont orgues. O qu'à jamais tout cela benisse le nom et retentisse les louanges de mon Dieu!

(1) Ma bouche à jamais sera pleine
Du bruit de sa gloire hautaine,
Et n'aura bien qu'à le chanter:
La trouppe d'ennuis oppressée,
Humble de cœur et de pensée,
Prendra plaisir à m'escouter.

CHAPITRE IX.

Comme la bienveuillance nous fait appeller toutes les creatures à la louange de Dieu.

Le cœur atteint et pressé du desir de louer plus qu'il ne peut la divine bonté, apres divers efforts sort maintefois de soy-mesme pour convier toutes les creatures à le secourir en son dessein. (2) Comme nous voyons avoir fait les trois enfans en la fournaise en cet admirable cantique de benedictions, par lequel ils excitent tout ce qui est au ciel, en la terre et sous terre, à rendre grace à Dieu eternel, en le louant et benissant souverainement. Ainsi le glorieux psalmiste tout esmeu de la passion sainctement dereglée qui le portoit à louer Dieu, va sans ordre sautant du ciel à la terre et de la terre au ciel, appellant pesle-mesle les anges, les poissons, les monts, les eaux, les dragons, les oyseaux, les serpens, le feu, la gresle, les brouillars; assemblant

(1) Ps. XXXIII. 2. 3. — (2) Daniel, III. 57.

par ses souhaits toutes les creatures, afin que toutes ensemble s'accordent à magnifier pieusement leur Createur, les unes celebrant elles-mesmes les divines louanges, et les autres donnant le subject de le louer par les merveilles de leurs differentes proprietez, lesquelles manifestent la grandeur de leur facteur; si que ce divin psalmiste royal ayant composé une grande quantité de pseaumes avec cette inscription, *louez Dieu;* apres avoir discouru parmy toutes les creatures pour leur faire les sainctes semonces de benir la Majesté celeste, et parcouru une grande varieté de moyens et instrumens propres à la celebration des louanges de cette eternelle bonté; enfin comme tombant en defaillance d'haleine, il conclut toute sa sacrée psalmodie par cet eslan : «(1) Tout « esprit loue le Seigneur », c'est-à-dire, tout ce qui a vie, ne vive ny ne respire que pour benir le Createur, selon l'encouragement qu'il avoit donné ailleurs.

(2) Sus donc d'une bouche animée,
Celebrons tous la renommée
De l'Eternel, à qui mieux mieux :
Nostre voix ensemble meslée,
Bien haut sur la voûte estoilée
Esleve son nom glorieux.

Ainsi le grand S. François chanta le cantique du soleil et cent autres excellentes benedictions, pour invoquer les creatures à venir aider son cœur tant alangoury, de quoy il ne pouvoit à son gré louer le

(1) Ps. CL. 6. — (2) Ps. XXXIII. 4.

cher Sauveur de son ame. Ainsi la celeste Espouse se sentant presque evanouie entre les violens essais qu'elle faisoit de benir et magnifier le bien-aimé Roy de son cœur : « (1) hé! crioit-elle à ses compa-« gnes, ce divin Espoux m'a menée par la contem-« plation en ses celliers à vin », me faisant savourer les delices incomparables des perfections de son excellence; et je me suis tellement detrempée et sainctement enyvrée par la complaisance que j'ay prise en cet abysme de beauté, que mon ame va (2) *languissante,* blessée d'un desir amoureusement mortel qui me presse de louer à jamais une si eminente bonté. Helas! venez, je vous supplie, au secours de mon pauvre cœur qui va tout maintenant definir; « (3) soutenez-le de grace, et l'appuyez de toutes « fleurs, confortez-le et l'environnez de pommes, « autrement il tombe pasmé. »

La complaisance tire les suavitez divines dedans le cœur, lequel se remplit si ardemment qu'il en est tout esperdu. Mais l'amour de la bienveuillance fait sortir nostre cœur de soy-mesme, et le fait exhaler en vapeurs de parfums delicieux, c'est-à-dire, en toute sorte de sainctes louanges; et n'en pouvant neantmoins tant pousser comme il desireroit, ô, dit-il, que toutes les creatures viennent contribuer les *fleurs* de leurs benedictions, les *pommes* de leurs actions de graces, de leurs honneurs et de leurs adorations, afin que de toutes parts on sente les odeurs respandues à la gloire de celuy duquel l'in-

(1) Cant. Cant. II. 4. — (2) Ibid. 5. — (3) Ibid.

finie douceur surpasse tout honneur, et que nous ne pouvons jamais bien dignement magnifier.

C'est cette divine passion qui fait tant faire de predications, qui fait passer entre tant de hazards les Xaviers, les Berzées, les Antoines, cette multitude de jesuites, de capucins et de religieux et autres ecclesiastiques de toutes sortes, ès Indes, au Japon, en Maragnan, afin de faire cognoistre, recognoistre et adorer le nom sacré de Jesus emmy ces grands peuples. C'est cette passion saincte qui fait tant escrire de livres de pieté, tant fonder d'eglises, d'autels, de maisons pieuses, et en somme qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zele qui les consume et devore.

CHAPITRE X.

Comme le desir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel.

L'ame amoureuse voyant qu'elle ne peut assouvir le desir qu'elle a de louer son bien-aimé, tandis qu'elle vit entre les miseres de ce monde, et sçachant que les louanges qu'on rend au ciel à la divine bonté se chantent d'un air incomparablement plus agreable : O Dieu! dit-elle, que les louanges respandues par ces bienheureux esprits devant le trosne de mon Roy celeste sont louables, que leurs benedictions sont dignes d'estre benites! O que de bonheur d'ouyr cette melodie de la tres-saincte eternité, en laquelle par une tres-souefve rencontre de voix dissemblables et de tons dispareils, se font

ces admirables accords esquels toutes les parties avançant les unes sur les autres par une suite continuelle et incomprehensible liaison de chasses, on entend de toutes parts retentir des perpetuels *alleluya!*

Voix pour leur esclat comparées aux *tonnerres* (1), aux trompettes, au *bruit des vagues* de la mer agitée; mais voix qui aussi pour leur incomparable douceur et suavité sont comparées à la melodie des *harpes* (2) delicatement et delicieusement sonnées par la main des plus excellens joueurs; et voix qui toutes s'accordent à dire le joyeux cantique pascbal *alleluya* (3), *louez Dieu*, *amen*, *louez Dieu*. Car sçachez, Theotime, (4) *qu'une voix sort du throsne* divin, qui ne cesse de crier aux heureux habitans de la glorieuse Hierusalem celeste : « dictes à Dieu « louange, ô vous qui estes ses serviteurs et qui le « craignez, grands et petits » : à quoy toute cette multitude innombrable des Saincts, les chœurs des anges et les chœurs des hommes assemblés respond chantant de toute sa force, (5) *alleluya, louez Dieu*. Mais qu'elle est cette voix admirable qui sortant du throsne divin, annonce les *alleluya* aux esleuz, sinon la tres-saincte complaisance, laquelle estant receue dedans l'esprit leur fait ressentir la douceur des perfections divines, ensuite de laquelle naist en eux l'amoureuse bienveuillance, source vive des louanges sacrées? Ainsi par effect la complaisance pro-

(1) Apoc. XIV. 2 — (2) Ibid. — (3) Ibid. XIX 1. 4.
(4) Ibid. 5. — (5) Ibid. 6.

cedant du throsne, vient intimer les grandeurs de Dieu aux bienheureux, et la bienveuillance les excite à respandre reciproquement devant le throsne les parfums de louange. C'est pourquoy par maniere de response ils chantent eternellement *alleluya*, c'est-à-dire, *louez Dieu*. La complaisance vient du throsne dans le cœur, et la bienveuillance va du cœur au throsne.

O que ce temple est aimable où tout retentit en louange! Que de douceur à ceux qui vivent en ce sacré sejour où tant de philomeles et rossignols celestes chantent avec cette saincte contention d'amour les cantiques d'eternelle suavité!

Le cœur donc qui ne peut en ce monde ny chanter, ny ouyr les louanges divines à son gré, entre en des plaisirs nompareils d'estre deslivré des liens de cette vie pour aller en l'autre où on loue si parfaictement le bien-aimé celeste; et ces desirs s'estans ainsi emparez du cœur se rendent quelquefois si puissans et pressans dans la poictrine des amans sacrez, que bannissant tous autres desirs, ils mettent en degoust toutes choses terrestres, et rendent l'ame toute alangourie et malade d'amour : voire mesme cette saincte passion passe aucune fois si avant, que, si Dieu le permet, on en meurt.

Ainsi ce glorieux et seraphique amant S. François ayant longuement esté travaillé de cette forte affection de louer Dieu, enfin en ses dernieres années, après qu'il eust assurance, par une tres-speciale revelation, de son salut eternel, il ne pouvoit conte-

nir sa joye, et s'alloit de jour en jour consumant, comme si sa vie et son ame se fust evaporée ainsi que l'encens sur le feu des ardens desirs qu'il avoit de voir son Maistre pour le louer incessamment; ensorte que ces ardeurs prenant tous les jours des nouveaux accroissemens, son ame sortit de son corps par un eslan qu'elle fit vers le ciel; car la divine providence voulut qu'il mourust en prononçant ces sacrées paroles : « (1) hé! tirez hors de cette prison « mon ame, ô Seigneur, afin que je benisse vostre « nom : les justes m'attendent jusqu'à ce que vous « me rendiez la tranquillité desirée. » Theotime, voyez de grace cet esprit, qui comme un celeste rossignol enfermé dans la cage de son corps, dans laquelle il ne peut chanter à souhait les benedictions de son eternel amour, sçait qu'il gazouilleroit et pratiqueroit mieux son beau ramage s'il pouvoit gagner l'air pour jouyr de sa liberté et de la societé des autres philomeles entre les gayes et fleurissantes collines de la contrée bienheureuse. C'est pourquoy il exclame : Helas! ô Seigneur de ma vie, hé! par vostre bonté toute douce delivrez-moy, pauvre que je suis, de la cage de mon corps, retirez-moy de cette petite prison; afin qu'affranchy de cet esclavage je puisse voler où mes chers compagnons m'attendent là haut au ciel pour me joindre à leurs chœurs et m'environner de leur joye. Là, Seigneur, alliant ma voix aux leurs, je ferai avec eux une douce harmonie d'airs et d'accens delicieux, chantant, louant et

(1) Ps. CXLI. 8.

benissant vostre misericorde. Cet admirable Sainct, comme un orateur qui veut finir et conclure tout ce qu'il a dit par quelque courte sentence, mit cette heureuse fin à tous ses souhaits et desirs, desquels ces dernieres paroles furent l'abregé. Paroles ausquelles il attacha si fortement son ame qu'il expira en les souspirant. Mon Dieu Theotime, quelle douce et chere mort fut celle-cy! mort heureusement amoureuse, amour sainctement mortel.

CHAPITRE XI.

Comme nous practiquons l'amour de bienveuillance ès louanges que nostre Redempteur et sa Mere donnent à Dieu.

Nous allons donc montant en ce sainct exercice de degré en degré, par les creatures que nous invitons à louer Dieu, passant des insensibles aux raisonnables et intellectuelles, et de l'eglise militante à la triomphante, en laquelle nous nous relevons entre les anges et les Saincts, jusqu'à ce qu'au-dessus de tous nous ayons rencontré la tres Ste Vierge, laquelle d'un air incomparable loue et magnifie la Divinité plus hautement, plus sainctement et plus delicieusement que tout le reste des creatures ensemble ne sçauroit jamais faire.

Estant, il y a deux ans, à Milan, où la veneration des recentes memoires du grand archevesque S. Charles m'avoit attiré avec quelques-uns de nos ecclesiastiques, nous ouysmes en diverses Eglises plusieurs sortes de musiques: mais en un monastere de filles nous ouysmes une religieuse, de laquelle

la voix estoit si admirablemeut delicieuse qu'elle seule respandoit incomparablement plus de suavité dans nos esprits que ne fit tout le reste ensemble, qui quoyqu'excellent, sembloit neantmoins n'estre fait que pour donner lustre et rehausser la perfection et l'esclat de cette voix unique. Ainsi, Theotime, entre tous les cœurs des hommes et tous les chœurs des anges on entend cette voix hautaine de la tres Ste Vierge, qui relevée au-dessus de tout rend plus de louange à Dieu que tout le reste des creatures. Aussi le roy celeste la convie tout particulierement à chanter : « (1) Monstre-moy ta face, dit-il, ô ma « bien-aimée : que ta voix sonne à mes oreilles ; car « ta voix est toute douce, et ta face toute belle. »

Mais ces louanges que cette *Mere* d'honneur et *de belle dilection* (2), avec toutes les creatures ensemble, donne à la Divinité, quoyqu'excellentes et admirables, sont neantmoins si infiniment inferieures au merite infiny de la bonté de Dieu, qu'elles n'ont aucune proportion avec iceluy; et partant, quoyqu'elles contentent grandement la sacrée bienveuillance que le cœur amant a pour son bien-aimé, si est-ce qu'elles ne l'assouvissent pas. Il passe donc plus avant, et invite le Sauveur de louer et glorifier son Pere eternel de toutes les benedictions que son amour filial lui peut fournir. Et lors, Theotime, l'esprit arrive en un lieu de silence ; car nous ne sçavons plus faire autre chose qu'admirer. O quel cantique du Fils pour le Pere ! ô que ce cher bien-aimé,

(1) Cant. Cant. II. 13. 14. — (2) Eccl. XXIV. 24.

« est beau entre tous les enfans des hommes ! (1) » ô que sa voix est douce, comme procedante des « lèvres (2) sur lesquelles la plenitude de la grace est « respandue ! » Tous les autres sont parfumez, mais luy il est le parfum mesme : les autres sont embaumez, mais luy il est le *baume respandu* (3). Le Pere eternel reçoit les louanges des autres comme senteurs de fleurs particulieres ; mais au sentir des benedictions que le Sauveur luy donne, il s'escrie sans doute : « (4) O voicy l'odeur des louanges de mon « Fils comme l'odeur d'un champ plein de fleurs « que j'ay beny. » Oui, mon cher Theotime, toutes les benedictions que l'Eglise militante et triomphante donne à Dieu, sont benedictions angeliques et humaines : car si bien elles s'adressent au Createur, toutefois elles procedent de la creature ; mais celles du Fils elles sont divines, car elles ne regardent pas seulement Dieu comme les autres, ains elles proviennent de Dieu ; car le Redempteur est vray Dieu : elles sont divines, non-seulement quant à leur fin, mais quant à leur origine ; divines, parce qu'elles tendent à Dieu ; divines, parce qu'elles procedent de Dieu. Dieu provoque l'ame, et donne la grace requise pour la production des autres louanges : mais celles du Redempteur, luy qui est Dieu, les produit luy-mesme ; c'est pourquoy elles sont infinies.

Celuy qui le matin ayant ouy assez longuement

(1) Ps. XLIV. 3. — (2) Ibid. — (3) Cant. Cant. I. 2.
(4) Genes. XXVII. 27.

entre les boscages voisins un gazouillement agreable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnets et autres tels menus oyseaux, entendroit enfin un maistre rossignol, qui en parfaicte melodie rempliroit l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il prefereroit ce seul chantre boscager à toute la troupe des autres. Ainsi après avoir ouy toutes les louanges que tant de differentes creatures, à l'envy les unes des autres, rendent unanimement à leur Createur; quand enfin on escoute celle du Sauveur, on y trouve une certaine infinité de merite de valeur, de suavité qui surmonte toute esperance et attente du cœur; et l'ame alors comme resveillée d'un profond sommeil est tout à coup ravie par l'extremité de la douceur de telle melodie.

Hé, je l'entends, ô la voix, « (1) la voix de mon « bien-aimé! » voix reyne de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence. Voyez comme ce cher amy s'eslance « (2) le voicy qui vient tressaillant ès plus hau- « tes montagnes, outrepassant les collines. » Sa voix retentit au-dessus des seraphins et de toute creature; il a la veuë de *chevreuil* (3) pour penetrer plus avant que nul autre en la beauté de l'object sacré qu'il veut louer: il aime la melodie de la gloire et louange de son Pere plus que tous; c'est pourquoy il fait des tressaillemens, des louanges et benedictions au-dessus de tous. Tenez, *le voilà* (4) ce divin amour du bien-aimé, comme « il est derriere le paroy » de son

(1) Cant. Cant. II. 8. — (2) Ibid. — (3) Ibid. 9. — (4) Ibid.

humanité; voyez qu'il se fait entrevoir par les playes de son corps et l'ouverture de son flanc, comme « par des fenestres et comme par un treillis au tra- « vers duquel il nous regarde. »

Ouy certes, Theotime, l'amour divin assis sur le cœur du Sauveur comme sur son throsne royal, regarde par la fente de son costé percé tous les cœurs des enfans des hommes. Car ce cœur estant le roy des cœurs, tient tousjours ses yeux sur les cœurs. Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voyent et ne sont qu'entreveuz, ainsi le divin amour de ce cœur, ou plustost ce cœur du divin amour voit tousjours clairement les nostres et les regarde des yeux de sa dilection; mais nous ne le voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoyons. Car, ô Dieu, si nous le voyons ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour luy, puisque nous sommes mortels, comme luy-mesme mourut pour nous, tandis qu'il estoit mortel, et comme il en mourroit encore, si maintenant il n'estoit immortel. O si nous oyons ce divin cœur comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de louange à la divinité! Quelle joye, Theotime, quels efforts de nos cœurs pour se lancer afin de le tousjours ouyr! Il nous y semond certes, ce cher amy de nos ames: *Sus, leve-toy,* dit-il, sort de toy mesme, prend le vol devers moy, *ma colombe*, *ma tres-belle* (1), en ce celeste sejour où toutes choses sont joye, et ne respirent que louanges et benedictions. Tout y *fleu-*

(1) Cant. Cant. II. 1.

rit (1), tout y respand de la douceur et du parfum : les *tourterelles* qui sont les plus sombres de tous les oyseaux, y *resonnent* neantmoins leur ramage : Viens : ma bien-aimée toute chere ; et pour me voir plus clairement, viens ès mesmes fenestres par lesquelles je te regarde : viens considerer mon cœur *en la caverne* (2) de l'ouverture de mon flanc qui fut faicte lorsque mon corps, comme une maison reduite en *masures*, fut si piteusement demoli sur l'arbre de la croix, *viens et me monstre ta face* (3). Hé! je la voy maintenant sans que tu me la monstres ; mais alors et je la verray et tu me la monstreras, car tu verras que je te voy : *fay que j'escoute ta voix* (4), car je la veux allier avec la mienne ; ainsi *ta face* sera belle, *et ta voix tres-agreable.* O quelle suavité à nos cœurs, quand nos voix unies et meslées avec celle du Sauveur participeront à l'infinie douceur des louanges que ce Fils bien-aimé rend à son Pere eternel !

CHAPITRE XII.

De la souveraine louange que Dieu se donne à soy-mesme, et de l'exercice de bienveuillance que nous faisons en icelle.

Toutes les actions humaines de nostre Sauveur sont infinies en valeur et merite, à raison de la personne qui les produit qui est un mesme Dieu avec le Pere et le Sainct-Esprit. Mais elles ne sont pas pourtant de nature et essence infinie. Car tout ainsi qu'estant en une chambre nous ne recevons pas la

(1) Cant. Cant. II. 1. — (2) Ibid. 14. — (3) Ibid. — (4) Ibid.

lumiere selon la grandeur de la clarté du soleil qui la respand, mais selon la grandeur de la fenestre par laquelle il la communique: de mesme les actions humaines du Sauveur ne sont pas infinies, bien qu'elles soient d'infinie valeur; d'autant qu'encore que la personne divine les fasse, elle ne les fait pas toutefois selon l'estendue de son infinité, mais selon la grandeur finie de son humanité par laquelle elle les fait. De sorte que comme les actions humaines de nostre doux Sauveur sont infinies en comparaison des nostres, aussi sont-elles finies en comparaison de l'essentielle infinité de la divinité; elles sont d'infinie valeur, estime et dignité, parce qu'elles procedent d'une personne qui est Dieu: mais elles sont d'essence et nature finie, parce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine qui est finie. La louange donc qui part du Sauveur, entant qu'il est homme, n'estant pas de tout poinct infinie, elle ne peut correspondre de toutes parts à la grandeur infinie de la divinité à laquelle elle est destinée.

C'est pourquoy après le premier ravissement d'admiration qui nous saisit quand nous avons rencontré une louange si glorieuse, comme est celle que le Sauveur donne à son Pere, nous ne laissons pas de recognoistre que la divinité est encore infiniment plus louable, qu'elle ne peut estre louée ny par toutes les creatures, ny par l'humanité mesme du Fils eternel.

Si quelqu'un louoit le soleil à cause de sa lumiere, plus il s'esleveroit vers iceluy pour le louer, plus il le

trouveroit louable, parce qu'il y verroit tousjours plus de splendeur. Que si c'est cette beauté de la lumiere qui provoque les alouettes à chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent plus clairement à mesure qu'elles volent plus hautement, s'eslevant egalement en chant et en vol, jusqu'à tant que ne pouvant presque plus chanter, elles commencent à descendre de ton et de corps, rabaissant petit à petit leur vol comme leur voix. Ainsi, mon Theotime, à mesure que nous montons par bienveuillance vers la divinité pour entonner et ouyr ses louanges, nous voyons qu'il est tousjours au-dessus de toute louange; et finalement nous cognoissons qu'il ne peut estre loué selon qu'il merite, sinon par luy-mesme qui seul peut dignement esgaler sa souveraine bonté par une souveraine louange.

Alors nous exclamons, « gloire soit au Pere, et « au Fils, et au Sainct-Esprit. » Et afin qu'on sçache que ce n'est pas la gloire des louanges creées que nous souhaitons à Dieu par cet eslan, ains la gloire essentielle et eternelle qu'il a en luy-mesme, par luy-mesme, de luy-mesme, et qui est luy-mesme, nous adjoustons : « Ainsi qu'il l'avoit au commence« ment, et maintenant, et tousjours ès siecles des « siecles. *Amen.* » Comme si nous disions par souhait : qu'à jamais Dieu soit glorifié de la gloire qu'il avoit avant toute creature en son infinie eternité et eternelle infinité. Pour cela nous adjoustons ce verset de gloire à chaque psalme et cantique, selon la coustume ancienne de l'eglise Orientale que le

graud S. Hierosme supplia S. Damase pape de vouloir establir de deça en Occident, pour protester que toutes les louanges humaines et angeliques sont trop basses pour dignement louer la divine bonté; et qu'afin qu'elle soit dignement louée, il faut qu'elle soit sa gloire, sa louange et sa benediction elle-mesme.

O Dieu, quelle complaisance, quelle joye à l'ame qui aime, de voir son desir assouvy; puisque son bien-aimé se loue, benit et magnifie infiniment soy-mesme! Mais en cette complaisance naist derechef un nouveau desir de louer; car le cœur voudroit louer cette si digne louange que Dieu se donne à soy-mesme, l'en remerciant profondement, et rappellant derechef toutes choses à son secours pour venir avec luy glorifier la gloire de Dieu, benir sa benediction infinie, et louer sa louange eternelle : si que par ce retour et repetition de louange sur louange il s'engage entre la complaisance et la bienveuillance en un tres-heureux labyrinthe d'amour, tout abysmé en cette immense douceur, louant souverainement la Divinité de quoy elle ne peut estre assez louée que par elle-mesme. Et bien qu'au commencement l'ame amoureuse eust eu quelque sorte de desir de pouvoir assez louer son Dieu, si est-ce que revenant à soy elle proteste qu'elle ne voudroit pas le pouvoir assez louer, ains demeure en une tres-humble complaisance de voir que la divine bonté est si très-infiniment louable, qu'elle ne peut estre suffisamment louée que par sa propre infinité.

En cet endroit, le cœur ravy en admiration chante le Cantique du silence sacré :

A vostre divine excellence
On dedie dans Sion
L'hymne d'admiration,
Qui ne se chante qu'en silence.

Car ainsi les seraphins d'Isaye (1) adorans Dieu et le louans, voilent leurs faces et leurs pieds, pour confesser qu'ils n'ont nulle suffisance de le bien considerer ny de le bien servir; car les pieds sur lesquels on va, representent le service. Mais pourtant « (2) ils volent de deux « aisles », par le continuel mouvement de la complaisance et de la bienveuillance, et leur amour prend son repos en cette douce inquietude.

Le cœur de l'homme n'est jamais tant inquietté que quand on empesche le mouvement par lequel il s'estend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvemens libres; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or c'en est de mesme de l'amour des seraphins, et de tous les hommes seraphiques : car il a son repos en son continuel mouvement de complaisance par lequel il tire Dieu en soy, comme le resserrant; et de bienveuillance par lequel il s'estend et jette tout en Dieu. Cet amour donc voudroit bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mais il « (3) re- « plie les aisles de ce desir sur son visage », confes-

(1) Isa. VI. 2. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

Digitized by Google

sant qu'il n'y peut reussir. Il voudroit aussi rendre quelque digne service, mais il « (1) replie le desir « sur ses pieds », avouant qu'il n'en a pas le pouvoir; et ne luy reste que les *deux aisles* (2) de complaisance et bienveuillance avec lesquelles il *vole* et s'eslance vers Dieu.

(1) Isa. VI. 2. — (2) Ibid.

FIN DU CINQUIESME LIVRE.

by Google

LIVRE SIXIESME.

Des exercices du sainct amour en l'oraison.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la theologie mystique qui n'est autre chose que l'oraison.

Nous avons deux principaux exercices de nostre amour envers Dieu; l'un affectif, et l'autre effectif, ou comme dit S. Bernard, actif. Par celuy-là nous affectionnons Dieu, et ce qu'il affectionne: par celuy-cy nous servons Dieu, et faisons ce qu'il nous ordonne. Celuy-là nous joint à la bonté de Dieu, celuy-cy nous fait executer sa volonté. L'un nous remplit de complaisance, de bienveuillance, d'eslans, de souhaits, de souspirs et d'ardeurs spirituelles, nous faisant practiquer les sacrées infusions et meslanges de nostre esprit avec celuy de Dieu, l'autre respand en nous la solide resolution, la fermeté de courage et l'inviolable obeissance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, agreer, approuver et embrasser tout ce qui provient de son bon plaisir. L'un nous fait plaire en Dieu, l'autre nous fait plaire à Dieu. Par l'un nous concevons, par l'autre nous produisons. Par l'un nous « mettons Dieu sur nostre cœur (1) », comme un

(1) Cant. Cant. VIII, 6.

Digitized by Google

etendard d'amour auquel toutes nos affections se rangent; par l'autre nous le « (1) mettons sur nostre « bras », comme une espée de dilection par laquelle nous faisons tous les exploits des vertus.

Or le premier exercice consiste principalement en l'oraison, en laquelle se passent tant de divers mouvemens interieurs, qu'il est impossible de les exprimer tous, non-seulement à cause de leur quantité, mais aussi à raison de leur nature et qualité; laquelle estant spirituelle ne peut estre que grandement deliée et presqu'imperceptible à nos entendemens. Les chiens les plus sages et mieux dressez tombent souvent en defaut, perdans la piste et le sentiment pour la varieté des ruses dont les cerfs usent, faisant les horvaris, donnant le change et practiquant mille malices pour s'eschapper devant la meute; et nous perdons souvent de veuë et de cognoissance nostre propre cœur en l'infinie diversité des mouvemens par lesquels il se tourne en tant de façons et avec une si grande promptitude qu'on ne peut discerner ses erres.

Dieu seul est celuy qui, par son infinie science, voit, sonde et penetre tous les tours et contours de nos esprits : il « (2) entend nos pensées de loin, il « trouve tous nos sentiers, faufilans et detours : sa « science en est admirable, elle prevaut au-dessus de « nostre capacité, et nous n'y pouvons atteindre. » Certes si nos esprits vouloient faire retour sur eux-mesmes par les reflechissemens et replis de leurs

(1) Cant. Cant. VIII, 6. — (2) Ps. CXXXVIII, 3.

actions, ils entreroient en des labyrinthes esquels ils perdroient sans doute l'yssuë, et ce seroit une attention insupportable de penser quelles sont nos pensées, considerer nos considerations, voir toutes nos veuës spirituelles, discerner que nous discernons, nous ressouvenir que nous nous ressouvenons : ce seroient des entortillemens que nous ne pourrions defaire. Ce traité est donc difficile, sur-tout à qui n'est pas homme de grande oraison.

Nous ne prenons pas icy le mot d'oraison pour la seule priere ou demande de quelque bien, respandue devant Dieu par les fideles, comme S. Basile le nomme, mais comme S. Bonaventure, quand il dit que l'oraison, à parler generalement, comprend tous les actes de contemplation; ou comme S. Gregoire Hyssene, quand il enseignoit que l'oraison est un entretien et conversation de l'ame avec Dieu; ou bien comme S. Chrysostome, quand il asseure que l'oraison est un devis avec la divine Majesté; ou enfin comme S. Augustin et S. Damascene, quand ils disent que l'oraison est une montée ou eslevement de l'esprit en Dieu. Que si l'oraison est un colloque, un devis, ou une conversation de l'ame avec Dieu, par icelle donc nous parlons à Dieu, et Dieu reciproquement parle à nous; nous aspirons à luy et respirons en luy, et mutuellement il inspire en nous et respire sur nous.

Mais de quoy devisons-nous en l'oraison? quel est le subject de nostre entretien? Théotime, on n'y parle que de Dieu : car de qui pourroit deviser et s'en-

Digitized by Google

tretenir l'amour que du bien-aimé? et pour cela l'oraison et la theologie mystique ne sont qu'une mesme chose. Elle s'appelle theologie; parce que, comme la theologie speculative a Dieu pour son object, celle-cy aussi ne parle que de Dieu, mais avec trois differences : car 1. celle-là traicte de Dieu, en tant qu'il est Dieu; et celle-cy en parle, en tant qu'il est souverainement aimable; c'est-à-dire, celle-là regarde la Divinité de la supresme bonté, et celle-cy la supresme bonté de la Divinité. 2. La speculative traicte de Dieu avec les hommes et entre les hommes, la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu mesme. 3. La speculative tend à la cognoissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu : de sorte que celle-là rend ses escoliers sçavans, doctes et theologiens; mais celle-cy rend les siens ardens, affectionnez, amateurs de Dieu, et Philothées ou Theophiles.

Or elle s'appelle mystique, parce que la conversation y est toute secrette, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'ame que de cœur à cœur par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. Le langage des amans est si particulier que nul ne l'entend qu'eux-mesmes. « (1) Je « dors, disoit l'amante sacrée, et mon cœur veille : « he! voilà que mon bien-aimé me parle. » Qui eust pu deviner que cette Espouse estant endormie eust neantmoins devisé avec son Espoux? Mais où l'amour regne, on n'a point besoin du bruit des pa-

(1) Cant. Cant. V. 2.

roles exterieures, ny de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entr'ouyr l'un l'autre. En somme l'oraison et theologie mystique n'est autre chose qu'une conversation par laquelle l'ame s'entretient amoureusement avec Dieu de sa tres-aimable bonté pour s'unir et joindre à icelle.

L'oraison est une *manne* (1) pour l'infinité des gousts amoureux et des precieuses suavitez qu'elle donne à ceux qui en usent : mais elle est *secrette* (2), parce qu'elle *tombe avant la clarté* (3) d'aucune science, *en la solitude* mentale où l'ame traicte seule à seule avec son Dieu. « (4) Qui est celle-cy, « peut-on dire d'elle, qui monte par le desert comme « une nuée de parfums, de myrrhe, d'encens et de « toutes les poudres du parfumeur? » Aussi le desir du secret l'avoit incitée de faire cette supplication à son espoux : « (5) Venez, mon bien-aimé, sortons « aux champs, sejournons ès villages »; pour cela l'Amante celeste est appellée tourterelle, oyseau qui se plaist ès lieux ombrageux et solitaires, esquels elle ne se sert de son ramage que pour son unique parron, ou le flattant tandis qu'il est en vie, ou le regrettant après sa mort. Pour cela au Cantique l'Espoux divin et l'Espouse celeste representent leurs amours par un continuel devis. Que si leurs amis et amies parlent par fois emmy leur entretien, ce n'est qu'à la derobée, et de sorte qu'ils ne troublent point le colloque. Pour cela la bienheureuse mere The-

(1) Apoc. II. 17. — (2) Ibid. — (3) Ex. XVI. 13. 14.
(4) Cant. Cant. III. 6. — (5) Ibid. VII. 11.

Google

rese de Jesus trouvoit plus de profit au commencement ès mysteres où Nostre-Seigneur fut plus seul, comme au jardin des Olives, et lorsqu'il fut attendant la Samaritaine; car il luy estoit advis qu'estant seul, il la devoit plustost admettre auprès de luy.

L'amour desire le secret; et quoyque les amans n'ayent rien à dire de secret, ils se plaisent toutefois à le dire secrettement: et c'est en partie, si je ne me trompe, parce qu'ils ne veulent parler que pour eux-mesmes; et disant quelque chose à haute voix, il leur est advis que ce n'est plus pour eux seuls, partie, parce qu'ils ne disent pas les choses communes à la façon commune, ains avec des traits particuliers et qui ressentent la speciale affection avec laquelle ils parlent. Le langage de l'amour est commun quant aux paroles, mais quant à la maniere et prononciation il est si particulier que nul ne l'entend, sinon les amans. Le nom d'amy estant dit en commun n'est pas grand chose, mais estant dit à part, en secret, à l'oreille, il veut dire merveille; et à mesure qu'il est dit plus secrettement, sa signification en est plus aimable. O Dieu! quelle difference entre le langage de ces anciens amateurs de la divinité, Ignace, Cyprien, Chrysostome, Augustin, Hilaire, Ephrem, Gregoire, Bernard, et celuy des theologiens moins amoureux! Nous usons de leurs mesmes mots, mais entr'eux c'estoient des mots pleins de chaleur et de la suavité des parfums amoureux: parmy nous ils sont froids et sans aucune senteur.

L'amour ne parle pas seulement par la langue, mais par les yeux, les souspirs et contenances. Ouy mesme le silence et la taciturnité luy tiennent lieu de parole. « (1) Mon cœur vous l'a dit, ô Seigneur! « ma face vous a cherché : ô Seigneur, je chercheray « vostre face. » « (2) Mes yeux ont defailly, disant : « Quand me consolerez-vous? » « (3) Exaucez ma « priere, ô Seigneur, et deprecation : escoutez de vos « oreilles mes larmes. » « (4) Que la prunelle de ton « œil ne se taise point », disoit le cœur desolé des habitans de Hierusalem à leur propre ville. Voyez-vous, Theotime, que le silence des amans affligez parle de la prunelle des yeux et par les larmes. Certes en la theologie mystique c'est le principal exercice de parler à Dieu et d'ouyr parler Dieu au fond du cœur : et parce que ce devis se fait par de tres-secrettes aspirations et inspirations, nous l'appellons colloque de silence; les yeux parlent aux yeux, et le cœur au cœur; et nul n'entend ce qui se dit que les amans sacrez qui parlent.

CHAPITRE II.

De la meditation, premier degré de l'oraison ou theologie mystique.

Ce mot est grandement en usage dans les sainctes Escritures, et ne veut dire autre chose qu'une attentive et reiterée pensée propre à produire des affections ou bonnes ou mauvaises. Au premier psalme, l'homme est dit « (5) bienheureux qui a sa volonté

(1) Ps. XXVI. 8. — (2) Ps. CXVIII. 82. — (3) Ps XXXVIII. 13. (4) Thren. II. 18. — (5) Ps. I. 2.

« en la loy du Seigneur, et qui meditera en la loy « d'iceluy jour et nuict. » Mais au second psalme : « (1) Pourquoy ont fremy les nations et les peuples? « Pourquoy ont-ils medité choses vaines ? » La meditation doncques se fait pour le bien et pour le mal. Toutefois d'autant qu'en l'Escriture saincte le mot de meditation est employé ordinairement pour l'attention que l'on a aux choses divines, afin de s'exciter à les aimer ; il a esté par maniere de dire canonisé du commun consentement des theologiens, aussi bien que le nom d'ange et de zele, comme au contraire celuy de dol et de demon a esté diffamé : si que maintenant quand on nomme la meditation, on entend parler de celle qui est saincte, et par laquelle on commence la theologie mystique.

Or toute meditation est une pensée ; mais toute pensée n'est pas une meditation. Maintefois nous avons des pensées auxquelles nostre esprit s'attache sans dessein ny pretention quelconque par maniere de simple amusement, ainsi que nous voyons les mouches communes voler çà et là sur les fleurs sans en tirer chose aucune ; et cette espece de pensée, pour attentive qu'elle soit, ne peut porter le nom de meditation, ains doit estre simplement appellée pensée. Quelquefois nous pensons attentivement à quelque chose pour apprendre ses causes, ses effects, ses qualitez, et cette pensée s'appelle estude, en laquelle l'esprit fait comme les hanetons qui voletent sur les fleurs et les feuilles indistinctement pour les man-

(1) Ps. II. 1.

Google

get et s'en nourrir. Mais quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mais pour nous affectionner à elles, cela s'appelle mediter; et cet exercice, meditation, auquel nostre esprit, non comme une mouche par simple amusement, ny comme un haneton pour manger et se remplir, mais comme une sacrée avette, va çà et là sur les fleurs des saincts mysteres pour en extraire le miel du divin amour.

Ainsi plusieurs sont tousjours songeans et attachez à certaines pensées inutiles, sans sçavoir presque à quoy ils pensent : et ce qui est admirable, ils n'y sont attentifs que par inadvertance, et voudroient ne point avoir telles cogitations; tesmoin celuy qui disoit : « (1) Mes pensées se sont dissipées, tourmen-« tant mon cœur. » Plusieurs aussi estudient, et par une occupation tres-laborieuse se remplissent de vanité, ne pouvant resister à la curiosité; mais il y en a peu qui s'employent à mediter pour eschauffer leur cœur au sainct amour celeste. En somme la pensée et l'estude se font de toutes sortes de choses; mais la meditation, ainsi que nous en parlons maintenant, ne regarde que les objects, la consideration desquels nous peut rendre bons et devots. Si que la meditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, reiterée ou entretenue volontairement en l'esprit, afin d'exciter la volonté à des sainctes et salutaires affections et resolutions.

La saincte parole explique certes admirablement

(1) Job, XVII, 11.

Digitized by Google

en quoy consiste la saincte meditation par une excellente similitude. Ezechias voulant exprimer en son cantique l'attentive consideration qu'il fait de son mal : « (1) Je crieray, dit-il, comme un poussin « d'arondelle, et je mediteray comme une colombe. » Car, mon cher Theotime, si jamais vous y avez pris garde, les petits des arondelles ouvrent grandement leur bec quand ils font leur piallement, et au contraire les colombes entre tous les oyseaux font leur grommellement à bec clos et enfermé, roulant leur voix dans leur gosier et poictrine sans que rien en sorte que par maniere de retentissement et resonnement, et ce petit grommellement leur sert egalement pour exprimer leurs douleurs comme pour declarer leurs joyes. Ezechias donc pour monstrer qu'emmy son ennuy il faisoit plusieurs oraisons vocales : « Je crieray, dit-il, comme le poussin de l'a-« rondelle », ouvrant ma bouche pour pousser devant Dieu plusieurs voix lamentables : et pour tesmoigner d'autre part, qu'il employoit aussi la saincte oraison mentale : « Je mediteray, adjouste-t-il, comme « la colombe », roulant et contournant mes pensées dedans mon cœur par une attentive consideration, afin de m'exciter à benir et louer la souveraine misericorde de mon Dieu qui m'a retiré des portes de la mort, ayant compassion de ma misere. « (2) Ainsi, « dit Isaïe, nous rugirons ou bruirons comme des « ours, et gemirons meditant comme colombes » ; le bruit des ours se rapportant aux exclamations par

(1) Isa. XXXVIII. 14. — (2) Isa. LIX. 11.

lesquelles on s'escrie en l'oraison vocale, et les gemissemens des colombes à la saincte meditation.

Mais afin qu'on sçache que les colombes ne font pas leur grunement seulement ès occasions de tristesse, ains encore en celles de la joye; l'Espoux sacré descrivant le printemps naturel pour exprimer les graces du printemps spirituel : « (1) La voix, dit-« il, de la tourterelle a esté ouye en nostre terre », parce qu'au printemps la tourterelle commence à s'eschauffer, ce qu'elle tesmoigne par son ramage qu'elle respand plus frequemment; et tost apres : « (2) Ma colombe, monstre-moy ta face : que ta voix « resonne à mes oreilles; car ta voix est douce, et « ta face tres-bienseante et gracieuse. » Il veut dire, Theotime, que l'ame devote luy est tres-agreable, quand elle se presente devant luy, et qu'elle medite, comme la colombe, pour s'eschauffer au sainct amour spirituel. Ainsceluy qui avoit dit : « (3) Je mediteray comme la colombe », exprimant sa conception d'une autre sorte : « (4) Je repenseray, dit-il, devant « vous, ô mon Dieu, toutes mes années en l'amer-« tume de mon ame » ; car mediter et repenser pour exciter les affections n'est qu'une mesme chose. Dont Moyse avertissant le peuple de repenser les faveurs reçues de Dieu, il adjouste cette raison : « (5) Afin, « dit-il, que tu observes ses commandemens, et que « tu chemines en ses voyes, et que tu le craignes. » Et Nostre-Seigneur mesme fait ce commandement

(1) Cant. Cant. II 12. — (2) Ibid. 14. — (3) Is. XXXVIII. 14.
(4) Is. XXXVIII. 15. — (5) Deut. VIII. 6.

Digitized by Google

à Josué : « (1) Tu mediteras au livre de la loy jour et « nuict, afin que tu gardes et fasses ce qui est escrit « en iceluy. » Ce qu'en l'un des passages est exprimé par le mot de *mediter*, est declaré en l'autre par celuy de *repenser*. Et pour monstrer que la pensée reiterée et la meditation tend à nous esmouvoir aux affections, resolutions et actions, il est dit en l'un et l'autre passage, qu'il faut repenser et mediter en la loy pour l'observer et practiquer. En ce sens l'apostre nous exhorte en cette sorte : « (2) Repensez à celuy « qui a receu une telle contradiction des pecheurs, « afin que vous ne vous lassiez, manquans de cou« rage. » Quand il dit, *repensez*, c'est autant comme s'il disoit : Meditez. Mais pourquoy veut-il que nous meditions la saincte passion? Non certes afin que nous devenions sçavans, mais afin que nous devenions patiens et courageux au chemin du ciel. « (3) O « comme j'ay chery vostre loy, mon Seigneur! dit « David : c'est tout le jour ma meditation. » Il medite en la loy, parce qu'il la cherit; et il la cherit, parce qu'il la medite.

La meditation n'est autre chose que le ruminement mystique requis, pour n'estre point immonde, auquel une des devotes bergeres qui suivoient la sacrée Sulamite nous invite, car elle asseure que la saincte doctrine est comme « (4) un vin precieux », digne non-seulement d'estre *beu* par les pasteurs et docteurs, mais d'estre soigneusement savouré, et

(1) Jos. I. 8. — (2) Ad Hebr. XII. 3. — (3) Ps. CXVIII. 97.
(4) Cant. Cant. VII. 9.

par maniere de dire, masché et *ruminé*. « Ton gosier, dit-elle, dans lequel se forment les paroles « sainctes, est un vin tres-bon, digne de mon bien-« aimé, pour estre beu de ses levres, et de ses dents « pour estre ruminé. » Ainsi le bienheureux Isaac comme un agneau net et pur « (1) sortoit devers le « soir aux champs pour se retirer », conferer et exercer son esprit avec Dieu, c'est-à-dire, prier et mediter.

L'avette va voletant çà et là au printemps sur les fleurs; non à l'aventure, mais à dessein; non pour se recréer seulement à voir la gaye diapreure du paisage, mais pour chercher le miel, lequel ayant trouvé elle le succe et s'en charge; puis le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement en separant la cire, et d'icelle faisant le bornal, dans lequel elle reserve le miel pour l'hyver suivant. Or telle est l'ame devote en la meditation. Elle va de mystere en mystere, non point à la volée ny pour se consoler seulement à voir l'admirable beauté de ces divins objects; mais destinément et à dessein pour trouver des motifs d'amour ou de quelque celeste affection; et les ayant trouvez elle les tire à soy, elle les savoure, elle s'en charge; et les ayant reduits et colloquez dedans son cœur, elle met à part ce qu'elle voit de plus propre pour son avancement, faisant enfin des resolutions convenables pour le temps de la tentation. Ainsi la celeste Amante, comme une abeille mystique, va voletant au Cantique des Cantiques, tantost sur

(1) Genes. XXIV. 63.

les yeux, tantost sur les levres, sur les joues, sur la chevelure de son bien-aimé pour en tirer la suavité de mille affections amoureuses, remarquant par le menu tout ce qu'elle trouve de rare pour cela : de sorte que toute ardente de la sacrée dilection, elle parle avec luy, elle l'interroge, elle l'escoute, elle souspire, elle aspire, elle l'admire; comme luy de son costé la comble de contentement, l'inspirant, luy touchant et ouvrant le cœur, puis respandant en iceluy des clartez, des lumieres, des douceurs sans fin, mais d'une façon si sécrette que l'on peut bien parler de cette saincte conversation de l'ame avec Dieu, comme le sacré texte dit de celle de Dieu avec Moyse : « (1) Que Moyse estant seul sur le coupeau « de la montagne, il parloit à Dieu, et Dieu luy res- « pondoit. »

CHAPITRE III.

Description de la contemplation, et de la premiere difference qu'il y a entre icelle et la meditation.

Theotime, la contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines; ce que vous entendrez aisement par la comparaison de la meditation avec elle.

Les petits mouschons des abeilles s'appellent nymphes ou schadons jusqu'à ce qu'ils fassent le miel, et lors on les appelle avettes ou abeilles. De mesme l'oraison s'appelle meditation jusqu'à ce

(1) Ex. XIX. 3.

Digitized by Google

qu'elle ait produit le miel de la devotion : après cela elle se convertit en contemplation. Car comme les avettes parcourent le paisage de leur contrée pour le picorer çà et là et recueillir le miel, lequel ayant amassé elles travaillent sur iceluy pour le plaisir qu'elles prennent en sa douceur; ainsi nous meditons pour recueillir l'amour de Dieu, mais l'ayant recueilly nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté pour la suavité que l'amour nous y fait trouver. Le desir d'obtenir l'amour divin nous fait mediter, mais l'amour obtenu nous fait contempler; car l'amour nous fait trouver une suavité si agreable en la chose aimée, que nous ne pouvons assouvir nos esprits de la voir et considerer.

Voyez la reyne de Saba (1), Theotime, comme considerant par le menu la sagesse de Salomon en ses responses, en la beauté de sa maison, en la magnificence de sa table, ès logis de ses serviteurs, en l'ordre que tous ceux de sa cour tenoient pour l'exercice de leurs charges, en leurs vestemens et maintiens, en la multitude des holocaustes qu'ils offroient en la maison du Seigneur, elle demeura toute esprise d'un ardent amour qui convertit sa meditation en contemplation, par laquelle estant toute ravie hors de soy-mesme elle dit plusieurs paroles d'extresme contentement. La veuë de tant de merveilles engendra dans son cœur un extresme amour, et cet amour produisit un nouveau desir de voir tousjours plus et jouyr de la presence de celuy auquel elle les

(1) III. Reg. X. 4.

avoit veues, dont elle s'escrie : « (1) Hé! que bien-« heureux sont les serviteurs qui sont tousjours au-« tour de vous et oyent vostre sapience. » Ainsi nous commençons quelquefois à manger pour exciter nostre appetit; mais l'appetit estant reveillé nous poursuivons à manger pour contenter l'appetit. Et nous considerons au commencement la bonté de Dieu pour exciter nostre volonté à l'aimer; mais l'amour estant formé dans nos cœurs, nous considerons cette mesme bonté pour contenter nostre amour qui ne se peut assouvir de tousjours voir ce qu'il aime. Et en somme, la meditation est mere de l'amour, mais la contemplation est sa fille : c'est pourquoy j'ay dit que la contemplation estoit une attention amoureuse, car on appelle les enfans du nom de leurs peres, et non pas les peres du nom de leurs enfans.

Il est vray, Theotime, que comme l'ancien Joseph fut la couronne et la gloire de son pere, luy donna un grand accroissement d'honneurs et de contentemens, et le fit rajeunir en sa vieillesse; ainsi la contemplation couronne son pere qui est l'amour, le perfectionne, et luy donne le comble d'excellence. Car l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, cette attention fait naistre reciproquement un plus grand et fervent amour, lequel enfin est couronné de perfections lorsqu'il jouyt de ce qu'il aime. L'amour nous fait plaire en la veuë de nostre bien-aimé, et la veuë du bien-aimé nous fait plaire

(1) III. Reg. X. 8.

en son divin amour; en sorte que par ce mutuel mouvement de l'amour à la veuë, et de la veuë à l'amour, comme l'amour rend plus belle la beauté de la chose aimée, aussi la veuë d'icelle rend l'amour plus amoureux et delectable. L'amour par une imperceptible faculté fait paroistre la beauté que l'on aime plus belle; et la veuë pareillement affine l'amour pour luy faire trouver la beauté plus aimable : l'amour presse les yeux de regarder tousjours plus attentivement la beauté bien-aimée, et la veuë force le cœur de l'aimer tousjours plus ardemment.

CHAPITRE IV.

Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance, mais non pas son excellence, de la cognoissance de Dieu.

Mais qui a plus de force, je vous prie, ou l'amour pour faire regarder le bien-aimé, ou la veuë pour le faire aimer? Theotime, la cognoissance est requise à la production de l'amour : car jamais nous ne sçaurions aimer ce que nous ne cognoissons pas; et à mesure que la cognoissance attentive du bien s'augmente, l'amour aussi prend davantage de croissance, pourveu qu'il n'y ait rien qui empesche son mouvement. Mais neantmoins il arrive maintefois que la cognoissance ayant produit l'amour sacré, l'amour ne s'arrestant pas dans les bornes de la cognoissance qui est en l'entendement, passe outre et s'avance bien fort au-delà d'icelle; si qu'en cette vie mortelle nous pouvons avoir plus d'amour que de cognoissance de Dieu, dont le grand S. Thomas asseure

que souvent les plus simples et les femmes abondent en devotion, et sont ordinairement plus capables de l'amour divin que les habiles gens et sçavans.

Le fameux abbé de S. André de Verceil, maistre de S. Antoine de Padoue, en ses commentaires sur S. Denys, repete plusieurs fois que l'amour penetre où la science exterieure ne sçauroit atteindre, et dit que plusieurs evesques ont jadis penetré le mystere de la Trinité, quoyqu'ils ne fussent pas doctes, admirant sur ce propos son disciple S. Antoine de Padoue, qui sans science mondaine avoit une si profonde theologie mystique, que comme un autre S. Jean Baptiste on le pouvoit nommer « (1) une « lampe luisante et ardente. » Le bienheureux frere Gilles, des premiers compagnons de S. François, dit un jour à S. Bonaventure : O que vous estes heureux, vous autres doctes! car vous savez maintes choses par lesquelles vous louez Dieu : mais nous autres idiots, que ferons-nous? Et S. Bonaventure respondit : La grace de pouvoir aimer Dieu suffit. Mais mon pere, repliqua frere Gilles, un ignorant peut-il autant aimer Dieu qu'un lettré? Il le peut, dit S. Bonaventure, ains je vous dis qu'une pauvre simple femme peut autant aimer Dieu qu'un docteur en theologie. Lors frere Gille entrant en ferveur, s'escria : O pauvre et simple femme, aime ton Sauveur, et tu pourras estre autant que frere Bonaventure; et là-dessus il demeura trois heures en ravissement.

(1) Joan. V. 35.

La volonté certes ne s'apperçoit pas du bien que par l'entremise de l'entendement; mais l'ayant une fois apperceu, elle n'a plus besoin de l'entendement pour practiquer l'amour: car la force du plaisir qu'elle sent ou pretend sentir de l'union à son object, l'attire puissamment à l'amour et au desir de la jouissance d'iceluy, si que la cognoissance du bien donne la naissance à l'amour, mais non pas la mesure, comme nous voyons que la cognoissance d'une injure esmeut la cholere; laquelle si elle n'est soudain estouffée, devient presque tousjours plus grande que le subjet ne requiert; les passions ne suivant pas la cognoissance qui les esmeut; mais la laissant bien souvent en arriere, elles s'avancent sans mesure ny limite quelconque devers leur object.

Or cela arrive encore plus fortement en l'amour sacré, d'autant que nostre volonté n'y est pas appliquée par une cognoissance naturelle, mais par la lumiere de la foy; laquelle nous asseurant de l'infinité du bien qui est en Dieu, nous donne assez de subjet de l'aimer de tout nostre pouvoir. Nous fouïssons la terre pour trouver l'or et l'argent, employant une peine presente pour un bien qui n'est encore qu'esperé: de sorte que la cognoissance incertaine nous met en un travail present et reel. Puis à mesure que nous descouvrons la veine de la miniere, nous en cherchons tousjours davantage et plus ardemment. Un bien petit sentiment eschauffe la meute à la queste: ainsi, cher Theotime, une cognoissance obscure environnée de beaucoup de nua-

ges, comme est celle de la foy, nous affectionne infiniment à l'amour de la bonté qu'elle nous fait appercevoir. Or combien est-il vray, selon que S. Augustin s'escrioit, que les idiots ravissent les cieux, tandis que plusieurs sçavans s'abysment ès enfers.

A vostre advis, Theotime, qui aimeroit plus la lumiere, ou l'aveugle né qui sçauroit tous les discours que les philosophes en font et toutes les louanges qui luy donnent, ou le laboureur qui d'une veuë bien claire sent et ressent l'agreable splendeur du beau soleil levant? Celuy-là en a plus de cognoissance, et celuy-cy plus de jouissance; et cette jouissance produit un amour bien plus vif et animé, que ne fait la simple cognoissance du discours: car l'experience d'un bien nous le rend infiniment plus aimable que toutes les sciences qu'on en pourroit avoir. Nous commençons d'aimer par la cognoissance que la foy nous donne de la bonté de Dieu, laquelle par après nous savourons et goustons par l'amour; et l'amour esguise nostre goust, et nostre goust affine nostre amour: si que, comme nous voyons entre les efforts des vents les ondes s'entrepresser et s'eslever plus haut comme à l'envy par le rencontre qu'elles font l'une de l'autre: ainsi le goust du bien en rehausse l'amour, et l'amour en rehausse le goust, selon que la divine sagesse a dit: « (1) Ceux « qui me goustent, auront encore appetit; et ceux « qui me boivent, seront encore alterez. » Qui aima plus Dieu, je vous prie, ou le theologien Ocham

(1) Eccl. XXIV. 29.

que quelques-uns ont nommé le plus subtil des mortels, ou S[te] Catherine de Genne, femme idiote? Celuy-là le cogneut mieux par science, celle-cy par experience : et l'experience de celle-cy la conduisit bien avant en l'amour seraphique, tandis que celuy-là avec sa science demeura bien esloigné de cette si excellente perfection.

Nous aimons extremement les sciences avant que nous les sçachions, dit S. Thomas, par la seule cognoissance confuse et sommaire que nous en avons; et il faut dire de mesme que la cognoissance de la bonté divine applique nostre volonté à l'amour : mais depuis que la volonté est en train, son amour va de soy-mesme croissant par le plaisir qu'il sent de s'unir à ce souverain bien. Avant que les petits enfans ayent tasté le miel et le sucre, on a de la peine à le leur faire recevoir en leurs bouches; mais après qu'ils ont savouré sa douceur, ils l'aiment beaucoup plus qu'on ne voudroit, et pourchassent esperduement d'en avoir tousjours.

Il faut neantmoins advouer que la volonté attirée par la delectation qu'elle sent en son object, est bien plus fortement portée à s'unir avec luy, quand l'entendement de son costé luy en propose excellemment la bonté; car elle y est alors tirée et poussée toute ensemble : poussée par la cognoissance, tirée par la delectation; si que la science n'est point de soy-mesme contraire, ains est fort utile à la devotion; et si elles sont joinctes ensemble, elles s'entr'aident admirablement, quoyqu'il arrive fort sou-

vent que par nostre misere la science empesche la naissance de la devotion, d'autant que la science enfle et enorgueillit: et l'orgueil qui est contraire à toute vertu, est la ruine totale de la devotion. Certes l'eminente science des Cyprians, Augustins, Hilaires, Chrysostomes, Basiles, Gregoires, Bonaventures, Thomas, a non seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur devotion; comme reciproquement leur devotion a non seulement rehaussé, mais extremement perfectionné leur science.

CHAPITRE V.

Seconde difference entre la meditation et la contemplation.

La meditation considere par le menu et comme piece à piece les objects qui sont propres à nous esmouvoir: mais la contemplation fait une veuë toute simple et ramassée sur l'object qu'elle aime; et la consideration ainsi unie fait aussi un mouvement plus vif et fort. On peut regarder la beauté d'une riche couronne en deux sortes, ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres precieuses dont elle est composée l'une après l'autre; ou bien, après avoir consideré ainsi toutes les pieces particulieres, regardant tout l'esmail d'icelle ensemble d'une seule et simple veuë. La premiere sorte ressemble à la meditation, en laquelle nous considerons, par exemple, les effects de la misericorde divine pour nous exciter à son amour. Mais la seconde est semblable à la contemplation, en laquelle nous regardons d'un seul traict arresté de nostre esprit toute la varieté

des mesmes effects, comme une seule beauté composée de toutes ces pieces qui font un seul brillant de splendeur. Nous comptons en meditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mystere; mais en contemplant nous en faisons une somme totale. Les compagnes de l'Espouse sacrée luy avoyent demandé quel estoit son bien-aimé; et leur respond, descrivant admirablement toutes les pieces de sa parfaicte beauté : « (1) Son tein est blanc « et vermeil, sa teste d'or, ses cheveux comme un « jetton de fleurs de palmes non encore du tout es- « panouies, ses yeux de colombe, ses joues comme « petites tables, planches ou carreaux de jardin, ses « levres comme lys, parsemées de toutes odeurs, ses « mains annelées de jacinthe, ses jambes comme « colomnes de marbre. » Ainsi va-t-elle meditant cette souveraine beauté en detail, jusques à ce qu'enfin elle conclut par maniere de contemplation, mettant toutes les beautez en une : « (2) Son gosier, dit- « elle, est tres-suave, et luy il est tout desirable : et « tel est mon bien-aimé, et il est mon cher amy. »

La meditation est semblable à celuy qui odore l'œillet, la rose, le rosmarin, le thim, le jasmin, la fleur d'orange, l'un après l'autre distinctement; mais la contemplation est pareille à celuy qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs. Car celuy-cy en un seul sentiment reçoit toutes les odeurs unies, que l'autre avoit senti divisées et separées : et n'y a point de doute que cette unique odeur qui

(1) Cant. Cant. V. 10. et seq. — (2) Ibid.

provient de la confusion de toutes ces senteurs, ne soit elle seule plus suave et precieuse que les senteurs desquelles elle est composée, odorées separement l'une après l'autre. C'est pourquoy le divin Espoux estime tant que sa bien-aimée le regarde d'*un* seul *œil* (1), et que sa cheveleure soit si bien tressée qu'elle ne semble qu'*un* seul *cheveu*. Car qu'est-ce regarder l'Espoux d'un seul œil, que de le voir d'une simple veuë attentive sans multiplier les regards? Et qu'est-ce porter ces cheveux ramasses, que de ne point respandre sa pensée en varieté de considerations? O que bienheureux sont ceux qui, après avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aimer Dieu, reduisans tous leurs regards en une seule veuë et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrestent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de S. Augustin ou de S. Bruno; prononçant secrettement en leur ame, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses: O bonté! bonté! ô bonté tousjours ancienne et tousjours nouvelle! et à l'exemple du grand S. François, qui planté sur ses genoux en oraison, passa toute la nuict en ces paroles: O Dieu, vous estes mon Dieu et mon tout, les inculquant continuellement au recit du bienheureux frere Bernard de Quinteval, qui l'avoit ouy de ses oreilles.

Voyez S. Bernard, Theotime: il avoit medité toute la passion piece à piece, puis de tous les principaux poincts mis ensemble il en fit un bouquet d'amou-

(1) Cant. Cant. IV.

reuse douleur: et le mettant sur sa poictrine pour convertir sa meditation en contemplation, il s'escria: « (1) Mon bien-aimé est un bouquet de myr-« rhe pour moy. »

Mais voyez encore plus devotement le Createur du monde, comme en la creation il alla premierement meditant sur la bonté de ses ouvrages piece à piece separement: à mesure qu'il les voyoit produits, « (2) il vit, dit l'Escriture, que la lumiere es-« toit bonne, que le ciel et la terre estoit une bonne « chose »; puis les herbes et plantes, le soleil, la lune et les estoiles, les animaux, et en somme toutes les creatures, ainsi qu'il creoit l'une après l'autre; jusques à ce qu'enfin tout l'univers estant accomply, la divine meditation, par maniere de dire, se changea en contemplation: car regardant toute la bonté qui estoit en son ouvrage d'un seul traict de son œil, « (3) il vit, dit Moyse, tout ce qu'il avoit fait; et « tout estoit tres-bon. » Les pieces differentes, considerées separement par maniere de meditation, estoyent bonnes; mais regardées d'une seule veuë toutes ensemble par forme de contemplation, elles furent trouvées tres-bonnes: comme plusieurs ruisseaux qui s'unissant font une riviere qui porte des plus grandes charges que la multitude des mesmes ruisseaux separez n'eust sceu faire.

Après que nous avons esmeu une grande quantité de diverses affections pieuses par la multitude des considerations dont la meditation est composée,

(1) Cant. Cant. I. 12. — (2) Genes. I. — (3) Ibid.

nous assemblons enfin la vertu de toutes ces affections, lesquelles de la confusion et meslange de leurs forces font naistre une certaine quintessence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procede: d'autant qu'encore qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et proprieté de toutes les autres, et se nomme affection contemplative.

Ainsi dit-on entre les theologiens, que les anges plus eslevez en gloire ont une cognoissance de Dieu et des creatures beaucoup plus simple que leurs inferieurs, et que les especes ou idées par lesquelles ils voyent, sont plus universelles; en sorte que ce que les anges moins parfaits voyent par plusieurs especes et divers regards, les plus parfaits le voyent par moins d'especes et moins de traits de leur veuë. Et le grand S. Augustin, suivy par S. Thomas, dit qu'au ciel nous n'aurons pas ces grandes vicissitudes, varietez, changemens, et retours de pensées et cogitations qui vont et reviennent d'object en object et de chose à autre; ains qu'avec une seule pensée nous pourrons estre attentifs à la diversité de plusieurs choses, et en recevoir la cognoissance. Certes à mesure que l'eau s'esloigne de son origine, elle se divise et dissipe ses sillons, si avec un grand soin on ne la contient ensemble; et les perfections se separent et partagent à mesure qu'elles sont esloignées de Dieu qui est leur source; mais quand elles s'en approchent, elles s'unissent jusqu'à ce qu'elles soient abysmées en cette souverainement unique perfec-

tion, qui est « (1) l'unité necessaire et la meilleure « partie que Magdelaine choisit, laquelle ne luy sera « point ostée. »

CHAPITRE VI.

Que la contemplation se fait sans peine, qui est la troisiesme difference entre icelle et la meditation.

Or la simple veuë de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons. Quelquefois nous regardons seulement à quelqu'une des perfections de Dieu, comme par exemple, à son infinie bonté, sans penser aux autres attributs ou vertus d'iceluy, comme un espoux arrestant simplement sa veuë sur le beau teint de son espouse, qui par ce moyen regarderoit voirement tout son visage, d'autant que le tein est respandu sur presque toutes les pieces d'iceluy, et toutesfois ne seroit attentif ny aux traits, ny à la grace, ny aux autres parties de la beauté. Car de mesme quelquefois l'esprit regardant la bonté souveraine de la Divinité, bien qu'il voye en icelle la la justice, la sagesse, la puissance, il n'est neantmoins en attention que pour la bonté, à laquelle la simple veuë de la contemplation s'adresse. Quelquefois aussi nous sommes attentifs à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une veuë simple et sans distinction : comme celuy qui d'un traict d'œil passant sa veuë dès la teste jusqu'aux pieds de son Espouse richement parée, auroit attentivement tout veu en general et rien en

(1) Luc. X. 42.

particulier, ne sçachant bonnement dire, ny quel carquant, ny quelle robbe elle portoit, ny quelle contenance elle tenoit, ou quel regard elle faisoit, ains seulement que tout y est beau et agreable. Car ainsi par la contemplation on tire maintefois un seul traict de simple consideration sur plusieurs grandeurs et perfections divines tout ensemble, et n'en sçauroit-on toutesfois dire chose quelconque en particulier, sinon que tout est parfaictement bon et beau. Et enfin nous regardons d'autres fois, non plusieurs ny une seule des perfections divines, ains seulement quelque action ou quelque œuvre divine à laquelle nous sommes attentifs, comme par exemple, à l'acte de la misericorde, par lequel Dieu pardonne les pechez, ou à l'acte de la création, ou de la resurrection du Lazare, ou de la conversion de S. Paul; ainsi qu'un espoux qui ne regarderoit pas les yeux, ains seulement la douceur du regard que son espouse jette sur luy, ne considereroit point sa bouche, mais la suavité des paroles qui en sortent. Et lors, Theotime, l'ame fait une certaine saillie d'amour, non-seulement sur l'action qu'elle considere, mais sur celuy duquel elle procede : « (1) Vous estes bon, Seigneur, et en « vostre bonté apprenez-moy vos justifications » : « (2) Vostre gosier, c'est-à-dire, la parole qui en pro- « vient est tres-suave, et vous estes tout desirable. » « (3) Helas! que vos paroles sont douces à mes en-

(1) Psalm. CXVII. 68. — (2) Cant. Cant. V. 16.
(3) Psalm. CXVIII. 103.

« trailles, plus que le miel à ma bouche! Ou bien « avec S. Thomas » : « (1) Mon Seigneur et mon « Dieu! » Et avec Ste Magdeleine : « (2) Rabbony, « ah! mon Maistre. »

Mais en quelle des trois façons que l'on procede, la contemplation a tousjours cette excellence, qu'elle se fait avec plaisir, d'autant qu'elle presuppose que l'on a trouvé Dieu et son sainct amour, qu'on en jouyt, et qu'on s'y delecte en disant : « (3) J'ay trouvé celuy que mon ame cherit : « je l'ay trouvé et ne le quitteray point. » En quoy elle differe d'avec la meditation qui se fait presque tousjours avec peine, travail et discours, nostre esprit allant par icelle de consideration en consideration, cherchant en divers endroits ou le bien-aimé de son amour, ou l'amour de son bien-aimé. Jacob travaille en meditation pour avoir Rachel; mais il se resjouyt avec elle, et oublie tout son travail en la contemplation. L'Espoux divin, comme berger qu'il est, prepara un festin somptueux à la façon champestre pour son Espouse sacrée, lequel il descrit, en sorte que mystiquement il representoit tous les mysteres de la redemption humaine : « (4) Je suis « venu en mon jardin, dit-il, j'ay moissonné ma « myrrhe avec tous mes parfums, j'ay mangé mon « bornal avec mon miel, j'ay meslé mon vin avec « mon laict; mangez, mes amis, et beuvez, et vous « enyvrez, mes tres-chers. » Theotime, hé! quand

(1) Joan. XX. 28. — (2) Ibid. 16. — (3) Cant. Cant. III. 4.
(4) Cant. Cant. V. 1.

fut-ce, je vous prie, que Nostre-Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint ès tres-pures, tres-humbles et tres-douces entrailles de sa Mere, pleine de toutes les plantes fleurissantes des sainctes vertus? Et qu'est-ce à Nostre-Seigneur de moissonner sa myrrhe avec ses parfums, sinon assembler souffrances à souffrances jusqu'à la mort, et la mort de la croix, joignant par icelles merites à merites, thresors à thresors pour enrichir ses enfans spirituels? Et comme mangea-t-il son bornal avec son miel, sinon quand il vescut d'une vie nouvelle, reunissant son ame plus douce que le miel à son corps percé et navré de plus de trous qu'un bornal? Et lorsque montant au ciel il prit possession de toutes les circonstances et dependances de sa divine gloire, que fit-il autre chose, sinon mesler le vin resjouyssant de la gloire essentielle de son ame avec le laict delectable de la felicité parfaicte de son corps, en une sorte encore plus excellente qu'il n'avoit par fait jusqu'à l'heure.

Or en tous ces divins mysteres qui comprennent tous les autres, il y a de quoy bien *manger* et bien *boire* pour tous les *chers amis*, et de quoy *s'enyvrer* pour les *tres-chers amis*. Les uns mangent et boivent; mais il mangent plus qu'ils ne boivent, et ne s'enyvrent pas. Les autres mangent et boivent; mais ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent : et ce sont ceux qui s'enyvrent. Or *manger*, c'est mediter; car en meditant on masche, tournant çà et là la viande spirituelle en les dents de la consideration

pour l'esmier, froisser et digerer : ce qui se fait avec quelque peine. *Boire*, c'est contempler, et cela se fait sans peine ny resistance, avec plaisir et coulamment. Mais s'enyvrer, c'est contempler si souvent et si ardemment qu'on soit tout hors de soy-mesme pour estre tout en Dieu. Saincte et sacrée yvresse, qui au contraire de la corporelle nous aliene, non du sens spirituel, mais des sens corporels, qui ne nous hebeste ny abestit pas, ains nous angelise, et par maniere de dire, divinise; qui nous met hors de nous, non pour nous ravaler et ranger avec les bestes, comme fait l'yvresse terrestre, mais pour nous eslever au-dessus de nous et nous ranger avec les anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous-mesmes, estant attentifs et occupés par amour à voir sa beauté et nous unir à sa bonté.

Or d'autant que pour parvenir à la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'ouyr la saincte parole, de faire des devis et colloques spirituels avec les autres à la façon des anciens anachoretes, de lire des livres devots, de prier, mediter, chanter des cantiques, former des bonnes pensées; pour cela la saincte contemplation estant la fin et le but auquel tous ces exercices tendent, ils se reduisent tous à elles; et ceux qui les practiquent, sont appellez contemplatifs : comme aussi cette sorte d'occupation est nommée vie contemplative, à raison de l'action de nostre entendement par laquelle nous regardons la verité de la beauté et bonté divine avec une attention amoureuse, c'est-à-dire, avec un amour qui nous

rend attentifs, ou bien avec une attention qui provient de l'amour, et augmente l'amour que nous avons envers l'infinie suavité de nostre Seigneur.

CHAPITRE VII.

Du recueillement amoureux de l'ame en la contemplation.

Je ne parle pas ici, Theotime, du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la presence de Dieu, rentrans en eux-mesmes, et retirans par maniere de dire, leur ame dedans leur cœur pour parler à Dieu. Car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui nous provoquant à l'oraison, nous fait prendre ce moyen de la bien faire : de sorte que nous faisons nous-mesmes ce retirement de nostre esprit. Mais le recueillement duquel j'entends de parler, ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour mesme : c'est-à-dire, nous ne le faisons pas nous-mesmes par election, d'autant qu'il n'est pas en nostre pouvoir de l'avoir quand nous voulons, et ne despend pas de nostre soin; mais Dieu le fait en nous quand il luy plaist par sa tres-saincte grace. Celuy, dit la bienheureuse mere Therese de Jesus, qui a laissé par escrit que l'oraison de recueillement se fait comme quand un herisson ou une tortue se retire au-dedans de soy, l'entendoit bien, hormis que ces bestes se retirent au-dedans d'elles-mesmes quand elles veulent; mais le recueillement ne gist pas en nostre volonté, ains il nous advient quand il plaist à Dieu de nous faire cette grace.

Or il se fait ainsi. Rien n'est si naturel au bien que d'unir et attirer à soy les choses qui le peuvent sentir, comme font nos ames, lesquelles tirent tousjours et se rendent à leur thresor, c'est-à-dire, à ce qu'elles aiment. Il arrive donc quelquefois que Nostre-Seigneur respand imperceptiblement au fond du cœur une certaine douce suavité qui tesmoigne sa presence, et lors les puissances, voire mesme les sens exterieurs de l'ame par un certain secret consentement se retournent du costé de cette intime partie où est le tres-aimable et tres-cher Espoux. Car tout ainsi qu'un nouvel essain, ou jetton de mousches à miel, lorsqu'il veut fuir et changer de pays, est rappellé par le son que l'on fait doucement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encore par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arreste par l'amorce de ces douceurs et entre dans la ruche qu'on luy a preparée; de mesme Nostre-Seigneur prononçant quelque secrette parole de son amour, ou repandant l'odeur du vin de sa dilection plus delicieuse que le miel, ou bien evaporant les parfums de ses vestemens, c'est-à-dire, quelques sentimens de ses consolations celestes en nos cœurs, et par ce moyen leur faisant sentir sa tres-aimable presence, il retire à soy toutes les facultez de nostre ame, lesquelles se ramassent autour de luy et s'arrestent en luy comme en leur object tres-desirable. Et comme qui mettroit un morceau d'aimant entre plusieurs esguilles, verroit que soudain toutes les pointes se retourneroient du costé

de leur aymant bien-aimé, et se viendroient attacher à luy; aussi lorsque Nostre-Seigneur fait sentir au milieu de nostre ame sa tres-delicieuse presence, toutes nos facultez retournent leurs pointes de ce costé-là pour se venir joindre à cette incomparable douceur.

O Dieu! dit l'ame alors, à l'imitation de S. Augustin, où vous allois-je cherchant, beauté tres-infinie? Je vous cherchois dehors, et vous estiez au milieu de mon cœur. (1) Toutes les affections de Magdeleine, et toutes ses pensées estoient espanchées autour du sepulcre de son Sauveur qu'elle alloit questant çà et là; et bien qu'elle l'eust trouvé et qu'il parlast à elle, elle ne laisse pas de les laisser esparses, parce qu'elle ne s'appercevoit pas de sa presence; mais soudain qu'il l'eust appellée par son nom, la voilà qu'elle se ramasse et s'attache toute à ses pieds: une seule parole la met en recueillement.

Imaginez-vous, Theotime, la tres-Ste Vierge Nostre-Dame, lorsqu'elle eut conceu le Fils de Dieu son unique amour. L'ame de cette Mere bien-aimée se ramasse toute sans doute autour de cet enfant bien-aimé; et parce que ce divin amy estoit emmy ses entrailles sacrées, toutes les facultez de son ame se retirent en elle-mesme, comme sainctes avettes dedans la ruche en laquelle estoit leur miel: et à mesure que la divine grandeur s'est, par maniere de dire, restrecie et raccourcie dedans son sein virgi-

(1) Joan. XX.

nal, « (1) son ame agrandissoit et magnifioit » les louanges de cette infinie debonnaireté, et son « (2) esprit tressailloit de contentement » dedans son corps (comme S. Jean dedans celuy de sa mere) autour de son Dieu qu'elle sentoit. Elle ne lançoit point ses pensées ny ses affections hors d'elle-mesme, puisque son thresor, ses amours et ses delices estoient au milieu de ses entrailles sacrées.

Or ce mesme contentement peut estre practiqué par imitation entre ceux qui ayant communié, sentent par la certitude de la foy ce que, « (3) non la « chair ny le sang, mais le Pere celeste leur a re« velé »; que leur Sauveur est en corps et en ame present d'une tres-reelle presence à leurs corps et à leur ame par ce tres-adorable sacrement. Car comme la mere-perle ayant receu les gouttes de la fraische rosée du matin, se resserre, non-seulement pour les conserver pures de tout le meslange qui s'en pourroit faire avec les eaux de la mer, mais aussi pour l'aise qu'elle ressent d'appercevoir l'agreable fraischeur de ce germe que le ciel luy envoye; ainsi arrive-t-il à plusieurs saincts et devots fideles qu'ayant receu le divin Sacrement qui contient la rosée de toutes benedictions celestes, leur ame se resserre, et toutes les facultez se recueillent, non-seulement pour adorer ce roy souverain nouvellement present d'une presence admirable à leurs entrailles, mais pour l'incroyable consolation et rafraischissement spirituel qu'ils reçoivent de sentir par la foy ce germe

(1) Luc. I. 46. 47. — (2) Ibid. 47. — (3) Matth. XVI. 17.

Digitized by Google

divin de l'immortalité en leur interieur. Où vous noterez soigneusement, Theotime, qu'en somme tout ce recueillement se fait par l'amour, qui sentant la presence du bien-aimé par les attraits qu'il respand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'ame vers iceluy par une tres-aimable inclination, par un tres-doux contournement et par un delicieux reply de toutes les facultez du costé du bien-aimé, qui les attire à soy par la force de sa suavité, avec laquelle il lie et tire les cœurs, comme on tire les corps par les cordes et liens materiels..

Mais ce doux recueillement de nostre ame en soy-mesme ne se fait pas seulement par le sentiment de la presence divine au milieu de nostre cœur, ains en quelle maniere que ce soit que nous nous mettions en cette sacrée presence. Il arrive quelquefois que toutes nos puissances interieures se resserrent et ramassent en elles-mesmes par l'extreme reverence et douce crainte qui nous saisit, en consideration de la souveraine majesté de celuy qui nous est present et nous regarde, ainsi que pour distraits que nous soyons si le pape, ou quelque grand prince comparoist, nous revenons à nous-mesmes, et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la veuë du soleil fait recueillir les fleurs de la flambe, autrement appellée glay, parce qu'elles se ferment et resserrent en elles-mesmes à la lueur du soleil, en l'absence duquel elles s'epanouissent et se tiennent ouvertes toute la nuict. C'en est de mesme en cette

sorte de recueillement de laquelle nous parlons : car à la seule presence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou dès le ciel, ou de quelque autre lieu hors de nous ; bien que pour lors nous ne pensions pas à l'autre sorte de presence par laquelle il est en nous, nos facultez et puissances se ramassent et assemblent en nous-mesmes pour la reverence de sa divine Majesté que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

Certes je cognois une ame à laquelle sitôt que l'on mentionnoit quelque mystere ou sentence qui luy ramentevoit un peu plus expressement que l'ordinaire la presence de Dieu, tant en confession qu'en particuliere conference, elle rentroit si fort en elle-mesme, qu'elle avoit peine d'en sortir pour parler et respondre : en telle sorte qu'en son exterieur elle demeuroit comme destituée de vie et tous les sens engourdis, jusques à ce que l'Espoux luy permist de sortir, qui estoit quelquefois assez tost, et d'autres fois plus tard.

CHAPITRE VIII.

Du repos de l'ame recueillie en son bien-aimé.

L'ame estant donc ainsi recueillie dedans elle-mesme en Dieu ou devant Dieu, se rend par fois si doucement attentive à la bonté de son bien-aimé, qu'il luy semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et delicatement exercée : comme il arrive en certains fleuves qui coulent si doucement et esgalement, qu'il sem-

ble à ceux qui les regardent, ou naviguent sur iceux, de ne voir ny sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les voit nullement ondoyer ny flotter. Et c'est cet aimable repos de l'ame que la bienheureuse vierge Therese de Jesus appelle oraison de quietude; non gueres differente de ce qu'elle-mesme nomme sommeil des puissances, si toutefois je l'entends bien.

Certes, les amans humains se contentent par fois d'estre auprès ou à la veuë de la personne qu'ils aiment, sans parler à elle, et sans discourir à part eux ny d'elle, ny de ses perfections; rassasiez, ce semble, et satisfaicts de savourer cette bien-aimée presence, non par aucune consideration qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoisement et repos que leur esprit prend en elle. « (1) Mon bien-aimé « m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera sur « mon sein. » « (2) Mon bien-aimé est à moy, et « moy je suis à luy, qui paist entre les lys, tandis « que le jour aspire et que les ombres s'inclinent. » « (3) Monstrez-moy donc, ô l'amy de mon ame, où « vous paissez, où vous couchez sur le midy. » Voyez-vous, Theotime, comme la saincte Sulamite se contente de sçavoir que son bien-aimé soit avec elle, ou en son parc, ou ailleurs, pourveu qu'elle sçache où il est : aussi est-elle Sulamite toute paisible, toute tranquille et en repos.

Or ce repos passe quelquefois si avant en sa tranquillité, que toute l'ame et toutes les puissances d'i-

(1) Cant. Cant. I. 12. — (2) Ibid. II. 16, 17. — (3) Ibid. I. 6.

celle demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ny action quelconque, sinon la seule volonté, laquelle mesme ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'aise et la satisfaction que la presence du bien-aimé luy donne. Et ce qui est encore plus admirable, c'est que la volonté n'apperçoit point cet aise et contentement qu'elle reçoit, jouyssant insensiblement d'iceluy, d'autant qu'elle ne pense pas à soy, mais à celuy la presence duquel luy donne ce plaisir: comme il arrive maintesfois que surpris d'un leger sommeil, nous entrevoyons seulement ce que nos amis disent autour de nous, ou ressentons les caresses qu'ils nous font, presque imperceptiblement, sans sentir que nous sentons.

Neantmoins l'ame qui en ce doux repos jouit de ce delicat sentiment de la presence divine, quoyqu'elle ne s'apperçoive pas de cette jouyssance, tesmoigne toutefois clairement combien ce bonheur luy est precieux et aimable, quand on le luy veut oster, ou que quelque chose l'en destourne: car alors la pauvre ame fait des plaintes, crie, voire quelquefois pleure comme un petit enfant qu'on a esveillé avant qu'il eust assez dormy; lequel, par la douleur qu'il ressent de son resveil, monstre bien la satisfaction qu'il avoit en son sommeil. Dont le divin berger (1) adjure les filles de Sion, par les chevreuils et « cerfs des campagnes, qu'elles n'esveillent point sa « bien-aimée jusques à ce qu'elle le veuille », c'est-à-dire, qu'elle s'esveille d'elle-mesme. Non, Theotime,

(1) Cant. Cant. II. 17.

Digitized by Google

l'ame ainsi tranquille en son Dieu ne quitteroit pas ce repos pour tous les plus grands biens du monde.

Telle fut presque la quietude de la tres-saincte Magdelaine, quand « (1) assise aux pieds de son « maistre elle escoutoit sa saincte parole. » Voyez-là, je vous prie, Theotime: elle est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglotte point, elle ne souspire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe toute empressée passe et repasse dedans la salette; Marie n'y pense point. Et que fait-elle donc? Elle ne fait rien, ains *escoute*. Et qu'est-ce à dire, elle escoute? C'est-à-dire, elle est là comme un vaisseau d'honneur à recevoir goutte à goutte « (2) la myrrhe « de suavité que les levres de son bien-aimé distil-« loient » dans son cœur: et ce divin amant jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bien-aimée, tança Marthe qui la vouloit esveiller. « (3) Marthe, « Marthe, tu es bien embesoignée, et te troubles « après plusieurs choses: une seule chose neant-« moins est requise: Marie a choisy la meilleure « part qui ne luy sera point ostée. » Mais quelle fut la partie ou portion de Marie? De demeurer en paix, en repos, en quietude auprès de son doux Jesus.

Les peintres peignent ordinairement le bien-aimé S. Jean en la cene, non-seulement reposant, mais dormant sur la poictrine de son Maistre, parce qu'il y fut assis à la façon des Levantins, en sorte que sa tête tendoit vers le sein de son cher Maistre; sur le-

(1) Luc, X. 39. — (2) Cant. Cant. V. 13. — (3) Luc, X. 41. 42.

quel comme il ne dormoit pas du sommeil corporel, n'y ayant aucune vraye semblance en cela, aussi ne douté-je point que se trouvant si près de la source des douceurs eternelles, il n'y fist un profond, mystique et doux sommeil, comme un enfant d'amour qui attaché au sein de sa mere alaicte en dormant, et dort en alaictant. O Dieu! quelles delices à ce Benjamin, enfant de la joye du Sauveur, de dormir ainsi entre les bras de son Pere; qui le jour suivant, comme le Benoni, enfant de douleur, le recommanda aux douces mammelles de sa mere. Rien n'est plus desirable au petit enfant, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que la poictrine de son pere et le sein de sa mere.

Quand doncques vous serez en cette simple et pure confiance filiale auprès de Nostre-Seigneur, demeurez-y, mon cher Theotime, sans vous remuer nullement, pour faire des actes sensibles, ny de l'entendement ny de la volonté; car cet amour simple de confiance, et cet endormissement amoureux de vostre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allez cherchant çà et là pour vostre goust. Il est mieux de dormir sur cette sacrée poictrine, que de veiller ailleurs où que ce soit.

CHAPITRE IX.

Comme ce repos sacré se practique.

N'avez-vous jamais pris garde, Theotime, à l'ardeur avec laquelle les petits enfans s'attachent quel-

Digitized by Google

quefois au sein de leurs meres, quand ils ont faim. On les voit grommellans, serrer et presser la mammelle, succans le laict si avidement, que mesme ils en donnent de la douleur à leurs meres. Mais après que la fraischeur du laict a aucunement appaisé la chaleur appetissante de leur petite poictrine, et que les agreables vapeurs qu'il envoye à leur cerveau commencent à les endormir, Theotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux, et ceder petit à petit au sommeil, sans quitter neantmoins la mammelle, sur laquelle ils ne font nulle action que celle d'un lent et presque insensible mouvement de levres, par lequel ils tirent tousjours le laict qu'ils avalent imperceptiblement : et cela ils le font sans y penser, mais non pas certes sans plaisir; car si on leur oste la mammelle avant que le profond sommeil les ait accablez, ils s'esveillent et pleurent amerement, tesmoignans en la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avoient beaucoup de douceur en la possession. Or il en est de mesme de l'ame qui est en repos et quietude devant Dieu; car elle succe presque insensiblement la douceur de cette presence, sans discourir, sans operer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultez, sinon par la seule pointe de la volonté qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la delectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouyr de la presence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne, et qu'on luy veuille oster la pou-

pette, d'autant qu'elle semble endormie, elle monstre bien alors qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas neantmoins pour celle-là; car elle apperçoit le mal de cette separation, et s'en fasche, monstrant par-là le plaisir qu'elle prenoit, quoyque sans y penser, au bien qu'elle possedoit. La bienheureuse mere Therese ayant escrit qu'elle trouvoit cette similitude à propos, je l'ai ainsi voulu declairer.

Mais dictes-moy, Theotime, l'ame recueillie en son Dieu, pourquoy, je vous prie, s'inquieteroit-elle? N'a-t-elle pas subject de s'accoiser et demeurer en repos? car que chercheroit-elle? Elle a trouvé celuy qu'elle cherchoit. Que luy reste-t-il plus, sinon de de dire: « (1) J'ay trouvé mon cher bien-aimé; je le « tiens et ne le quitteray point. » Elle n'a plus besoin de s'amuser à discourir par l'entendement; car elle voit d'une si douce veuë son espoux present, que les discours luy seroient inutiles et superflus. Que si mesme elle ne le voit pas par l'entendement, elle ne s'en soucie point, se contentant de le sentir près d'elle par l'aise et satisfaction que la volonté en reçoit. Hé! la mere de Dieu, Nostre-Dame et Maistresse, estant enceinte, ne voyoit pas son divin enfant: mais le sentant dedans ses entrailles sacrées vray Dieu, quel contentement en ressentoit-elle! Et Ste Elizabeth ne jouyt-elle pas admirablement des fruicts de la divine presence du Sauveur, sans le voir, au jour de la tres-saincte visitation? L'ame non

(1) Cant. Cant. III. 4.

plus n'a aucun besoin, en ce repos, de la memoire; car elle a present son bien-aimé. Elle n'a pas aussi besoin de l'imagination: car qu'est-il besoin de se representer en image, soit exterieure, soit interieure, celuy de la presence duquel on jouyt? De sorte qu'enfin c'est la seule volonté qui attire doucement, et comme en tettant tendrement le laict de cette douce presence; tout le reste de l'ame demeurant en quietude avec elle par la suavité du plaisir qu'elle prend.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour retirer et rappeller les avettes dans les ruches, mais on s'en sert encore pour les appaiser: car quand elles font des seditions et mutineries entre elles, s'entretuant et desfaisant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remede que de jetter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché; d'autant que les particuliers desquels il est composé, sentans cette suave et agreable odeur, s'appaisent, et s'occupans à la jouissance de cette douceur, demeurent accoisez et tranquilles. O Dieu eternel? quand par vostre douce presence vous jettez les odorans parfums dedans nos cœurs, parfums resjouyssans plus que le vin delicieux et plus que le miel, alors toutes les puissances de nos ames entrent en un agreable repos, avec un accoisement si parfait qu'il n'y a plus aucun sentiment que celuy de la volonté, laquelle, comme l'odorat spirituel, demeure doucement engagée, à sentir, sans s'en appercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu present.

CHAPITRE X.

Des divers degrez de cette quietude, et comme il la faut conserver.

Il y a des esprits actifs, fertiles et foisonnans en consideration : il y en a qui sont souples, replians, et qui aiment grandement à sentir ce qu'ils font, qui veulent tout voir et espleucher ce qui se passe en eux, retournant perpetuellement leur veuë sur eux-mesmes pour recognoistre leur advancement. Il y en a encore d'autres qui ne se contentent pas d'estre contens, s'ils ne sentent, regardent et savourent leur contentement; et sont semblables à ceux qui estant bien vestus contre le froid, ne penseroient pas l'estre, s'ils ne savoient combien de robes ils portent; ou qui voyant leurs cabinets pleins d'argent, ne penseroient pas estre riches, s'ils ne sçavoient le compte de leurs escus.

Or tous ces esprits sont ordinairement subjects d'estre troublés en la saincte oraison. Car si Dieu leur donne le sacré repos de sa presence, ils le quittent volontairement pour voir comme ils se comportent en iceluy, et pour examiner s'ils y ont bien du contentement, s'inquietant pour sçavoir si leur tranquillité est bien tranquille, et leur quietude bien quiete : si que, en lieu d'occuper doucement leur volonté à sentir les suavitez de la presence divine, ils emploient leur entendement à discourir sur les sentimens qu'ils ont; comme une espouse qui s'amuseroit à regarder la bague avec laquelle elle auroit esté espousée, sans voir l'espoux mesme qui la

Digitized by Google

luy auroit donnée. Il y a bien de la difference, Theotime, entre s'occuper en Dieu qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

L'ame donc à qui Dieu donne la saincte quietude amoureuse en l'oraison, se doit abstenir, tant qu'elle peut, de se regarder soy-mesme ny son repos, lequel, pour estre gardé, ne doit point estre curieusement regardé : car qui l'affectionne trop, le perd; et la juste regle de le bien affectionner, c'est de ne point l'affecter. Et comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a osté sa teste du sein de sa mere, y retourne tout incontinent, parce qu'il est fort mignard; ainsi faut-il que si nous nous appercevons d'estre distraits par la curiosité de sçavoir ce que nous faisons en l'oraison, soudain nous remettions nostre cœur en la douce et paisible attention de la presence de Dieu, de laquelle nous estions divertis.

Neantmoins il ne faut pas croire qu'il y ait aucun peril de perdre cette sacrée quietude par les actions du corps ou de l'esprit, qui ne se font ny par legereté ny par indiscretion. Car comme dit la bienheureuse mere Therese, c'est une superstition d'estre si jaloux de ce repos, que de ne vouloir ny tousser, ny cracher, ny respirer, de peur de le perdre : d'autant que Dieu qui donne cette paix, ne l'oste pas pour tels mouvemens necessaires, ny pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont involontaires; et la volonté estant une fois bien amorcée à la presence divine, ne laisse pas d'en sa-

Digitized by Google

vourer les douceurs, quoyque l'entendement ou la memoire se soient eschapez et desbandez après des pensées estrangeres et inutiles.

Il est vray qu'alors la quietude de l'ame n'est pas si grande, comme si l'entendement et la memoire conspiroient avec la volonté; mais toutefois elle ne laisse pas d'estre une vraye tranquillité spirituelle, puisqu'elle regne en la volonté qui est la maistresse de toutes les autres facultez. Certes nous avons veu une ame extresmement attachée et joincte à Dieu, laquelle neantmoins avoit l'entendement et la memoire tellement libre de toute occupation interieure, qu'elle entendoit fort distinctement ce qui se disoit autour d'elle, et s'en ressouvenoit fort entierement, encore qu'il luy fust impossible de respondre ny de se desprendre de Dieu auquel estoit attachée par l'application de sa volonté; mais je dis tellement attachée, qu'elle ne pouvoit estre retirée de cette douce occupation sans en recevoir une grande douleur qui la provoquoit à des gemissemens, lesquels mesme elle faisoit au plus fort de sa consolation et quietude; comme nous voyons les petits enfans grommeler et faire des petits plaints quand ils ont ardemment desiré le laict, et qu'ils commencent à tetter; ou comme fit Jacob (1), qui en embrassant la belle et chaste Rachel, jettant un cri pleura de la vehemence de la consolation et tendreté qu'il sentoit. Si que cette ame de laquelle je parle, ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, memoire,

(1) Genes. XXIX. 11.

Digitized by Google

ouïe et imagination libres, ressembloit, comme je pense, au petit enfant qui alaictant pourroit voir, ouir et mesme remuer le bras, sans pour cela quitter la mammelle.

Mais pourtant la paix de l'ame seroit bien plus grande et plus douce, si on ne faisoit point de bruit autour d'elle, et qu'elle n'eust aucun subject de se mouvoir ny quant au cœur ny quant au corps; car elle voudroit bien estre toute occupée en la suavité de cette presence divine; mais ne pouvant quelquefois s'empescher d'estre divertie ès autres facultez, elle conserve au moins la quietude en la volonté, qui est la faculté par laquelle elle reçoit la jouissance du bien. Et notez qu'alors la volonté retenue en quietude par le plaisir qu'elle prend en la presence divine, elle ne se remue point pour ramener les autres puissances qui s'egarent; d'autant que si elle vouloit entreprendre cela, elle perdroit son repos, s'esloignant de son cher bien-aimé, et perdroit sa peine de courir çà et là pour attraper ces puissances volages, lesquelles aussi bien ne peuvent jamais estre si utilement appellées à leur devoir que par la perseverance de la volonté en la saincte quietude : car petit à petit toutes les facultez sont attirées par le plaisir que la volonté reçoit, et duquel elle leur donne certains ressentimens, comme des parfums qui les excitent à venir aupres d'elle pour participer au bien dont elle jouyt.

CHAPITRE XI.

Suite du discours des divers degrez de la saincte quietude, et d'une excellente abnegation de soy-mesme qu'on y practique quelquefois.

Suivant ce que nous avons dit, la saincte quietude a donc divers degrés. Car quelquefois elle est en toutes les puissances de l'ame, jointes et unies à la volonté; quelquefois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunesfois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement; d'autant qu'il arrive par fois que l'ame tire un contentement incomparable de sentir par certaines douceurs interieures que Dieu luy est present; (1) comme il advint à Ste Elisabeth, quand Notre-Dame la visita: et d'autres fois l'ame a une certaine ardente suavité d'estre en la presence de Dieu, laquelle pour lors luy est imperceptible; (2) comme il advint aux disciples pelerins qui ne s'apperceurent bonnement de l'agreable plaisir dont ils estoient touchez, marchans avec Nostre-Seigneur, sinon quand ils furent arrivez, et qu'ils l'eurent recogneu en la divine fraction du pain. Quelquefois non-seulement l'ame s'apperçoit de la presence de Dieu, mais elle l'escoute parler par certaines clartez et persuasions interieures qui tiennent lieu de paroles: aucunes fois elle le sent parler et luy parle reciproquement, mais si secrettement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la saincte paix et quietude: si

(1) Luc, I. 41. — (2) Ibid. XXIV. 32.

que sans se resveiller, elle *veille* (1) avec luy; c'est-à-dire, elle veille et parle à son bien-aimé avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos, comme si elle *sommeilloit* (2) doucement. Et d'autres fois elle sent parler l'Espoux, mais elle ne sçauroit luy parler, parce que l'aise de l'ouir, ou la reverence qu'elle luy porte, la tient en silence; ou bien parce qu'elle est en seicheresse et tellement alangourie d'esprit, qu'elle n'a de force que pour ouir, et non pas pour parler : comme il arrive corporellement quelquefois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affoiblis par quelque maladie.

Mais enfin quelquefois ny elle n'ouit son bien-aimé, ny elle ne luy parle, ny elle ne sent aucun signe de sa presence; ains simplement elle sçait qu'elle est en la presence de son Dieu, auquel il plaist qu'elle soit là. Imaginez-vous, Theotime, que le glorieux apostre S. Jean eust dormy d'un sommeil corporel sur la poictrine de son cher Seigneur en la saincte cene, et qu'il se fust endormy par le commandement d'iceluy. Certes en ce cas-là il eust esté en la presence de son Maistre, sans le sentir en façon quelconque.

Et remarquez, je vous prie, qu'il faut plus de soin pour se mettre en la presence de Dieu, que pour y demeurer lorsque l'on s'y est mis. Car pour s'y mettre, il faut appliquer sa pensée, et la rendre actuellement attentive à cette presence, ainsi que je le dis en l'introduction. Mais quand on s'est mis en

(1) Cant. Cant. V. 2. — (2) Cant. Cant. V. 2.

cette presence, on s'y tient par plusieurs autres moyens, tandis que, soit par l'entendement, soit par la volonté, on fait quelque chose en Dieu ou pour Dieu; comme, par exemple, le regardant, ou quelque chose pour l'amour de luy; l'escoutant, ou ceux qui parlent pour luy; parlant à luy, ou à quelqu'un pour l'amour de luy; et faisant quelque œuvre, quelle qu'elle soit pour son honneur et service. Ains on se maintient en la presence de Dieu, non-seulement l'escoutant, ou le regardant, ou luy parlant, mais aussi attendant s'il luy plaira de nous regarder, de nous parler, ou de nous faire parler à luy; ou bien encore ne faisant rien de tout cela, mais demeurant simplement où il luy plaist que nous soyons, et parce qu'il luy plaist que nous y soyons. Que si à cette simple façon de demeurer devant Dieu, il luy plaist d'adjouster quelque petit sentiment que nous sommes tous siens et qu'il est tous nostre, ô Dieu, que ce nous est une grace desirable et precieuse!

Mon cher Theotime, prenons encore la liberté de faire cette imagination. Si une statue que le sculpteur auroit nichée dans la gallerie de quelque grand prince, estoit douée d'entendement, et qu'elle pust discourir et parler, et qu'on luy demandast : O belle statue, dis-moy, pourquoy es-tu là dans cette niche? Parce, respondroit-elle, que mon maistre m'y a colloquée. Et si l'on repliquoit : Mais pourquoy y demeures-tu sans rien faire? Parce, diroit-elle, que mon maistre ne m'y a pas placée afin que je fisse

chose quelconque, ains seulement afin que j'y fusse immobile. Que si derechef on la pressoit, en disant : Mais, pauvre statue, de quoy te sert-il d'estre là de la sorte? Hé! Dieu, respondroit-elle, je ne suis pas icy pour mon interest et service, mais pour obeir et servir à la volonté de mon Seigneur et Sculpteur; et cela me suffit. Et si on rechargoit en cette sorte : Or dis-moy donc, statue, je te prie, tu ne vois point ton maistre; et comme prens-tu du contentement à le contenter? Non, certes, confesseroit-elle, je ne le vois pas; car j'ay des yeux non pas pour voir, comme j'ay des pieds non pas pour marcher : mais je suis trop contente de sçavoir que mon cher maistre me voit icy, et prend plaisir de m'y voir. Mais si l'on continuoit la dispute avec la statue, et qu'on lui dit : Mais ne voudrois-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a fait, afin de luy faire quelque autre meilleur service? Sans doute elle le nieroit, et protesteroit qu'elle ne voudroit pas faire autre chose, sinon que son maistre le voulust. Et quoy donc, concluroit-on, tu ne desires rien, sinon d'estre une immobile statue, là dedans cette niche? Non, certes, diroit enfin cette sage statue; non je ne veux rien estre, sinon une statue, et tousjours dedans cette niche, tandis que mon Sculpteur le voudra; me contentant d'estre icy et ainsi, puisque c'est le contentement de celuy à qui je suis, et par qui je suis ce que je suis.

O vray Dieu! que c'est une bonne façon de se tenir en la presence de Dieu, d'estre et de vouloir

tousjours et à jamais estre en son bon plaisir! Car ainsi, comme je pense, en toutes occurrences, ouy mesme en dormant profondement, nous sommes encore plus profondement en la tres-saincte presence de Dieu. Ouy certes, Theotime; car si nous l'aimons, nous nous endormons non-seulement à sa veuë, mais à son gré, et non-seulement par sa volonté, mais selon sa volonté : et semble que ce soit luy-mesme notre Createur et Sculpteur celeste qui nous jette là sur nos licts comme des statues dans leurs niches, afin que nous nichions dans nos licts, comme les oyseaux couchent dans leurs nids. Puis à nostre resveil, si nous y pensons bien, nous trouvons que Dieu nous a tousjours esté present, et que nous ne nous sommes pas non plus esloignez ny separez de luy. Nous avons donc esté là en la presence de son bon plaisir, quoyque sans le voir et sans nous en appercevoir; si que nous pourrions dire, à l'imitation de Jacob : « (1) Vrayement, j'ay « dormy auprès de mon Dieu et entre les bras de sa di- « vine presence et providence, et je n'en sçavois rien. »

Or cette quietude en laquelle la volonté n'agist que par un tres-simple acquiescement au bon plaisir divin, voulant estre en l'oraison sans aucune pretention que d'estre à la veuë de Dieu selon qu'il luy plaira, c'est une quietude souverainement excellente; d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'interest, les facultez de l'ame n'y prenant aucun contentement, ny mesme la volonté, sinon en sa su-

(1) Genes. XXVIII. 16.

presme pointe, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun autre contentement, sinon celuy d'estre sans contentement pour l'amour du contentement et bon plaisir de son Dieu dans lequel elle se repose. Car, en somme, c'est le comble de l'amoureuse extase de n'avoir pas sa volonté en son contentement, mais en celuy de Dieu, ou de n'avoir pas son contentement en sa volonté, mais en celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

De l'escoulement ou liquefaction de l'ame en Dieu.

Les choses humides et liquides recoivent aisement les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ny solidité qui les arreste ou borne en elles-mesmes. Mettez de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrez qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau; lequel, s'il est rond ou carré, la liqueur sera de mesme, n'ayant aucune limite ny figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'ame n'en est pas de mesme par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres. Elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté; et quand elle est arrestée à ses inclinations et volontez propres, nous disons qu'elle est dure, c'est-à-dire, opiniastre, obstinée. « (1) Je « vous osteray, dit Dieu, vostre cœur de pierre »; c'est-à-dire, je vous osteray vostre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au bois, il

(1) Ezech. XXXVI. 26.

y faut la coignée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celuy qui ne reçoit pas aisement les impressions divines, ains demeure en sa propre volonté emmy les inclinations qui accompagnent nostre nature depravée. Au contraire, un cœur doux, maniable et traictable, est appellé un cœur fondu et liquefié.

« (1) Mon cœur, dit David parlant en la personne « de Nostre-Seigneur sur la croix, mon cœur est fait « comme de la cire fondue au milieu de mes en- « trailles. » Cleopatra, cette infame reyne d'Egypte, voulant encherir sur tous les excez et toutes les dissolutions que Marc-Antoine avoit fait en banquets, fit apporter à la fin d'un festin qu'elle faisoit à son tour, un bocal de fin vinaigre, dans lequel elle jetta une des perles qu'elle portoit en ses oreilles, estimée deux cent cinquante mille escūs : puis la perle estant resolue, fondue et liquefiée, elle l'avala, et eut encore ensevely dans son estomach l'autre perle qu'elle avoit en l'autre oreille, si Lucius Plautus ne l'eust empeschée. Le cœur du Sauveur, vraye perle orientale uniquement unique et de prix inestimable, jetté au milieu d'une mer d'aigreurs incomparables au jour de sa passion, se fondit en soy-mesme, se resolut, defit et escoula en douleur sous l'effort de tant d'angoisses mortelles; mais l'amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encore bien plus promptement que toutes les autres passions.

(1) Ps. XXI. 15.

« (1) Mon ame, dit l'amante sacrée, s'est toute « fonduë à mesme que mon bien-aimé a parlé. » Et qu'est-ce à dire, elle *s'est fonduë*, sinon elle ne s'est plus contenuë en elle-mesme, ains s'est escoulée devers son divin amant? Dieu ordonna à Moyse qu'il « (2) parlast au rocher, et qu'il produiroit des eaux »: ce n'est donc pas merveille si luy-mesme fit fondre l'ame de son amante, lorsqu'il luy parloit en sa douceur. Le bausme est si espais de sa nature, qu'il n'est point fluide ny coulant; et plus il est gardé, plus il s'espaissit, et enfin s'endurcit, devenant rouge et transparent: mais la chaleur le dissout et rend fluide. L'amour avoit rendu l'Espoux fluide et coulant, dont l'Espouse l'appelle *une huile respandue*(3). Et voilà que maintenant elle asseure qu'elle-mesme est toute fonduë d'amour: « Mon ame, dit-elle, s'est « escoulée, lorsque mon bien-aimé a parlé. » L'amour de l'Espoux estoit dans son cœur et dans son sein, comme un vin nouveau bien puissant qui ne peut estre retenu dans son tonneau, car il se respandoit de toutes parts; et parce que l'ame suit son amour, après que l'Espouse a dit: « (4) Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des « onguens precieux », elle adjouste: « Vostre nom « est une huile respandue. » Et comme l'Espoux auroit respandu son amour et son ame dans le cœur de l'Espouse, aussi l'Espouse reciproquement verse son ame dans le cœur de l'Espoux. Et comme l'on

(1) Cant. Cant. V. 6. — (2) Num. XX. 8. — (3) Cant. Cant. i. 2. (4) Ibid. i. i. 2.

voit qu'un bornal, ou cousteau, touché des rayons ardens, sort de soy-mesme et quitte sa forme pour s'escouler devers l'endroit duquel les rayons le touchent; ainsi l'ame de cette amante s'escoula du costé de la voix de son bien-aimé, sortant d'elle-mesme et des limites de son estre naturel pour suivre celuy qui luy parloit.

Mais comme se fait cet escoulement sacré de l'ame en son bien-aimé? Une extrême complaisance de l'amant en la chose aimée produit une certaine impuissance spirituelle qui fait que l'ame ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soy-mesme? C'est pourquoy, comme un beaume fondu qui n'a plus de fermeté ny de solidité, elle se laisse aller et escouler en ce qu'elle aime. Elle ne se jette pas par maniere d'eslancement, ny elle ne se serre pas par maniere d'union, mais elle se va doucement coulant comme une chose fluide et liquide dedans la divinité qu'elle aime. Et comme nous voyons que les nuées epaissies par le vent du midy se fondant et convertissant en pluye, ne peuvent plus demeurer en elles-mesmes, ains tombent et s'escoulent en bas, se meslant si intimement avec la terre qu'elles detrempent, qu'elles ne sont plus qu'une mesme chose avec icelle; ainsi l'ame, laquelle, quoyque amante, demeuroit encore en elle-mesme, sort par cet escoulement sacré et fluidité saincte, et se quitte soy-mesme, non-seulement pour s'unir au bien-aimé, mais pour se mesler toute et se detremper avec luy.

Vous voyez donc bien, Theotime, que l'escoulement d'une ame en son Dieu n'est autre chose qu'une veritable extase, par laquelle l'ame est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute meslée, absorbée et engloutie en son Dieu. Dont il arrive que ceux qui parviennent à ce sainct excès de l'amour divin, estans par après revenus à eux, ne voyent rien en la terre qui les contente, et vivans en un extrême aneantissement d'eux-mesmes, demeurent fort alangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpetuellement au cœur la maxime de la bienheureuse vierge Therese de Jesus: « Ce qui « n'est pas Dieu ne m'est rien. » Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand amy du bien-aimé, qui disoit: « (1) Je vis, mais non pas moy; « ains Jesus-Christ vit en moy »: et, « (2) nostre vie « est cachée avec Jesus-Christ en Dieu. » Car, dites-moy, je vous prie, Theotime, si une goutte d'eau elementaire jettée dans un ocean d'eau de naffe, estoit vivante, et qu'elle pust parler et dire l'estat auquel elle seroit, ne crieroit-elle pas de grande joye: O mortels *je vis* voirement, mais je ne vis *pas moy-mesme; ains* cet ocean *vit en moy*, et ma *vie est cachée en* cet abysme.

L'ame escoulée en Dieu ne meurt pas: car comme pourroit-elle mourir d'estre abysmée en la vie? Mais elle vit sans vivre en elle-mesme; parce que comme les estoiles, sans perdre leur lumiere, ne luisent plus en la presence du soleil, ains le soleil luit en elles,

(1) Ep. ad Gal. II. 20. — (2) Ep. ad Coloss. III. 3.

et sont cachées en la lumiere du soleil; aussi l'ame, sans perdre sa vie, ne vit plus estant meslée avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Tels furent, je pense, les sentimens des grands bienheureux Philippe Nerius et François Xavier, quand accablez des consolations celestes ils demandoient à Dieu qu'il se retirast pour un peu d'eux, puisqu'il vouloit que leur vie parust aussi encore un peu au monde; ce qui ne se pouvoit, tandis qu'elle estoit toute *cachée* et absorbée *en Dieu*.

CHAPITRE XIII.

De la blesseure d'amour.

Tous ces mots amoureux sont tirez de la ressemblance qu'il y a entre les affections du cœur et les passions du corps. La tristesse, la crainte, l'esperance, la haine et les autres affections de l'ame n'entrent point dans le cœur que l'amour ne les y tire après soy. Nous ne haïssons le mal, sinon parce qu'il est contraire au bien que nous aimons: nous craignons le mal futur, parce qu'il nous privera du bien que nous aimons. Qu'un mal soit extrême, nous ne le haïssons neantmoins jamais, sinon à mesure que nous cherissons le bien auquel il est opposé. Qui n'aime pas beaucoup la chose publique, ne se met pas beaucoup en peine si elle se ruine: qui n'aime guere Dieu, ne hait non plus guere le peché. L'amour est la premiere, ains le principe et l'origine de toutes les passions; c'est pourquoy c'est luy qui entre le premier dans le cœur: et parce qu'il

penetre et perce jusqu'au fin fond de la volonté où il a son siege, on dit qu'il blesse le cœur. Il est aigu, dit l'apostre de la France, et entre tres-intimement dans l'esprit. Les autres affections entrent voirement aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour; car c'est luy qui perçant le cœur leur fait passage. Ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste agrandit seulement la blesseure et la douleur.

Or s'il blesse, il donne par consequent de la douleur. Les grenades par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrez et rangez, et par leurs belles couronnes, representent naïfvement, ainsi que dit S. Gregoire, la tres-saincte charité: toute vermeille, à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la varieté des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des recompenses eternelles: mais le suc des grenades, qui, comme nous sçavons, est si agreable aux sains et aux malades, est tellement meslé d'aigreur et de douceur, qu'on ne sçauroit discerner s'il resjouyt le goust, ou bien parce qu'il a son aigreur doucette, ou bien parce qu'il a une douceur aigrette. Certes, Theotime, l'amour est ainsi aigre-doux; et tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une douceur parfaitement douce, parce qu'il n'est pas parfait ny jamais purement rassasié et satisfait; et neantmoins il ne laisse pas d'estre grandement agreable, son aigreur affinant la suavité de sa douceur, comme sa douceur aiguise la grace de son aigreur. Mais cela comme se peut-il faire? On a veu tel jeune

homme entrer en conversation, libre, sain et fort gay, qui ne prenant pas garde à soy, sent bien, avant que d'en sortir, que l'amour se servant des regards, des maintiens, des paroles d'une imbecille et foible creature, comme d'autant de flesches, aura feru et blessé son chetif cœur, en sorte que le voilà tout triste, morne et estonné. Pourquoy, je vous prie, est-il triste? C'est sans doute parce qu'il est blessé. Et qui l'a blessé? L'amour. Mais puisque l'amour est enfant de la complaisance, comme peut-il blesser et donner de la douleur? Quelquefois l'object bien-aimé est absent: et lors, mon cher Theotime, l'amour blesse le cœur par le desir qu'il excite, lequel ne pouvant estre satisfait tourmente gratuitement l'esprit.

Si une abeille avoit piqué un enfant, certes vous auriez beau luy dire : Ah! mon enfant, l'abeille qui t'a piqué, c'est celle-là mesme qui fait le miel que tu trouves si bon. Car il est vray, diroit-il, son miel est bien doux à mon goust, mais sa piqueure est bien douloureuse, et tandis que son esguillon est dedans ma joue, je ne puis m'accoiser : et ne voyez-vous pas que ma face en est toute enflée? Theotime, certes l'amour est une complaisance, et par consequent il est fort agreable, pourveu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'esguillon du desir; mais quand il le laisse, il laisse avec iceluy une grande douleur. Il est vray que cette douleur provient de l'amour, et partant c'est une amiable et aimable douleur. Oyez les eslans douloureux, mais amoureux

d'un amant royal : « (1) Mon ame a soif de son Dieu « fort et vivant. Hé ! quand viendray-je et parois- « tray-je devant la face de mon Dieu ! Mes larmes « m'ont servy de pain nuict et jour, tandis qu'on me « dit : Où est ton Dieu ? » Ainsi la sacrée Sulamite toute detrempée en ses douleurs amoureuses, parlant aux filles de Hierusalem : « (2) Helas ! dit-elle, « je vous conjure si vous rencontrez mon amy, an- « noncez-luy ma peine, parce que je languis toute « blessée de son amour. » « (3) L'esperance differée « afflige l'ame. »

Or les douloureuses blessures de l'amour sont de plusieurs sortes. 1. Les premiers traits que nous recevons de l'amour, s'appellent blesseures ; parce que le cœur qui sembloit sain, entier et tout à soy-mesme, tandis qu'il n'aimoit pas, commence, lorsqu'il est atteint d'amour, à se separer et diviser de soy-mesme pour se donner à l'object aimé. Or cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2. Le desir pique et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous avons dit. 3. Mais, Theotime, parlant de l'amour sacré, il y a en la practique d'iceluy une sorte de blesseure que Dieu luy mesme fait quelquefois en l'ame qu'il veut grandement perfectionner. Car il luy donne des sentimens admirables et des attraits nompareils pour sa souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aimer ; et lors

(1) Ps. LXI. 3. 4. — (2) Cant. Cant. V. 8. — (3) Prov. XIII. 12.

elle s'eslance de force comme pour voler plus haut vers son divin object : mais demeurant courte, parce qu'elle ne peut pas tant aimer comme elle desire, ô Dieu! elle sent une douleur qui n'a point d'esgale. A mesme temps que elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aimé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses miseres de cette vie mortelle et de sa propre impuissance; elle desire « (1) des aisles de colombe « pour voler en son repos », et elle n'en trouve point. La voilà donc rudement tourmentée entre la violence de ses eslans et celle de son impuissance. « (2) O miserable que je suis! disoit l'un de ceux qui « ont experimenté ce travail, qui me delivrera du « du corps de cette mortalité »? Alors, si vous y prenez garde, Theotime, ce n'est pas le desir d'une chose absente qui blesse le cœur, car l'ame sent que son Dieu est present, il l'a desja «(3) menée dans « son cellier à vin, il a arboré sur son cœur l'esten- « dard de l'amour; » mais quoyque desja il la voye toute sienne, il presse, et descoche de temps en temps mille et mille traits de son amour, luy montrant par des nouveaux moyens combien il est plus aimable qu'il n'est aimé : et elle qui n'a pas tant de force pour l'aimer, que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si imbecilles en comparaison du desir qu'elle a pour aimer dignement celuy que nulle force ne peut assez aimer; helas! elle se sent outrée

(1) Ps. liv. VII. — (2) Ep. ad Rom. IV. 24.
(3) Cant. Cant. II. 4.

d'un tourment incomparable : car autant d'eslans qu'elle fait pour voler plus haut en son desirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu desirant infiniment d'aimer, voit bien que neantmoins il ne peut ny assez aimer ny assez desirer. Or ce desir qui ne peut reussir, est comme un dard dans le flanc d'un esprit genereux : mais la douleur qu'on en reçoit, ne laisse pas d'estre aimable, d'autant que quiconque desire bien d'aimer aime aussi bien à desirer, et s'estimeroit le plus miserable de l'Univers s'il ne desiroit continuellement d'aimer ce qui est si souverainement aimable. Desirant d'aimer, il reçoit de la douleur; mais aimant à desirer, il reçoit de la douceur.

Vray Dieu, Theotime, que vais-je dire? les bienheureux qui sont en paradis, voyans que Dieu est encore plus aimable qu'ils ne l'aiment, pasmeroient et periroient eternellement du desir de l'aimer davantage, si la tres-saincte volonté de Dieu n'imposoit à la leur le repos admirable dont elle jouit; car ils aiment si souverainement cette souveraine volonté que son vouloir arreste le leur, et le contentement divin les contente, acquiesçans d'estre bornez en leur amour par la volonté mesme de laquelle la bonté est l'object de leur amour. Que si cela n'estoit, leur amour seroit esgalement delicieux et douloureux; delicieux pour la possession d'un si grand bien; douloureux pour l'extresme desir d'un plus grand amour. Dieu doncques tirant continuellement, s'il faut ainsi dire, des sagettes du carquois

de son infinie beauté, blesse l'ame de ses amants, leur faisant clairement voir qu'ils ne l'aiment pas à beaucoup près de ce qu'il est aimable. Celuy des mortels qui ne desire pas d'aimer davantage la divine bonté, il ne l'aime pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celuy qui veut s'y arrester, comme si elle luy suffisoit.

CHAPITRE XIV.

De quelques autres moyens par lesquels le sainct amour blesse les cœurs.

Rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour luy. Le pelican fait son nid en terre, dont les serpens viennent souvent piquer ses petits. Or quand cela arrive, le pelican, comme un excellent medecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes parts ces pauvres poussins, pour avec le sang faire sortir le venin que la morsure des serpens a respandu par tous les endroits de leurs corps : et pour faire sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par consequent il laisse ainsi mourir cette petite troupe pelicanne. Mais les voyant morts, il se blesse soy-mesme et respand son sang sur eux, il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie : son amour les a blessez, et soudain par ce mesme amour il se blesse soy-mesme. Jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour, que nous n'en soyons soudain blessez nous-mesmes. Quand l'ame voit son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une reciproque

blesseure. « (1) Tu as blessé mon cœur, dit le celeste « amant à sa Sulamite ; et la Sulamite s'escrie : Dites « à mon bien aimé que je suis blessée d'amour. » Les avettes ne blessent jamais qu'elle ne demeurent blessées à mort. Voyons aussi le Sauveur de nos ames blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix ; comme pourrions-nous n'estre pas blessez pour luy? mais je dis blessez d'une playe d'autant plus douloureusement amoureuse, que la sienne a esté amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pouvions tant aimer que son amour et sa mort le requierent.

C'est encore une autre blesseure d'amour, quand l'ame sent bien qu'elle aime son Dieu, et que neantmoins Dieu la traicte comme s'il ne sçavoit pas d'estre aimé, ou comme s'il estoit en deffiance de son amour. Car alors, mon cher Theotime, l'ame reçoit des extresmes angoisses, luy estant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se defier d'elle.

Le pauvre S. Pierre avoit et sentoit son cœur tout remply d'amour pour son Maistre : et Nostre-Seigneur dissimulant de le sçavoir « (3) Pierre, dit-il, « m'aimes-tu plus que ceux-cy? Hé, Seigneur, respondit cest apostre, vous sçavez que je vous aime. « Mais, Pierre, m'aimes-tu, replique le Sauveur? « Mon cher Maistre, dit l'apostre, je vous aime certes ; vous le sçavez. » Et ce doux Maistre pour l'esprouver, et se deffiant d'estre aimé : « Pierre, dit-il,

(1) Cant. Cant. IV. 9. — (2) Ibid. V. 8. — (3) Joan. XXI. 15. et seq.

» m'aimes-tu? » Ah! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur qui grandement affligé s'escrie amoureusement, mais douloureusement : Mon Maistre, « vous « sçavez toutes choses, vous sçavez certes bien que « je vous aime. »

Un jour on faisoit des exorcismes sur une personne possedée; et le malin esprit estant pressé de dire quel estoit son nom : Je suis, repondit-il, ce malheureux privé d'amour; et soudain Ste Catherine de Gennes, qui estoit là presente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avoit seulement ouy prononcer le mot de privation d'amour. Car comme les demons haïssent si fort l'amour divin, qu'ils tremblent lorsqu'ils en voyent le signe ou qu'ils en oyent le nom, c'est-à-dire quand ils voyent la croix et qu'ils oyent prononcer le nom de Jesus; ainsi ceux qui aiment fortement Nostre-Seigneur tremoussent de douleur et d'horreur quand ils voyent quelque signe ou qu'ils entendent quelque parole qui represente la privation de ce sainct amour.

S. Pierre estoit bien asseuré que Nostre-Seigneur sçachant tout, ne pouvoit pas ignorer combien il estoit aimé de luy; mais parce que la repetition de cette demande, *m'aimes-tu?* a l'apparence de quelque deffiance, S. Pierre s'en attriste grandement. Helas! cette pauvre ame qui sent bien qu'elle est resolue de plustost mourir que d'offenser son Dieu, mais ne sent pas neantmoins un seul brin de ferveur, ains au contraire une froideur extresme qui la

tient toute engourdie et si foible qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles : cette ame, dis-je, Theotime, elle est toute blessée; car son amour est grandement doulonreux de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'aime, la laissant comme une creature qui ne luy appartient pas; et luy est advis qu'emmy ses defauts, ses distractions et froideurs, Nostre-Seigneur descoche contre elle ce reproche : Comme peux-tu dire que tu m'aimes, puisque ton ame n'est pas avec moy? ce qui luy est un dard de douleur au travers de son cœur, mais un dard de douleur qui procede d'amour; car si elle n'aimoit pas, elle ne seroit pas affligée de l'apprehension qu'elle a de ne pas aimer.

Quelquefois cette blesseure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir esté jadis sans aimer Dieu. O que tard je vous ay aimée, beauté antique et nouvelle! disoit ce Sainct qui avoit esté trente ans heretique. (1) La vie passée est en horreur à la vie presente de celuy qui a passé sa vie precedente sans aimer la souveraine bonté.

L'amour mesme nous blesse quelquefois par la seule consideration de la multitude de ceux qui mesprisent l'amour de Dieu; si que nous pasmons de detresse pour ce subject, comme faisoit celuy qui disoit : « (2) Mon zele, ô Seigneur, m'a fait secher de douleur, parce que mes ennemis n'ont « pas gardé ta loy. » Et le grand S. François pen-

(1) S. Augustin. — (2) Ps. CXVIII, 139.

sant ne point estre entendu, pleuroit un jour, sanglottoit et se lamentoit si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourût comme au secours de quelqu'un qu'on voulust egorger; et le voyant tout seul, il luy demanda : Pourquoy cries-tu ainsi, pauvre homme? Helas, dit-il, je pleure de quoy Nostre-Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense. Et ces paroles dictes, il recommença ses larmes; et ce bon personnage se mit aussi à gemir et pleurer avec luy.

Mais comme que ce soit, cecy est admirable ès blesseures receus par le divin amour; que la douleur en est agreable, et tous ceux qui le sentent y consentent, et ne voudroient pas changer cette douleur à toute la douceur de l'Univers. Il n'y a point de douleur emmy l'amour; ou s'il y a de la douleur, c'est une bien-aimée douleur. Un seraphin tenant un jour une flesche toute d'or, de la pointe de laquelle sortoit une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bienheureuse mere Therese, et la voulant retirer, il sembloit à cette Vierge qu'on luy arraschast les entrailles, la douleur estant si grande qu'elle n'avoit plus de force que pour jetter des foibles et petits gemissemens; mais douleur pourtant si aimable, qu'elle eust voulu n'en estre jamais delivrée. Telle fut la sagette d'amour que Dieu descocha dans le cœur de la grande Ste Catherine de Gennes au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute changée et comme morte au

monde et aux choses créées pour ne vivre plus qu'au Createur. « (1) Le bien-aimé est un bouquet de « myrrhe amere », et ce bouquet amer est reciproquement le bien-aimé qui *demeure* cherement colloqué *sur le sein* de la bien-aimée, c'est-à-dire, le plus aimé de tous les bien-aimez.

CHAPITRE XV.

De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection.

C'est chose assez cogneue que l'amour humain a la force non-seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusqu'à la mort, d'autant que comme la passion et temperament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'ame et la tirer après soy, aussi les affections de l'ame ont une grande force pour remuer les humeurs et changer les qualitez du corps. Mais outre cela l'amour, quand il est vehement, porte si impetueusement l'ame en la chose aimée, et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes ses autres operations, tant sensitives qu'intellectuelles, si que pour nourrir cet amour et le seconder il semble que l'ame abandonne tout autre exercice, et soy-mesme encore. Dont Platon a dit que l'amour estoit pauvre, deschiré, nud, deschaux, chetif, sans maison, couchant dehors sur la dure ès portes, tousjours indigent. Il est pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aimée; il est sans maison, parce qu'il fait sortir l'ame de son domicile pour suivre tousjours celuy qui est aimé; il est che-

(1) Cant. Cant. I. 12.

tif, pasle, maigre et desfait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger; il est nud et deschaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celle de la chose aimée; il couche dehors sur la duré, parce qu'il fait demeurer à descouvert le cœur qui aime, luy faisant manifester ses passions par des souspirs, plaintes, louanges, soupçons, jalousies; il est tout estendu comme un gueux aux portes, parce qu'il fait que l'amant est perpetuellement attentif aux yeux et à la bouche de la personne qu'il aime, et tousjours attaché à ses oreilles pour luy parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais rassasié : or les yeux, les oreilles et la bouche sont les portes de l'ame. Et enfin c'est sa vie que d'estre tousjours indigent; car si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par consequent il n'est plus amour.

Certes je sçay bien, Theotime, que Platon parloit ainsi de l'amour abject, vil et chetif des mondains : mais neantmoins ces proprietez ne laissent pas de se trouver en l'amour celeste et divin. Car voyez un peu ces premiers maistre de la doctrine chrestienne, c'est-à-dire, ces premiers docteurs du sainct amour evangelique, et oyez ce que disoit l'un d'entr'eux qui avoit le plus eu de travail : « (1) Jusques « à maintenant, dit-il, nous avons faim et soif, et « sommes nuds, et sommes souffletez, et sommes va« gabonds : nous sommes rendus comme les balieures « de ce monde, et comme la racleure ou peleure

(1) I. Cor. IV. 11. 13.

« de tous. » Comme s'il disoit : Nous sommes tellement abjects, que si le monde est un palais, nous en sommes estimez les balieures; si le monde est une pomme, nous en sommes la racleure. Qui les avoit reduits, je vous prie, à cet estat, sinon l'amour? Ce fut l'amour qui jetta S. François nud devant son evesque, et le fit mourir nud sur la terre; ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie; ce fut l'amour qui envoya le grand François Xavier, pauvre, indigent, deschiré, çà et là parmy les Indes et entre les Japonois; ce fut l'amour qui reduisit le grand cardinal S. Charles archevesque de Milan, à cette extresme pauvreté parmy toutes les richesses que sa sa naissance et sa dignité luy donnoient; que comme dit cet eloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole, il estoit comme un chien en la maison de son maistre, ne mangeant qu'un peu de pain, ne beuvant qu'un peu d'eau, et couchant sur un peu de paille.

Oyons de grace la saincte Sulamite, comme elle s'escrie presque en cette sorte : Quoyque à raison de mille consolations que mon amour me donne, je sois « (1) plus belle que les riches tentes de mon Sa« lomon », je veux dire, plus belle que le ciel qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé; si suis-je neantmoins toute *noire* (2), deschirée, poudreuse et toute gastée de tant de blesseures et de coups que ce mesme amour me donne. « (3) Hé! ne prenez pas

(1) Cant. Cant. I. 4. — (2) Ibid. — (3) Ibid. 5.

« garde à mon tein ; car je suis voirement brune, « d'autant que mon bien-aimé qui est mon soleil », a dardé les rayons de son amour sur moy : rayons qui esclairent par leur lumiere, mais qui par leur ardeur m'ont rendue haslée et noirastre, et me touchant de leur splendeur ils m'ont *osté ma couleur* (1). La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel espoux comme est mon roy : mais cette mesme passion qui me tient lieu de *mere*, puisqu'elle seule m'a mariée, et non mes merites ; elle a des antres *enfans* qui *me donnent des assauts* (2) et des travaux nompareils, me reduisans à telle langueur, que comme d'un costé je ressemble une reyne qui est au costé de son roy, aussi de l'autre je suis comme une chetive *vigneronne* (3) qui dans une chetive cabane *garde* une vigne, et une vigne encore qui n'est pas sienne.

Certes, Theotime, quand les blesseures et playes de l'amour sont frequentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la bien aimable maladie d'amour. Qui pourroit jamais descrire les langueurs amoureuses des S[tes] Catherines de Sienne et de Gennes, ou de S[te] Angele de Foligny, ou de S[te] Christine, ou de la bienheureuse mere Therese, ou de S. Bernard, ou de S. François? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, souspirs, plaintes, langueurs, definemens, pasmoisons amoureuses. Mais rien n'est si admirable en tout cela que cette admirable communication que le doux

(1) Cant. Cant. I. 5. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

Jesus luy fit de ses amoureuses et precieuses douleurs par l'impression de ses playes et stigmates. Theotime, j'ay souvent consideré cette merveille, et en ay fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout seraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié, effigiée en un seraphin lumineux qui luy apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne sçauroit imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine; car regardant ce beau miroir d'amour que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, helas! il pasmoit de douceur et de contentement. Mais voyant aussi d'autre part la vive representation des playes et blesseures de son Sauveur crucifié, il sentit en son ame ce « (1) glaive impiteux qui transperça la « sacrée poictrine » de la Vierge Mere au jour de la passion, avec autant de douleur interieure que s'il eust esté crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Theotime, si l'image d'Abraham, eslevant le coup de la mort sur son cher unique pour le sacrifier, image faicte par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand S. Gregoire, evesque de Nisse, toutes les fois qu'il la regardoit; hé! combien fut extrême l'attendrissement du grand S. François quand il vit l'image de Nostre-Seigneur se sacrifiant soy-mesme sur la croix! image que non une main mortelle, mais la main maistresse d'un seraphin celeste avoit tirée et effigiée sur son propre original, representant si vivement et

(1) Luc, II, 35.

au naturel le divin roy des anges, meurtry, blessé, percé, froissé, crucifié.

Cette ame doncques ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extremement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la memoire estoit toute détrempée en la souverance de ce divin amour, l'imagination appliquée fortement à se representer les blesseures et meurtrisseures que les yeux regardoient alors si parfaictement bien exprimées en l'image presente ; l'entendement recevoit les especes infiniment vives que l'imagination luy fournissoit, et enfin l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du bien-aimé, dont l'ame sans doute se trouvoit toute transformée en un second crucifix. Or l'ame comme forme et maistresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessée, ès endroits correspondans à ceux esquels son amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, afin qu'elle penetre jusqu'à l'exterieur. L'amour donc fit passer les tourmens interieurs de ce grand amant S. François jusqu'à l'exterieur, et blessa le corps du mesme dard de douleur duquel il avoit blessé le cœur.

Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui estoit dedans ne le pouvoit pas bonnement faire : c'est pourquoy l'ardent seraphin

venant au secours, darda des rayons d'une clarté si penetrante, qu'elle fit reellement en la chair les playes exterieures du crucifix que l'amour avoit imprimées interieurement en l'ame. Ainsi le seraphin voyant Isaie n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses levres souillées, vint au nom de Dieu luy toucher et espurer les levres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le desir d'iceluy. La myrrhe produit sa stacte et premiere liqueur, comme par maniere de sueur et de transpiration; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De mesme l'amour divin de S. François parut en toute sa vie comme par maniere de sueur, car il ne respiroit en toutes ses actions que cette sacrée dilection; mais pour en faire paroistre tout-à-faict l'incomparable abondance, le celeste seraphin le vint inciser et blesser. Et afin que l'on sceust que ses playes estoient playes de l'amour du ciel, elles furent faictes, non avec le fer, mais avec des rayons de lumiere. O vray Dieu, Theotime, que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses! car non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie ce pauvre Sainct alla tousjours traisnant et languissant comme bien malade d'amour.

Le bienheureux Philippe Nerius agé de quatre-vingts ans, eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour, que la chaleur se faisant faire place aux costes, les eslargit bien fort, et en rompit la quatriesme et cinquiesme, afin qu'il pust recevoir

plus d'air pour le rafraischir. Le bienheureux Stanislaüs Kosca, jeune garçon de quatorze ans, estoit si fort assailly de l'amour de son Sauveur, que maintefois il tomboit en defaillance tout pasmé, et estoit contraint d'appliquer sur sa poictrine des linges trempez en l'eau froide pour moderer la violence de l'ardeur qu'il sentoit.

Et en somme, comme pensez-vous, Theotime, qu'une ame qui a une fois un peu à souhait tasté les consolations divines, puisse vivre en ce monde meslé de tant de miseres, sans douleur et langueur presque perpetuelle? On a maintefois ouy ce grand homme de Dieu François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyoit estre bien solitaire, en cette sorte : Hé! mon Seigneur, non de grace, ne m'accablez pas d'une si grande affluence de consolations; ou si par vostre infinie bonté il vous plaist me faire ainsi abonder en delices, tirez-moy donc en paradis: car qui a une fois bien gousté en l'interieur vostre douceur, il luy est force de vivre en amertume, tandis qu'il ne jouyt pas de vous. Quand doncques Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une ame, et qu'il les luy oste, il la blesse par cette privation, et elle par après demeure languissante, souspirant avec David :

(1) Helas! quand viendra le jour
Que la douceur d'un retour
M'ostera cette souffrance?

(1) Ps. XLI. 3.

Et avec le grand apostre : « (1) O moy miserable « homme! qui me delivrera du corps de cette mortalité? »

(1) Ad Rom. VII. 24.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

650480


Digitized by Google

Digitized by Google

